

Les identités multiples d'Émile Meyerson

Bernadette Bensaude-Vincent et Eva Telkes-Klein

REMERCIEMENTS

Au cours des longues années de recherche et travaux qui aboutissent à cette publication, nous avons bénéficié de l'aide de collègues, archivistes, bibliothécaires dans de nombreuses institutions et villes, en France, Israël, Pologne, Allemagne. Nous ne saurions en donner la liste. Qu'ils soient tous remerciés pour leurs conseils, indications, orientations, critiques. C'est à Madame Ardouin, petite-nièce française d'Émile Meyerson, que vont nos pensées en priorité : elle a soutenu et encouragé notre travail. Dominique Bourel, alors directeur du Centre de recherche français de Jérusalem, a approuvé notre démarche dès ses débuts, soutenue ensuite par ses successeurs, en particulier Olivier Tourny et Julien Loiseau.

CHAPITRE 1

UN PERSONNAGE INCLASSABLE

Premier témoin au procès Eichmann¹ en 1961, l'historien du peuple juif, Salo Baron, évoque le rayonnement d'Émile Meyerson. Lublin peut s'enorgueillir, dit-il, d'avoir abrité les familles Meyerson et Horowicz, berceau d'une lignée de rabbins érudits depuis le XVI^e siècle, avant de donner naissance, au XIX^e siècle à une famille de lettrés qui s'illustre par l'œuvre littéraire de Malwina Meyerson, auteur de romans à succès², et par celle de ses enfants, Émile Meyerson, tenu pour « le père de l'épistémologie », et Franciszka Arnsztajn, poète de renom.

Qui est donc cet homme assez célèbre pour être mentionné parmi les grandes figures de la culture juive européenne, et, cependant, plutôt obscur aujourd'hui ? À peine son nom évoque-t-il de vagues souvenirs à quelques historiens ou philosophes des sciences, qui n'osent même plus lui reconnaître ce titre.

Cet homme, né à Lublin en février 1859, meurt à Paris en décembre 1933. *Le Temps* du 6 décembre 1933 se fait l'écho de ses obsèques dans sa chronique « Nouvelles de tout Paris » de la dernière page « La journée : dernières nouvelles », alors que la première page, dans ses « Dépêches de l'étranger » rapporte le rôle de Goebbels, ministre de la Propagande, dans le développement du tourisme étranger en Allemagne ainsi que la création d'un insigne d'honneur pour les cent mille premiers membres du parti national-socialiste.

Les obsèques de M. Émile Azriel Meyerson, membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, directeur honoraire de la "JCA" et auteur d'ouvrages philosophiques, ont été célébrées ce matin, à 11h30, au cimetière du Père-Lachaise. Le grand rabbin Julien Weill a récité les prières suprêmes de la religion israélite et prononcé l'oraison funèbre.

Le deuil était représenté par Mme Brauman, sœur du défunt ; ses enfants ; Mme Arnsztajn ; M. et Mme Ignace Meyerson.

Le ministre de l'Éducation nationale était représenté par M. Lœwé.

Parmi l'assistance on remarquait le baron Edmond de Rothschild, le grand rabbin Liber, le rabbin Mathieu Wolff. MM. Lévy-Bruhl, Manuel, secrétaire général du consistoire israélite ; M. et Mme Pierre de Quirielle ; MM. Henri Gouhier, professeur à la faculté de Lille; Ombredanne, Maurice Leven, Bigard, secrétaire général de l'Alliance israélite ; Marc Brisac, Camille Bloch, etc.

L'inhumation a eu lieu dans la sépulture de famille.

Comment donc un philosophe des sciences peut-il réunir la bourgeoisie juive du « Tout Paris » ? C'est qu'en fait Meyerson se trouve à la croisée de plusieurs cercles, en relation avec des personnalités de mondes assez divers. Dans le domaine des lettres, il est en relation avec Guillaume Apollinaire, rencontré lors des soirées bohèmes autour du poète Jean Moréas. Sans doute est-ce Paul Souday, critique littéraire, chroniqueur régulier pour *Le Temps*, et habitué de ces soirées, qui introduit Meyerson auprès de Paul Valéry, le poète philosophe, en rapport tant avec des scientifiques que des philosophes. Des intellectuels universitaires figurent également parmi ses proches : il discute ses travaux de philosophie avec Henri Bergson, qui fait connaître son nom à l'Académie des sciences morales et politiques ; André Lalande l'associe à la rédaction du *Vocabulaire philosophique* ; Xavier Léon, l'homme de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, à l'origine de la Société française de philosophie, l'introduit à tous les événements philosophiques ; l'anthropologue Lucien Lévy-Bruhl lui rend régulièrement visite. Dans la génération suivante, Meyerson compte parmi ses disciples des scientifiques comme André Metz et Louis de Broglie ou des historiens philosophes comme Alexandre Koyré et Hélène Metzger, cette dernière avec une certaine réserve.

¹ Procès Eichmann, Jérusalem, 24 avril 1961.

² Plusieurs ouvrages polonais consacrés à la littérature du XIX^e traitent de l'importance de son œuvre. Voir Eugenia Prokop-Jantec, *Polish-Jewish Literature in the Interwar Years*, Syracuse, New York, Syracuse University Press, 2003 (traduction anglaise).

Les politiques ne sont pas absents, à commencer par Bernard Lazare, premier défenseur du Capitaine Dreyfus, dès 1895. Meyerson fréquente les trois frères Reinach, « frères je-sais-tout », personnalités des mondes universitaire, politique et juif : Salomon, qu'il côtoie à la *Jewish Colonization Association*, premier lecteur de son ouvrage, l'encourage à publier, alors que Joseph et Théodore sont ses hôtes dans diverses circonstances. Lord Balfour, homme politique britannique, auteur de la déclaration en faveur de la création d'un foyer juif en Palestine, mais aussi d'ouvrages philosophiques, entretient une correspondance avec Meyerson sur des questions philosophiques ou des affaires d'Etat.

Dans ces multiples sphères, Meyerson est l'un de ces personnages inclassables, qui défient étiquettes et catégories. Ce Juif³ polonais émigré à Paris, né « dans l'ancien royaume russe », éduqué en Allemagne, devient français au soir de sa vie. Chimiste de formation, il gagne néanmoins sa vie comme employé d'une organisation internationale philanthropique, la *Jewish Colonization Association*, qui œuvre à l'installation des Juifs en Palestine⁴. Il acquiert cependant une réputation internationale sur le tard lorsque, vers 50 ans, il fait une entrée sur la scène philosophique française. Son premier livre *Identité et réalité*, publié en 1908, fait événement. Il semble sortir de nulle part, car personne dans les milieux philosophiques n'avait jamais entendu parler de son auteur. C'est pourquoi Meyerson n'a d'autre choix que de publier à compte d'auteur chez Félix Alcan. Or ce livre révèle non pas l'essai d'un débutant, mais une œuvre. C'est un véritable système de philosophie des sciences, bien argumenté, solidement étayé sur une immense culture scientifique et historique. Meyerson est aussitôt remarqué, introduit dans les cénacles de la communauté philosophique, invité aux séances de la Société française de philosophie, dans les congrès ... Le penseur solitaire peut enfin éprouver les joies de l'échange intellectuel. Et il prend goût au dialogue avec les pairs, avec les jeunes esprits qui trament la vie philosophique. Dès lors, Meyerson s'engage plus avant dans la philosophie, et publie trois autres ouvrages, volumineux, ardu, qui font de lui un membre à part entière de la communauté philosophique française. Il pense l'épistémologie comme « son métier⁵ », mais il n'embrasse pas la carrière universitaire des philosophes professionnels, et déplore parfois de n'avoir point le pouvoir intellectuel des professeurs qui font école.

Retracer la vie de ce personnage aux multiples facettes, c'est pénétrer dans un monde enfoui, balayé par l'histoire tumultueuse du XX^e siècle. Meyerson nous fait entrer dans l'Europe riche et bigarrée d'avant la première guerre mondiale avec son cortège de pogroms dans les pays de l'Est, le rayonnement des universités d'Allemagne et sa chimie conquérante, l'affaire Dreyfus et les premières colonies juives en Palestine, les riches heures de la Société française de philosophie, les débats sur la physique relativiste avec Einstein et Bergson en première ligne. Toutes ces sphères s'emboîtent ou s'entrecroisent dans la vie quotidienne de Meyerson à Paris, lorsqu'il est reconnu comme un philosophe qui compte.

Aux philosophes familiers des ouvrages de Meyerson, il peut sembler étrange d'insister sur le milieu social et culturel dans lequel ses ouvrages furent produits. En effet, sa philosophie des sciences semble abstraite de tout contexte historique autre que l'évolution des théories scientifiques. On chercherait en vain dans ses publications quelques propos sur la politique, la religion ou l'éthique, même si sa correspondance laisse percer quelques opinions ou orientations. Alors que parmi ses contemporains, un Paul Langevin proclame « la valeur humaine de la science⁶ » et milite pour la paix aux côtés d'Einstein au nom de la science, Meyerson maintient une cloison étanche entre la connaissance et

³ Nous adoptons ici, selon l'usage communément admis, l'emploi de la majuscule pour le substantif Juif, même si ce n'était pas l'habitude de Meyerson.

⁴ Selon la terminologie de l'époque, le terme de "colonisation" fait référence aux projets de formation agricole et d'insertion professionnelle proposés aux Juifs d'Europe orientale, victimes de l'antisémitisme et candidats à l'émigration vers la Palestine et l'Argentine. Ces deux pays offrent alors, plus que d'autres, des possibilités d'acquisition de terres. Par ailleurs la Palestine présente une dimension historique et correspond à l'attente messianique exprimée par prière du *seder* de pâque, "l'an prochain, à Jérusalem".

⁵ Lettre à Harald Høffding du 5 septembre 1921, F. Brandt, Hans Høffding, Jean Adigard des Gautries, *Correspondance entre Harald Høffding et Meyerson*, Copenhagen, Einar Munksgaard, 1939, p. 19. Pour toutes les références à la correspondance de Meyerson, nous citerons simplement le nom du correspondant, en précisant, s'il s'agit, pour Meyerson, de courrier entrant ou sortant.

⁶ Paul Langevin, « La valeur humaine de la science », préface de *L'Évolution humaine des origines à nos jours*. M. Lahy-Hollebecq dir. Paris, Quillet, T.1, xi-xv. Repris dans *Les Cahiers rationalistes*, 8 (1940), 35-50.

l'action. Il s'en explique dans une lettre à Harald Høffding, où il souligne qu'elles proviennent de deux sources bien distinctes, la Grèce et la Judée⁷. »

Et pourtant, il appartient aux biographes de réunir ce que Meyerson a séparé, de considérer à la fois la Grèce et la Judée, ou du moins d'alterner les chapitres sur la philosophie et l'action. Car la vie quotidienne de Meyerson mêle ce qu'il a voulu penser comme deux univers distincts. L'élaboration de son œuvre philosophique cohabite avec les activités liées à son judaïsme. À titre d'exemple, nous proposons de suivre son emploi du temps de l'année 1922, tel que ses archives et sa correspondance permettent de le reconstituer.

Meyerson est alors âgé de 63 ans. Il poursuit ses activités professionnelles à la *Jewish Colonization Association*. L'année débute mal car il apprend le décès de sa mère, survenu le 13 janvier à Lublin et il attrape une grippe qui le maintient au lit pendant quinze jours⁸. Malgré la tristesse du deuil qui l'accable, il n'abandonne pas ses « chères études » ni ses habitudes. Il est à l'affût des recensions de son dernier livre *De l'explication dans les sciences*, publié à la fin de l'année précédente. Le samedi, il discute avec ses amis philosophes des réactions à cet ouvrage. Mais il s'engage déjà sur un nouveau chantier : il se documente sur la théorie de la relativité et développe sa propre interprétation car Langevin l'a sollicité pour prendre part à un dialogue entre philosophes et physiciens à ce sujet. Le 6 avril, lors de la visite d'Einstein à Paris, il participe à une séance à la Société française de philosophie où le célèbre physicien dialogue avec Paul Painlevé, Henri Bergson, Léon Brunschvicg. Après cette rencontre historique, il reste en relation avec Langevin qui le soutient dans sa candidature sur un poste au Collège de France en vue d'une chaire d'histoire des sciences.⁹ Il fait campagne en mobilisant ses amis et relations, notamment Jean Nageotte, professeur de neuropathologie dans ce prestigieux établissement. Il s'occupe de la traduction française de deux ouvrages de Harald Høffding chez Alcan. Il révisé le texte de sa conférence sur la relativité à la séance avec Einstein en vue d'une publication dans le *Bulletin* de la Société française de philosophie, mais il rédige en même temps un manuscrit de plus de deux cents pages, pour un nouveau livre sur la relativité. Il soumet ce manuscrit à son ami Paul Souday¹⁰. Fin mai-début juin, il lit deux volumes de Schopenhauer que lui a prêtés Lalande. Le mercredi 7 juin, il reçoit Souday à déjeuner pour parler de son prochain feuilleton. Mi-juin, il s'absente de Paris et voyage deux mois en Europe de l'Est. On ne connaît pas le détail de ce long voyage où il traverse l'Allemagne, se rend à Varsovie – où, le 23 juin, la Société des sciences de Varsovie l'invite à faire partie de la commission d'histoire des sciences et de philosophie¹¹, il revient par la Tchécoslovaquie et l'Autriche¹². Mais il semble avoir combiné des obligations professionnelles avec des vacances dans une ville d'eau autrichienne en compagnie de son père¹³. De retour à Paris le 15 août, il est « passablement occupé » à son bureau et s'attache néanmoins à corriger les épreuves d'un article soumis à Xavier Léon pour publication dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*¹⁴. Une semaine plus tard, Meyerson décline l'invitation à déjeuner dimanche à Pontault-Combault chez Xavier Léon, directeur de cette revue, car il souffre de troubles intestinaux « qui l'obligent à suivre un régime absurde et le gênent horriblement dans sa vie¹⁵. » En septembre, il « savoure » le livre récent de Brunschvicg sur *L'Expérience humaine et la causalité physique*¹⁶. Le 16 novembre — déception ! — il apprend par une lettre de Langevin que sa candidature au Collège de France a échoué¹⁷. Il intervient lui-même dans une autre sphère, celle de la communauté russe, pour tenter d'obtenir une bourse d'études pour son jeune protégé, Alexandre Koyré, à la recherche d'un emploi¹⁸.

⁷ Lettre du 12 septembre 1923, F. Brandt, Hans Høffding, Jean Adigard des Gautries, *Correspondance entre Harald Høffding et Meyerson*, Copenhagen, Einar Munksgaard, 1939, p. 60. Voir chapitre 9.

⁸ Lettre à Høffding le 21 janvier 1922, *ibid.*, p. 30.

⁹ Voir lettre de Langevin, le 24 avril *Lettres françaises*, p. 304. Et la correspondance avec Nageotte, *ibid.*, p. 692-693.

¹⁰ Voir lettres de Souday, 3 juin 1922, *ibid.*, p. 875-876.

¹¹ CZA, A408/23.

¹² Voir la correspondance avec Roustan, *ibid.*, p. 839-840.

¹³ Voir lettre à Høffding de Varsovie le 29 juin 1922, *Correspondance entre Harald Høffding et Meyerson, op. cit.*, p. 45

¹⁴ Lettre à Xavier Léon, 15 août 1922, *Lettres françaises*, p. 371.

¹⁵ Lettre à Léon le 23 août, *ibid.*, p. 372.

¹⁶ Lettre à Dominique Parodi 3 octobre 1922, *ibid.*, p. 726.

¹⁷ Lettre de Langevin du 16 novembre 1922, *ibid.*, p. 305.

¹⁸ Lettre de Koyré, 27 décembre 1922, *ibid.*, p. 227.

Cessons là l'inventaire, car une biographie n'a pas pour but de reconstituer au jour le jour, année après année, la trajectoire d'un individu. La chronologie importe certes et conditionne l'écriture biographique, mais une suite d'événements ne fait pas une histoire. Le récit d'une vie n'est pas une succession linéaire de faits et gestes. Puisque toute vie individuelle participe de la « grande histoire », ce récit engage plusieurs échelles de temps : la vie de Meyerson – quelques décennies - s'inscrit dans l'histoire du peuple juif, dans l'histoire tourmentée des nationalismes européens, dans la longue durée de l'histoire des sciences, des idées et de la philosophie. Ses faits et gestes, ses voyages et migrations, ses actions et décisions, dépendent des événements sociaux, politiques et guerriers des XIX^e et XX^e siècles. Mais cette vie, inscrite dans l'histoire, écrit aussi l'histoire ; elle en offre même deux scripts : d'une part, Meyerson livre en quelques occasions ses propres vues sur la civilisation et le progrès et d'autre part, il marque l'histoire, par ses travaux il laisse une empreinte sur l'histoire. Bref, la biographie de Meyerson est un jeu d'écriture à plusieurs temps.

D'ailleurs, lui-même joue avec les échelles de temps : vers la fin de sa vie, il imagine un historien du sixième millénaire « de l'ère vulgaire » qui, retrouvant les traces de fichiers de bibliothèque, identifierait Bergson et Meyerson¹⁹. L'identification procède d'une analogie phonétique entre le nom Bergson, qui dérive de Berekson (fils de Berek) et celui de Meyerson, lui-même fils de Berek (Bernard Meyerson). Ce manuscrit de onze pages livrant une fiction futuriste témoigne sans doute d'une certaine *hubris*. Mais c'est l'un des rares textes où Meyerson noue ses deux identités de Juif polonais et de philosophe.

L'existence de traces écrites conditionne l'écriture d'un récit de vie. En l'occurrence, pour Meyerson nous disposons non seulement de ses œuvres publiées, mais également d'un fonds considérable d'archives comprenant de la correspondance, des manuscrits et des inédits, avec quelques feuillets d'autobiographie²⁰. Meyerson a tendance à scinder sa trajectoire en deux temps successifs. Dans une esquisse d'autobiographie il déclare : « Ainsi ce que j'appellerai ma formation spirituelle a commencé et s'est continué à Paris », suggérant par là qu'à une première vie de Juif migrant qui s'essaie à plusieurs métiers, aurait succédé une deuxième vie sédentaire de philosophe, érudit et solitaire, plongé dans ses livres. Or ce raccourci est trompeur. Il ne s'agit pas vraiment de deux vies successives. Même s'il dispose de peu de temps pour « ses chères études », Meyerson ne vit pas écartelé entre deux mondes : il croise les réseaux et passe d'une sphère à l'autre sans heurts, ni dissimulation : des cercles littéraires parisiens aux séances de la Société française de philosophie, et aux réunions de la conférence des sociétés palestinophiles. À l'exemple de quelques Juifs immigrés de sa génération, Meyerson s'insère dans la société intellectuelle parisienne, tout en restant à l'écoute des événements d'ailleurs, sensible au moindre bruit de bottes.

On ne trouvera donc pas dans ces pages une analyse de la philosophie de Meyerson. L'exposé de son œuvre y est toujours subordonné à l'objectif premier de cette biographie : tenter de comprendre et démêler les interactions entre les milieux très divers qui interfèrent dans la vie au demeurant paisible, sans drame apparent, de ce personnage. En parcourant son enfance, ses pérégrinations et son installation en France, en racontant ses ambitions, ses travaux, ses rencontres et amitiés, cette biographie contribue à cette « histoire croisée²¹ » qui met à jour des relations socioculturelles par delà les frontières nationales. Ce personnage aux identités multiples, qui croise une multitude d'acteurs évoluant dans de milieux différents, fait surgir une Europe polyglotte, à la fois intellectuelle et industrielle, qui survit au déchirement de la première guerre mondiale.

Un deuxième enjeu de cette biographie est de voir si, parmi les multiples registres où se déploie la vie de Meyerson, il s'en trouve un qui subordonnerait tous les autres. Ses « chères études » de philosophie

¹⁹ Émile Meyerson, « Bergson et Meyerson, un conte au sixième millénaire de l'ère vulgaire (circa 1932) », *Mélanges. Petites pièces inédites*, éditées par Eva Telkes-Klein et Bernadette Bensaude-Vincent, Paris, Éditions Honoré Champion, 2011, p. 27-34.

²⁰ Central Zionist Archives, Jérusalem, fonds A 408, dorénavant citées CZA, A408.

²¹ Michel Werner et Bénédicte Zimmerman (dir.), *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Seuil, 2004.

éclipseraient-elles les autres entreprises ? Sur quel mode Meyerson affirme-t-il son identité juive dans une période où, précisément, émerge la question juive ? Est-il de ces Juifs « indifférents » dont le seul souci est « de ne pas paraître juif », bien assis dans la bourgeoisie parisienne, peu soucieux de leurs origines et qui rejettent les nouveaux venus, victimes des pogroms de Russie et Roumanie ? Comment réagit-il à l'affaire Dreyfus, à la montée de l'antisémitisme et du nazisme vers la fin de sa vie ? Quelle est sa position sur l'installation des Juifs en Palestine ?

Enfin un troisième objectif de cet ouvrage est de comprendre le sort de la philosophie de Meyerson. En éclairant la genèse de son œuvre, en détaillant l'accueil qui lui fut réservé, cette biographie permet de mieux évaluer son importance dans l'histoire de la philosophie. Il s'agit d'abord d'interpréter comment un philosophe autodidacte, périphérique, aux marges du système universitaire français, se retrouve au centre des débats philosophiques dans les années 1908-1930. Par quels mécanismes sa pensée attire-t-elle l'attention des philosophes officiels ? Comment est-il considéré par eux, accepté, suivi ? Mais cette première difficulté en soulève aussitôt une autre : comment expliquer l'éclipse de cette figure importante de la tradition française de philosophie des sciences au XX^e siècle ? Pourquoi est-il balayé, oublié, presque effacé de l'histoire et de l'enseignement pendant près de cinquante ans ?

CHAPITRE 2

LES ANNÉES DE FORMATION 1859-1882

Le 7 du mois d'adar I de l'an 5619, naît, à Lublin, le premier enfant de Bernard et Malwina Meyerson. Il se nomme Azriel, comme son lointain aïeul maternel, Azriel Horowicz, rabbin à Lublin à la fin du XVI^e siècle, adversaire déclaré du hassidisme et connu comme « *Eiserne-Kopf* » (tête de fer).

L'enfant, inscrit sur le registre également comme Ezryel-Szoel-Froim, dit Émile Meyerson²², voit le jour dans une ville de foires réputées dès le XVI^e siècle, située dans la zone de résidence²³. Bien des années après, l'homme, déjà âgé, s'interroge sur la correspondance de sa date de naissance, 12 février 1859, dans les calendriers grégorien et juif car il naît l'un des mois d'adar d'une année bissextile selon le calendrier juif²⁴.

Lublin est intégrée à la Russie depuis 1815, et le reste jusqu'en 1918, date à laquelle la Pologne retrouve son indépendance politique. La population juive s'accroît considérablement²⁵, juste avant l'abolition de l'interdiction, pour les Juifs, de résider dans la ville elle-même. À la fin du XIX^e siècle, Lublin compte 23 586 Juifs, soit 50,9% de l'ensemble de la population.

La population juive contribue à l'essor économique de Lublin : c'est un Juif qui ouvre, en 1860, l'une des plus grandes fabriques de cigarettes de la ville, où travaille une centaine d'ouvriers. Nous le verrons, le père de Meyerson participe à ce mouvement.

Depuis le XVI^e siècle et jusqu'en 1862, la ville connaît le régime de séparation entre populations juive et chrétienne, suivant la clause *de non tolerandis Judaeis* qui interdit aux Juifs de s'installer où ils souhaitent et de faire du commerce. Ils sont d'abord cantonnés aux pieds du château, puis, la population juive s'accroissant, ils s'établissent petit à petit sur les terrains qui entourent le château. Dès la suppression de ce règlement, les Juifs s'installent dans la vieille ville de Lublin. C'est là que la famille Meyerson achète une maison bourgeoise et cossue, qui tranche avec la majorité des vieilles maisons du quartier juif, le long de la Czechowka, qu'Émile photographie : les maisons ont un étage, l'escalier est extérieur et dessert plusieurs logements grâce à la galerie couverte qui longe le bâtiment. Quelques petits apprentis doivent abriter les réserves de bois et les divers outils nécessaires aux habitants de ces maisons²⁶.

Un milieu éclairé

Les parents d'Émile se marient le 23 octobre 1855, à Lublin. Berek – Bernard – Meyerson, originaire de Tykocin, où son père est marchand, a seulement 18 ans et sa mère, Malwina Horowicz, orpheline, n'a que seize ans. Le mariage est précoce, puisque, dans l'Empire tsariste, dix-huit ans est le plus jeune âge autorisé au mariage, pour réduire la croissance démographique. La jeunesse du couple explique peut-être le long délai, contraire à la tradition juive, entre le mariage et la première naissance. Le couple s'installe à Lublin où Bernard s'intègre rapidement : propriétaire d'un magasin de mercerie et textiles – le secteur textile connaît un développement certain à cette époque dans la population active juive polonaise — il fonde la caisse des industriels et la société de crédit de la ville, qu'il dirige pendant plus de dix ans. D'après Meyerson, la Caisse de crédit de Lublin gère un portefeuille dont le

²² L'enfant est nommé ainsi lors de la circoncision. La faiblesse de l'enfant à la naissance retarde la déclaration aux autorités. Parmi les témoins, un employé de l'administration de la synagogue qui signe en hébreu, comme le père d'Émile. Sa demande de naturalisation porte la mention Émile Azriel. Archives nationales, LH/1856/45, BB/11/9249 dossier 5526 X 26 .

²³ Ensemble des provinces où les Juifs sont autorisés à résider de manière permanente, soit dans toute l'étendue de la province, soit uniquement dans les villes.

²⁴ Le calendrier juif est un calendrier lunaire, mais les fêtes sont calculées d'après le cycle solaire. Pour rétablir le cycle annuel, on ajoute un second mois d'adar, sept fois dans une période de dix-neuf ans. Voir Émile Meyerson, *Mélanges. Petites pièces inédites*, éditées par Eva Telkes-Klein et Bernadette Bensaude-Vincent, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 20-21.

²⁵ Elle passe de 8 747 individus en 1857, soit 56% de la population totale, à 10 413 en 1860.

²⁶ Collection privée.

mouvement d'affaires annuel dépasse le million de roubles au début du XX^e siècle²⁷. Cette position assure à Bernard un rôle important dans la communauté juive de Lublin, mais faute d'observance religieuse, il n'y assume pas de responsabilités de premier ordre. En effet, malgré l'ascendance rabbinique prestigieuse de Malwina, la famille prend des distances par rapport à la stricte observance religieuse et à ses obligations. Cependant, on le verra, l'appartenance juive joue un rôle important dans la vie de Meyerson.

Bernard Meyerson est un ardent patriote polonais, qui, encore jeune et déjà père de famille, s'engage et participe activement à l'insurrection de 1863 contre la politique tsariste. Par la suite, il s'implique davantage dans les œuvres sociales, notamment dans l'orphelinat dont il est co-curateur avec sa femme. En 1892, à l'occasion du choléra qui sévit à Lublin depuis le milieu de l'été, il écrit, au nom du Comité du choléra à Lublin, une lettre ouverte aux citoyens juifs de Varsovie pour demander de l'aide : l'épidémie a déjà fait jusqu'en octobre sept cent cinquante-huit morts juifs en laissant sans ressource des milliers de veuves avec enfants²⁸.

La personnalité de Bernard Meyerson est reconnue dans la ville, où son enterrement, au mois d'août 1924, donne lieu à un long cortège, depuis la maison familiale jusqu'au cimetière juif. Y participe l'intelligentsia et tout ce que Lublin compte de personnalités. La presse rapporte l'événement, soulignant son patriotisme et son rôle actif dans la vie financière de la ville. Cependant cet homme, âgé alors de quatre-vingt-cinq ans, qui a occupé une place importante dans la vie financière de la ville, ne laisse aucune fortune à sa mort.

Quant à Malwina (Małka) Horowicz, la mère de Meyerson, née à Lublin le 3 mars 1839, elle s'honore d'une lignée de savants hébraïques du côté paternel. De nombreuses légendes entourent l'arrière grand-père d'Émile, *Eiserne-Kopf* : on raconte qu'il se serait fait enterrer vivant lors d'une épidémie, pour sauver les Lublinois par la prière et le sacrifice. Le nom de famille de la grand-mère maternelle, Frymeta Bergsohn, est l'une des sources d'inspiration du drôle de conte rédigé par Meyerson « Bergson et Meyerson, un conte au sixième millénaire de l'ère vulgaire²⁹ », où il imagine que les deux philosophes, Bergson et lui-même, ne seraient qu'un seul et même personnage. Meyerson s'autorise même une fois à qualifier Henri Bergson de « cousin » dans une lettre à sa sœur bien que rien ne permette d'étayer une telle parenté³⁰. Gageons que si elle avait été avérée, Meyerson n'eût pas manqué de le signaler !

Bien que l'enfant Émile quitte le foyer familial assez jeune, toute sa vie, en toute circonstance, il reste proche de sa mère³¹. Il faut dire qu'elle a une forte personnalité, une grande culture et fait preuve d'ouverture d'esprit. À une instruction hébraïque solide, elle allie la maîtrise de cinq à six langues, augmentée d'une bonne connaissance de la littérature des pays où elles sont parlées. Elle travaille avec zèle aux côtés de son mari à la gestion philanthropique de l'orphelinat juif de la ville. Mais elle a aussi une activité littéraire et s'illustre dans la publication d'un feuilleton paru dans *Izraelita* — revue publiée depuis 1866 par les « positivistes émancipateurs pro-polonais³² » — avant d'être éditée sous forme de livre. Dès son premier roman, *Dawid*, publié en 1868, elle dépeint la vie de ses coreligionnaires en

²⁷ JCA/LON104(3), Rapport de Meyerson, adressé à Montefiore, 8 et 11 juin 1917, p. 109.

²⁸ CZA, A408/172, lettre de Bernard Meyerson, 23 octobre 1892.

²⁹ Émile Meyerson, *Mélanges. Petites pièces inédites*, édités par Eva Telkes-Klein et Bernadette Bensaude-Vincent, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 27-34.

³⁰ Eva Telkes-Klein, « La genèse d'*Identité et réalité* (1908) à travers une lettre d'Émile Meyerson à sa sœur », *Revue d'histoire des sciences*, tome 63-1, janvier-juin 2010, p. 287. Dans *Les Enfants de papier : les Juifs de Pologne immigrés en France jusqu'en 1940, l'accueil / l'intégration, les combats*, Paris, Grasset, 2002, p. 30, Didier Appelbaum rattache Bergson à une famille Berekson à l'origine.

³¹ Ainsi écrit-il à son ami Haffkine « les miens ne vont pas trop mal, l'état de ma mère surtout qui était fort mauvais depuis deux ans (maladie de Basedow surtout) s'est grandement et pour ainsi dire miraculeusement amélioré depuis quelques mois. Vous ne pouvez vous figurer combien cela me rend heureux », CZA, A408/261, 14 décembre 1910.

³² Après l'échec de l'insurrection de 1863 et les brimades qui en découlent, les insurgés et intellectuels révisent leurs attitudes politiques et littéraires et, adoptant le nom de « positivistes », lancent un programme de renouveau national. Ils prônent la marche vers le progrès et le développement de l'éducation. *Izraelita*, publication juive polonaise fondée à Varsovie, se propose d'étudier le judaïsme, s'intéressant aux aspects religieux et éducatifs, sans oublier les questions économiques, sociales et littéraires.

se faisant porte parole de la nécessité, pour les Juifs, de s'assimiler. À la différence de ses contemporains auteurs de littérature juive en yiddish, Malwina écrit en polonais. Cependant son livre comporte un élément inconcevable dans le contexte évoqué : elle décrit un heder qui rassemble garçons et filles³³. Son second roman, *Z ciasnej sfery* (1878, D'un milieu étroit), publié à Varsovie, et considéré comme le meilleur, décrit les contraintes de la vie juive dans la Pologne de la fin du XVIII^e jusqu'aux guerres napoléoniennes. Elle met en scène le quotidien dans la société orthodoxe polonaise, et l'émancipation prônée par Moses Mendelssohn, décrite par le milieu ambiant, sert de modèle à ses protagonistes³⁴. Elle continue à écrire de petits feuilletons pour la presse, comme en témoigne sa fille, Franciszka, en 1917 : « Maman va si bien qu'elle peut dicter à sa dame de compagnie un petit feuilleton qui va paraître dans un journal³⁵. » Son œuvre est reconnue dans l'histoire littéraire polonaise : elle influence celle d'Eliza Orzeszkowa, à peu près sa contemporaine, qui, elle aussi, rend compte de la condition sociale en Pologne sous gouvernement russe, traitant aussi bien la question des relations entre Juifs et nobles polonais qu'entre les tenants de l'orthodoxie juive face aux Juifs ancrés dans le siècle, de même qu'elle étudie le patriotisme et le cosmopolitisme³⁶.

Malwina meurt le 13 janvier 1922 ; sa tombe, dans le cimetière juif de Lublin aujourd'hui disparu, indique qu'« elle a mené son peuple obscur vers la lumière ». Sa mort, annoncée dans la presse locale, est relayée par la presse juive française. *La Tribune juive*, hebdomadaire consacré alors aux intérêts des Juifs de Russie, publie, dans sa livraison du 3 février 1922, un éloge de cette femme, « fort instruite ». *L'Univers israélite* pour sa part l'annonce avec une référence au « philosophe connu » et à sa fille « poète polonais de grand talent³⁷ ». Pour la circonstance, Maxime Vinaver, membre important du parti libéral à la Douma, juriste de renom, rédacteur en chef de la revue et ami de la famille Meyerson, offre un portrait de cette femme qui a su rendre compte de la vie des Juifs polonais, vue de l'intérieur, étudiée avec amour et représentée de façon artistique.

Dans une lettre de remerciements aux condoléances adressées par le grand rabbin, Meyerson avoue l'influence qu'a eue sa mère :

Avec cette psychologie sûre qui convient tant à votre haute fonction spirituelle, vous avez deviné quelle influence dominante la défunte a exercé sur la formation de mon intelligence et à quel point je lui suis redevable de ce qui, en moi, peut avoir une valeur quelconque. Par le fait, je rapportais tout à elle et le monde me semble bien obscurci, bien rétréci depuis qu'elle n'est plus. Excusez-moi d'étaler ainsi ma douleur, ce sont vos paroles de profonde compréhension qui en ont évoqué l'expression. Vous ne pouviez me décerner d'éloge auquel je fusse plus sensible qu'en m'associant à celui que vous faites à ma mère³⁸.

La vie de famille

Six ans après la naissance d'Émile, en 1865, la famille s'agrandit : Franciszka (dite Frania) naît le 18 février, à Lublin, suivie par Klara Henrika huit ans plus tard³⁹.

Sur la petite enfance de Meyerson, on ne sait rien. Aucune évocation de célébration religieuse, aucune mention des fêtes. À peine glane-t-on quelque détail ou souvenir, au détour d'une phrase dans un

³³ Le *heder* est l'école élémentaire traditionnelle où les garçons apprennent, dès le très jeune âge, les éléments du judaïsme, les petites filles étant éduquées par leur mère.

³⁴ Meyerson, alors étudiant à Heidelberg, reçoit le livre : son exemplaire est raturé, certaines pages sont recouvertes d'une feuille collée où figurent des corrections manuscrites, CZA, A408/139.

³⁵ CZA, A408/134, 4 février 1917.

³⁶ Eugenia Prokop-Janiec, *Polish-Jewish Literature in the Interwar Years*, Syracuse University Press, Syracuse, New York, 2003.

³⁷ *L'Univers israélite*, 31 mars 1922, 77^{ème} année, n° 27, p. 19.

³⁸ CZA, A408/269, brouillon non daté adressé au grand rabbin Israël Lévi.

³⁹ Les recherches aux archives de Lublin ne nous ont pas permis d'établir si le laps de temps relativement long entre la naissance des trois enfants correspond à des fausses couches, à des accidents ou à des enfants morts-nés.

rapport au président de la *Jewish Colonization Association*, Claude Montefiore : ainsi on découvre qu'il a pratiqué le patinage dans sa jeunesse⁴⁰.

La famille vit dans l'aisance, logeant dans une maison, située 2 rue Złota, à l'intérieur de l'enceinte de la vieille ville. C'est en avril 1899 que la famille acquiert cette maison pour la somme de vingt-deux mille roubles⁴¹. Des portraits de famille attestent d'une richesse certaine acquise au cours du temps : sur l'un d'eux, une dame d'âge mûr, un peu forte, porte une coiffe tout en dentelle de perles, complétée de grosses boucles d'oreille et d'un collier de plusieurs rangs de perles⁴². En effet, confrontés aux astreintes d'installation et aux diverses persécutions, les Juifs investissent, quand ils en ont l'occasion, dans des biens meubles, faciles à transporter. La mémoire orale témoigne de la présence de domestiques, avec une mention pour le sort des cuisinières : les cuisinières juives ont la réputation d'être propres, mais la famille ne respectant pas les règles de la cacherout, ces femmes ne peuvent pas accepter de rester. Quand vers la fin de sa vie, Malwina, qui souffre de problèmes de vision, ne peut plus écrire, la famille a les moyens de faire appel à une personne qui note sous sa dictée.

Il émane du foyer une atmosphère de culture, hébraïque certes, mais également universelle. La littérature est un élément important dans la vie familiale où les livres occupent une place importante. L'influence de Malwina est majeure, l'orientation d'Émile Meyerson vers la philosophie et de sa sœur Franciszka vers la poésie semble naturelle. Deux adjectifs viennent à l'esprit pour caractériser la famille Meyerson : cultivée et patriote. Cultivée, les quelques lignes autobiographiques de Franciszka Arnsztajnowa⁴³ le confirment : « des livres, des livres, des livres ». Quant au patriotisme manifesté par la participation du père dans la lutte anti-tsariste, il s'exprime encore à la génération suivante, quand Frania, poète, prend part au combat aux côtés de Josef Pilsudski et s'illustre comme animatrice de la légion polonaise⁴⁴. Émile, quant à lui, exprime son patriotisme en collectionnant des gravures polonaises, en s'obstinant à ne pas demander la naturalisation française tant que la Pologne n'a pas retrouvé son indépendance.

Une langue maternelle ?

Issu de ce milieu éclairé et résolument opposé au régime tsariste installé dans cette partie de la Pologne sous domination russe, Meyerson acquiert la maîtrise orale et même écrite de plusieurs langues : polonais, russe, français, allemand et anglais. Il souffre cependant de ne posséder à fond aucune d'elles et prétend dans la longue lettre adressée à sa famille en janvier 1908, que ses difficultés à écrire son premier ouvrage proviennent de ce qu'il n'a pas vraiment de langue maternelle⁴⁵. Sa langue maternelle est pourtant le polonais⁴⁶ comme il le reconnaît un jour dans une lettre à un destinataire inconnu russophone qu'il prie de l'excuser

[...] de répondre en français, j'entends parfaitement le russe et le parle même assez couramment, mais ne l'écris qu'avec une extrême difficulté, m'étant mis trop tard à l'apprendre sérieusement (ma langue maternelle est le polonais et j'ai été élevé en dehors de la Russie). La pensée philosophique russe m'intéresse cependant à un très haut point et je serai très heureux d'entrer en communication avec un de vos amis⁴⁷.

⁴⁰ JCA/LON104(3), rapport de Meyerson adressé à Montefiore, 8 et 11 juin 1917, p. 90.

⁴¹ La famille Meyerson cède la jouissance de cette maison à Franciszka et sa famille en 1903. À la mort des parents, l'appartement fait l'objet d'un accord entre Émile Meyerson et sa sœur : il renonce à ses droits (un tiers de la maison) au profit de sa sœur restée en Pologne, CZA, A408/, A408/229.

⁴² Collection particulière.

⁴³ Note autobiographique de Franciszka Arnsztajnowa dans son anthologie de poésie publiée en 1939.

⁴⁴ Ses décorations l'attestent, ainsi que la mémoire orale avec le témoignage d'André Metz, disciple et ami de Meyerson, André Metz, *Bulletin de la Société française de Philosophie*, Commémoration du centenaire de la naissance de deux épistémologues français : Émile Meyerson et Gaston Milhaud, séance du 26 novembre 1960, 55^e année, N° 2 (avril-juin 1961), p. 97.

⁴⁵ Eva Telkes-Klein, « La genèse d'*Identité et réalité* (1908) ... », p. 287.

⁴⁶ Dont l'usage est alors proscrit par le gouvernement.

⁴⁷ CZA, A408/215 s. d. n. l.

Il comprend donc et parle couramment le russe, la langue des dominateurs politiques, bien qu'il le déchiffre mal et se dise incapable de l'écrire⁴⁸. Il en est de même du yiddish, qu'il parle assez couramment, du moins pour la langue de la vie ordinaire, sans savoir le lire⁴⁹. L'hébreu ne lui est pas familier, sauf pour la langue des prières. À Lublin, les premières écoles juives dispensant un enseignement en russe ou en polonais ouvrent dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'enseignement en hébreu ne commençant qu'en 1897, bien après la fin des études d'Émile.

Quant à l'allemand, c'est la langue de culture scolaire. La famille Meyerson veillant à l'éducation de ses enfants les envoie tous étudier à l'étranger. Étudier en russe à Lublin ou dans une grande université russe est impensable pour les Polonais patriotes que sont les Meyerson. Dans les années 1870, la réputation de l'enseignement en Allemagne avait atteint la province polonaise et la famille Meyerson envoie le jeune Émile terminer ses études secondaires en Allemagne.

Mais pourquoi le français ? Il semble, d'après plusieurs témoignages, qu'à la maison, les Meyerson, comme beaucoup de familles cultivées et patriotes hostiles à la domination russe, parlent français, de longue date langue de l'aristocratie et de l'intelligentsia⁵⁰. La France, pays de la Révolution et de la culture, bénéficie d'une aura chez les Polonais, comme en bien d'autres pays d'Europe centrale. Cette langue familiale n'est sans doute pas étrangère au choix ultérieur d'Émile de s'installer en France. C'est en langue française que ce Juif polonais, scolarisé en Allemagne, découvre la philosophie, mais c'est en polonais qu'il correspond avec sa famille, sauf pendant la Grande Guerre quand les échanges épistolaires passent par des intermédiaires en Suisse, c'est alors en français avec traduction allemande que les lettres sont écrites⁵¹. Comme tous les polyglottes, il partage son cerveau et passe d'une langue à l'autre suivant les interlocuteurs, et les circonstances. Mais cela dépend aussi des sujets. Ainsi par exemple dans la correspondance avec son cousin à la mode de Bretagne, Ignace Meyerson, arrivé en France au mois de décembre 1906, Émile s'exprime spontanément en polonais. Mais dès que le propos philosophique prend le pas sur les questions privées, Émile écrit en français⁵².

Émile et ses sœurs

Francizka, première sœur d'Émile, part étudier en Allemagne, mais seulement après avoir passé le baccalauréat à Lublin. C'est à Magdebourg qu'elle étudie l'histoire de l'art et l'esthétique. D'autres sources suggèrent qu'elle se serait inscrite à des études de sciences naturelles, pour devenir professeur⁵³. Elle s'inspire de la méthode du professeur Odo Bujwid (1857-1942), premier bactériologiste polonais, pionnier en hygiène, qui, après des études avec Koch et à l'Institut Pasteur de Paris, enseigne à l'université de Cracovie.

De retour à Lublin, elle épouse en 1895, un médecin de dix ans plus âgé qu'elle, Marek Arnsztajn. Curieusement Meyerson ne mentionne jamais le mariage religieux de ses sœurs dans sa correspondance, alors que certains de ses amis, comme Jean Nageotte, Paul Souday ou les époux Lazare commentent fiançailles, mariage, naissances ou décès dans leurs lettres. Rien ne laisse penser même qu'il ait pu assister au mariage de ses sœurs ou à d'autres cérémonies familiales.

Cette même année 1895, Frania publie un premier volume de poésie, tout en travaillant comme enseignante dans des écoles polonaises privées. Elle s'engage dans la lutte pour l'alphabétisation, dans un esprit de conspiration contre la russification, et prend ultérieurement une part active à la grève

⁴⁸ CZA, A408/64, 23 mars 1910. Il n'en cite pas moins une expression russe dans une lettre à Weizmann, voir page 105.

⁴⁹ CZA, A408/58, 19 janvier 1933 à K. Gutenbaum.

⁵⁰ Selon la tradition familiale, l'usage du français permettait de ne pas être compris des domestiques.

⁵¹ CZA, A408/6, CZA, A408/229 et CZA, A408/134.

⁵² C'est ainsi que lors d'un séjour à la montagne pour raison de santé, Meyerson commence sa lettre en expliquant qu'il lui écrit « encore en français, non pas qu'il s'agisse d'une lettre officielle (selon ta terminologie), mais parce que je te parlerai un peu philosophie, et que je ne sais au fond en parler qu'en français ». Archives nationales de France, archives personnelles d'Ignace Meyerson, 521 AP 1-67, lettre du 13 avril 1924, citée dans Noemi Pizarroso, « L'épistémologie d'Émile dans l'œuvre psychologique d'Ignace Meyerson. Stratégies de réconciliation d'un disciple indocile », *Archives de Philosophie*, Tome 70-cahier 3 (automne 2007), p. 387.

⁵³ C'est au centre Brama Grodzka Theatr NN de Lublin que nous devons l'essentiel de notre documentation relative à Francizka Arnsztajn. Nous remercions en particulier Agnieszka Zachariewicz, qui nous a donné de nombreux détails et nous a permis d'entrer en relation avec ses descendants polonais. La collaboration avec ce centre nous a permis de réunir les branches française et polonaise de la famille Meyerson qui ignorait tout l'une de l'autre.

scolaire qui marque l'année 1905 pour l'édification d'écoles polonaises. Le déclenchement de la première guerre mondiale la surprend en Suisse, d'où elle s'empresse de rentrer pour prendre contact avec l'armée clandestine polonaise et s'engager dans le combat pour la liberté de la Pologne. Elle y gagne cinq croix de guerre : *L'Univers israélite* fait écho de son mérite en rapportant, dans ses pages de nouvelles diverses, que la petite-fille du Gaon⁵⁴ de Lublin a été décorée de la Croix de guerre avec palme par le Président de la République polonaise en reconnaissance « des services rendus [...] à la cause de la libération de la Pologne » et de ses efforts pendant la guerre, pour recruter des légions polonaises⁵⁵. L'appartement familial devient alors le foyer local du patriotisme polonais et du mouvement pour la libération de la Pologne. Après guerre, c'est l'Union de travail civil des femmes qui retient son attention alors qu'elle s'impose dans la vie littéraire, ouvre son salon à un groupe littéraire d'avant-garde «*Reflektor*», inspire le poète Józef Czechowicz, avec qui elle publie également, et préside ensuite l'Union des écrivains de Lublin, créée en mai 1932⁵⁶. Dans les années trente, elle traduit plusieurs livres de Somerset Maugham. Certaines de ses traductions sont rééditées jusqu'à nos jours, de même que plusieurs de ses recueils de poésie⁵⁷.

Nous n'avons aucune indication relative aux études de leur sœur cadette, Henrika, appelée Henia en famille. Mais, en 1892 à l'âge de dix-huit ans, elle rend visite à son frère en France⁵⁸. C'est vraisemblablement lors de ce séjour qu'elle fait la connaissance de son futur mari, Jules Braumann, de treize ans son aîné. Outre l'aura qu'elle représente aux yeux des Polonais, la France, avec la réputation de ses études médicales, attire beaucoup d'étudiants étrangers⁵⁹.

Militant au sein de l'organisation des étudiants en médecine et des jeunes médecins, Braumann rencontre Émile dans les milieux de l'immigration juive. En effet entre 1881 et 1914, environ vingt-cinq mille Juifs, fuyant la Russie et l'Europe de l'est, s'installent en France. Parmi eux, Nicomède Julien Braumann et Meyerson arrivent tous deux en France en 1882, l'année même où sont édictées en Pologne les « lois de mai », qui astreignent les Juifs à quitter les villes de moins de dix-mille habitants et fixent un *numerus clausus* pour entrer à l'université et exercer certaines professions. Ces lois sont renforcées cinq ans plus tard où la population juive est limitée à un pourcentage très réduit par rapport à l'ensemble des habitants des villes (10% dans les villes de la zone de résidence, 5% en dehors et 3% à Moscou et à Saint-Pétersbourg). Libéré de ses obligations militaires comme fils aîné des enfants d'une veuve, Jules Braumann n'est pas astreint au service actif alors qu'il était affecté à l'armée territoriale. Il part pour Paris où il entreprend des études de médecine qui le conduisent à une thèse en 1891⁶⁰. Il s'installe alors dans l'Yonne, à Rogny, où il commence à exercer. Soucieux d'une intégration réussie nécessaire à l'exercice de sa profession, il francise son nom et s'appelle désormais Jules Nicomède Brauman⁶¹ dans la vie courante et dans les documents officiels. Jules et Henriette sacrifient aux traditions puisqu'ils se marient à Lublin⁶², mais le jeune couple demande la nationalité française dès le mois de décembre 1896 et l'obtient facilement au mois de mai suivant⁶³. Leur fille Jeanne naît dans la première année du mariage (16 mars 1896, à Rogny). Trois autres enfants naissent à Chateaufort où la famille s'installe en 1897 : Pierre (13 janvier 1898), Jacques (11 juillet 1904) et

⁵⁴ Terme de l'hébreu biblique qui signifie faste ou majesté. Au XVII^e siècle, à la suite de l'exemple du Gaon de Vilna, directeur de l'académie talmudique de Vilnius, aux qualités intellectuelles remarquables, le terme prend la signification de génie.

⁵⁵ *L'Univers israélite*, n°8, 79^{ème} année (2 novembre 1923), p. 187.

⁵⁶ Lublin a honoré sa mémoire en donnant son nom à une rue.

⁵⁷ L'un de ses recueils est réédité sous forme traditionnelle et numérisée.

⁵⁸ Cf. Eva Telkes-Klein, « La genèse d'*Identité et réalité* (1908)... », note 53, p. 296 : il organise sa venue et se plaint de devoir lui apporter des distractions.

⁵⁹ Rappelons que Bronia Skłodowska, sœur aînée de Marie Curie, est venue faire des études médicales en France avec son mari en 1889.

⁶⁰ *De l'Erythème circine tertiaire de la Syphilis. Étude clinique.*

⁶¹ Il change la graphie de son nom pour privilégier une orthographe à la française : Braumann devient Brauman, ainsi que l'attestent plusieurs documents officiels : sa thèse, soutenue en 1891 ; sa demande de naturalisation datée du 13 décembre 1896. De même opte-t-il pour Jules, prénom plus répandu, alors qu'Henrika Klara Meyerson devient Henriette Claire.

⁶² Après les trois semaines de publication des bans, le contrat de mariage est signé le 29 avril 1895. Le lendemain se déroule la cérémonie religieuse à la synagogue de Lublin, suivie le même jour d'un mariage civil.

⁶³ Extrait du registre des actes de l'État civil des confessions non-chrétiennes du district de la ville de Lublin pour l'année 1895. Numéro de l'acte 45.

Antoinette (18 septembre 1908). Émile aime séjourner chez sa sœur, qu'il accueille souvent à Paris, avec ses enfants, auxquels il est très attaché et dont il soutient les études.

Ainsi, bien qu'Émile Meyerson n'ait vécu en Pologne que dans l'enfance, il reste lié à son milieu d'origine tout au long de sa vie. Les liens familiaux et l'attachement à la communauté juive de Lublin marquent profondément sa personnalité d'adulte et ses activités. Juif polonais, c'est parmi ses multiples identités, la plus archaïque et celle que ses descendants ont voulu respecter en déposant ses archives dans une institution juive⁶⁴.

Étudiant en Allemagne

Les opinions politiques des parents d'Émile s'inscrivent en opposition face à l'entreprise de russification. Recevoir un enseignement en russe ou en polonais est possible à Lublin quand Émile est en âge de le suivre, mais n'est guère envisageable pour sa famille. De fait dans les années 1870, l'enseignement dispensé à Lublin ne peut assurer une formation poussée, et comme le rappelle Jacques de Coussance, bien des années après, « les conditions faites aux Juifs de Pologne russe rendaient impossible une éducation complète et moderne⁶⁵ ». Les premières écoles juives qui ouvrent dans la seconde moitié du XIX^e siècle, dispensent un enseignement dont le niveau n'est guère comparable à celui de l'Allemagne, dont la réputation, reconnue – et jalouée – en France, atteint également les milieux cultivés du monde juif d'Europe orientale. La *Realschule* de Berlin offre de bonnes possibilités de poursuivre ensuite des études dans une institution allemande. Aussi les parents d'Émile décident-ils de l'y envoyer. C'est ainsi qu'Émile a « été élevé en Allemagne où [il est] resté de [s]a douzième à [s]a vingt-deuxième année⁶⁶. »

Sur la date du départ d'Émile de Lublin, on n'a pas de certitude, car les diverses indications qu'il donne ne sont pas compatibles. D'après une lettre à Couturat, il signale qu'il serait parti en 1871, précision confirmée dans un rapport datant de 1921 où il indique avoir quitté la Pologne dès sa douzième année⁶⁷. Mais, au détour d'un rapport à Salomon Reinach, alors son supérieur hiérarchique, il mentionne qu'il a « vécu à Berlin, étant enfant et jeune homme, presque sans interruption de 1874 à 1882⁶⁸. » soit deux à trois ans plus tard. Qu'Émile quitte la maison familiale à douze ou quatorze ans fait une grande différence, à cause de l'importance de la *bar mitzva*, c'est-à-dire son accession à la majorité à l'âge de treize ans. Il note encore qu'il était « en pension chez des non-juifs. » Ces phrases, écrites quarante à cinquante ans après l'événement, ne manquent pas d'étonner. Même si on connaît le renom de l'enseignement allemand, le départ si précoce de l'enfant surprend. Il n'est pas courant d'envoyer un très jeune enfant à l'étranger. À la rigueur un garçon juif de moins de douze ans peut quitter sa famille pour étudier auprès du rabbin réputé d'une *yeshiva*⁶⁹ prestigieuse. Dans la Pologne du XIX^e siècle, en particulier dans une famille de lignée rabbinique, ne pas célébrer la *bar mitzva* d'un fils semble une marque de rejet de la religion. Dans une ville où les membres de la communauté juive se connaissent les uns les autres, les personnalités de cette communauté ne peuvent échapper à ces traditions, même si elles sont éloignées des pratiques religieuses, comme la famille Meyerson. Il est donc étonnant d'envisager qu'Émile ait pu partir dès sa douzième année, pour se préparer en Allemagne à cette cérémonie : cette dernière suppose plusieurs semaines d'étude avec un rabbin car l'enfant doit lire et chanter, en hébreu, le passage de la Bible qui correspond à sa date de naissance. Cependant en considérant l'hébergement de Meyerson dans une famille non juive, on peut formuler une autre hypothèse. Les parents d'Émile peuvent avoir voulu se soustraire à la coutume et l'éloigner avant sa *bar mitzva*, justement pour l'en dispenser sans choquer la communauté à laquelle ils appartiennent. Le fait de ne pas loger leur fils chez des Juifs tendrait à confirmer qu'ils ne se sont pas conformés à la tradition.

⁶⁴ Voir chapitre 9, p. 117.

⁶⁵ *Journal des débats politiques et littéraires*, (10 décembre 1933).

⁶⁶ CZA, A408/7, lettre du 26 juillet 1912.

⁶⁷ CZA, A408/91, Rapport de M. Meyerson sur son voyage en Pologne, mai 1921.

⁶⁸ JCA/LON104(3), Rapport de Meyerson, adressé à Montefiore, 8 et 11 juin 1917

⁶⁹ Centre d'étude de la Torah et du Talmud pour les hommes.

Le départ d'Émile s'inscrit-il dans un cadre banal à Lublin, où les fils de bonnes familles iraient étudier en Allemagne ? À quoi faut-il attribuer ce départ précoce ? Simple souci éducatif ? Marque de l'éloignement de la pratique religieuse ? Les indications contradictoires sur la date où Émile quitte sa famille ne masquent pas que c'est un tout jeune garçon qui va vivre à l'étranger. Il s'agit d'une rupture franche, hors du milieu familial et hors du milieu culturel, même si Meyerson précise qu'il avait « beaucoup de relations avec des familles de coreligionnaires⁷⁰ ». Certes la famille s'agrandit avec la naissance de Clara Henryka en septembre 1873. Mais est-ce une raison pour éloigner l'aîné des enfants ? On ne peut que se perdre en conjectures. Quoi qu'il en soit, c'est à Berlin, là où vivent environ 150 000 Juifs allemands, soit un quart de la population juive allemande, qu'Émile poursuit ses études secondaires.

L'hostilité des Juifs polonais à l'entreprise de russification, l'ambition d'assurer à leur fils des études dans une institution réputée éclairent cette décision. Mais ce choix ne s'assortit-il pas aussi du risque, pour ses parents, de voir le jeune Émile rompre avec tout son passé et son milieu ?

De Berlin à Berlin *via* Göttingen et Heidelberg

Le jeune Émile continue ses études secondaires dans une *Realschule* de Berlin où il obtient l'équivalent du baccalauréat. C'est alors, dans toute l'Europe, l'époque de l'accroissement de la scolarisation secondaire, qui s'accompagne de la différenciation des filières de formation⁷¹. En 1871, Berlin compte deux cent dix-huit écoles publiques et privées, pour un total de quatre-vingt-treize mille élèves⁷². Dans l'enseignement public, on recense dix *Gymnasia*, qui s'apparentent aux collèges, et quatorze *Realschulen*, qui tiennent plus des écoles pratiques. Alors que le *gymnasium* est orienté vers l'enseignement classique en mettant l'accent sur les langues anciennes, la *Realschule*, où Meyerson s'inscrit, s'attache à délivrer des connaissances littéraires et scientifiques, sans préoccupation d'utilité immédiate. On y enseigne la littérature, l'histoire et la géographie ainsi que les mathématiques et les sciences naturelles, physiques et chimiques, l'arithmétique commerciale et la géométrie élémentaire. Le latin y trouve aussi sa place, mais surtout l'allemand, l'anglais et le français, avec une plus grande attention portée à cette dernière langue. Un laboratoire de chimie, des instruments d'expériences physiques et une bibliothèque viennent consolider la formation des élèves ; sans oublier le chant et la gymnastique. Les études ont lieu de sept heures à midi puis de deux à quatre heures. L'essentiel du travail se fait en classe. Seule une heure par jour est consacrée à l'enseignement d'une des questions au programme⁷³. La *Realschule* n'est pas censée conduire à l'université, mais plutôt aux écoles industrielles ou polytechniques.

Émile poursuit cependant des études supérieures à l'université, d'après la tradition allemande, dans plusieurs villes : Göttingen, Heidelberg et enfin Berlin⁷⁴. Les universités allemandes mettent en place, selon le modèle humboldtien, un enseignement fondé sur la liberté – d'apprendre, d'enseigner, de chercher. Les enseignants disposent d'un statut privilégié alors que les étudiants bénéficient de la liberté d'organiser leurs cours en choisissant des matières qui ne relèvent pas du même domaine. On peut qualifier cet enseignement comme « un amoncellement de faits et d'idées, un déluge de questions, et une avalanche de notes bibliographiques⁷⁵. » Les enseignants se répartissent en trois catégories : les professeurs titulaires d'une université, docteurs, rétribués par l'État et par les honoraires des deux conférences hebdomadaires qu'ils sont tenus de donner. Les professeurs extraordinaires, ou assistants, ne sont rémunérés que par leurs conférences. Enfin, les *privat-dozenten* sont comme à l'essai : ils dépendent de l'appréciation des étudiants et reçoivent des honoraires, qui ne doivent pas être inférieurs

⁷⁰ JCA/LON104(3), rapport de Meyerson, adressé à Montefiore, 8 et 11 juin 1917, 114 pages dactylographiées

⁷¹ Christophe Charle, *Les Intellectuels en Europe au XIX^e siècle. Essai d'histoire comparée*, Paris, Éditions du Seuil, 1996.

⁷² Répartis en quarante trois mille filles pour quarante neuf mille garçons.

⁷³ Henry Vizetelly, *Berlin under the New Empire, its Institutions, Inhabitants, Industry, Monuments, Museum, social Life, Manners*, Londres, Tinsley Brothers, 1879, réédité New York, Greenwood Press, 1968, p. 43-107..

⁷⁴ Contrairement à ce qu'il écrit dans sa lettre à Challaye (Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 102), Meyerson n'étudie pas à Leipzig : les registres de cette université, qui consignent le nom de tous les étudiants depuis 1409, ne comportent pas son nom. Une fois encore, nous sommes confrontés soit à une erreur, soit à la volonté de transformer – ou d'embellir ? – la réalité ou encore à un faux souvenir. Le récit prend place un demi siècle après l'événement.

⁷⁵ Henry Vizetelly, *ibid.*, p. 90.

à ceux des professeurs. Sur preuve de succès à l'examen *Abitur*, les étudiants sont inscrits sous un matricule et enregistrés pour suivre les cours qu'ils choisissent. Ce système, souple, responsabilise les jeunes gens. Les séminaires de recherche, associant les étudiants aux travaux de leurs professeurs, leur assurent une méthode de travail. Si ce modèle d'enseignement s'adresse essentiellement à des étudiants issus des milieux aisés, il inspire les pays étrangers et attire également nombre d'étudiants français qui perfectionnent leur formation. Dans les universités allemandes quatre facultés dispensent leurs enseignements : théologie, droit, médecine et philosophie. Dans cette dernière, on enseigne les matières les plus diverses telles que les lois de la nature, l'esthétique, la science de l'enseignement, la philosophie, l'archéologie, l'économie politique, les sciences physiques et chimiques, la botanique, la zoologie et toutes les branches des mathématiques.

Les universités allemandes excellent particulièrement dans l'enseignement de la chimie. Sous l'impulsion de Justus von Liebig, une formation s'est mise en place, à la fois théorique et expérimentale⁷⁶. Ce chimiste créatif et combatif nommé à l'université de Giessen inaugure dans les années 1830 un style d'enseignement en laboratoire alliant la pratique à la théorie qui lui a valu le surnom d'« éleveur de chimistes » (*chemists' breeder*) parmi les historiens⁷⁷. Au prix de sept à huit heures de laboratoire par jour, il forme des étudiants rompus aux manipulations les plus délicates qui vont irriguer les industries chimiques. De tous les pays de brillants jeunes gens affluent vers l'Allemagne car l'enseignement à la Liebig diffuse dans bien des universités au fur et à mesure que ses étudiants accèdent à des postes universitaires. Nombreux sont les chimistes célèbres du XIX^e siècle qui portent l'empreinte de Liebig.

Comment Émile choisit-il l'université de sa première inscription ? Est-ce l'attrait d'un enseignant ou l'élément financier entre-t-il dans son choix ? Vivre à Berlin coûte plus cher que dans les autres villes universitaires, où loyer et alimentation sont beaucoup plus abordables. Émile opte d'abord pour l'université de Göttingen⁷⁸. Son laboratoire de chimie est réputé pour être l'un des meilleurs depuis la fin des années 1830, avec Friedrich Wöhler qui enseigne également la pharmacie. Le registre de l'université mentionne, à la date du 21 mai 1878, qu'Émile y passe un semestre, inscrit aux cours de chimie. Une courte attestation indique qu'il étudie la chimie générale avec le professeur Hans Hübner, successeur de Wöhler, qui assure également les travaux pratiques⁷⁹. En revanche, rien dans les archives de l'université ne confirme son inscription au cours du philosophe Rudolph Hermann Lotze, qu'il signale pourtant dans ses notes autobiographiques. De toute façon, son assiduité au cours laisse à désirer :

tout étudiant (et plus tard docteur) en philosophie que j'étais, je n'avais suivi aucun cours : il fallait bien que j'en paie un — ce fut celui de Lotze à Göttingen — mais jamais je n'y mis les pieds (ce qui fut une source de profonds regrets pour moi plus tard, quand je connus ses écrits), parce que je savais, d'une part, que ces connaissances étaient inutiles au point de vue des examens et que, d'autre part, étant d'une génération purement scientifique, tout ce savoir m'apparaissait entièrement vain⁸⁰.

Ensuite c'est à Heidelberg que Meyerson poursuit ses études en 1878-1880, habitant pendant toute la durée de son séjour près de l'université, dans la famille d'un boulanger du nom de Waltz. Inscrit sous le numéro 191, il acquitte ses droits comme la plupart des ses condisciples⁸¹. Les frais d'inscription varient : quelques rares étudiants bénéficient de la gratuité des cours, d'autres payent vingt *florentiner*, alors que la plupart des étudiants, dont Émile, doivent déboursier douze *florentiner* et soixante

⁷⁶ William Brock : *Justus von Liebig: The Chemical Gatekeeper*, Cambridge, New York, Melbourne, Cambridge University Press, 1997.

⁷⁷ J. B. Morrell, « The chemists breeders : The research schools of Liebig and Thomas Thomson », *Ambix*, 19 (1972), p. 1-43. F. Larry Holmes, "The complementarity of teaching and research in Liebig's laboratory." *Osiris* 5 (1989), p. 121-64.

⁷⁸ Archives de l'Université de Göttingen, voir Wilhelm Ebel (Herausgeber): *Die Matrikel der Georg-August-Universität zu Göttingen 1837-1900*, Hildesheim 1974, p. 480, Nr. 57458.

⁷⁹ Archives de l'Université de Göttingen.

⁸⁰ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, lettre à Challaye, p. 105. Cependant, les registres de Göttingen ne portent aucune mention de l'inscription de Meyerson au cours de Lotze.

⁸¹ Archives de l'Université de Heidelberg. Kaoru Harada, « Pilgrimage through the History of German Natural Science, University City Göttingen », *Viva Origino* 30 (2002), p. 79-94.

*kreutzer*⁸². Il étudie avec Robert Wilhelm Bunsen, à partir du mois de mars 1879 et jusqu'au mois d'octobre 1880. Bunsen (1811-1899), professeur à Heidelberg depuis 1852, a formé une génération de chimistes expérimentés dans les exercices de laboratoire. Lui qui a perdu un œil lors d'une violente explosion dans son laboratoire attache beaucoup d'importance aux expériences ainsi qu'aux instruments⁸³.

Meyerson s'inscrit en même temps aux cours de Hermann Kopp. Ce chimiste (1817-1892) s'est illustré par des travaux sur le point d'ébullition et l'expansion thermique. Mais il est surtout célèbre pour son histoire de la chimie⁸⁴. Émile déclare, bien des années plus tard, que son enseignement était horriblement ennuyeux :

[...] c'était un professeur détestable. Ses phrases, par leur longueur et leur enchevêtrement, choquaient les Allemands eux-mêmes (ce qui n'est pas peu dire). Il y eut un jour, je me rappelle, à Heidelberg, je ne sais quelle solennité commémorative avec *Commers*, etc. (vous connaissez, je crois les mœurs des universités allemandes). On avait préparé une *Bierzeitung*⁸⁵, dans laquelle on pouvait lire entre autres, ces quatre vers :

*Was die Chemie im Altertum gewesen
Und wie sie sich verändert in den Zeiten Lauff
In Kopp's Geschichte koennt Ihr's lesen
Da nehmt Ihr aber freilich seinen Satzbau mit in'n I. Kauf I.*

Et quant au contenu, c'était un fouillis inextricable de détails infinis, sans doute d'une exactitude absolue et souvent fort curieux en eux-mêmes, mais, en apparence du moins, sans aucun fil conducteur⁸⁶.

Même s'il n'a écouté ses cours que « d'une oreille distraite », l'histoire de la chimie de Kopp joue un rôle significatif dans la formation de l'étudiant Meyerson, dont attestent de nombreuses références aux écrits de ce professeur mal-aimé. D'ailleurs il reconnaît lui-même l'influence de son maître sur son itinéraire intellectuel.

[Quand j'étais jeune] j'avais de l'aversion pour la philosophie, ce qui explique que je suis arrivé à la philosophie après avec beaucoup de maturité. Par hasard à Heidelberg j'ai été en rapport avec Kopp dont l'*histoire de la chimie* a été le point de départ de mon travail. Je suis arrivé à la philosophie par la chimie et son histoire⁸⁷.

Le séjour à Heidelberg laisse à Émile un souvenir qu'il aime à évoquer⁸⁸, alors qu'il est très discret sur son retour à Berlin où il termine ses études de chimie. Son inscription figure dans les registres de l'université (16 mai 1881) ainsi que l'attestation de la fin de ses études (29 novembre 1881). Inscrit sous le numéro 2404, il donne satisfaction par son application⁸⁹. Il fait la connaissance d'étudiants avec qui il garde des contacts épistolaires plus ou moins réguliers. Parmi eux, il noue une amitié avec Paul Jacobson, futur professeur à l'université de Berlin, secrétaire général de société de chimie allemande, qui s'illustre en chimie organique. Leur correspondance se fait sur le mode amical où l'on s'appelle par son prénom ; elle concerne des faits de la vie courante, mais aussi des questions scientifiques⁹⁰. En 1904, Émile, se plaignant de son manque de disponibilité pour la science (il se « considère comme un amateur⁹¹ » assis tout le jour à son bureau), demande à son ami de lui trouver

⁸² Archives de l'Université de Heidelberg. *Le florentiner* est la monnaie en cours en Allemagne avant l'introduction du mark.

⁸³ Il a mis au point ou perfectionné un certain nombre d'instruments. À côté du fameux bec Bunsen, sa contribution majeure concerne l'analyse spectrale développée avec Gustav Kirchoff qui permet d'isoler de nouveaux corps simples dans les années 1860.

⁸⁴ Hermann Kopp, *Geschichte der Chemie*, Braunschweig, Vieweg, 1843-1847 en 3 volumes. Il publie également *Die Entwicklung der Chemie in der neueren Zeit*, Munich, Oldenbourg, 1873.

⁸⁵ « Journal de la bière » selon une tradition répandue chez les étudiants en Allemagne.

⁸⁶ Traduction du petit couplet satirique : « Quant à la chimie dans l'antiquité et quant à ses transformations, vous pouvez les lire chez Kopp, mais évidemment il vous faut les lire avec sa syntaxe ». Lettre à Félicien Challaye, *Lettres françaises*, p. 103.

⁸⁷ CZA, A408/229, s. d.

⁸⁸ Hélène Metzger, 21 septembre 1926, *Lettres françaises*, p. 508.

⁸⁹ Archives de l'Université de Berlin, AZ 659, Bl. 87, AZ 659, matricule MF 2404/71. *Rektor immatriculation*, 16 mai 1881.

⁹⁰ CZA, A408/41.

⁹¹ CZA, A408/41, 20 juillet 1904.

un étudiant susceptible de dépouiller pour lui la littérature chimique allemande. Dans ce même courrier, il l'interroge sur les éventuelles réactions, en Allemagne, après la représentation houleuse, à Paris, de la pièce antisémite de Maurice Donnay, *Retour à Jérusalem*. L'auteur prétend qu'énoncer une différence entre l'esprit français et l'esprit juif ne relève pas de l'antisémitisme et que sa pièce met en évidence le conflit entre « deux vérités », la France et Israël, ce qui explique l'échec de la relation des protagonistes, une Juive et un chrétien. Mais le public perçoit l'antisémitisme du propos⁹².

Les années d'études sont aussi, comme souvent, celles des premières amours. Mais pour Émile, il s'agit d'amours contrariées. Le jeune homme de vingt ans rencontre à Heidelberg une jeune fille dont il tombe amoureux. Il souhaite aller plus avant avec elle, mais les parents de la demoiselle l'enjoignent à se convertir au christianisme pour épouser leur fille. Il s'y refuse⁹³. Il semble profondément marqué par cet épisode et reste célibataire toute sa vie. À sa mort, l'hebdomadaire *Aux écoutes* rapporte qu'« une très grande déception survenue dans sa prime jeunesse lui avait ôté la joie de vivre et le désir de se créer un foyer. » L'auteur ajoute qu'en rencontrant un ami nouvellement veuf, Meyerson lui confie :

[...] je sais les liens qui vous unissaient à votre femme. Je sais à quel point votre ménage fut une admirable communion...mais vous avez eu des années de bonheur, vous... Songez à ceux qui n'ont pas eu une année, même une journée de bonheur [...] Je donnerais toute ma vie de travail, moi, pour une heure de bonheur⁹⁴.

Il ne connaît pas non plus le plaisir de la transmission à des enfants et reporte sur ses neveux et nièces l'affection qu'il aurait donnée à ses propres enfants. Nous verrons le rôle joué malgré lui par Ignace Meyerson, son petit cousin⁹⁵.

Un jeune militant

Tout en s'imprégnant de culture germanique, Émile n'oublie pas ses origines juives. En effet, dès ses années de jeunesse, il s'engage en faveur des Juifs défavorisés. Plus précisément, de retour à Berlin pour terminer ses études de chimie, il participe aux premières réunions en Allemagne du jeune mouvement des Amants de Sion (*Hovevei Sion*).

Créé en Russie à la suite de la vague de pogroms de 1881, inspiré par l'analyse de la brochure de Leon Pinsker *Auto-émancipation*⁹⁶, qui traite des deux problèmes auxquels sont confrontés les Juifs dans l'Empire russe et en Roumanie : l'émancipation et l'antisémitisme, ce groupe s'organise à Moscou et dans les grands centres juifs comme Vilna, Kiev et Minsk. Les *Hovevei Sion* s'attachent à favoriser l'installation des Juifs en Palestine, partie de l'Empire ottoman, plutôt qu'aux Etats-Unis, en prônant le travail de la terre et en diffusant la connaissance de l'hébreu moderne, alors encore en cours d'élaboration sous l'impulsion d'Éliézer Ben-Yehouda. D'après ses statuts, le mouvement est ouvert à « tout fils d'Israël qui admet qu'il n'y ait pas de salut pour Israël tant qu'un gouvernement juif ne sera pas établi en terre d'Israël. »

Selon les travaux de l'historien Simon Doubnov⁹⁷, au début des années 1880, le judaïsme en Russie représente près de la moitié de l'ensemble des Juifs dans le monde avec quatre millions et demi de personnes alors qu'en Roumanie, on en dénombre deux cents mille. Cette population est soumise à des restrictions tant sur le lieu de résidence que sur le type d'activités professionnelles, sans oublier l'exclusion des études. À ces restrictions, s'ajoutent les pogroms orchestrés par le Gouvernement du tsar Alexandre III pour détourner les paysans au faible revenu de l'influence des révolutionnaires, pour

⁹² Nadia Malinovich, *Heureux comme un Juif en France. Intégration, identité, culture, 1900-1932*, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 211-212.

⁹³ D'après le témoignage André Metz, "Émile Meyerson", Séance du 26 novembre 1960, *Commémoration du Centenaire de la naissance de deux épistémologues français : Émile Meyerson et Gaston Milhaud*, *Bulletin de la Société française de philosophie*, avril 1961, p. 104.

⁹⁴ *Aux écoutes*, 9 décembre 1933, p. 9.

⁹⁵ Voir chapitre 11.

⁹⁶ Leon Pinsker, *Autoemancipation! Avertissement d'un Juif russe à ses frères*, opuscule de trente-six pages publié anonymement à Berlin en 1882.

⁹⁷ Simon Doubnow, *Histoire moderne du peuple juif*, Paris, Payot, tome 2 (1848-1914), 1933.

attiser la haine des bourgeois russes contre la réussite économique des quelques Juifs dont la situation est bonne et pour renforcer le pouvoir de la religion orthodoxe. La vague des pogroms, qui se succèdent entre mi-avril 1881 et avril 1882, se traduit en dizaines de morts, milliers de blessés et pillages sans nombre. Face aux protestations des Juifs d'Occident, le Gouvernement russe nomme une commission d'enquête chargée de trouver des solutions au problème juif, mais qui s'emploie essentiellement à définir les « mesures législatives et administratives [...] à prendre pour paralyser l'influence malfaisante des Juifs dans les branches de l'activité économique⁹⁸ ». De fait, les brimades et humiliations se poursuivent, la misère s'installe. Quand ils le peuvent, les Juifs s'exilent ou s'organisent. L'établissement en Palestine répond à l'idéal messianique en même temps qu'à la possibilité de coloniser le pays par le travail agricole.

Le mouvement des *'Hovevei Sion* se dote d'un drapeau avec les douze tribus d'Israël, et s'engage dans l'organisation de colonies agricoles juives en Palestine et en Syrie. Les premiers colons inspirés par cet idéal émigrent dès les années 1881-1882. Arrivés de Russie, ils fondent la première colonie, à Rishon-Lezion. Bientôt les Juifs de Roumanie achètent de la terre en Haute Galilée pour établir la colonie de Rosh-Pina, suivis par ceux de Galatz, qui créent Zichron Jacob. Nous verrons plus loin que les difficultés que connaissent très vite les colons incitent le baron Edmond de Rothschild à apporter son soutien financier aux premières installations qu'il prend sous sa tutelle⁹⁹. Il joue dès lors le rôle de « philanthrope français, israélite d'origine¹⁰⁰ ». Les *'Hovevei Sion* s'implantent également en Allemagne. Meyerson devient alors familier de deux des leaders de ce mouvement, Willy Bambus et Hirsch Hildesheimer. Le premier, à peine plus jeune que Meyerson, s'investit dans la communauté juive allemande et assume des responsabilités dans *Verein Esra*, une société fondée en 1884 à Berlin pour encourager les colonies agricoles juives en Palestine. Il soutient le *Yishouv*¹⁰¹ et facilite l'installation des agriculteurs en Palestine tout en œuvrant à développer la conscience nationale juive. À Berlin, Bambus fonde nombre d'associations juives. S'il participe aux premier et second congrès sionistes (1897 et 1898), il quitte l'organisation à la suite d'un désaccord avec le sionisme politique, tout en poursuivant son activité en Palestine. Il va même jusqu'à exposer des produits agricoles de Palestine lors de l'Exposition universelle de Paris de 1900. Quant au second, érudit dans la science juive, il étudie également l'histoire à l'Université de Berlin pour enseigner ensuite au séminaire rabbinique de Berlin, fondé par son père, essentiellement l'histoire juive et la géographie de la Terre d'Israël. C'est lui qui fait le rapport sur la Palestine au congrès sioniste de 1900¹⁰². L'année suivante il est l'un des fondateurs du *Hilfsverein des Deutschen Juden*, société d'assistance des Juifs allemands, fondée sur le modèle de l'Alliance israélite universelle qui, depuis 1860, entend défendre les Juifs persécutés dans le monde et développer un réseau scolaire auprès des Juifs orientaux pour qu'ils accèdent à l'émancipation, comme les Juifs de France¹⁰³.

Bambus et Hildesheimer prennent avec leur compagnon Isaac Turoff la décision collégiale d'établir le Comité central de l'association dans la capitale française où Meyerson continue à militer après son installation à Paris. Nommé secrétaire du Comité central des *'Hovevei Sion*¹⁰⁴ en 1894, il assume encore cette fonction en 1899.

Si les *'Hovevei Sion* envoient des délégués au premier congrès sioniste à Bâle en 1897, et aux suivants, ils ne tardent pas à prendre des distances par rapport aux options d'Herzl : eux sont partisans d'une colonisation non politique. Comme l'indique ultérieurement Shmuel Tolkowsky dans son journal : « Les *'Hovevei Sion* restent seuls, ils ne voulaient collaborer que si les autres abandonnaient le nom 'sionisme' pour celui de 'pro-palestinisme'¹⁰⁵. »

⁹⁸ *Bulletin de l'Alliance Israélite universelle*, 1881, n°8, p. 137, cité dans Israël Margalith, *Le baron Edmond de Rothschild et la colonisation juive en Palestine, 1882-1899*, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, 1957, p. 30.

⁹⁹ Voir chapitre 8.

¹⁰⁰ *Ibid.* Israël Margalith, *Le baron Edmond de Rothschild*, p. 17.

¹⁰¹ Le mot, implantation, se réfère à la communauté juive installée en terre d'Israël.

¹⁰² Émile Meyerson, *Lettres françaises*, lettre de Bernard Lazare, 11 mars 1900, p. 313.

¹⁰³ Le *Verein Esra*, malgré une similitude de nom, est une organisation distincte du *Hilfsverein des Deutschen Juden*. Ce dernier vient concurrencer les objectifs de l'Alliance en Palestine : il prend l'initiative de fonder un établissement d'enseignement pour la formation d'ingénieurs et d'architectes, le *Technion*, et veut imposer l'utilisation de l'allemand comme langue d'enseignement, aussi bien dans les écoles qu'au *Technion*. S'ensuit « une guerre des langues » avec les sionistes qui prônent l'usage de l'hébreu.

¹⁰⁴ Son comité siège se tient 19, rue des Petits Champs alors que les réunions ont lieu 10 rue Cadet.

¹⁰⁵ Tolkowsky est le secrétaire de Wieszmann, voir CZA, A248/4 (1/6), *Journal de Tolkowsky*, p. 352, 30 novembre 1918.

L'engagement de Meyerson pour la cause de ses coreligionnaires est bien le signe qu'il n'entend pas rompre avec ses origines. Non seulement il affirme son identité juive parmi les étudiants allemands, mais, nous le verrons, il reprend la tradition des activités philanthropiques en faveur des Juifs, développées par ses parents.

CHAPITRE 3

PREMIERS PAS ET INSTALLATION EN FRANCE

Au XIX^e siècle, la chimie est une science en plein essor, riche d'inventions et de découvertes, forte d'une industrie qui promet de belles carrières pour les jeunes étudiants nouvellement diplômés. Si la chimie attire des talents, c'est parce qu'elle a conquis un statut autonome dans l'enseignement supérieur, plusieurs pays ayant mis en place une formation académique et professionnelle. Quand Émile Meyerson s'inscrit aux cours de Bunsen à Heidelberg en 1878, il marche sur les traces des grands noms de la chimie allemande tels que Hermann Kolbe, ou encore Adolf von Baeyer, futur lauréat du prix Nobel de chimie (1905). Ce choix d'étudiant pourrait être la promesse d'un bel avenir dans l'une des multiples universités allemandes : Bunsen lui-même n'avait-il pas commencé sa carrière à vingt-trois ans à Göttingen ? Ce serait peut-être même s'engager dans une carrière universitaire au plus près des innovations industrielles puisque les chimistes académiques n'hésitent pas à nouer des contrats avec les grandes firmes industrielles : von Baeyer, professeur à l'Université de Munich à partir de 1875, mène des recherches pour la Badische Anilin-und-Soda Fabrik (BASF) sur les colorants de synthèse.

L'heure des choix

Certes l'Allemagne unifiée établit l'égalité des confessions dans l'ensemble de son empire, mais il y a loin entre la législation et la réalité. Le jeune Meyerson pourrait rêver d'un bel avenir tout tracé dans la chimie allemande. Mais il doit compter avec l'Histoire, puisque l'appartenance juive est un obstacle à la nomination à un poste de professeur d'université et l'accession des Juifs au poste d'enseignement universitaire reste souvent soumis à la nécessité de se convertir. Certains universitaires d'origine juive, tel le chimiste Fritz Haber, futur prix Nobel de chimie dont le père tient un commerce de colorants¹⁰⁶, se convertissent avant d'accéder à la carrière académique. Meyerson allait-il renoncer à son appartenance juive pour enseigner, comme d'autres l'ont fait depuis Eduard Gans et la *Lex Gans*¹⁰⁷ ? C'est au début de ses études (octobre 1879) que l'historien Heinrich von Treitschke lance sa virulente attaque antisémite contre la « domination » des Juifs, entraînant une importante augmentation des conversions au cours de l'année 1880¹⁰⁸. Meyerson connaît les conditions faites aux Juifs en Allemagne et ne peut pas se faire d'illusions :

En Allemagne, bien entendu, ce sont les travaux de recherche qui comptent par-dessus tout, mais mon domaine scientifique n'est pas encore, pour ainsi dire, officiellement reconnu ; c'est pourquoi des chercheurs éminents dans ce domaine, Lasswitz entre autres, n'ont, ce me semble, pas de chaire jusqu'à présent. Du reste, quelle dose de célébrité faudrait-il pour qu'on offre une chaire en Allemagne à un Juif polonais ? Et c'est quasiment la même chose en Galicie : il faudrait beaucoup

¹⁰⁶ Dietrich Stoltzenberg, *Fritz Haber : Chemist, Nobel laureate, German, Jew*, Philadelphia, Chemical Heritage Foundation, 2004.

¹⁰⁷ La *Lex Gans* (1822) est l'ordonnance qui « exclut l'engagement de Gans à un poste de professeur ». Elle est à l'origine de l'interdiction légale faite aux Juifs d'accéder à des fonctions d'enseignement. Voir Norbert Waszek, « Eduard Gans : Berlin-Paris-berlin », *Les voyages de l'intelligence. Passages des idées et des hommes Europe, Palestine, Israël*, D. Bourel, Gabriel Motzkin (éd.), Série Mélanges du Centre de recherche français de Jérusalem, Paris, CNRS éditions, 2002, p. 59-80.

¹⁰⁸ Amos Elon, *The Pity of It All. A History of Jews in Germany, 1743-1933*, New York, Metropolitan Books Henry Holt and Company, 2002, p. 216-217.

d'optimisme pour compter sur une chaire de professeur là-bas, quand on n'a pas la souplesse de convictions requise¹⁰⁹.

Meyerson n'est pas prêt à se convertir : ni par opportunisme ni même par amour. On sait d'après André Metz que son célibat provient justement de son refus de se convertir selon l'exigence des parents de la jeune fille qu'il aimait et voulait épouser¹¹⁰...

Quant à envisager un avenir en Pologne, auquel l'inciterait son attachement pour sa famille, en particulier sa mère, il est aussi fermé. Les possibilités de trouver un poste à la hauteur de ses qualités et compétences sont d'autant plus faibles que les Juifs sont tenus pour responsables de l'assassinat du tsar Alexandre II. Cette accusation déclenche une vague de pogroms entre 1881 et 1884, les jeunes Juifs polonais sont légion à s'exiler.

À la fin de ses études, Meyerson n'a d'autre choix que d'émigrer pour commencer sa vie professionnelle. Il décide de s'installer en France. Cette destination semble naturelle pour lui, Juif polonais. Paris représente aux yeux de ses compatriotes le berceau de la liberté, depuis la Révolution et la Commune. À la suite des partages de la Pologne, la France devient terre d'accueil pour les Polonais qui refusent le nouveau statut de leur pays. Le jeune homme, alors âgé de vingt-trois ans, vient grossir le rang des immigrés polonais à Paris où il partage la vie des élites polonaises exilées. Il marche sur les pas des Adam Mickiewicz — célèbre poète, réfugié temporairement à Paris quelque cinquante ans avant Meyerson, pour qui le Collège de France crée la chaire de langue et littérature slave en 1840¹¹¹ — suivi en cela par et des Marie Curie — qui s'inscrit à la Sorbonne en octobre 1891 car les universités, dans l'Empire russe, sont fermées aux femmes.

Par ailleurs, pour Meyerson, la barrière linguistique — obstacle durable à l'intégration — n'existe pas. Il n'éprouve pas de difficulté à s'exprimer en français. Donc, contrairement à la plupart de ses compatriotes, Meyerson ne doit pas suivre les cours de langue dispensés le soir par les sociétés philanthropiques telles que la Société de bienfaisance et d'humanité, fondée en 1886 à Paris, ou la Prévoyance israélite, qui date de 1893, ou encore l'Asile israélite de Paris¹¹². Il ne fréquente pas davantage les sociétés où se regroupent les Polonais d'après leur ville d'origine, comme la société des amis de Suwalki fondée en 1856¹¹³. S'il partage à l'occasion les soirées de ces institutions, c'est en tant que conférencier.

Meyerson a certes un statut d'immigré, mais celui d'un immigré privilégié. Il n'éprouve pas le besoin de fréquenter le milieu des réfugiés polonais ou russes qui vivent entre eux, essentiellement dans le quartier du Marais ou de St-Paul ou encore dans les 11^e et 20^e arrondissements de Paris, Belleville étant alors plutôt le quartier des juifs laïques. Il s'installe à proximité de son lieu de travail, au Quartier latin, dans l'immeuble étroit du numéro 8 de la rue Toullier, hôtel où se regroupent des étudiants aisés, en mesure de payer un loyer annuel de cinq cents francs par an¹¹⁴. Cette petite rue abrite plusieurs établissements qui logent les étudiants provinciaux ou étrangers. C'est dans cette même rue que s'installe Rilke une vingtaine d'années plus tard, lui qui ouvre ses *Cahiers de Malte Laurids Brigge* par « 11 septembre, rue Toullier ».

Vivre dans un autre quartier que celui des immigrés polonais ne met pas en cause le patriotisme polonais de Meyerson. C'est au contraire l'une des composantes de son identité. Ainsi, contrairement à sa sœur qui demande sa naturalisation pratiquement dès son installation en France, et à Ignace

¹⁰⁹ Lettre à Frania, Eva Telkes-Klein, « La genèse d'Identité et réalité ... », *Revue d'histoire des sciences*, tome 63-1, janvier-juin 2010, p. 260.

¹¹⁰ André Metz, « Émile Meyerson », *Bulletin de la Société française de philosophie, Commémoration du centenaire de la naissance de deux épistémologues français : Émile Meyerson et Gaston Milhaud*, séance du 26 novembre 1960, 55/2 (avril-juin 1961), p. 97.

¹¹¹ Son cours, taxé de mysticisme, est l'objet d'une suspension à partir de 1844. Il est révoqué en mars 1852, par décret de Louis-Napoléon Bonaparte, en même temps que Michelet et Quinet.

¹¹² Nancy Green, *Les Travailleurs immigrés juifs à la Belle Époque : le "Pletzl" de Paris*, Paris, Fayard, 1985, p. 126-127.

¹¹³ *Ibid.*, p. 121-122.

¹¹⁴ Alain Faure, Claire Lévy-Vroelant, *Une chambre en ville : hôtels meublés et garnis de Paris, 1860-1990*, Paris, Creaphis, 2007, p. 80.

Meyerson qui dépose son dossier une quinzaine d'années après son arrivée, Meyerson n'envisage pas de demander sa naturalisation tant que la Pologne ne retrouve pas son indépendance. C'est seulement en mai 1926 qu'il présente une demande. Peut-on également considérer que l'attachement et l'admiration de Meyerson pour Adam Mickiewicz s'inscrivent dans sa « polonitude » ou doit-on les mettre sur le compte du sentiment de tout Polonais ? Son implication dans le transfert du corps de Mickiewicz de Montmorency à Cracovie atteste bien de son attachement à la Pologne. Ses archives comptent des dossiers consacrés à cet événement en été 1890 : Meyerson a suivi la cérémonie qu'il décrit sans doute pour un journal, avec une interview d'Adam Ansky¹¹⁵. Ce dernier, membre du Comité chargé du transfert du corps, offre une relique à Meyerson, en reconnaissance de la valeur de son œuvre et de son attachement à la Pologne, comme en témoigne la courte lettre qu'il lui adresse le vingt-neuf juin 1890, avec une partie du goémon qui recouvrait le corps de Mickiewicz lors de son transport de Constantinople, selon la terminologie de l'époque, à Montmorency¹¹⁶.

Nous verrons que Meyerson affirme encore son patriotisme en entamant « la plus grande collection de gravures polonaises¹¹⁷ », représentant les héros polonais et des paysages et costumes nationaux. Mais pour l'heure il est encore un jeune étudiant installé au Quartier latin.

Quand Meyerson quitte-t-il vraiment la rue Toullier ? C'est difficile à préciser : l'emploi qu'il prend en banlieue parisienne en 1884 stipule, nous le verrons, qu'il est logé « à l'usine à nos frais et [doit] y habiter¹¹⁸ » ; d'autre part, il quitte la France en automne 1886, mais plusieurs lettres de sa correspondance mentionnent cette adresse jusqu'en 1888¹¹⁹.

Apprenti chimiste

Grâce à ses études de chimie en Allemagne, le jeune homme trouve rapidement un emploi qui lui permet d'assurer son existence, même si parfois, il vit avec « à peine un franc et des poussières par jour, presque uniquement avec du pain sec¹²⁰ ». C'est auprès de Paul Schutzenberger que Meyerson postule pour un stage.

En 1882, lorsque Meyerson entre dans le laboratoire de Schutzenberger au Collège de France, ce chimiste jouit d'une solide réputation. Membre d'un groupe de chimistes alsaciens à Paris qui se distingue par ses idées libérales¹²¹, il vient de fonder l'École Municipale de Physique et de Chimie de Paris sur le modèle de l'école de Mulhouse, désormais située dans la zone occupée par l'Allemagne depuis la défaite de 1871. Cette école, conçue pour former des ingénieurs chimistes destinés à l'industrie, dispense une formation théorique et pratique de haut niveau à des étudiants issus de première supérieure – qui n'ont pas le baccalauréat. C'est dans cette même école, où Pierre Curie enseigne dès 1883, que Marie Curie et lui découvrent le radium en 1896¹²². La chimie cultivée au laboratoire de Schutzenberger contraste avec celle qui se pratique dans le laboratoire voisin du Collège de France, celui de Marcellin Berthelot : non seulement parce que le laboratoire de Schutzenberger se consacre à la chimie minérale et celui de Berthelot à la chimie organique mais aussi parce que les bases théoriques du travail expérimental divergent. Schutzenberger, comme Adolphe Wurtz et la plupart des chimistes alsaciens, adhère à la théorie atomique tandis que Berthelot, qui se pose en champion de la synthèse chimique, est farouchement hostile à la théorie atomique. Meyerson qui, à l'issue de ce stage de laboratoire, s'engage dans l'industrie des colorants, aurait dû logiquement s'y

¹¹⁵ Émile Meyerson, *Mélanges*, p. 137-147.

¹¹⁶ La relique est inscrite depuis 1937 à l'inventaire du Musée Czechowicz de Lublin, vraisemblablement remise par Franciszka avant son départ pour Varsovie. Cf. Ewa Los, *Historia pewnej pamiatki*,

¹¹⁷ Voir chapitre 7.

¹¹⁸ CZA, A408/263.

¹¹⁹ Sans doute trouve-t-il un arrangement avec le propriétaire pour continuer à y recevoir son courrier. Peut-être même a-t-il recours à l'aide d'un proche chargé de passer prendre son courrier, comme il le fait lui-même, au début des années 1890, pour son ami le bactériologiste Waldemar Haffkine, alors en poste en Inde.

¹²⁰ Eva Telkes-Klein, « La genèse d'*Identité et réalité ...* », *Revue d'histoire des sciences*, tome 63-1, janvier-juin 2010, p. 261.

¹²¹ Ana Carneiro et Natalie Pigeard, « Chimistes alsaciens à Paris au 19^e siècle: un réseau, une école ? », *Annals of Science*, 54, 1997, p. 533-546.

¹²² Terry Shinn, « Des sciences industrielles aux sciences fondamentales : la mutation de l'École supérieure de physique et de chimie (1882-1970) », *Revue française de sociologie*, 22, 1981, 167-182. Voir aussi *Les palmes de M. Schutz*, pièce de théâtre très populaire créée par Jean-Noël Fenwick en 1989 et adaptée au cinéma en 1997.

préparer dans un laboratoire de chimie organique. Néanmoins il ne se présente pas auprès de Berthelot, mais dans un laboratoire de chimie minérale, plus ouvert aux idées théoriques qui ont cours dans les autres pays. En tout cas, Bunsen dans la lettre de recommandation qu'il rédige le 18 mai 1882 pour présenter son ancien étudiant à Schutzenberger, insiste sur ses compétences en chimie minérale :

[...] le docteur Meyerson a pris part depuis le mois de mars 1879 jusqu'au mois d'octobre 1880 avec le plus grand zèle et avec le meilleur succès aux travaux pratiques de chimie dirigés par moi et qu'il s'est occupé spécialement d'analyses inorganiques, entre autres surtout de l'analyse des gaz et de l'analyse spectrale. Le zèle soutenu avec lequel M. Meyerson a poursuivi ses études me donne la conviction qu'il remplira avec succès ses fonctions en rapport avec ses connaissances approfondies¹²³.

Bien que Bunsen désigne Meyerson comme « docteur, » rien ne vient confirmer l'obtention de ce titre. Meyerson lui-même utilise une fois ce titre à son propos¹²⁴, mais on peut supposer que, si tel avait été le cas, il en aurait largement fait mention, selon la pratique allemande ... Meyerson vient donc parfaire ses connaissances de chimie dans le laboratoire de Schutzenberger. Des travaux qu'il y effectue, on ne sait rien. Pourquoi quitte-t-il le laboratoire de Schutzenberger quelques mois après son entrée ? Ne voit-il pas d'avenir dans la chimie minérale ou bien noue-t-il des contacts avec des industriels à travers le réseau de Schutzenberger ? Toujours est-il que, dès le mois d'octobre 1883, la Manufacture de couleurs d'aniline, Produits chimiques, Usines du Marais, A. Collineau et Cie le prie d'entrer à son service comme chimiste à partir du 31 mars 1884. Meyerson accepte et, dans l'intervalle entre ses deux emplois, rend visite à ses parents et passe quelques mois à Lublin¹²⁵.

Chimiste entrepreneur

Le 1^{er} mai 1884 la manufacture Collineau, qui s'enorgueillit d'avoir remporté une médaille d'or à l'Exposition de 1879, annonce le transfert de son siège social à Argenteuil en Seine-et-Oise dans une fabrique nouvelle de couleurs d'aniline bénéficiant des « perfectionnements réalisés dans notre industrie¹²⁶ ». Nanti au 1^{er} avril d'un contrat d'embauche pour trois ans, renouvelable, Meyerson prend donc son poste dans une usine toute neuve et dans une industrie de pointe.

L'industrie des colorants synthétiques a débuté dans les années 1850 avec le mauve de William Perkin, et monte en puissance dans les années 1870 et 1880 avec la fabrication de nombreux colorants à base d'aniline. Elle se développe dans un climat de rivalité entre les industries anglaise, allemande et française. La France dispose depuis la Révolution d'un système de protection des inventions et semble en bonne place dans la compétition. Mais en 1877, l'Allemagne se dote d'un système de brevets, suivie par la Suisse en 1888.

Pour l'entreprise de colorants d'aniline Collineau, embaucher en 1884 un chimiste formé en Allemagne est une aubaine. En effet, Meyerson peut aisément se mettre au courant de tout ce qui se publie ou se brevète en Allemagne. Il accumule des « recettes » pour la préparation de colorants – le brun Bismarck par exemple – et de leurs précurseurs. Toutes ses fiches de l'époque sont en langue allemande : Meyerson chimiste est aussi germanophone que le futur Meyerson philosophe est francophone.

Pour Meyerson c'est un emploi plutôt confortable ! Il dispose d'un logement de fonction à Argenteuil et son contrat prévoit des rémunérations en hausse régulière : selon l'accord signé avec les Établissements Collineau¹²⁷, son salaire de trois cents francs par mois lors de son engagement doit passer à quatre cents francs deux ans plus tard. Voilà donc un début de carrière prometteur ! Or dès le mois de novembre 1885, Meyerson annonce qu'il souhaite démissionner à compter du 1^{er} janvier suivant.

Le directeur accepte sa démission le 23 novembre et l'autorise à partir le 1^{er} janvier 1886 « à condition que vous ayez, d'ici là mis au courant des fabrications que vous conduisiez le chimiste que nous

¹²³ CZA, A408/263.

¹²⁴ Voir son récit à Challaye, *Lettres françaises*, p. 105.

¹²⁵ CZA, A408/, A408/263, 28 janvier 1884.

¹²⁶ CZA, A408/263, 1^{er} mai 1884, circulaire.

¹²⁷ CZA, A408/263.

désignerons¹²⁸ ». Mais nouveau rebondissement : un nouveau contrat, daté du 3 décembre 1885, prévoit une ré-embauche de Meyerson au 1^{er} janvier 1886. La fabrique Collineau avait-elle des difficultés à remplacer Meyerson ? Lui-même a-t-il des imprévus dans ses projets ? Sans doute des considérations financières entrent-elles dans sa décision. Le nouveau contrat, établi au début du mois de décembre, lie Meyerson à cet établissement pour une période de cinq ans, avec un salaire nettement supérieur, qui passe à sept cents francs par mois la première année (1886) pour atteindre, grâce aux augmentations annuelles, mille francs après cinq ans. Meyerson se voit confier la direction de l'usine d'Argenteuil. Ce geste de confiance est cependant terni par des clauses précises stipulées dans le nouvel engagement qui visent peut-être à discipliner le comportement de Meyerson ou éviter des soupçons antérieurs :

Article 1 : Émile Meyerson est engagé pour la durée de cinq ans comme chimiste en chef de l'usine de MM. Collineau. Il aura sous sa direction tous les travaux exécutés dans l'usine ayant rapport aux couleurs d'aniline, la fabrication des couleurs dans les ateliers et les recherches sur les nouvelles couleurs ainsi que sur les perfectionnements des procédés de fabrication dans les laboratoires.

Article 2. Monsieur Meyerson s'engage

A) À consacrer toute son activité et à donner tout son temps exclusivement à l'usine.

B) À exécuter de son mieux tous les travaux dont il sera chargé.

C) À communiquer à Messieurs A. Collineau et Cie tous les résultats de ses travaux et à prendre tous les brevets de concert avec ces Messieurs.

D) À ne faire aucune publication écrite ni aucune communication verbale ayant rapport aux affaires ou intérêts de la maison et à garder secrets tous les travaux et procédés de fabrication vis-à-vis de n'importe qui à l'usine ou en dehors de l'usine en dehors de Messieurs A. Collineau et Cie.

E) À ne prendre ni envoyer aucun échantillon des produits de l'usine sans en avoir référé au préalable à Messieurs A. Collineau et Cie »

Les articles suivants octroient à Meyerson trois semaines de congé par an et posent une condition de non concurrence en cas de rupture du contrat : « M. Meyerson s'engage à n'entrer dans aucune maison française faisant ou devant faire les produits ou l'un des produits fabriqués par la maison A. Collineau et Cie, ni à s'y intéresser directement ou indirectement pendant les trois ans qui suivront sa sortie de la maison A. Collineau et Cie ; ce sous peine de vingt mille francs de dommages intérêts à verser par M. Meyerson à Messieurs A. Collineau et Cie¹²⁹ ».

Un certificat du commissariat de police de la ville d'Argenteuil, daté du 24 mai 1886, atteste que le sieur « Meyerson Émile, âgé de 27 ans, originaire de la Pologne russe, Directeur chimiste à l'usine Collineau, est de bonne vie et mœurs et réside à Argenteuil route de Bezons depuis deux ans¹³⁰ ». Chez Collineau, il s'attelle à la synthèse d'un colorant bleu indigo. Il se lie d'amitié avec l'un de ses collègues, Léon Pierron, ancien élève de l'École Municipale de Physique et de Chimie dirigée par Schutzenberger, peut-être rencontré alors que Meyerson travaillait au laboratoire de « notre brave Père Schutz » comme le dénomme Pierron en faisant allusion à l'article nécrologique qu'il lui consacre¹³¹. Ils partagent le travail quotidien et des sorties au café, leur amitié se poursuit au fil du temps, entre visites et lettres¹³².

Un autre collègue, de nationalité allemande, Arnold Peter, semble succéder à Meyerson en octobre 1886. En effet, début juillet 1886, Meyerson dépose à nouveau sa démission, en invoquant des « raisons personnelles » et demande à partir au 1^{er} octobre 1886¹³³. Le 10 juillet, Collineau accepte sa démission et l'autorise à prendre ses congés jusqu'au 2 août.

Qu'est-ce qui motive cette décision ? Meyerson entrevoit-il qu'il n'a pas d'avenir dans cette usine ? Le petit ballet d'entrées et de sorties cesse en tout cas : l'entreprise Collineau est déclarée en faillite le 15 octobre 1887¹³⁴. Cela ne signifie pas que le projet de synthèse d'un colorant bleu indigo soit

¹²⁸ CZA, A408/263, lettre de Collineau, 23 septembre 1885.

¹²⁹ CZA, A408/263.

¹³⁰ CZA, A408/263.

¹³¹ CZA, A408/183, 8 juin 1929. *Science moderne*, juin 1929.

¹³² CZA, A408/183.

¹³³ CZA, A408/263, lettre à Messieurs A. Collineau & Cie à Argenteuil, 10 juillet 1886.

¹³⁴ *Archives commerciales de France. Journal hebdomadaire* 29 octobre 1887, p. 1374-75.

abandonné. Entre octobre 1886 et octobre 1887, Arnold Peter reprend le projet dans l'usine d'Argenteuil. Chaque semaine, il tient Meyerson au courant des avancées du travail dans de longues lettres écrites en allemand. En octobre 1887, il visite Mulhouse, puis Ludwigshafen avant de s'installer en Allemagne près de Lambrecht, où il continue à mettre au point le procédé d'obtention du colorant de Meyerson.

Ce travail acharné débouche sur un brevet. La faillite de Collineau ayant libéré ses employés des clauses de non concurrence, Meyerson dépose un brevet en son nom propre le 10 janvier 1888 sur la fabrication d'une nouvelle matière colorante bleue nommée tétraméthyle-indigotine¹³⁵. Le brevet protège l'invention pour quinze années sous condition du paiement annuel de taxes s'élevant à cent dix francs (cent cinquante la première année). La mise en exploitation doit être faite en France au cours des deux premières années (avant le 23 mars 1890) et l'exploitation ne doit pas être interrompue pendant deux années consécutives. Comme la plupart des brevets sans caution du gouvernement, c'est un brevet sans examen préalable, sans garantie de la réalité, de la nouveauté ou du mérite de l'invention.

La revendication de Meyerson porte à la fois sur le produit et sur le procédé de fabrication. Il résume la description du procédé en ces termes :

Je revendique comme mon invention :

1°) le procédé décrit de préparation d'une matière colorante bleue dite « tétraméthyle-indigotine », en transformant l'aldéhyde mésitylénique en aldéhyde mésitylénique nitré et en traitant ce dernier :

- a) par l'acide pyrotartrique et l'acide chlorhydrique de manière à obtenir de l'acide diméthyle-cinnamyle-formique nitré qui fournit la matière colorante, lorsqu'il est traité par une solution concentrée de carbonate de soude ou
- b) par l'acide pyrotartrique et une solution de soude caustique ou
- c) par l'acétone et une solution de soude caustique ou encore
- d) par l'acétaldéhyde et une solution de soude caustique

2°) à titre de produit nouveau la matière colorante bleue dite « tétraméthyle-indigotine », ainsi obtenue.

Je revendique également comme produit intermédiaire nouveau l'aldéhyde mésitylénique nitré dont la préparation a été indiquée ci-dessus¹³⁶.

L'idée de base de l'invention de Meyerson consiste à utiliser le mésitylène (on dirait aujourd'hui tétraméthyl indigotine) comme point de départ¹³⁷. Après la préparation de ce composé aromatique (1,3,5-triméthyl benzène) formé d'un noyau benzénique substitué par trois groupements méthyle, on procède à une nitration avant la transformation d'un méthyle en aldéhyde. Le ressort du procédé consiste donc à former l'aldéhyde mésitylénique nitré – qui est ensuite traité par l'acide pyrotartrique et l'acide chlorhydrique ou l'acétone et la soude.

Serait-ce la clé du succès? Entre la mise au point d'un procédé en laboratoire et sa production en grand en vue d'une exploitation commerciale, il reste beaucoup d'obstacles à franchir. Déjà la préparation tétraméthyl-indigotine par distillation de l'acétone en présence d'acide sulfurique, est délicate car il s'agit d'un liquide facilement inflammable et très irritant pour les poumons et la peau. Lors de l'étape suivante, le danger augmente, avec risque d'explosion. En bref, les premières étapes mettant en jeu le mésitylène et sa nitration peuvent être dangereuses, présentant des risques d'irritation et d'inflammation, voire d'explosion, Il reste donc fort à faire pour passer en phase de développement. Peter redouble d'efforts car il faut obtenir la matière première (le mésitylène de départ) à prix suffisamment bas pour produire en masse. De son côté, Meyerson s'investit et explore plusieurs pistes. Il se tourne vers l'Allemagne et la Suisse. Il sollicite un cabinet suisse de conseil en propriété intellectuelle pour contacter des industriels de Bâle. Le 14 août 1888, A. Ritter, ancien élève de l'École centrale, ingénieur conseil en matière de propriété industrielle à Bâle, l'informe qu'un fabricant bâlois est susceptible de s'intéresser au tétraméthyle indigotine de Meyerson et demande

¹³⁵ Brevet d'invention N°188.072 déposé le 10 janvier 1888 délivré le 23 mars à Meyerson par le cabinet Armengaud sans examen préalable.

¹³⁶ CZA, A408/263, texte du brevet, reproduit dans Émile Meyerson, *Mélanges. Petites pièces inédites*, éditées par Eva Telkes-Klein et Bernadette Bensaude-Vincent, Paris, Honoré Champion, 2009, p. 181-183.

¹³⁷ Nos remerciements à Pierre Fellmann pour ses conseils de chimiste éclairé.

quelques grammes d'échantillon pour faire des essais sur ses propriétés tinctoriales. « Ce monsieur, ajoute l'ingénieur conseil, ne serait nullement embarrassé de se procurer le mésitylène, matière première du procédé » et ajoute que l'industriel traiterait dans tous les pays, car il a une usine en France, en Allemagne et en Suisse.

Meyerson a dû engager sa fortune personnelle pour financer les efforts de développement, comme il le rappelle plus tard dans une note autobiographique : « après des débuts assez brillants, je m'étais ruiné, en faisant une invention qui ne marchait pas (du moins, en grand)¹³⁸ ». Rétrospectivement, il est clair que Meyerson et son jeune collègue allemand avaient peu de chance de parvenir à un procédé industriel car ils n'étaient pas seuls dans la course ! Ils se situaient plutôt dans l'œil du cyclone, engagés *volens-nolens* dans la quête fiévreuse et coûteuse à l'indigo synthétique qui anime bien des chimistes dans les dernières décennies du XIX^e siècle. Après le bleu de méthylène synthétisé en 1876 par Heinrich Caro — objet du premier brevet allemand en 1877 — l'indigo devient l'enjeu principal des recherches menées par le grand groupe industriel qui colonise Ludwigshafen, la BASF. Cette entreprise, qui investit des sommes colossales dans la synthèse de l'indigo, s'assure la collaboration de chimistes universitaires prestigieux. En 1882, Adolph von Baeyer, alors professeur à Strasbourg, a réussi à synthétiser l'indigo à partir de *o*-nitrobenzaldehyde et d'acétone avec addition de d'hydroxyde de sodium dilué ou d'hydroxyde de baryum ou d'ammoniac¹³⁹. Ce procédé en plusieurs phases montre clairement que l'indigo se forme par le traitement du produit de condensation (aldol) avec de la soude diluée et permet à von Bayer d'élucider la structure de l'indigo en 1883. C'est une étape importante, mais on est encore loin de maîtriser la synthèse industrielle de ce colorant convoité. Von Bayer doit mener encore des années de travail acharné avec une équipe de BASF pour parvenir à un procédé industriel (à base d'acide anthralinique) qui conduit au brevet déposé par la BASF en 1890¹⁴⁰.

Sans doute est-ce ce brevet qui pousse Arnold Peter à abandonner la partie entreprise avec Meyerson puisque le 31 juillet 1890 il lui écrit une longue lettre dans laquelle il mentionne en français « le jeu ne vaut pas la chandelle¹⁴¹ ». Il émigre alors aux Etats-Unis où il devient un entrepreneur chimique prospère... jusqu'à la dépression des années 1930. Il garde néanmoins des liens épistolaires avec ses anciens collègues français et rend visite à Meyerson lors de ses passages à Paris. Pierron reste également en relation avec Meyerson, lui envoie régulièrement ses vœux et lui communique ses changements d'adresse, à chaque mutation de poste dans sa carrière de chimiste industriel. Leurs échanges épistolaires concernent les nouvelles des enfants, des anecdotes comme le récit d'inondations¹⁴², aussi bien que des questions professionnelles quand Pierron remercie des « excellents renseignements récoltés sur mon compte chez tous mes anciens chefs ou patrons et vous y avez certainement contribué pour une bonne part¹⁴³ ». Si l'accès à l'indépendance de la Pologne suscite l'espoir de Pierron qui se rappelle que Meyerson lui a enseigné l'hymne polonais, la crise économique de 1921-1922 l'inquiète car, directeur des usines de produits tartriques et citriques à Agde, il constate que les « produits ne se vendent que très peu, les stocks se sont accumulés, immobilisant des capitaux de plus en plus considérables¹⁴⁴. » Quant à sa femme, elle évoque « souvent son ancien directeur, la splendeur de son appartement, [de] sa manière de découper le gibier¹⁴⁵ ». Meyerson pour sa part n'est pas mécontent de pouvoir annoncer que *De l'explication dans les sciences* doit paraître chez Payot qui, contrairement à Alcan, prend tous les frais à sa charge, mais en plus donne mille francs « ce qui n'est guère beaucoup pour treize ans de travail, mais l'honneur est sauf¹⁴⁶ ».

Historien de la chimie

Plus qu'un gagne-pain, plus qu'un métier, la chimie est aussi pour Meyerson une histoire. Lorsqu'il réside et travaille au Quartier latin, à son arrivée à Paris, il fréquente assidûment les bibliothèques et se

¹³⁸ Lettre à Félicien Challaye, Émile Meyerson, *Correspondance française*, p. 104.

¹³⁹ A von Baeyer, V. Drowsen, *Berichte der deutscher chemischer Gesselschaft*, 15, 1882, p. 2856 et 2864.

¹⁴⁰ Deutsche Patentschrift N°54626 BASF Ludwigshafen 6 Mai 1890.

¹⁴¹ CZA/408/151.

¹⁴² CZA, A408/263, 7 janvier 1921, 1^{er} janvier 1922

¹⁴³ CZA, A408/183, 31 mars 1914.

¹⁴⁴ *Ibid.*, janvier 1921 et janvier 1922.

¹⁴⁵ *Ibid.*, 16 janvier 1928.

¹⁴⁶ *Ibid.*, 10 janvier 1920.

passionné pour l'histoire de la chimie au point de publier une série d'articles très érudits dans la prestigieuse *Revue scientifique* : « Mon ambition, écrit-il dans une note autobiographique de 1924, fut dès lors de composer une histoire de la chimie avec toute la précision et la minutie de Kopp, mais avec la clarté de J. B. Dumas¹⁴⁷. » Meyerson cherche-t-il vraiment, comme il le prétend, à réconcilier sa formation allemande avec ses lectures françaises ? Le contraste établi, dans cette note autobiographique de 1924, entre la clarté française et la minutie allemande semble imprégné des clichés sur la science française et la science allemande répandus durant la première guerre mondiale¹⁴⁸. Meyerson ne dit-il pas en 1911 que l'*Histoire de la chimie* de Kopp est « le plus complet, le plus profond et réellement le mieux organisé et le plus clair exposé d'une science¹⁴⁹. » D'après ses souvenirs, Kopp délivrait des cours d'histoire de la chimie si ennuyeux qu'ils suscitaient les quolibets des étudiants¹⁵⁰. Pourtant les deux premiers essais que Meyerson publie, respectivement en 1884 et 1888, soit peu de temps après son arrivée en France, portent la marque de Kopp et donnent à penser que dans cette note autobiographique Meyerson minimise l'apport de l'Allemagne quand il déclare :

Ainsi ce que j'appellerai ma formation spirituelle a commencé et s'est continué à Paris. J'étais à l'origine chimiste, et après un stage au laboratoire du Collège de France je suis entré dans l'industrie. Dès le début de mon séjour parisien, je m'étais senti attiré par l'histoire de la chimie. Avais-je emporté ce goût d'Allemagne ? Je ne le crois pas¹⁵¹.

Ses deux premiers articles concernent d'obscurs chimistes français qui ont pour point commun de figurer comme précurseurs. Or ce n'est pas par hasard que Meyerson choisit cette entrée dans l'histoire : son « oreille distraite » a dû capter quelques messages durant les cours de Kopp. La notion de précurseur est importante dans son œuvre d'historien et fait écho aux débats qui agitaient les historiens allemands et français dans les années 1870. Le statut de fondateur de la chimie était l'enjeu de ces rivalités nationalistes entre historiens.

Aux chimistes français qui proclamaient que Lavoisier est l'unique fondateur de la chimie moderne, les chimistes-historiens allemands répliquaient en démontrant que Lavoisier n'était que le continuateur de la théorie de Georg-Ernst Stahl, dont il se contentait d'inverser les termes¹⁵². Kopp a tenté d'apaiser la controverse, en particulier dans *Die Entwicklung der Chemie in der neueren Zeit* où il souligne la nouveauté des apports de Lavoisier¹⁵³. Loin d'adhérer à la thèse du précurseur utilisée à des fins nationalistes, Meyerson la met à l'épreuve en analysant deux exemples historiques. Le premier concerne Jean Rey, médecin périgourdin du XVII^e siècle « redécouvert » en 1777 et présenté comme précurseur de la théorie lavoisienne à propos de la calcination des métaux¹⁵⁴. Lavoisier a dénié avoir connu ces travaux et même levé des doutes sur l'authenticité de leur date de publication. Le chimiste Jean-Baptiste Dumas, responsable de la publication des œuvres de Lavoisier au XIX^e siècle, déboute cette figure de précurseur et proclame Lavoisier unique créateur de la chimie moderne¹⁵⁵.

Tout en payant respect à l'autorité de Dumas, Meyerson soutient que Jean Rey est bien précurseur pour la formulation du principe de conservation de la matière mais qu'il n'a pas, comme Lavoisier, attribué un rôle chimique à l'air dans la calcination des métaux. Cette mise au point historique rétablit avec nuance la thèse du précurseur tout en concluant, comme Dumas, que Lavoisier est le fondateur de la chimie moderne.

¹⁴⁷ Lettre à Félicien Challaye, *Lettres françaises, op. cit.*, p. 103.

¹⁴⁸ Voir notamment Pierre Duhem, *La Science allemande*, Paris, Hermann, 1915.

¹⁴⁹ Meyerson « L'Évolution de la pensée allemande dans le domaine de la philosophie des sciences », conférence du 23 avril 1911, Émile Meyerson, *Mélanges. Petites pièces inédites*, Paris, Champion, 2011, p. 184-215.

¹⁵⁰ Voir chapitre 2.

¹⁵¹ *Lettres françaises, op. cit.*, p. 103.

¹⁵² Sur cette controverse, voir H. Metzger, 1932 « Introduction à l'étude du rôle de Lavoisier dans l'histoire de la chimie », *Archeion* 14, p. 31-50. Bensaude-Vincent, B. *Lavoisier. Mémoires d'une révolution*, Paris, Flammarion, 1993, p. 363-392. C. Meinel, « Demarcation debates. Lavoisier in Germany », M. Beretta (éd.), *Lavoisier in Perspective*, Munich, Deutsche Museum, 2003, p. 153-165.

¹⁵³ Kopp, *Die Entwicklung der Chemie in der neueren Zeit*, Munich, Oldenbourg, 1873.

¹⁵⁴ Meyerson, « Jean Rey et la loi de la conservation de la matière », *Revue scientifique*, 33, mars 1884, p. 299-303, repris dans les *Essais*, p. 209-222.

¹⁵⁵ Jean-Baptiste Dumas, *Leçons de philosophie chimique*, 1837. Reprint Bruxelles, édition Culture et civilisation, 1972.

Le second article exhibe un autre médecin du XVII^e siècle, Théodore Turquet de Mayerne, prétendant au titre de précurseur de la découverte de l'hydrogène¹⁵⁶. Meyerson présente avec quelques détails la biographie de ce médecin huguenot et paracelsien persécuté en France et adulé à la Cour d'Angleterre. Et il soutient que Turquet a effectivement préparé et caractérisé le gaz inflammable (futur hydrogène) et souligne même que ce gaz devient la pierre angulaire de la théorie du phlogistique qui domine au XVIII^e siècle. Certes Meyerson ne tombe pas dans la défense systématique des « génies méconnus » puisqu'il souligne que Turquet fut aussi un charlatan et un courtisan, mais il exprime clairement son désaccord avec Kopp qui attribuait la découverte de l'hydrogène à Boyle.

On voit donc un historien accompli, érudit, qui argumente dans un français impeccable contre certaines idées reçues au sujet de l'interprétation du rôle de Lavoisier dans l'histoire de la chimie. Meyerson approfondit l'analyse de la théorie du phlogistique dans son deuxième ouvrage *De l'explication dans les sciences*, et il initie ainsi un nouveau regard sur la chimie dite pré-moderne, qu'Hélène Metzger développe à son tour¹⁵⁷. Plus tard, devenu un philosophe reconnu, Meyerson considère ses essais d'histoire de la chimie comme un simple détour, une voie d'entrée en philosophie. « Jusqu'à ma trentième année j'ai ignoré tout de la philosophie », écrit Meyerson dans une lettre à Metz¹⁵⁸. Et il ajoute « Ce que j'ai voulu dire c'est que pour arriver à celle-ci, j'avais passé par l'histoire des sciences. Je n'ai que peu persisté dans ce domaine, mais j'ai eu l'occasion de citer, dans mes livres, deux petits articles appartenant à cette époque de ma vie. » Ce prétendu détour par l'histoire de la chimie détermine cependant l'élaboration philosophique de Meyerson. La chimie s'offre comme le premier « terrain » où il forge la méthode philosophique qu'il expose clairement dans l'avant-propos d'*Identité et réalité*, rédigé en juin 1907 :

La science nous offre un précis de ces pensées. Mais la science actuelle ne nous suffit pas. En effet ce que nous recherchons, c'est moins le résultat que la méthode, la voie par laquelle [le savant] est parvenu à telle conclusion ; les motifs qui la lui font adopter peuvent être différents de ceux qu'il suppose lui-même. C'est pourquoi il convient de contrôler ses assertions en s'adressant non pas à la pensée individuelle, mais à la pensée collective, en recherchant la genèse des conceptions dans leur histoire, leur évolution. Donc finalement, et si détournée que puisse paraître cette voie, c'est à l'aide de l'histoire des sciences que nous chercherons la solution des problèmes concernant le sens commun¹⁵⁹.

Dans la mesure où ce « détour » par l'histoire trahit l'influence de Kopp sur Meyerson, il établit une continuité entre sa formation allemande de chimiste et sa philosophie d'expression française. Chimiste et philosophe, Meyerson aurait-il réuni les deux cultures ? Dans une lettre à Salomon Reinach, il écrit : « 'Un chimiste philosophe'. Je n'oserais vraiment pour ma part prétendre à ce titre : il y a près de quarante ans que je n'ai pas travaillé dans un laboratoire. Si je devais choisir moi-même, je mettrais plutôt quelque chose comme 'un penseur venu à la philosophie par la science et son histoire'¹⁶⁰. » Et pourtant dans l'un de ses derniers articles, où Meyerson livre son discours de la méthode, il donne libre cours aux métaphores chimiques. Le titre « De l'analyse des produits de la pensée¹⁶¹ », renvoie clairement aux racines chimiques de sa pratique philosophique. Meyerson ne cesse d'appliquer son talent d'analyste aux échantillons ou « produits » de la pensée. Tout comme les chimistes ne peuvent appréhender que du dehors ce qui se passe dans l'enceinte réactionnelle, de même le philosophe n'a pas d'accès direct à ce qui se passe dans la boîte noire de l'intellect humain. Ainsi le passé de chimiste, oublié ou refoulé, refait-il surface à son insu.

Les sirènes de l'Est

¹⁵⁶ Meyerson, « Théodore Turquet de Mayerne et la découverte de l'hydrogène », *Revue scientifique*, novembre, 42, 1888, 665-670, repris dans les *Essais*, p. 223-238.

¹⁵⁷ Hélène Metzger, *Newton, Stahl, Boerhave et la doctrine chimique*, Paris, Alcan, 1930, réédition Paris, Blanchard, 1974.

¹⁵⁸ Lettre à Metz s. d., *Lettres françaises, op. cit.*, p. 438.

¹⁵⁹ Meyerson *Identité et réalité*, 3^e éd., p. xv-xvi.

¹⁶⁰ Bibliothèque Méjanes, fonds Reinach, boîte 107, lettre à Salomon Reinach, 14 décembre 1925..

¹⁶¹ Meyerson, *Revue philosophique*, 118, n° 9-10, sept-oct. 1934, *Essais*, Paris, Vrin, 1936, p. 106-151.

Si l'engagement de Meyerson dans la grande bataille des colorants s'est terminée par un échec, l'aventure chimique n'en continue pas moins. La non exploitation de son brevet dans les délais prévus par la loi ne décourage pas totalement son esprit d'entreprise. Entre 1888 et 1890, Meyerson se trouve entraîné par un compatriote dans un projet de fabrique d'éther sulfurique (éther produit à partir de l'acide sulfurique) à Saint-Pétersbourg. Wladislaw Cohn, qui a des intérêts en Russie, s'adresse à Meyerson pour bâtir une fabrique d'éther, destinée à l'alimentation d'une usine de poudre noire. Cette nouvelle substance explosive à base de nitrocellulose inventée en 1884 par un ingénieur militaire français, Paul Vieille, présente un intérêt stratégique. Et voici deux Juifs polonais, par tradition plutôt enclins aux sentiments anti-russes, prêts à collaborer avec l'artillerie russe ! Jusqu'à quel point Meyerson cède-t-il aux pressions insistantes de Cohn, comment le connaît-il ? Ce n'est pas clair. Ses notes attestent néanmoins qu'il se documente sur des procédés de fabrication en grand alors même qu'il est déjà employé comme rédacteur pour la presse étrangère à l'agence Havas. Il établit même un devis prévisionnel pour l'installation d'une fabrique d'éther sulfurique devant produire huit mille kilogrammes (cinq cents fûts) par jour et employant douze hommes payés en roubles ; il compare le prix de revient de l'éther en francs et en roubles. Il évalue le montant de l'installation à cent cinquante mille francs et espère un revenu de trois millions cinq-cents mille francs par an. Le devis, soumis à Felix Martin, officier de la Légion d'honneur, ingénieur en chef des Ponts et chaussées, directeur des chemins de fer du Sud de la France, Lieutenant colonel dans l'armée territoriale, suscite des objections auxquelles Meyerson répond :

Il est très juste que le calcul du prix de revient en France ne permet pas de décider quel serait le prix de revient en Russie. Il ressort pourtant du calcul que j'ai établi que ce prix dépendra, aussi bien en Russie qu'en France, uniquement du prix de l'alcool et de celui du procédé de dénaturation, étant donné que le coût de la fabrication même est peu chose¹⁶².

Meyerson s'affirme ainsi comme un véritable entrepreneur enclin aux grands projets et jonglant avec les chiffres prévisionnels. Et pour rassurer son interlocuteur, il termine par ces remarques : « J'ajoute pourtant qu'ayant une certaine expérience du travail industriel en Russie et en France, je suis en possession des chiffres nécessaires. De même je m'engage à fournir le cas échéant des hommes capables de diriger ce travail et pour la compétence et le caractère desquels je me porterais garant¹⁶³. » Songe-t-il à Léon Pierron ? En effet, celui-ci part pour Odessa en 1892 où il construit et dirige une usine qui semble reprendre l'idée élaborée par Cohn et Meyerson. Car au printemps 1891, Cohn se fait de plus en plus pressant tandis qu'il voyage de Saint-Pétersbourg à Tomaschow, sa ville natale en Pologne. Il est tout prêt de boucler l'affaire et harcèle Meyerson avec ses télégrammes : « Réponse de Saint-Pétersbourg absolument sérieuse... » Las le projet échoue ! Mais Cohn ne désarme pas et revient à la charge au printemps 1892 avec un nouveau projet : construire une usine de colorants à Tomaschow, où se trouve un terrain à vendre près de la rivière et relié par chemin de fer à toute la Russie¹⁶⁴ ! Le projet initial eût-il abouti, Meyerson eût peut-être émigré à Saint-Pétersbourg ! Mais il résiste finalement aux sirènes de l'Est.

Entre loge et cafés, de solides amitiés

En dehors du travail, la vie parisienne de Meyerson est partagée entre action politique et distractions, sans oublier les heures qu'il passe en bibliothèque pour ses premières publications.

Il commence à fréquenter les cafés du Quartier latin et entre en contact avec les milieux littéraires qui lui sont familiers par les activités de sa mère. En l'occurrence, il s'agit des cercles du symbolisme. D'après Bracke-Desrousseaux, helléniste de renom, élu député socialiste à partir de 1912, c'est le poète symboliste Gustave Kahn qui introduit Meyerson dans le cercle du poète grec, Jean Moréas (1856-1910). Plusieurs fois par semaine ces écrivains se rencontrent « dans cette école du café

¹⁶² CZA, A408/26, s. d.

¹⁶³ CZA, A408/263, s. d.

¹⁶⁴ CZA, A408/263, W. Cohn (Tomaschow), 18 mars 1892.

Vachette¹⁶⁵ », boulevard St-Michel, où « tout ce que Paris comptait de futures gloires artistiques, scientifiques, littéraires et ... fantaisistes se donnait rendez vous¹⁶⁶ » :

[...] journalistes sans journaux, directeurs de revue sans revue, cabotins sans théâtre, musiciens sans concerts, étudiants d'on ne savait quoi, romanciers inédits et poètes incompris, tous : décadents, névropathes, idéalistes, lamarckistes, symbolistes, wagnériens, véristes, venaient là pour déclamer leurs théories, pour combattre l'ennemi commun : le Bourgeoisisme¹⁶⁷.

Meyerson y retrouve régulièrement, dans une atmosphère un peu bohème, quelques familiers : l'entomologiste Maurice Maindron¹⁶⁸, le musicien Gaston Dubreuilh, « délicat musicien qui savait par cœur les vers de Moréas¹⁶⁹ », auteur d'une *École du dilettante*¹⁷⁰, de mélodies et opéra-bouffe, Louis Dumur, « l'intransigeant libéral et protestant logique¹⁷¹ », le « fougueux Desrousseaux » qui sert de secrétaire à Moréas pour la transcription de ses poèmes¹⁷², Paul Souday, Guillaume Apollinaire, Bernard Lazare. On y fait « de bruyantes et interminables parties de dominos », décrites par Antoine Albalat¹⁷³. En principe, le vendredi, on se retrouve au Steinbach, toujours sur le boulevard St-Michel, le soir à partir de vingt-et-une heures. Est-ce dans ces cercles que Meyerson goûte aux plaisirs de l'absinthe ? Parmi les quelques objets personnels que la famille détient encore, des cuillers à absinthe en argent nous incitent à le penser ! Meyerson n'abandonne pas les rencontres de café, propres aux étudiants et aux immigrés qui aiment à s'y retrouver pour échanger des nouvelles de leur pays d'origine. En 1925, alors âgé de soixante-six ans et souffrant, il propose au professeur Lalande un rendez-vous dans « un café quelconque dans le Quartier, mais sans doute n'avez-vous point l'habitude d'en fréquenter, et si j'ai mentionné cette éventualité, c'est que le rez-de-chaussée me sourit.¹⁷⁴ » Dans les cafés, Meyerson se lie d'amitié avec des personnalités du monde politique ou littéraire qui, nous le verrons, l'accompagnent toute la vie¹⁷⁵.

La vie de bohème littéraire n'est pas sa seule distraction puisque pendant cette première période française, Meyerson s'intègre aussi dans la société parisienne par le biais d'une loge maçonnique : il acquitte au printemps 1886 les frais de son initiation à la Grande Loge symbolique de France¹⁷⁶. Dans le même temps, il reste en rapport avec ses amis de Berlin, engagés, comme lui, dans les rangs des *Hovevei Sion*. Cet engagement dans la lutte pour améliorer le sort de ses coreligionnaires, qui remonte à l'époque de ses études en Allemagne, ne cesse pas à Paris. On y voit Meyerson actif dans des associations de bienfaisance, vouées à l'assistance par le travail ou à l'apprentissage du français, et lié aux activités des *Hovevei Sion*. On le voit également dans les sociétés d'entraide, non comme personne assistée, mais comme organisateur : ainsi donne-t-il des conférences à l'association d'aide aux immigrés polonais, *Spojnia*¹⁷⁷, établie à Paris sans doute sur le modèle de l'association du même nom, fondée en 1882 par Józef Pilsudski. C'est vraisemblablement là qu'il rencontre son futur beau-frère, Jules Brauman, étudiant en médecine, qui en est le responsable après avoir fait partie de l'association socialiste nationale, fondée en 1888 à Paris, par et pour les étudiants en médecine et les

¹⁶⁵ *De semaine en semaine, le magazine d'aujourd'hui*, « Mort d'un grand philosophe », 13 décembre 1933, p. 9.

¹⁶⁶ Cité dans Robert A. Jouanny, *Jean Moréas écrivain français 1878-1910, étude biographique et littéraire*, thèse pour le doctorat ès lettres, présenté à la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Toulouse, 1969, p. 226, extrait de L. Deschamps « Les polichinelles », *La Plume*, n°12, 1^{er} octobre 1889.

¹⁶⁷ L. Deschamps « Les polichinelles », *La Plume*, n°12, 1^{er} octobre 1889, cité dans Robert A. Jouanny, *op. cit.*, 226

¹⁶⁸ Autour de Moréas se forme le « groupe des M », avec Maindron, Maurras et Meyerson, A. Metz, *Bulletin de la Société française de Philosophie*, Commémoration du centenaire de la naissance de deux épistémologues français : Emile Meyerson et Gaston Milhaud, séance du 26 novembre 1960, 55^e année, N° 2, avril- juin 1961, p. 98.

¹⁶⁹ Antoine Albalat, *Souvenirs de la vie littéraire*, Paris, Arthème Fayard, 1921, p. 168

¹⁷⁰ Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1895.

¹⁷¹ *Ibid.*,

¹⁷² *Ibid.*, p. 141.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 104 et chapitre 3, « Jean Moréas et le café Vachette », p 111-182

¹⁷⁴ CZA, A408/, A408/60.

¹⁷⁵ Voir chapitre 9.

¹⁷⁶ CZA, A408/167, 26 mai et 24 juin 1886.

¹⁷⁷ « Le Lien ». Eva Telkes-Klein, « La genèse d'*Identité et réalité ...* », *Revue d'histoire des sciences*, tome 63-1, janvier-juin 2010, p. 254.

médecins. Ils militent tous pour la libération de la Pologne¹⁷⁸. Commence alors avec Brauman une amitié profonde que Meyerson évoque à la mort de Brauman :

[...] ma vie a été un peu bouleversée par un malheur cruel. Mon beau-frère [...] est décédé subitement. Dans mon état actuel surtout, j'ai beaucoup de peine à me remettre de ce choc. C'était parmi les vivants, le meilleur de mes amis ; nous nous connaissions depuis plus de cinquante ans – bien avant le mariage de ma sœur¹⁷⁹

Avec Jules Zébaume, cousin germain de Jules Brauman, Meyerson s'engage également dans les activités de la Prévoyance israélite, société d'assistance par le travail des Juifs originaires de Russie, de Pologne et de Roumanie, sous le patronage du grand rabbin de France, Zadok Kahn, président d'honneur, membre fondateur. Il y rencontre Marie Wilbouchevitch, médecin d'origine russe, et son frère Jean. Elle participe à la rédaction des statuts de cette nouvelle institution, son frère fait partie du comité alors que Meyerson et Zébaume en sont vice-présidents¹⁸⁰. Meyerson, Zébaume et les deux Wilbouchevitch « s'occupent du bien des Enfants d'Israël ». Zébaume propose à Meyerson une réunion en petit comité pour « nous entendre sur quelques points restés en suspens et sur l'attitude à prendre ». Il conviendrait pour cela que Meyerson passe de « sa tour d'Auvergne à un rendez-vous chez Dreher »¹⁸¹. De cette rencontre avec Marie et Jean Wilbouchevitch découle une amitié précieuse pour l'avenir de Meyerson¹⁸².

Acculturation

Après s'être « ruiné, en faisant une invention qui ne marchait pas (du moins en grand)¹⁸³ », Meyerson s'installe à Paris et doit s'assurer d'un emploi, compte tenu de ce qu'il souhaite tirer un trait sur sa vie de chimiste. Sa bonne connaissance des langues lui ouvre les portes du journalisme. En 1889, âgé de trente ans, il trouve un poste de rédacteur du bulletin étranger à l'agence de presse Havas, l'un des premiers bureaux à relayer la presse étrangère en français et à fournir à l'étranger des dépêches relatives à la vie française. Meyerson a accès à la presse allemande, polonaise et russe, ainsi qu'aux journaux anglais. Rapidement, il dépouille les journaux étrangers et rédige ses rapports. Une photographie¹⁸⁴ montre la salle de rédaction : une grande pièce ouvrant sur de hautes fenêtres de deux côtés, avec de longues tables couvertes de papiers et de dossiers. Les rédacteurs travaillent les uns à côté des autres, certains écrivant à la main, d'autres à la machine. On remarque la présence d'une femme parmi ce nombreux personnel masculin. Une blouse protège les vêtements de quelques-uns d'entre eux. Situé au cœur de l'information, Meyerson est au courant de tous les événements qui marquent le vaste monde. Peu après son embauche, il rédige un petit article relatif à la « catastrophe égalant en horreur les plus célèbres cataclysmes dont l'histoire du monde fait mention » : il s'agit de la rupture d'une digue de réservoir, bientôt suivie d'un incendie. Une carte de la région de Johnstown et une esquisse montrant le réservoir et les ruines du barrage illustre le propos. La catastrophe fait plus de dix mille victimes qu'il faut ensevelir en hâte pour éviter une épidémie. Le récit de Meyerson résonne d'empathie et se termine sur une note grandiloquente :

riches ou pauvres, tous sont égaux à présent, tous réduits au même dénuement [...] une jeune fille [...] pieds nus, misérablement vêtue d'un jupon et d'un châle [...]. C'était le plus beau parti de l'endroit, la fille unique d'un riche manufacturier. Ses parents avaient disparu et de toute sa fortune il ne lui restait rien¹⁸⁵.

¹⁷⁸ Voir Wieslaw Sladkowski, Faits historiques dans le roman de Gabriela Zapolska « Zaszumi las », *Annales, universitatis Mariae Curie-Sladkowska* (Lublin-Polania), vol.XX -XXI (2002- 2003), 1-13.

¹⁷⁹ CZA, A408/100, lettre à Henri Sée, 29 juin 1932.

¹⁸⁰ CZA, A408/149.

¹⁸¹ CZA, A408/185, Zébaume, 28 janvier 1893.

¹⁸² Voir chapitre 8.

¹⁸³ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, Meyerson à Challaye, p. 104.

¹⁸⁴ <http://leonc.free.fr/havas/index.html>, n° 22, agence Havas Information.

¹⁸⁵ *Le Magasin pittoresque*, 1889, série 2, tome 7, 15 juillet, p. 214-215. Article signalé dans *Le Temps*, dans la rubrique « Librairie », 17 juillet 1889.

Pour Meyerson, comme il le confie à sa sœur, « le vrai travail ne prenait qu'une heure et demie par jour — tout au plus deux heures. Parfois, il fallait rester (un peu) au bureau et patienter¹⁸⁶ ». Alors il profite de la proximité de la Bibliothèque nationale pour poursuivre ses réflexions, recherches et publications commencées alors qu'il avait « les bibliothèques sous la main » quand il travaillait au Collège de France. Il considère que les neuf années passées à l'agence Havas ont été les plus fécondes du point de vue de sa formation. Il emménage rive droite, signe de son embourgeoisement et du changement de son mode de vie, choisissant à nouveau un appartement près de son lieu de travail. La localisation des bureaux de l'agence de presses, 34, rue Notre Dame des Victoires, puis à partir de 1896, place de la Bourse, lui offre une grande chance : «[...] l'après-midi, toujours entièrement libre, je le passais à la bibliothèque¹⁸⁷ ». Pendant les années qu'il passe à l'agence Havas, c'est cette adresse qu'il utilise jusqu'en 1896, date de son installation 16, rue Vivienne, proche de ses deux pôles d'attraction. Un an plus tard, on le trouve dans un immeuble de l'ancienne rue Joquelet, place de la Bourse. À partir de 1900, il habite le 8^e arrondissement, d'abord au 14 square de Laborde, jusqu'en 1903. Il travaille alors déjà pour la *Jewish Colonization Association*, dont les bureaux se trouvent rue Pasquier, à quelques minutes à pied de chez lui. Mais il déménage encore pour s'établir 78 boulevard Malesherbes. Sa dernière adresse le conduit au 16 de la rue Clément Marot, où il passe vingt ans, de 1913 à 1933¹⁸⁸.

Au fil des ans, les lieux de rencontres, eux aussi, se diversifient : les cafés sont parfois délaissés pour des rendez-vous avec des collègues ou amis. Meyerson s'entretient avec Brunschvicg, 117, boulevard Saint-Germain, siège du club « Pour le rapprochement universitaire », fondé en 1917, à l'initiative de Maurice Caullery à son retour des États-Unis¹⁸⁹ pour favoriser les rencontres et les échanges entre universitaires et étudier « toutes les grandes questions nationales ou mondiales qui se posent à l'Université, après la guerre », tenter le « rapprochement avec les Universités alliées et amies » et assurer « la réception et l'accueil des collègues étrangers de passage à Paris¹⁹⁰. Les réunions se tiennent tous les mardis, en fin d'après-midi. Rive droite, Souday prévoit un déjeuner avec Meyerson et Desrousseaux au « Cercle de la Renaissance française », 12 rue de Poitiers¹⁹¹. Sans doute en est-il membre comme Meyerson. Mauss rencontre Meyerson au « Cercle Bernard Lazare », créé par les proches de Lazare réunis pour l'érection du monument à sa mémoire à Nîmes, sa ville natale¹⁹². Les séances de la Société française de philosophie offrent également des occasions de discussions privées et autres.

¹⁸⁶ Cf. Eva Telkes-Klein, « La genèse d'*Identité et réalité* (1908) à travers une lettre d'Émile Meyerson à sa sœur », *Revue d'histoire des sciences*, Tome 63-1, janvier-juin 2010, p. 257.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 256-257.

¹⁸⁸ Cependant, dans sa correspondance privée, Meyerson utilise souvent son adresse professionnelle. Peut-on en conclure qu'il fait son courrier en notant l'adresse du lieu où il se trouve quand il prend la plume ? C'est probable.

¹⁸⁹ Voir le récit qu'en fait Caullery, Eva Telkes, *Maurice Caullery, 1868-1956, un biologiste au quotidien*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1993, p. 194-196.

¹⁹⁰ *Rapprochement universitaire, La Réception américaine du 2 mars 1919*, Paris, Imprimerie Berger-Levrault. 1919, p. 4.

¹⁹¹ CZA, A408/110, 9 octobre 1921.

¹⁹² CZA A408/142.

CHAPITRE 4

L'INTELLECTUEL ENGAGÉ

Bien qu'il ait quitté son milieu familial dès la jeunesse, Émile Meyerson s'inscrit dans l'héritage de ses parents en œuvrant pour l'amélioration du sort des Juifs dans l'organisation philanthropique de la *Jewish Colonization Association*. Outre son engagement aux côtés des dreyfusards, du point de vue personnel, ses sympathies politiques vont nettement à gauche comme l'attestent plusieurs éléments. Son adhésion à la Grande loge symbolique de France, dès le mois de mai 1886¹⁹³, sa longue amitié avec le député socialiste Bracke-Desrousseaux, rencontré dans le cercle¹⁹⁴ de Moréas, la bande de routage du journal de la SFIO, *Le Populaire de Paris*¹⁹⁵ qu'il reçoit rue Clément Marot où il habite à partir de 1913 ainsi que la lettre de remerciements que lui adresse Lise Blum pour « les félicitations socialistes » envoyées à Blum lors de son succès aux élections de 1929, sont autant de signes convergents de ses sympathies à gauche¹⁹⁶. Enfin, dans un essai de reconstituer la liste des membres de la V^e section de Paris de la SFIO, Marc Jarblum cite Meyerson¹⁹⁷. Il s'engage également dans des causes plus générales et lointaines : il signe le 7 février 1931 la pétition que lance la revue *Europe* en faveur de soixante-et-un condamnés à mort en Indochine après des émeutes réprimées violemment. Parmi les signataires, on note les noms de philosophes et écrivains, proches de Meyerson : Paul Desjardins, Henri Wallon, Julien Benda... Quelques mois plus tard, on le sollicite pour adhérer à « La lumière » hebdomadaire d'éducation civique et d'action républicaine¹⁹⁸.

Résolument homme de gauche, Meyerson est toutefois critique à l'égard du bolchévisme dans lequel il ne voit qu'un nouveau régime policier peu différent du régime tsariste : « C'est cet accouplement contre-nature du socialisme, fils de l'esprit révolutionnaire de l'Occident, avec la tyrannie, fille de l'Orient – amoureux de la soumission aveugle, qui a engendré le monstre du bolchevisme¹⁹⁹. »

Dreyfusard de l'ombre

En octobre 1894, après une campagne de presse qui dure depuis deux ans contre les officiers juifs dans l'armée française, le capitaine Alfred Dreyfus est accusé d'être l'auteur du bordereau... C'est le début de l'« Affaire » qui déchire la France pendant plus de dix ans. Le pays se divise en dreyfusards et antidreyfusards, rapidement l'identité juive de Dreyfus est mise en avant dans la presse et l'opinion²⁰⁰. Meyerson ne peut pas ne pas y être mêlé, même – ou *a fortiori* – si son engagement n'apparaît pas publiquement. Ses liens d'amitiés avec Bernard Lazare, premier défenseur de Dreyfus, sont connus : ils se sont rencontrés dans les réunions autour de cercles littéraires symbolistes et de Moréas, introduit l'un par Gustave Kahn²⁰¹, l'autre par Ephraïm Mikhaël²⁰², sans pour autant établir alors de relation forte. Celle-ci ne naît qu'à la suite de retrouvailles, dans les milieux juifs cette fois, lorsque Lazare rejoint les *Hovevei Sion*, en 1895. C'est alors le même intérêt pour la cause juive qui renouvelle et nourrit leur amitié. À cela s'ajoute une proximité intellectuelle et affective qui permet à Meyerson,

¹⁹³ CZA, A408/167, reçu pour les frais d'initiation, 25 mai 1886.

¹⁹⁴ CZA, A408/257.

¹⁹⁵ CZA, A408/257.

¹⁹⁶ CZA, A408/11, mai 1929.

¹⁹⁷ CZA, A 303/74, archives Jarblum, s. d. Il est prudent de préciser que quelques erreurs décelées dans ce fonds ne permettent pas d'établir avec certitude que le fait soit avéré. Renseignement aimablement communiqué par François Lafon.

¹⁹⁸ CZA, A408/167, 18 mai 1931.

¹⁹⁹ Émile Meyerson, *Mélanges. Petites pièces inédites*, édités par Eva Telkes-Klein et Bernadette Bensaude-Vincent, Paris, Honoré Champion, 2011, « Le bolchévisme, un apologue suivi de sa morale », p. 37.

²⁰⁰ Alfred Dreyfus est arrêté le 15 septembre 1894, condamné le 22 décembre 1894, dégradé le 5 janvier 1895 et déporté le 21 février 1895. Gracié le 19 septembre 1899, il est finalement réhabilité le 12 juillet 1906 pour être réintégré dans l'armée dès le lendemain.

²⁰¹ Poète symboliste dreyfusard.

²⁰² Poète symboliste, prétendu cousin de Bernard Lazare avec qui il signe, en 1888, *La Fiancée de Corinthe*.

après la mort de Bernard Lazare, d'écrire qu'ils étaient « 'en rapport' comme le disent les magnétiseurs²⁰³ ».

Par ailleurs, Meyerson est alors en contact avec tout ce que Paris compte d'hommes politiques, intellectuels et artistes juifs. Il se trouve naturellement dans la sphère des dreyfusards, fréquentant régulièrement les frères Reinach et les proches de la famille Dreyfus. Employé alors à l'agence Havas²⁰⁴, Meyerson dispose de toute la presse française, étant toute la journée en contact avec ses collègues de politique intérieure et des affaires judiciaires, bien que l'agence refuse de « transmettre même les actes officiels qui n'étaient pas favorables à la cause antisémite²⁰⁵ ». On peut supposer que Meyerson informe ses connaissances de ce qu'il lit. L'élite dreyfusarde intervient, chacun à sa façon et avec ses moyens, chacun y met conviction et cœur, mais aussi discrétion. La consigne du secret reste de mise pour le groupe qui finance la campagne de presse, la correspondance est codée ou envoyée sous double enveloppe pour préserver la sécurité. Lazare, qui a recours à ce système depuis sa période anarchiste, se fait envoyer son courrier chez une connaissance²⁰⁶ ou demande à Reinach de lui télégraphier une réponse simplement en notant « convenu » et en signant Paul²⁰⁷, précisant quelques mois plus tard qu'« il faut se méfier des légendes dreyfusardes aussi bien que des légendes antidreyfusardes²⁰⁸ ».

Car l'idée du « syndicat » se répand rapidement. Même si on ne peut douter de son implication, dans sa correspondance, Meyerson n'évoque pas plus l'Affaire qu'il n'en traite, sauf quand Bernard Lazare, avocat de Dreyfus condamné et déporté depuis déjà plusieurs années, lui fait part, le 3 février 1899, au moment de « l'aboutissement de la campagne contre la cour de cassation²⁰⁹ », de son optimisme. Lazare espère une issue heureuse après le dessaisissement de la Chambre criminelle : le Gouvernement vient de déposer sept jours plus tôt un projet de loi attribuant aux Chambres Réunies de la Cour de cassation — soit la Chambre criminelle, la Chambre des requêtes et la Chambre civile — le pouvoir de décision sur toutes les affaires de révision, les chambres réunies semblant opposées à la révision alors qu'au contraire la Chambre criminelle se montre favorable. De même, le nom de Meyerson ne figure-t-il sur aucune des pétitions liées à l'Affaire, alors que plusieurs de ses connaissances ou proches se trouvent parmi les signataires : ainsi, Gustave Kahn apparaît dès la troisième liste, et à nouveau avec les signataires de la première liste de la deuxième protestation, avec Maurice Maindron. Tous deux, du cercle de Moréas, signent dans l'*Aurore*, en janvier-février 1898, avec Lucien Herr, Charles Andler, Frédéric de Pressensé, Elie Halévy, et Mathias Morhardt, ce dernier secrétaire général de la Ligue Française pour la défense des Droits de l'Homme et du Citoyen²¹⁰. Jacques Bahar, familier de Bernard Lazare, fait partie des signataires ; dès les débuts de l'Affaire, il se lance dans une grande propagande populaire, en utilisant des petites brochures claires et efficaces²¹¹.

L'étrange silence sur l'Affaire dans la correspondance avec Meyerson s'explique, comme l'ont montré Simon Epstein et Philippe Oriol, par l'impératif de discrétion (ou secret ?) que s'impose l'équipe des fondateurs du comité de défense du Capitaine Dreyfus²¹² qui finance les activités. Dénoncés par les antidreyfusards et par les antisémites comme ligués dans un « syndicat » pour réclamer la révision du procès condamnant Dreyfus au prix de l'honneur de l'armée française, les Juifs engagés dans le combat pour innocenter le capitaine s'organisent, mais le font secrètement. Le syndicat se doit s'agir

²⁰³ Eva Telkes-Klein, « La genèse d'*Identité et réalité...* », p. 278.

²⁰⁴ Alors que Paul Valéry travaille également à l'agence Havas comme secrétaire du directeur, Edouard Lebey, Meyerson a-t-il l'occasion de faire sa connaissance ? Rien ne permet de l'affirmer d'après leur correspondance.

²⁰⁵ Bibliothèque Méjanès, fonds Reinach, boîte 97 suite, feuillets de note de Bernard Lazare sur la presse et les agences de presse, s. d.

²⁰⁶ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 309

²⁰⁷ Bibliothèque Méjanès, fonds Reinach, boîte 97 suite, 13 mars 1903.

²⁰⁸ *Ibid.*, 10 septembre 1897.

²⁰⁹ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 309.

²¹⁰ En décembre 1909, Morhardt adresse à Meyerson la résolution que le comité central de la Ligue adopte au sujet des passeports des israélites français pour la Russie. CZA, A408/167.

²¹¹ Aaron Gerschel, *Les défenseurs de la justice : affaire Dreyfus, 150 portraits* Paris, Stock, 1899.

²¹² Simon Epstein, *Les Institutions israélites françaises de 1929 à 1939 : solidarité juive et lutte contre l'antisémitisme*, thèse de doctorat sous la direction de Pierre Birnbaum, Université de Paris I, 1990, p. 237- 251. Dans un ouvrage à paraître, *Les Israélites français et l'affaire Dreyfus : analyse d'un combat et histoire d'un mythe*, il montre que l'existence de ce « syndicat », c'est-à-dire de l'engagement de personnalités juives influentes et puissantes pour la défense du Capitaine est réelle ; voir aussi Philippe Oriol, « Meyerson face à l'Affaire Dreyfus », *Corpus*, 2010, n°58, p. 115-128.

dans l'ombre. Chacun sait qu'il doit faire preuve de discrétion dans certains cas : Mathieu Dreyfus insiste auprès de Reinach

de ne raconter à personne les faits de lucidité dont je vous ai entretenu hier soir. Les phénomènes étrangers, peu communs, sont rejetés et tournés en dérision presque par tout le monde. Il vaut donc mieux les garder secrets [...] les [raconter [...]] serait très nuisible à la cause dont nous sommes les défenseurs²¹³.

Philippe Oriol montre que Meyerson est un dreyfusard silencieux de même que la plupart des défenseurs du Capitaine : Salomon Reinach — malgré son frère Joseph, engagé dès 1897 auprès de Scheurer-Kestner pour réclamer la révision du procès, et qui entreprend, à partir de 1901, une *Histoire de l'Affaire Dreyfus* en sept volumes —, Narcisse Leven, membre fondateur de l'Alliance israélite universelle, ou le grand rabbin Zadoc Kahn. Tous s'efforcent de mener une action efficace à l'abri de toute accusation de « fonder une association de Juifs contre l'antisémitisme » comme l'écrit Lazare à Drumont²¹⁴. Cependant, dès la condamnation de Dreyfus à la déportation, le 22 décembre 1894, s'organise autour de Zadoc Kahn un comité qui s'attache secrètement à « réagir contre la situation si périlleuse pour nos coreligionnaires » que représente l'affaire Dreyfus, en publiant « des écrits [...] destinés à rétablir, sur des questions générales ou sur des faits particuliers, la vérité altérée par nos adversaires²¹⁵ », en organisant des réunions en faveur de Zola et en protégeant les témoins de son procès²¹⁶. Or Meyerson et le grand rabbin se connaissent de longue date : ils travaillent ensemble, dès 1893, à La prévoyance israélite, société d'assistance par le travail des Juifs originaires de Russie, de Pologne et de Roumanie. La correspondance de Salomon Reinach, figure dreyfusarde majeure, atteste de cette action souterraine. En janvier 1895, le grand rabbin de France Zadoc Kahn lui indique la composition de « la petite commission d'études » dont la première réunion se tient deux jours plus tard à la grande synagogue²¹⁷. Quand apparaît l'idée de l'innocence de Dreyfus, Herr s'attache à faire réviser le procès en rassemblant les signatures des partisans de la révision. On peut supposer que c'est à ce propos qu'il termine une lettre de recommandation pour un candidat à un poste au Musée de St-Germain par ces quelques mots « je ne vous parle pas dans cette lettre d'affaires, des choses qui nous sont en ce moment la plus grave préoccupation. La marche de ces choses, menées comme elle l'est, m'est intolérablement pénible²¹⁸ ».

Longtemps niée et occultée pour ne pas prêter le flanc à la critique des antidreyfusards et antisémites dans la mouvance de Drumont, cette idée du syndicat est éclairée d'un nouveau point de vue qui confirme l'existence d'une lutte organisée, menée par les Juifs, pour la défense du capitaine. Meyerson ne peut pas être en dehors de ce mouvement qui s'organise, lui qui après avoir travaillé à l'agence Havas, côtoie régulièrement, presque quotidiennement à partir de 1899, Salomon Reinach, à qui il rendait déjà visite en 1893²¹⁹ ; lui qui est lié d'amitié avec Bernard Lazare ; lui qui fréquente également, du fait de ses activités professionnelles, Narcisse Leven et le baron Edmond de Rothschild, l'un et l'autre activistes dreyfusards.

Enfin, il convient d'ajouter aux arguments développés par Epstein et Oriol relatifs à la discrétion nécessaire à une action efficace dans la défense de Dreyfus que, d'un point de vue personnel, Meyerson, bien évidemment au courant, du fait de son emploi, de tous les aspects de l'Affaire au moment même où ils se déroulent, peut souhaiter ne pas prendre position publiquement dans les

²¹³ *Ibid.*, boîte 51, 4 décembre 1898.

²¹⁴ Cité dans Philippe Oriol, *ibid.*, p. 119. Drumont, avec sa *France juive* publiée en 1886, alimente un climat antisémite qui se cristallise avec l'affaire Dreyfus

²¹⁵ Cité dans Philippe Oriol, *ibid.*, p. 122.

²¹⁶ Sur Zadoc Kahn, voir J.-C. Kuperminc et J.-P. Chaumont (dir.), *Zadoc Kahn. Un grand rabbin entre culture juive, affaire Dreyfus et laïcité*, Paris-Tel-Aviv, Editions de l'éclat, 2007, en particulier Philippe Oriol « Zadoc Kahn et l'Affaire Dreyfus », p. 153-169 et Catherine Nicault « Zadoc Kahn et le sionisme. Essai d'interprétation », p. 183-202.

²¹⁷ Bibliothèque Méjanès, fonds Reinach, boîte 92, 15 janvier 1895. Pour la composition de cette réunion, voir aussi Hervé Duchêne, « Salomon Reinach, un cadet en Dreyfusie », Gilles Manceron et Emmanuel Naquet (dir.), *Être dreyfusard, hier et aujourd'hui*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, Réseau des universités de l'Ouest-Atlantique, 2009, p. 171-178. Nos remerciements à Simon Epstein qui nous a signalé cette référence.

²¹⁸ *Ibid.*, boîte 81, 10 septembre 1897.

²¹⁹ *Ibid.*, boîte 97 suite, s. d.

affaires françaises alors qu'il est étranger et qu'il entend ne pas mettre en danger son gagne pain. Le parti pris résolument antidreyfusard de l'agence Havas vient renforcer son souci de ne pas paraître parmi les dreyfusards déclarés. Dans une longue note relative à la presse et aux agences de presse, Lazare indique l'importance grandissante des

agences de presses, agence Havas, fortement suspecte, dont le directeur est membre de la ligue de la patrie française, et qui ont donné depuis longtemps des preuves de leur nationalisme et de leur antisémitisme honteux – l'agence Havas depuis 2 ans n'accepte plus de rédacteurs juifs [...] or l'agence Havas, par suite de ses traités avec l'agence Wolf, l'agence Reuter et les correspondants Börsen de Vienne fournit la majeure partie de la presse autrichienne, allemande, belge, anglaise etc. de nouvelles françaises, toutes tendancieuses dans le sens antisémite et nationaliste. Une grande partie de ses agents à l'étranger [...] sont notoirement antisémites²²⁰.

Contrairement aux accusations que lance Péguy dans *Notre jeunesse*, les Juifs n'abandonnent pas Bernard Lazare que son engagement dreyfusard et ses prises de positions rendent *persona non grata* dans les organes de presse. Reinach et Meyerson s'attachent à lui trouver un revenu régulier en l'engageant à la *Jewish Colonization Association*²²¹, car « les directeurs de journaux craignent d'effaroucher leur public en se l'attachant, comme autrefois, à titre permanent » :

Je vous demande de vous unir à moi pour faire créer à l'ICA²²² une situation de rédacteur-enquêteur, dont B. Lazare serait le titulaire. Il n'aurait pas de bureau à l'Ica et ne serait en relations qu'avec le directeur. Il serait chargé de tous les travaux qui exigent du talent littéraire, de toutes les missions où la notoriété personnelle est une force. Je proposerais, si vous voulez bien entrer dans cette voie, de lui attribuer un traitement de 500 francs par mois, qui figurent au budget sous le titre : « Rédactions et enquêtes, 6000 francs » sans que Lazare soit considéré comme fonctionnaire de l'Ica²²³.

Face à la guerre

Si Meyerson a dû garder secret son engagement dans l'Affaire, il n'est plus contraint à la discrétion en 1914 quand éclate le conflit mondial. Ce dernier donne lieu à plusieurs réactions de la part de Meyerson tant sur le plan personnel et familial que sur le plan public et politique. Nous le verrons²²⁴, dès la déclaration de la guerre et la mobilisation d'Ignace, Meyerson fait intervenir son réseau de connaissances pour que ce dernier soit affecté dans un meilleur service ; il contacte le docteur Armand Bernard, frère de Bernard Lazare, qui le fait affecter à l'hôpital militaire. Il n'y reste d'ailleurs pas très longtemps : dans une correspondance datée du 20 décembre 1915, Meyerson donne des nouvelles à sa famille restée en Pologne et annonce qu'Ignace quitte le service militaire : on ne l'a pas trouvé assez fort pour le service du front et se retrouve médecin interne à la Salpêtrière, « auprès de mon ami Nageotte²²⁵ ».

Du point de vue intellectuel, un débat voit le jour dès le début du conflit. Ainsi Bergson déclare-t-il le 8 août 1914 à l'Académie des sciences morales et politiques que

la lutte engagée contre l'Allemagne est la lutte même de la civilisation contre la barbarie [...] notre académie a peut-être une autorité particulière pour le dire [...] elle accomplit un simple devoir scientifique en signalant dans la brutalité et le cynisme de l'Allemagne, dans son mépris de toute justice et de toute vérité une régression à l'état sauvage²²⁶.

²²⁰ Bibliothèque Méjanes, fonds Reinach, boîte n°97 suite, s. d.

²²¹ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 327.

²²² Autre abréviation pour *Jewish Colonization Association* ;

²²³ CZA, A408/76, s. l. n. d.

²²⁴ Voir chapitre 9.

²²⁵ CZA, A408, 269, lettre à sa famille, 20 décembre 1915.

²²⁶ Cité dans Christophe Prochasson, Anne Rasmussen, *Au nom de patrie, les intellectuels et la première guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, éditions la découverte, 1996, p. 131. Voir aussi Philippe Soulez (éd.), *Les philosophes et la guerre de 14*, Presses Universitaires de Vincennes-Saint-Denis, 1988, et Olivier Agard et Frédéric Worms, « Le “ moment 1914 ” en

De nombreux textes paraissent en réaction aux événements et aux prises de position du côté allemand. Le 28 août 1914, le massacre de Louvain suscite une polémique qui oppose Romain Rolland à Gerhart Hauptmann²²⁷ : Rolland publie dès le lendemain une lettre ouverte dans le *Journal de Genève*, véritable « acte d'hostilité, dirigé non contre la guerre allemande, mais contre l'esprit allemand²²⁸ » alors que Hauptmann réplique début septembre dans le *Vossische Zeitung*. De même « l'appel au monde civilisé », signé par quatre-vingt-treize intellectuels allemands, publié le 4 octobre 1914, déclenche-t-il une campagne de dénigrement de la culture et la science allemandes. Boutroux, envoyé en Allemagne en 1869 pour étudier l'organisation des universités, connaît bien ce pays « naguère [...] tenu[e] pour une grande nation », qu'il associe à la métaphysique, la musique et la poésie. Il n'en rédige pas moins, dès le 28 septembre 1914, un réquisitoire virulent « L'Allemagne et la guerre », publié dans la *Revue des Deux Mondes* où l'on peut lire :

Si donc les Allemands, dans la manière dont ils ont préparé et provoqué et dont ils conduisent cette guerre, violent, sans scrupule aucun, les lois du monde civilisé, ce n'est pas malgré leur culture supérieure, mais en vertu de cette culture même. Ils sont barbares parce que supérieurement civilisés²²⁹ ».

Parmi les réactions du côté des alliés, la brochure du romancier suisse Louis Dumur²³⁰, habitué des rendez-vous du lundi, parfois même du mercredi, au café Steinbach et plus tard, au Cercle carré, suscite une vive réaction de Meyerson²³¹. Dans un texte d'une trentaine de pages, Dumur oppose les cultures germanique et française : du côté allemand, il met en relief la doctrine nietzschéenne de la culture, la langue et de son territoire. Pour la France, il définit les cultures médiévale, classique et romantique, en insistant sur le romantisme qui, selon lui, domine toujours : « Il n'est pas jusqu'aux excentricités des soi-disant décadents, jusqu'aux recherches bizarres des pointillistes et des cubistes, qui ne soient des émanations reconnaissables de l'esprit romantique ». L'Allemagne tente de supplanter la culture française. Du point de vue militaire, on en arrive même, en Allemagne, à penser que la victoire est assurée grâce à sa faculté d'organisation, censée faire la supériorité de sa civilisation. Pour Dumur, la faiblesse scientifique et littéraire de l'Allemagne est patente, les Allemands se contentant d'adapter ce qui existe ailleurs. Le seul domaine de supériorité de l'Allemagne est la musique, « où les Allemands sont inventeurs, ils sont géniaux²³². » Dumur n'hésite pas néanmoins à se référer à une étude de Théodore de Wyzewa²³³, qui prétend que Beethoven lui-même n'était pas allemand, mais flamand.

La lecture de ce pamphlet antigermanique donne lieu à un échange épistolaire entre deux des amis de Dumur, Jacques Brieu et Meyerson, qui expriment bien des réserves, en particulier sur « l'origine de cette psychologie abominable des Allemands²³⁴ ». Meyerson déclare que ses « opinions à ce sujet diffèrent assez de celles qui ont cours à l'heure actuelle²³⁵ » car il a une approche personnelle sur la question. Finalement il adresse à Dumur une longue réponse où il conteste le poids de la langue dans

philosophie : France-Allemagne », *Esprit*, n° 409, novembre 2014, p. 99-115, avec la référence au colloque « *Krieg für die Kultur/Une guerre pour la civilisation* », 9-11 octobre 2014.

²²⁷ Prix Nobel de littérature en 1912, moqué par Thomas Mann dans le personnage de Mynheer Peeperkorn de *La Montagne magique*.

²²⁸ René Cheval, *Romain Rolland, l'Allemagne et la guerre*, Paris, PUF, 1963, p. 309.

²²⁹ Émile Boutroux, « L'Allemagne et la guerre », *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1914, p. 388, cité dans Anne Rasmussen, « La "science française" dans la guerre des manifestes, 1914-1918, *Mots. Les langages du politiques*, 76, novembre 2004, p. 15.

²³⁰ Louis Dumur, romancier suisse de langue française (1863-1933). Il participe à la fondation du *Mercur de France*, écrit son premier roman en 1896 (*Pauline ou la liberté de l'amour*) avant de revenir à des études de la vie genevoise. Il se montre nettement favorable à la cause française, pendant la première guerre mondiale et contre une certaine conception de la neutralité (*Les Deux suisses*, 1917). Il publie ensuite des romans d'histoire contemporaine (*Nach Paris*, 1919 ; *Le Boucher de Verdun* ; 1921 ; *Les Défaitistes*, 1923 ; *Dieu protège le tsar*, 1927). *Culture française et culture allemande*, 1915.

²³¹ Louis Dumur, auteur d'un texte *Culture française et culture allemande* (Lausanne, C. Tarin, à l'Édition des Cahiers vaudois, 1915) auquel Meyerson répond longuement. Voir Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 147-185.

²³² Louis Dumur, *Culture française...*, p. 50.

²³³ Théodore Wyzewa, *Beethoven et Wagner, essai d'histoire et de critique musicales*, Paris, Perrin, 1898.

²³⁴ CZA, A408/11, Brieu, 23 avril 1915, réponse de Meyerson, 25 avril 1915.

²³⁵ CZA, A408/11, Meyerson à Brieu, lettre citée.

la culture. « Peut-on y voir la distinction entre civilisation qui caractériserait la France et culture qui s'appliquerait à l'Allemagne » selon Heinz Wisman²³⁶ ? Pour Meyerson, la culture est unique, universelle, même si elle prend de teintes nationales... D'où sa charge contre le nationalisme qui contraste avec les écrits de haine de certains intellectuels durant ces années de guerre : « Il est faux que le concept de patrie prime tous les autres, que le salut de l'État ou de la Nation soit la "loi suprême" ; car au-dessus des concepts d'État ou de Nation, il y a ceux d'Humanité et de Justice ». Il ajoute plus loin :

Le nationalisme pénètre partout, empoisonne tout. Qu'il y ait des hommes qui sentent l'horreur de la situation, je n'en doute point ; mais ils se sentent impuissants et se taisent. Je n'ai aucun goût pour la polémique politique — du moins par des publications, car en paroles, au café, je suis, comme vous le savez, assez batailleur. Je n'ai donc jamais rien écrit dans cet ordre d'idées et ce n'est pas en ce moment, avec les difficultés de tout ordre qui s'opposent à une telle activité, sans compter ma maladie de cœur, que je me lancerai dans des excitations de ce genre. Je ne me fais d'ailleurs aucune illusion sur la possibilité de répandre ces idées à l'heure actuelle. Mais un moment viendra, j'en ai la conviction profonde, où la raison aura son mot²³⁷.

On voit donc que Meyerson, tout comme Einstein qui a refusé de signer « l'appel au monde civilisé » des savants allemands, a des positions fermes et hostiles à la vague de nationalisme qui emporte les intellectuels des deux bords en 1914-1915. Sans doute le pamphlet sur *La Science allemande* de Pierre Duhem le choque-t-il aussi profondément²³⁸. Mais comme la plupart de ceux qui résistent à cette vague de patriotisme, il ne peut exprimer publiquement sa désapprobation. Dès avant la guerre, Meyerson avait discuté ces questions avec le logicien Louis Couturat, à propos du nationalisme polonais. Dans un long texte intitulé « Sur (ou plutôt contre) le nationalisme », il cherche à définir ce que recouvre la notion de nation : « Qui définira ce qu'est une nation, qui dira ce qui en est et ce qui n'en est pas ? » L'usage seul d'une langue suffit-il à définir l'appartenance à une nation ? Faut-il y ajouter la référence religieuse ? Ou une communauté de mœurs ? La nationalité « englobe tous les devoirs moraux », mais le nationalisme induit « l'oppression linguistique²³⁹ ».

Tout en résistant au courant antigermanique qui traverse les milieux intellectuels français, Meyerson affiche son attachement à la Pologne en même temps que son souci du bien public. Les universitaires français participent à l'effort de guerre : les uns, scientifiques, mettent leurs connaissances au service de la patrie, ainsi par exemple Léon Brillouin, Paul Langevin et Louis de Broglie multiplient-ils les inventions de détection utiles pour la marine ; les autres, littéraires, s'emploient à examiner la presse allemande et étrangère pour mettre en évidence tout ce qui peut aider à vaincre l'ennemi. Fondé à l'initiative de Jacques Hadamard et de Émile Durkheim, qui veut « dépeindre l'Allemagne telle que la guerre nous l'a révélée », le Comité d'études et de documents sur la guerre²⁴⁰ se propose de rédiger des « tracts » pour contrer la propagande allemande. C'est la librairie Armand Colin qui assure la fabrication et la diffusion des brochures dans la collection « Études et documents sur la guerre » créée pour l'occasion. En 1914, Durkheim publie avec Ernest Denis une étude sur les origines de la guerre *Qui a voulu la guerre ?* puis l'année suivante *L'Allemagne au-dessus de tout. La mentalité allemande et la guerre*. Joseph Bédier présente *Les Crimes allemands d'après les témoignages allemands*. Meyerson s'engage aussi mais sans verser dans les déclarations de haine. Il met sa bonne connaissance des langues et sa pratique journalistique au service des alliés et se porte volontaire pour dépouiller la presse. Il analyse les articles des journaux allemands et la presse polonaise publiée à l'étranger (Moscou et Londres). Il lit régulièrement les journaux tels que *Berliner Tageblatt*, *Kuryer Posnanski*, *Magdeburger Zeitung*, *La Gazette de Cologne*, *Deutsche Tageszeitung*, *Neue Freie Presse* et *Nowa Reforma*. Une de ses contributions principales consiste à rédiger plusieurs rapports détaillés pour rendre compte au ministère des Affaires étrangères français des questions liées à la Pologne et

²³⁶(http://95.81.147.19/1UIG0TweJyJbR5RmSjnzSVmgU_1Z5ZXda9dg=/podcast09/13397-15.12.2012-ITEMA_20429992-0.mp3), *Répliques*, Heinz Wisman, 16 décembre 2012.

²³⁷ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 181, 184-185.

²³⁸ Pierre Duhem, *La science allemande*, Paris, A. Hermann, 1915.

²³⁹ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 125-134.

²⁴⁰ Avec Bergson, Lanson, Lavissee et Seignobos entre autres.

proposer une analyse de la situation du « Royaume de Pologne depuis la retraite des troupes russes », depuis l'été 1915, jusqu'à la fin du mois de juillet 1918. Par exemple l'exposé « Le Royaume de Pologne, de janvier à fin juin 1917 » dresse un tableau détaillé en quatre parties, traitant des conditions politiques dans les différentes provinces, de l'armée, de l'instruction publique, sans oublier l'analyse de la situation économique et sociale, y compris la famine. Meyerson indique à propos de cette famine qu'elle entraîne une baisse des naissances de 22,2% contre un accroissement de la mortalité en hausse de 48% pour 1915²⁴¹. Après le retrait des troupes russes et la proclamation de l'indépendance de la Pologne (novembre 1918), Meyerson expose en huit chapitres les nouvelles conditions du pays : les prodromes de la proclamation ; la proclamation de l'autonomie ; les commentaires de la presse ; les sollicitations des conquérants ; leur insuccès ; les causes de l'échec et enfin la situation des Juifs²⁴².

Rapidement après le déclenchement de la Grande Guerre, envisagée de courte durée, les responsables politiques juifs entrevoient des possibilités de changements dans le statut des Juifs et songent aux mesures à prendre pour leur assurer de meilleures conditions de vie. Diverses organisations juives occidentales définissent les « démarches nécessaires au moment de la discussion du traité de paix », concernant le statut des Juifs habitant les territoires transférés d'un pays à l'autre, l'égalité des droits pour tous quels que soient la race, la religion, les droits des Juifs de la Pologne agrandie, ou encore l'avenir politique de la Palestine. Ils savent qu'il est « d'une grande importance que, lorsque le moment sera venu d'agir, les communautés juives de l'Angleterre, de la France, de la Russie, et espérons-le de l'Italie, suivent une politique identique et un plan concerté²⁴³. » Dès le mois de mars 1915, en prévision d'une réunion à Paris de membres du comité de l'Alliance israélite universelle, Lucien Wolf, membre de la *Jewish Colonization Association* de Londres, est sollicité pour donner son avis sur la politique adoptée dans les questions juives pendant la guerre. Il s'adresse à Reinach, de la branche parisienne, lui conseillant cependant « de ne rien entreprendre comme 'action précise ou publique avant la fin de la guerre, et d'éviter les questions qui pourraient prêter à discussion entre les alliés' ou laisser penser qu'ils sont 'mus par des intérêts particuliers'²⁴⁴ ». Meyerson n'est pas en reste : Morhardt l'invite à participer à la réunion qui se tient dans les locaux de la Ligue des Droits de l'Homme pour discuter « des questions que la guerre actuelle a soulevées²⁴⁵ ». Le mois suivant, ce sont les rédacteurs du bulletin *L'Émancipation juive*, organe de la Ligue pour la défense des Juifs opprimés, qui lui proposent d'« exposer ses vues sur la portée et les conséquences probables du grand événement historique » dans le numéro spécial consacré à la proclamation de l'émancipation juive en Russie²⁴⁶. Mais Meyerson ne donne pas suite.

Dans les processus de paix

Après la première guerre mondiale, avec la révolution et l'effondrement de l'Empire russe, la Déclaration Balfour, la disparition des empires ottoman et allemand, le démantèlement de l'Empire austro-hongrois, le monde cosmopolite dans lequel évolue Meyerson est profondément changé. Parmi les questions qui émergent à la suite de ces bouleversements, la situation de la Pologne, qui retrouve son indépendance, et celle des Juifs d'Europe et de Palestine le concernent directement. On le trouve sur le devant de la scène pour participer à l'élaboration des meilleures conditions dans les deux cas. À propos de la Pologne, le traité de Versailles doit définir ses frontières et discuter du problème des minorités. Diverses organisations juives, sionistes ou non, se réunissent à Paris pour préparer les questions à traiter lors de la conférence de la Paix²⁴⁷ et, dès le mois de décembre 1918, Meyerson est appelé chez le baron de Rothschild pour discuter de la question des Juifs en Pologne. Il s'agit d'étudier les dossiers et de présenter les demandes susceptibles de résoudre la question des Juifs dans les divers pays nouvellement délimités, avec une attention particulière à « l'attribution d'un titre de voyage qui

²⁴¹ CZA, A408/94, Documents sur la guerre, n°68, p. 170

²⁴² CZA, A408/98, Documents sur la guerre, n°43 (2).

²⁴³ Bibliothèque Méjanes, fonds Reinach, boîte 171, Lucien Wolf, 2 mars 1915.

²⁴⁴ *Ibid.*

²⁴⁵ CZA, A408/167, 23 mars 1915.

²⁴⁶ CZA, A408/172, 18 avril. Le bulletin publie encore un numéro avant de cesser de paraître en juin 1917.

²⁴⁷ Organisée à Paris pour négocier les traités entre Alliés et puissances vaincus, elle se tient du 18 janvier 1919 au mois d'août 1920.

permettrait de servir de certificat d'identité [...] nécessité absolue face aux situations de détresse dans lesquelles se trouvent les réfugiés juifs russes et aux difficultés croissantes qu'ils rencontrent dans leur exode²⁴⁸ ».

Nahum Sokolow, défenseur du sionisme politique, et Meyerson sont priés de rédiger un mémoire sur la question²⁴⁹. De même la présence de Meyerson est-elle jugée utile et désirable à la réunion qui se tient à l'Alliance israélite universelle le samedi 18 janvier 1919, pour traiter de la question polonaise qui va venir devant le congrès pour la paix, et élaborer avec Lucien Wolf et Nahum Sokolow un plan d'action pour les questions juives²⁵⁰. Dans ses nouvelles frontières, la Pologne compte 338 000 km² pour une population de vingt-sept millions d'habitants dont la composition est hétérogène du point de vue ethnique, religieux et linguistique. Les Juifs représentent 10% de l'ensemble composé essentiellement de Polonais (65%), Ukrainiens (17%), Allemands (4%), et Biélorusses (3%)²⁵¹.

Le 28 février 1919, c'est la question de la Palestine et du Mandat qui est présentée à la conférence. La France déploie tous les efforts possibles pour être choisie comme puissance mandataire. Participent aux débats pour défendre la cause du peuple juif Sylvain Lévi, l'indianiste du Collège de France, actif à l'Alliance israélite universelle comme membre du Comité central depuis 1898, nommé sur proposition du Gouvernement français comme figure du judaïsme français, Menahem Ussischkin, figure politique sioniste, André Spire, proche du mouvement territorialiste²⁵², et les deux dirigeants politiques Nahum Sokolow et Haïm Weizmann. La veille, alors que chacun a fait un exposé de dix minutes, Sylvain Lévi a lu un long discours de quarante minutes où il attaquait violemment le sionisme, les propositions élaborées en commun, le Conseil juif, déclarant que « la Palestine est trop pauvre et trop petite », que ce ne sont pas « les sionistes qui ont fait quelque chose en Palestine, mais uniquement le baron de Rothschild²⁵³ ». Sa position ne tient pas compte de l'opportunité que représente la conférence de la paix de Versailles pour les partisans de l'installation des Juifs en Palestine. Cependant, c'est le même Sylvain Lévi qui accompagne Haïm Weizmann et la Commission sioniste en Palestine pour mettre en œuvre la Déclaration Balfour. Il demande alors à Meyerson son rapport, « L'œuvre palestinienne et le sionisme²⁵⁴ », déjà ancien et dépassé par l'évolution de la situation dans le monde avec la guerre et la nouvelle répartition des cartes.

En mars 1919, Meyerson reçoit une circulaire élaborée et signée, entre autres, par ses amis Haffkine et Tchernoff : il est invité à faire partie du comité qui se réunit le 10 à l'hôtel des sociétés savantes, 28 rue Serpente, pour « prendre en main la défense des intérêts des Juifs de l'Europe Orientale ». La question est de savoir s'il est nécessaire de présenter, par une démarche spéciale, à la conférence de la Paix, le désir des Juifs d'Europe Orientale d'obtenir la liberté et l'égalité sous la protection de la future Société des Nations²⁵⁵. D'après la thèse de Fouques Duparc, les traités suivent cette directive²⁵⁶. Pour pallier la grande diversité ethnique, le Traité de Versailles, signé le 28 juin 1919, est complété par une clause pour la protection des minorités, de race, de langue et de religion. Les Juifs d'Europe en sont bénéficiaires. La Pologne ratifie le traité des minorités. La création de la Société des Nations (SDN)

²⁴⁸ CZA, A248,4 (1/6) Journal de Tolkowsky, 21 décembre 1919, p. 368.

²⁴⁹ *Ibid.* Le journal note également la participation d'autres personnalités : Léon Brunschvicg, Victor Basch avec sa femme et son fils, médecin militaire, et André Spire. Nos remerciements vont à François Lafon qui nous a signalé cette référence.

²⁵⁰ CZA, A408/171.

²⁵¹ Rachel Ertel, « La Pologne indépendante », Jean Baumgarten *et alii* (dir.) *Mille ans de cultures ashkénazes*, Paris, Liana Levi, 1994, p. 254.

²⁵² André Spire adhère au projet territorialiste de l'écrivain Israël Zangwill qui fonde la *Jewish Territorial Organisation* pour « procurer un territoire, sur n'importe quel point du globe, et [...] l'autonomie, à ceux des Juifs qui ne pouvaient ou ne voulaient rester dans les pays où ils vivaient ». Alors que l'Université hébraïque n'en est encore qu'à l'état de projet, Spire confie à Tolkowsky que « son ambition serait d'aller finir sa vie à l'Université de Jérusalem comme professeur de littérature française moderne », Journal de Tolkowsky CZA, A248/4 (1/6), 18 novembre 1918.

²⁵³ CZA, A248,4 (1/6) Journal de Tolkowsky, 27 février 1919, p. 392.

²⁵⁴ Émile Meyerson, *Mélanges. Petites pièces inédites*, édités par Eva Telkes-Klein et Bernadette Bensaude-Vincent, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 99-133.

²⁵⁵ CZA, A408/172, 7 mars 1919.

²⁵⁶ Jacques Fouques Duparc, *La protection des minorités, de race, de langue et de religion, étude de droit des gens*, Paris, Librairie Dalloz, 1922.

est l'une des conséquences de la conférence de la Paix. On y voit, comme l'indique Lucien Wolf, collègue de Meyerson au bureau de Londres de la *Jewish Colonization Association*, « un système excellent et pratique pour renforcer la paix en Europe²⁵⁷ » en favorisant les négociations en cas de conflit. Un court texte rédigé quelques années plus tard, *La future guerre et les signes monétaires*, montre que Meyerson a foi en la Société des Nations, conscient néanmoins de la faiblesse de son pouvoir, contré par les intérêts particularistes des États. Il déplore qu'on « blague [...] la Société des Nations ainsi que les hommes qui y consacrent leurs efforts²⁵⁸ ».

Expression de son engagement vis-à-vis de la Pologne, dès la proclamation de la République, en 1921, Meyerson fait un voyage d'étude prévu du 7 avril au 13 mai. Il doit prolonger son voyage à cause « des difficultés des déplacements. » À son retour, il rédige un rapport de quatre-vingt-cinq pages sur la situation des Juifs et les activités de la JCA qu'il remet à l'administration. Il commence par rappeler sa bonne connaissance du pays, quitté très jeune, mais où il s'est pratiquement rendu tous les ans depuis son entrée en fonction dans cet organisme. Il traite en détail du nombre des Juifs de Pologne, qu'il estime à trois millions, soit dix pour cent de la population totale, et de leur répartition sur le territoire polonais ; de la situation politique et économique, de l'enseignement avant de s'intéresser particulièrement à quelques villes (Varsovie, Czenstoniew, Lodz et Vilna). Dans ses conclusions, il insiste sur la nécessité de renforcer les activités de reconstruction pour leur donner une efficacité égale à celle qui était déployée avant la guerre dans l'Empire russe²⁵⁹. Il estime qu'il conviendrait d'entreprendre une enquête plus complète, sur le modèle de celle à laquelle il a participé à la fin des années 1890, source d'information pour la publication de *Recueil de matériaux sur la situation économique des Israélites de Russie*²⁶⁰.

La question de la participation collective des milieux israélites – selon la terminologie en vigueur alors – aux mouvements visant à la consolidation de la paix se pose. Faut-il coopérer aux nouvelles actions pacifiques de grande portée ? La SDN et les politiques ne sont pas en mesure d'instaurer le désarmement et la paix permanente. Il convient d'examiner l'attitude de chaque religion à l'égard des questions de justice internationale et d'utiliser les ressources morales des religions pour fonder la paix. Les organisations juives sont appelées à s'organiser pour agir en faveur de la paix. L'Union israélite de la paix universelle et du progrès de la civilisation mondiale doit établir les directives juives. Meyerson est-il actif dans ces réunions ? Participe-t-il à ces réflexions ? Nous n'en n'avons pas la preuve formelle, mais pouvons supposer qu'il ne reste pas extérieur au mouvement. La présence même de nombreux courriers et documents dans ses archives prouve qu'il fait partie des personnes sollicitées, consultées, écoutées ... Ces questions, objet de son occupation professionnelle, restent d'actualité et l'occupent par delà la retraite.

Dans le sillage de la Société des Nations, à la fin des années 20, on voit Meyerson engagé aux côtés d'hommes qui, inspirés par un humanisme éclairé, cherchent à regrouper les forces pour consolider la paix autour d'une Europe unie. Les initiatives fleurissent dans les pays européens. Comme l'écrit Bertrand de Jouvenel « au cours des années 1924 à 1929, une foule de volontaires ont mis leur enthousiasme ou quelquefois leur arrivisme au service de quantité d'associations internationales²⁶¹... ». Parmi ces volontaires, Alfred Nossig est de longue date partisan de l'installation des Juifs d'Europe en Palestine, tout en s'étant éloigné de la ligne sioniste depuis 1908²⁶². Il cherche même le soutien du Gouvernement allemand pendant la Grande Guerre. Après guerre, avec l'appui du nouveau Gouvernement polonais, il tente de s'ériger en intermédiaire entre le Gouvernement et les responsables politiques juifs. Il s'active dans de nombreux projets pacifistes. Dans un courrier

²⁵⁷ *Jewish Guardian*, n° 69, 1921, cité dans Dzovinar Kévonian « Les juristes juifs russes en France et l'action internationale dans les années vingt », *Archives juives*, n° 34, 2001/2, page 25.

²⁵⁸ Émile Meyerson, *Mélanges*, p. 151-153.

²⁵⁹ CZA, A 408/91.

²⁶⁰ Paris, Alcan, 2 vol., 1906-1908.

²⁶¹ Bertrand de Jouvenel, *D'Une guerre à l'autre*, Paris, Calmann-Lévy 1941, t. II, 445 p., p. 274 et 275.

²⁶² Alfred Nossig, 1864-1943, intellectuel polonais, adepte dans sa jeunesse de l'assimilation des Juifs en Pologne, avant de s'engager dans les rangs sionistes. Voir Ezra Mendelsohn, « From Assimilation to Zionism in Lvov: The Case of Alfred Nossig », *The Slavonic and East European Review*, 49, N° 117, Oct.1971, p. 521-534

confidentiel, Nossig fait appel à Meyerson : il s'agit de participer à la réunion de plusieurs personnes « pour discuter les moyens d'influencer l'opinion publique française en faveur de ce mouvement » *Pax Europaea* qui vise l'entente européenne et la fédération des états européens²⁶³. Il est précisé que la présence de Meyerson n'engage nullement les institutions ou organisations auxquelles il appartient. Les professeurs Parodi, Bouglé, Monod et Le Roy soutiennent l'entreprise. En fait, un an plus tard, le projet évolue en fonction des rapports entre la France et l'Allemagne : les membres allemands de *Pax Europaea* orientent leur groupe vers une conception nouvelle fondée sur la religion et la morale, réunissant les trois confessions principales et les milieux économiques pour réaliser un projet d'« Union universelle pour la paix ». Des personnalités de chaque confession mettent en place une « Alliance des confessions pour la paix », organisation à caractère non politique. Les Juifs en feraient partie, regroupés dans une société indépendante, la « Ligue de paix israélite ». Les statuts de l'Alliance des Confessions pour la paix, précisent son but : « prévenir une nouvelle guerre de destruction, et établir, par un travail méthodique, la paix véritable, juste et consolidée, car [...] les nations dans leur grande majorité, ne veulent plus de guerre²⁶⁴ ».

On voit donc que Meyerson a des sympathies à gauche comme la plupart des intellectuels avec qui il a des échanges philosophiques. Mais il se distingue par son intérêt pour la condition des Juifs d'Europe et pour la culture juive ainsi que par ses réserves très marquées à l'égard du bolchévisme. Il est parfois difficile de déterminer si c'est l'homme, bien campé dans la conscience de sa responsabilité d'homme, qui agit en tant que tel ou si c'est le directeur de la *Jewish Colonization Association* qui répond aux nécessités de sa fonction. Ainsi en est-il de l'appel que reçoit Meyerson en 1906 pour contribuer au projet de création d'un comité d'aide aux « pauvres diables » qui fuient la Russie après les pogroms. Participent déjà à ce projet des proches de Meyerson, Madame Nageotte et le juriste Yehouda Tchernoff²⁶⁵. De même son intervention auprès de Marcel Mauss à propos d'un article paru dans *Le Temps* relève-t-elle de sa conception en tant qu'homme ou de ses obligations professionnelles ? Meyerson sait qu'il convient de répondre aux menaces sous-entendues exprimées dans le journal contre la communauté juive de Russie et pense que Mauss est la personne la mieux placée pour trouver la réponse appropriée²⁶⁶. Meyerson est homme de combat, que rien ne laisse indifférent dans le monde alentour.

Nous verrons que son engagement précoce aux côtés '*Hovevei Sion* reste, sa vie durant, un de ses combats²⁶⁷.

²⁶³ CZA, A408/262, 12 juillet 1928.

²⁶⁴ *Id.*

²⁶⁵ CZA, A408/ 172.

²⁶⁶ Archives de l'IMEC, Abbaye d'Ardenne, fonds Mauss, MAS 9 15, 22 décembre 1911, *Le Temps*, 21 décembre 1911 et Eva Telkes-Klein, « Parole de chercheur », *La Lettre*, IMEC, n°17, printemps 2013, p. 23.

²⁶⁷ Voir chapitre 8.

CHAPITRE 5

LA NAISSANCE D'UN PHILOSOPHE - 1908

Le « père de l'épistémologie » évoqué par l'historien du peuple juif, Salo Baron, est né en 1908, à l'âge de cinquante ans. N'a-t-il aucun lien avec le jeune chimiste qui s'installe à Paris au début des années 1880, ni avec le rédacteur de l'agence Havas qui évolue dans les cercles littéraires parisiens? Meyerson aime à souligner la rupture. Jouant sur l'étrangeté d'une entrée dans la carrière à l'âge de cinquante ans, il se plaît à brouiller les pistes. Ne va-t-il pas jusqu'à imaginer « que le Meyerson philosophe prendrait la suite de Bergson²⁶⁸, ce qui suggère implicitement que son œuvre philosophique pourrait ne pas avoir de racines dans sa propre biographie? Meyerson semble vivre son entrée en philosophie comme une seconde vie, la naissance d'un autre moi. Dans la lettre à sa sœur Frania, rédigée à la veille de la sortie de son premier livre, *Identité et réalité*, il écrit :

J'ai un doute – non pas quant à la valeur du système même, mais quant à sa propriété (intellectuelle ?). J'ai évoqué ci-dessus cette question ; il est très probable que quelque part, dans un livre oublié, ou même dans un ouvrage feuilleté sans le comprendre entièrement, se trouve la quintessence de « mon » système. Mais cela mis à part, qu'est-ce qui est vraiment à moi dans mon système ? Vraiment, je ne le sais plus moi-même²⁶⁹.

On peut entendre cela de deux manières. En un sens, toute œuvre philosophique est impersonnelle au sens où elle se nourrit de la tradition. Elle reformule des problèmes énoncés et diversement traités depuis des siècles. Elle emprunte et retravaille des concepts déjà forgés... Chaque philosophe ne peut faire autrement que penser dans une masse d'écrits, « penser la bouche pleine », selon l'heureuse expression de Judith Schlanger²⁷⁰. Les constructions discursives mobilisent des siècles de pensée et de discours en général. En un sens, la pensée étant un « bien commun », il est légitime de douter de sa propriété intellectuelle.

On doit cependant lire les propos de Meyerson comme une confidence personnelle, sur l'expérience vécue d'un autodidacte. En effet, Meyerson construit son « système » brique à brique, pendant près de vingt ans à travers ses lectures. Sans guide, il trace son chemin en lisant, se nourrissant de travaux disparates, glanés de-ci de-là dans les bibliothèques. Il amasse des fiches, dans la solitude, sans avoir l'opportunité de discuter. Privé de l'expérience d'argumentation que tout étudiant en philosophie acquiert – ne serait-ce qu'à travers les épreuves de dissertation – Meyerson accumule une érudition hors du commun, mais sans pouvoir faire l'épreuve décisive de l'échange d'arguments, du dialogue maïeutique ou polémique. En 1908, il « accouche » d'une œuvre engendrée par des années de lectures solitaires, dans le for privé d'un dialogue muet avec des auteurs.

Meyerson offre ainsi un exemple original – peut-être unique au XX^e siècle – de construction d'une œuvre philosophique sans formation universitaire. Pour comprendre sa genèse, il faut renoncer à la métaphore architecturale qui suppose un plan directeur pour tenter de démêler les fils qui tissent une sorte de tapisserie²⁷¹. Quels sont les motifs qui composent cette tapisserie, comment sont-ils agencés ? En remontant au passé chimique de Meyerson, on peut tenter de renouer les fils.

Ce chapitre retrace quelques étapes marquantes de la gestation d'*Identité et réalité*, depuis les premiers essais de Meyerson sur quelques obscurs épisodes d'un lointain passé chimique jusqu'à l'articulation d'une posture philosophique originale. Il raconte ensuite le triomphe et la jubilation de l'auteur acclamé, encensé par des philosophes bien assis dans leur chaire. Mais auparavant disons quelques

²⁶⁸ « Bergson et Meyerson, un conte au sixième millénaire de l'ère vulgaire », Émile Meyerson, *Mélanges, petites pièces inédites*, édités par E. Telkes-Klein et B. Bensaude-Vincent, Paris, Champion, 2011, p. 27-36.

²⁶⁹ Meyerson à Frania 23 décembre 1907, publiée par E. Telkes Klein, « La genèse d'*Identité et réalité* (1908) à travers une lettre d'Émile Meyerson à sa sœur », *Revue d'histoire des sciences*, 63-1 (2010), p. 247-297.

²⁷⁰ Judith Schlanger, *Penser la bouche pleine*, Paris, Fayard, 1983.

²⁷¹ Dans la lettre à Frania, Meyerson recourt à la métaphore de « la toile de Pénélope » pour décrire la dernière phase de rédaction du manuscrit d'*Identité et réalité*. Il emploie aussi parfois celle de la « mosaïque », voir E. Telkes-Klein, *op. cit. supra*.

mots de ce théâtre philosophique où Meyerson entre en scène comme un météore dans un paysage bien ordonné « à la française ».

Le moment 1900 en épistémologie

Identité et réalité est publié à compte d'auteur, par un illustre inconnu. En effet, l'auteur de cet ouvrage remarqué, acclamé par les grands de la philosophie française – Bergson, Brunschvicg, etc. – ne sort pas des rangs de la Sorbonne ni de l'École normale supérieure. Meyerson peut certes s'identifier à Bergson sur la base de leurs origines juives polonaises. Il reste que Bergson est né à Paris, qu'il a été formé dans le système des élites françaises. Elève d'Émile Boutroux, qui fut lui-même l'élève de Jules Lachelier et de Félix Ravaisson, Bergson s'inscrit dans une lignée de philosophes français.

Ce même Bergson déclare en 1915 « l'union étroite de la philosophie et de la science est un fait si constant en France qu'il pourrait suffire à caractériser et à définir la philosophie française²⁷². » L'alliance française entre science et philosophie a été promue lors du premier congrès international de philosophie, à Paris en 1900 : Boutroux annonce alors son intention de développer une philosophie proche des sciences de la nature comme des sciences humaines naissantes²⁷³. La mission de la philosophie est de soumettre ces activités à une « spéculation rationnelle ». Puisque « toute la science dans un seul esprit est impossible », il est nécessaire d'instaurer une « association d'hommes », une famille pour embrasser les sciences dans leur ensemble.

La communauté philosophique française est donc clairement à l'écoute des sciences. Cette orientation a parfois été considérée comme un héritage d'Auguste Comte²⁷⁴. Mais le paysage conceptuel installé par l'œuvre d'Auguste Comte est radicalement brouillé : le terme « métaphysique » ne signifie plus nécessairement préscientifique ou antiscientifique. Accolé à « morale », dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, il crée un espace de discours sur les sciences qui considère à la fois leur fonctionnement (théorie de la connaissance), leurs fins et leur sens. Le mot « épistémologie » peut opportunément servir pour caractériser ce mouvement : introduit lors du congrès de 1900, il semble avoir rapidement diffusé si l'on en croit l'avant-propos d'*Identité et réalité* : « Cet ouvrage, écrit Meyerson, appartient par sa méthode, au domaine de la philosophie des sciences ou épistémologie, suivant un terme suffisamment approprié et qui tend à devenir courant²⁷⁵. » Il s'agit d'une réflexion philosophique sur le savoir en devenir éclairée par le passé, c'est-à-dire par l'histoire des sciences²⁷⁶. Pour Brunschvicg, c'est grâce à Henri Poincaré et Pierre Duhem, tous deux physiciens et philosophes, que « le savoir scientifique et la réflexion philosophique redeviennent contemporains l'un de l'autre²⁷⁷. » Meyerson prend soin de s'inscrire dans cette lignée dans son avant-propos : « Nous tenons particulièrement à faire ressortir l'influence qu'ont exercée sur notre pensée, parmi les maîtres vivants, MM. Boutroux et Bergson, Poincaré et Duhem. Cette influence ne se limite pas aux passages où leurs noms sont cités²⁷⁸. »

A la suite de Brunschvicg, bien des commentateurs ont attribué ce rapprochement entre science et philosophie aux bouleversements de la science vers la fin du XIX^e siècle. L'historien des idées Enrico Castelli-Gattinara déclare que « c'est toujours dans une atmosphère de crise qu'en France l'on commence à réfléchir d'une façon approfondie aux sciences²⁷⁹ ». Vers la fin du XIX^e siècle, cette atmosphère est entretenue dans les mathématiques par l'avènement et la légitimation des géométries non-euclidiennes. En physique, l'hégémonie du mécanisme est menacée conjointement par

²⁷² H. Bergson, « La Philosophie », *La Science française*, Paris, 1915, p. 31.

²⁷³ F. Worms (dir.), *Le moment 1900 en philosophie*, Lille, Presses universitaires Septentrion, 2004.

²⁷⁴ G. Canguilhem, « La philosophie biologique d'A. Comte et son influence en France au XIX^e siècle », *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1979, p. 63.

²⁷⁵ Meyerson, *Identité et réalité*, Paris, Félix Alcan, 1908, avant-propos, cité dans la 2^e édition, 1912, p. xiii.

²⁷⁶ A. Brenner, *Les Origines françaises de la philosophie des sciences*, Paris, PUF, 2004.

²⁷⁷ L. Brunschvicg, « Science et philosophie », J. Perrin, P. Langevin, G. Urbain, L. Lapicque, Ch. Perez, L. Plantefol, *L'orientation actuelle des sciences*, Paris, Félix Alcan, 1930, p. 12.

²⁷⁸ E. Meyerson, *Identité et réalité op. cit.*, p. xviii.

²⁷⁹ E. Castelli-Gattinara « L'idée de la synthèse », A. Biard, D. Bourel, E. Brian (dir.), *Henri Berr et la culture du XIX^e siècle*, Albin Michel, 1997, p. 29.

l'électromagnétisme et par l'énergétique issue de la thermodynamique, avant même l'énoncé de la théorie de la relativité esquissée par Einstein en 1905. De surcroît, une controverse lancée par Ferdinand Brunetière, éminent littérateur et rédacteur en chef de la *Revue des Deux Mondes*, pose le problème de la responsabilité morale des scientifiques et surtout des doctrines scientifiques. Brunetière déclenche la controverse en 1895 dans un article de cette revue qui conclut à l'échec et à la banqueroute de la science. La science avait promis de lever les mystères de l'univers et « d'organiser scientifiquement l'humanité », comme le voulait Renan dans *L'Avenir de la science*, mais voilà qu'elle échoue²⁸⁰. Les ripostes cinglantes de Charles Richet et de Marcellin Berthelot dressent face à face le positivisme et l'idéalisme²⁸¹. Brunschvicg estime que cette perte de confiance dans la science résulte du manque de réflexivité chez les scientifiques. Il y voit la « faillite d'une sorte de philosophie de la science qui était née de l'impatience et de la défiance des savants à l'égard de l'analyse proprement philosophique », c'est-à-dire la faillite d'une philosophie naïve des savants attachés à un réalisme simpliste²⁸².

Si le climat de crise a effectivement favorisé le rapprochement entre science et philosophie, il faut néanmoins ajouter qu'il répond à une volonté politique. La Troisième République, qui affiche clairement son soutien aux sciences, prend quelques mesures pour hâter ce rapprochement : Louis Liard encourage les cours communs entre facultés de lettres et faculté des sciences. En 1892, la création d'une chaire d'histoire des sciences au Collège de France fait l'objet d'un débat à la Chambre et la chaire est attribuée à un successeur d'Auguste Comte, Pierre Laffitte auquel succède un autre de ses disciples, Grégoire Wyruboff. En 1909, la Sorbonne est à son tour dotée d'une chaire d'histoire de la philosophie dans ses rapports avec les sciences, attribuée à Gaston Milhaud. Mathématicien de formation, philosophe des mathématiques, Milhaud est l'un des représentants du courant conventionnaliste qui domine l'épistémologie française vers 1900²⁸³. Le conventionnalisme, issu des réflexions d'Henri Poincaré sur les géométries non-euclidiennes, proclame la liberté de l'esprit, qui décide lui-même des principes de la science. Cette « philosophie de la liberté » centre la réflexion sur la question de l'origine des principes (sont-ils issus de l'esprit ou de l'expérience ?) et renvoie dos à dos l'empirisme et le rationalisme. Elle est aussi défendue, sous l'étiquette « positivisme nouveau » par Edouard Le Roy, un disciple de Bergson qui tente de concilier l'intellectualisme et la philosophie de la contingence issue des travaux de Boutroux²⁸⁴.

En effet, en ce début de XX^e siècle, Bergson, professeur au Collège de France depuis 1900, est déjà l'étoile de la philosophie française. Ses cours attirent une foule nombreuse et ses ouvrages ont un retentissement international. À la suite de la publication de sa thèse de 1889 (*Essai sur les données immédiates de la conscience*), il aborde la question des relations de l'esprit et du corps dans *Matière et mémoire* (1896) puis approfondit sa conception de la durée sur le terrain de la cosmologie et de la biologie dans *L'évolution créatrice*, en 1907. À cette date, Bergson n'est pas encore perçu comme un anti-intellectualiste. Même s'il oppose intelligence et intuition, même s'il estime que les sciences physiques sont essentiellement au service de l'action, et qu'elles ne peuvent saisir le réel dans sa durée, ses œuvres témoignent d'une profonde attention aux sciences positives et s'inscrivent bien dans le courant de rapprochement entre science et philosophie. Dans la séance à la Société française de philosophie du 28 novembre 1907, Bergson insiste pour qu'on sorte des généralités et qu'on parle « des sciences, et non pas de la science ». Il déclare que « c'est la réalité en soi, la réalité absolue, que les sciences mathématiques et physiques tendent à nous révéler. La science ne commence à devenir relative, ou plutôt symbolique, que lorsqu'elle aborde par le côté physico-chimique les problèmes de

²⁸⁰ F. Brunetière, « Après une visite au Vatican », *Revue des Deux Mondes*, 64 (1895), p. 97-118.

²⁸¹ H.W. Paul, « The debate over the bankruptcy of science in 1895 », *French Historical Studies*, 5 (1968), p. 299-327. R. MacLeod, « The "bankruptcy of science" debate. The creed of science and its critics, 1885-1900 », *Science, Technology & Human Values*, n° 41(1982), p. 2-15.

²⁸² Brunschvicg, *op. cit.*, p. 12.

²⁸³ Voir A. Brenner, A. Petit (dir.), *Science, Histoire et Philosophie selon Gaston Milhaud*, Paris, Vuibert-SFHST, 2009.

²⁸⁴ Sur les rapports de Meyerson avec ce courant voir A. Brenner, « Meyerson et le courant conventionnaliste », E. Telkes-Klein, E. Yakira (dir.), *L'histoire et la philosophie des sciences à la lumière d'Émile Meyerson*, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 59-66

la vie et de la conscience. Mais, ici encore, elle conserve toute sa légitimité²⁸⁵. »

La volonté de rapprochement entre science et philosophie, si manifeste vers 1900, et le commerce régulier qui s'en suit entre savants et philosophes ont, indéniablement, facilité l'introduction de Meyerson dans cette communauté. Comme bien des épistémologues français, il allie science et philosophie dans son propre itinéraire biographique, même s'il vient de la chimie et non, comme la plupart d'entre eux, des mathématiques ou de la physique. Si, à la différence d'un Poincaré ou d'un Duhem, il quitte la science pour se convertir à la philosophie, néanmoins comme la plupart des épistémologues français, il emprunte l'histoire des sciences comme passerelle pour s'engager dans la réflexion philosophique sur les sciences.

Contre le positivisme

Ni les récits de découvertes, ni les déclarations épistémologiques des savants ne peuvent nous renseigner sur les chemins de la découverte. Meyerson a une pauvre idée de l'introspection et de la psychologie qu'elle fonde. L'histoire lui offre un détour pour éclairer le fonctionnement de l'intellect humain. Cette méthode, Meyerson avoue l'avoir empruntée à Auguste Comte, qu'il lit après Charles Renouvier. C'est lui

qui a énoncé clairement, comme je l'ai rapporté dans l'avant-propos de mon premier livre, que la méthode la meilleure pour se rendre compte des voies suivies par la raison consistait à analyser les raisonnements de la science. Sans doute n'a-t-il suivi lui-même ce programme que dans une faible mesure, mais il n'en est pas moins certain qu'à ce point de vue je puis me réclamer comme d'un ancêtre spirituel²⁸⁶.

Mais l'influence de Comte ne se limite pas à cette méthode, qu'en bon historien de la chimie, Meyerson trouve d'ailleurs très imparfaite et superficielle. Comte est important parce que son positivisme offre à Meyerson une cible, un point d'attaque.

Il construit sa propre conception de l'activité scientifique en réaction contre la vision positiviste qui réduit la science à la recherche des lois en bannissant celle des causes²⁸⁷. Aux efforts de Comte pour limiter les ambitions de la science à la prévision pour l'action, Meyerson oppose une quête de l'absolu, de la cause ultime. Il refuse donc catégoriquement d'éliminer la métaphysique de la science : « Science et métaphysique poursuivent toutes les deux le même but, la connaissance du réel. Comte l'a vu, mais il a certainement eu tort, le but utilitaire qu'il a assigné à la science n'est que secondaire, celui auquel le savant obéit en premier lieu étant la curiosité, la soif de savoir, de connaître le fond des choses²⁸⁸ ». L'erreur de Comte, d'après Meyerson, est double : il dénie le rôle prépondérant de la curiosité naturelle et méconnaît que l'explication est la finalité de la science. Et Meyerson ne doute pas de l'issue du combat qu'il mène contre Comte et l'influence de son positivisme. Il en parle en termes imagés et familiers dans une lettre à sa mère de l'été 1908 :

il n'y a pas de lutte entre mes adeptes et les « positivistes », mais s'il doit y en avoir, ce sera très bref car si quelqu'un a compris la philosophie de Comte et va lire ce que j'ai écrit, il sera immédiatement obligé de dire que j'ai raison. J'ai tué le positivisme, c'est un cadavre – *jam olet* (ça pue déjà) – au moins pour ceux qui connaissent déjà les règles de notre philosophie. Mais ça s'est passé comme ça,

²⁸⁵ Bergson, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 8 (1908), p. 21-22, Henri Bergson, *Mélanges*, Paris, PUF, 1972, p. 747. Mais comme l'a bien saisi Meyerson dans son petit conte « Bergson et Meyerson », 1908 est peut-être une date tournant dans l'œuvre de Bergson où il commence à prendre ses distances à l'égard des savants. Dans la séance du 28 octobre 1908 à la Société française de philosophie, Bergson déplore en effet que les philosophes fassent de la vulgarisation scientifique et déclare que « dans un congrès de philosophie, il faut faire d'abord de la philosophie », celle-ci ayant sa méthode propre et son indépendance (*Mélanges, op.cit.*, p. 779-80).

²⁸⁶ Meyerson à Félicien Challaye, *Lettres françaises, op. cit.*, p. 107.

²⁸⁷ En fait Meyerson lit Comte à travers Ernst Mach car la recherche des lois chez Comte ne bannit pas la causalité. C'est Mach qui rejette le concept de cause auquel il substitue celui de fonction. Voir Mach, *Erkenntnis und Irrtum* (Leipzig, Barth, 1905, trad Marcel Dufour, *La Connaissance et l'erreur*, Paris, Flammarion, 1908, p. 275).

²⁸⁸ Meyerson à Bergson (s. d.), *Lettres françaises, op. cit.*, p. 40.

ce n'est pas mon mérite mais celui de Comte. Elles sont trop floues et pas fondées sur la science expérimentale²⁸⁹.

Si Comte fournit à Meyerson une cible privilégiée pour faire valoir sa différence et la nouveauté de ses vues, au niveau plus intime, il lui apporte également un bel argument pour justifier *a posteriori* son propre abandon de la chimie. Il tente en effet de rationaliser sa décision en invoquant l'influence délétère du positivisme sur les milieux scientifiques. Dans la note autobiographique de 1924, il suggère une sorte de révolte intérieure contre Comte qui prête à ce dernier la stature de l'autre-à-abattre pour exister :

Quant à moi, j'étais, par l'influence du milieu et même avant d'avoir lu une ligne de Comte, un pur scientifique selon la formule positiviste. Tout mon effort ultérieur n'a consisté qu'à me libérer de cette emprise, que je sens encore très forte en moi à l'heure actuelle. Et je me rends compte aussi que mon œuvre eût été impossible si celle de Comte ne l'avait précédée. C'est parce que Comte a eu le formidable culot (vous saisissez bien que c'est une expression admirative), à l'encontre de ce que nous sentons tous, que l'homme n'a pas besoin de se soucier de l'essence des choses et que la science peut donc se passer de métaphysique, et qu'il a essayé, au moins vaguement, de constituer une science ainsi faite, que j'ai pu, à mon tour, montrer que c'était là une entreprise impossible et dégager les véritables principes sur lesquels repose le raisonnement scientifique²⁹⁰.

On voit donc que la relation de Meyerson à Comte est complexe et ambiguë²⁹¹. Comte a donné à Meyerson de quoi nourrir sa philosophie. Le positivisme est pour lui l'ennemi à combattre autant qu'une source d'inspiration pour une approche des sciences par leur histoire. C'est une sorte de figure tutélaire, un héritage qu'il faut accepter et liquider pour aller de l'avant.

Dix-huit ans de gestation

Vers la fin des années 1880, Meyerson entreprend un long voyage à travers les sciences de la nature, depuis l'histoire de l'atomisme antique jusqu'à la mécanique statistique en passant par la mécanique classique et les mathématiques. Cette odyssée dans l'archipel des sciences dure dix-huit ans²⁹². Si l'on peut accorder foi au récit qu'en fait Meyerson dans la lettre à Frania (malgré ses propres mises en garde contre l'introspection !), le voyage, qui se termine en décembre 1907 par la remise du manuscrit définitif à la librairie Félix Alcan, a commencé à l'occasion d'une conférence dans une association d'aide aux immigrés polonais à Paris. « Je me rappelle assez précisément le contenu de cette conférence, écrit-il à Frania. Elle portait de l'idée qui est restée essentielle dans mon œuvre : qu'est-ce que l'« explication » scientifique d'un phénomène ? Tu retrouveras cette question sur la première page du livre²⁹³. » Le voyage, jalonné par divers manuscrits, est interrompu par deux fois : en 1895, par une phase de découragement, puis en 1898, à cause de ses activités professionnelles qui l'amènent à d'autres voyages, dans l'espace géographique. Meyerson se lance dans l'aventure sans plan directeur, mais non sans idée préconçue.

Pour assembler la mosaïque, il faut quelqu'un qui procède d'après un plan préconçu, un canevas, en choisissant parmi le nombre infini de pièces celles qui conviennent le mieux. Car c'est ainsi que j'ai procédé. Je n'ai presque jamais étudié une question sans avoir une idée préconçue. Je suis sûr qu'en réalité tout le monde procède ainsi, qu'on ne peut pas faire autrement. Le système d'étude de Bacon, purement empirique, sans théorie préconçue est certainement une illusion (j'en parle dans mon livre) ; mais ce qu'il y avait de particulier chez moi, c'était que j'étais toujours conscient de l'idée principale, que

²⁸⁹ CZA 408/229, Meyerson à sa mère le 24 juillet 1908.

²⁹⁰ Meyerson à Félicien Challaye, *Lettres françaises*, op. cit., p. 107.

²⁹¹ Sur cette relation ambiguë, voir B. Bensaude-Vincent, « Meyerson critique ou héritier de Comte ? » *Dialogue*, 47 (2008), p. 3-23. De plus, Meyerson admire en Comte le fondateur de la religion de l'Humanité qui « à défaut de divin » lui semble constituer « un remède héroïque face aux catastrophes qui menacent l'époque actuelle (voir Meyerson à Høffding le 12 septembre 1923, *Correspondance entre Harald Høffding et Émile Meyerson*, op. cit., p. 61.

²⁹² La chronologie de la genèse de *Identité et réalité* est fidèlement reconstituée par E. Telkes-Klein, « La genèse d'*Identité et réalité* à travers une lettre d'Émile Meyerson », op. cit. *supra*.

²⁹³ *Ibid.*, p. 268

je tenais à elle clairement et ouvertement, en essayant de la confirmer ou de la réfuter, et en portant peu d'attention aux éléments marginaux²⁹⁴.

Sur l'origine de cette « idée préconçue » on ne sait rien. En revanche, elle commande toute l'œuvre de Meyerson, de son premier livre au dernier. Le rapport qu'il entretient avec cette idée est finement analysé dans cette lettre.

C'est un curieux mélange de démarche intellectuelle et affective. Sur le plan intellectuel, l'idée se présente comme une hypothèse de travail que Meyerson entreprend de fortifier par une série de mises à l'épreuve dans l'histoire des sciences de la nature. L'histoire est comme un laboratoire pour tester l'hypothèse. Les épreuves qu'il lui fait subir ne relèvent pas de la logique : Meyerson écarte les tentatives de falsification. Il s'agit plutôt d'un travail de purification « pour cristalliser » l'idée²⁹⁵. La description de l'idée qui préside à la genèse d'*Identité et réalité* ressemble étrangement à celle de « l'instinct » qui guide le travail expérimental, dans le *Cheminement de la pensée*²⁹⁶. L'intérêt de cette description est que, loin de livrer une version purifiée de la démarche intellectuelle de Meyerson comme on en trouve chez les épistémologues, elle fait place aux sentiments. Pour décrire l'hypothèse qui oriente le travail de Meyerson, l'expression courante « d'idée maîtresse » pourrait être prise au pied de la lettre. Telle une maîtresse, elle éveille un « sentiment », lui inspire tendresse et confiance. Elle s'installe en son « for intérieur », elle habite ses pensées au point de devenir une « habitude ». Au début, ce n'est qu'un divertissement pour occuper les heures de loisir que lui laisse son emploi peu exigeant à l'agence Havas ; puis cela devient un complément à son travail de la *Jewish Colonization Association*. Si, au début, ses activités au service de la cause de ses coreligionnaires persécutés répondent à une obsession – « coucher avec ma chimère » (selon l'image osée par Meyerson) – on peut dire qu'il se contente de « flirter » avec son idée préconçue. Mais à partir de 1900, le rapport s'inverse : ce qui n'était que divertissement devient « le but de ma vie ». L'idée maîtresse a pris chair et vit au fil des épreuves entretenues par les lectures de Meyerson. Bien qu'il ne dispose plus que des samedis pour se rendre en bibliothèque, l'idée est devenue une maîtresse impérieuse, qui exige de plus en plus d'énergie et d'attention, au point qu'elle impose à Meyerson une double vie :

Mon engagement à la JCA présentait ce grand avantage que toutes mes craintes pour mon avenir matériel prenaient fin ; le dédoublement total de ma vie – d'un côté, la chimère de la Palestine et la vie matérielle ; de l'autre, le travail de recherche reconnu comme nécessaire – est devenu une réalité, et cela pour longtemps, certes avec un certain dommage pour la science²⁹⁷.

Tout ce commerce avec l'idée maîtresse reste dans la sphère privée. Meyerson termine un deuxième manuscrit le 8 avril 1904, mais les quelques corrections qu'il entreprend avant de le soumettre à un éditeur lui prennent près de quatre années ! En vérité Meyerson a du mal à intégrer les citations ou arguments extraits des centaines de fiches de lecture qu'il a accumulées au fil des années. Il insère des notes dans chaque chapitre, mais elles bouleversent tant l'équilibre du texte qu'il doit tout reprendre à zéro et réécrire chaque chapitre. Un troisième manuscrit est prêt le 26 mai 1906. Meyerson passe enfin « une bonne nuit ». Mais très vite il est repris de vertige : le manuscrit lui semble plein de défauts, pas clair, mal ficelé, mal étayé. Il se précipite en bibliothèque, impossible d'achever, de quitter la maîtresse qui partage sa vie depuis six ou sept ans. Même lorsqu'il signe un contrat le 4 juillet 1907 avec la librairie Félix Alcan, Meyerson passe tout l'été à corriger le manuscrit, ajoutant des lignes, supprimant des adverbes..., qui finalement dérangent l'ordonnance de l'argument plus qu'elles ne l'améliorent. Meyerson est inquiet, impatient car angoissé à l'idée qu'un autre aurait pu déjà avoir bâti

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 266.

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 255 « Je ne délaissais pas le travail complètement, j'en avais déjà pris l'habitude, et, dans mon for intérieur, quelque chose me disait que ce n'était pas encore abouti, que j'avais peut-être eu raison – mais dans ces moments-là je travaillais sans aucun enthousiasme et, il me semble, sans grands résultats. Ensuite, lentement, parfois de façon imperceptible pour moi-même, l'idée se cristallisait de nouveau. Et ceci, le plus souvent, sans que je découvre des arguments qui auraient réfuté l'opinion opposée, mais tout simplement j'avais, dans mon for intérieur, le sentiment que mon système était trop bien fondé pour que son contraire soit vrai, prenne le dessus ; ensuite parfois, après des mois ou même des années, je découvrais la solution de l'énigme dans laquelle je m'étais embrouillé. »

²⁹⁶ Meyerson, *Du Cheminement de la pensée*, Paris, Payot, 1931, p. 494.

²⁹⁷ Meyerson à Frania, *op. cit.* p. 263.

un système sur la base de son idée. Et il est finalement mécontent de lui : « Le fait est que l'œuvre, sous sa forme actuelle ne me satisfait plus. Mais tant pis – *vogue la galère !*²⁹⁸ »

Pourtant force est de reconnaître que le dialogue ébauché avec le premier lecteur du manuscrit est plutôt réconfortant. Salomon Reinach, membre de l'Institut, encourage Meyerson à publier. Voilà de quoi rassurer quelqu'un qui souffre de comparer sa plume à celles de sa mère et de sa sœur, même si Reinach ajoute que le style est « un peu lent et terne comme Comte²⁹⁹ ». Ce commentaire peu laudatif flatte néanmoins Meyerson qui aime à se mesurer avec le fondateur du positivisme.

Un titre percutant

Il est temps de s'interroger sur l'identité de cette idée maîtresse qui semble constituer le fil rouge du voyage initiatique de Meyerson en philosophie. Quelle est donc la thèse qu'il peaufine pendant dix-huit ans et finit par lâcher comme une bouteille à la mer ? Elle concerne la connaissance en général. Ce que Meyerson recherche dans les sciences, ce n'est pas quelque vérité sur la nature. Il veut plutôt comprendre le fonctionnement de l'intellect humain. Il y repère une tension entre deux moteurs de la pensée : d'une part, une tendance à ramener le divers à l'identique, le multiple à l'un, le changement à l'immobilité ; d'autre part, un penchant qui dresse des obstacles à l'identification et garantit la réalité de nos conceptions. La tendance à l'identification s'exprime dans la physique mécaniste ; l'obstacle au mécanisme s'illustre dans le principe de Carnot, ou second principe de la thermodynamique. « Le principe de Carnot est l'expression de la résistance que la nature oppose à la contrainte que notre entendement, par le principe de causalité, tente d'exercer sur elle³⁰⁰. »

Cette formulation claire et concise n'est acquise que dans les dernières phases de la longue gestation. Meyerson a certes une grande ambition philosophique, mais il ne semble prendre pleinement conscience de la portée générale de son entreprise que dans les derniers pas. Cette ambition est ce qui l'oriente vers la prestigieuse « Bibliothèque de philosophie contemporaine » de la librairie Félix Alcan, où se publie tout ce qui compte en philosophie. Cette maison d'édition, créée en 1874, accueille non seulement tous les grands titres de la philosophie française mais aussi les grandes revues : *Revue philosophique*, *Année psychologique*, *Année sociologique*, *Journal de psychologie normale et pathologique*. L'engouement pour cet éditeur est si fort qu'on le désigne comme « alcanisme » ou « alcalinite »³⁰¹.

Quand Meyerson frappe à la porte de Félix Alcan, il propose un ouvrage à compte d'auteur, intitulé *Du concept de causalité dans les sciences physiques*. Ce titre, inscrit dans le contrat signé en juillet 1907, annonçait un ouvrage sur la philosophie de la physique, plutôt qu'un essai de théorie de la connaissance³⁰². Il mettait l'accent sur la tendance explicative que Meyerson repère dans la physique atomiste et mécaniste depuis l'Antiquité jusqu'à l'atomistique de Jean Perrin. Ce titre laisse entrevoir une volonté de dépasser le positivisme : la recherche des causes, dénoncée et condamnée par Auguste Comte, est au cœur de la physique. La causalité ne peut se réduire à la légalité, les causes ne sont pas seulement des antécédents et les effets des conséquents. La causalité n'est pas une relation entre deux termes différents comme la loi, mais bien la réduction d'un terme à l'autre³⁰³. Or cette réduction est indifférente à la flèche du temps, elle spatialise le temps au sens où elle postule une identité réelle entre effets et causes. En affirmant son antipositivisme sur la base d'une étude de la physique et de son histoire, Meyerson prend place plus ou moins consciemment – car il ignore encore largement ce que

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 264.

²⁹⁹ CZA 408/117

³⁰⁰ *Ibid.*, ch 8, p. 318.

³⁰¹ V. Tesnière, *Le Quadrigue. Un siècle d'édition universitaire, 1860-1968*, Paris, PUF, 2001, p. 140-154. Voir aussi « L'histoire aux éditions Alcan 1874-1939 » *Vingtième Siècle, Revue d'histoire*, 28 (1990), p. 15-28.

³⁰² Dans une lettre du 1^{er} juillet 1907, René Lisbonne, neveu et collaborateur de Félix Alcan, estime que le livre devrait compter entre 450 et 500 pages, et que les frais, pour un tirage à 550 exemplaires, devraient monter à 2200 francs. Il accompagne ce courrier du contrat pour l'ouvrage intitulé *Du concept de causalité dans les sciences physiques*. Meyerson renvoie le contrat signé le 4 juillet ». (E. Telkes Klein, « De la genèse d'*Identité et réalité...* », *op. cit.* p. 253)

³⁰³ Meyerson, *Identité et réalité*, *op. cit.*, p. 31-32.

discutent les philosophes universitaires – dans les débats contemporains sur la physique depuis *La Contingence des lois de la nature* d'Émile Boutroux³⁰⁴ jusqu'aux critiques de Duhem par Rey³⁰⁵.

Le second titre que propose Meyerson – *L'explication scientifique et le sens commun* – sur le manuscrit remis à l'éditeur au début du mois de juillet 1907, élargit déjà la portée de la thèse à la science en général. Le projet affiché dans l'avant-propos est en effet de comprendre le sens commun en regardant la science : « C'est à l'aide de l'histoire des sciences que nous chercherons la solution des problèmes concernant le sens commun³⁰⁶. » L'accent est mis cette fois sur le rapprochement entre science et sens commun, que Meyerson développe dans le chapitre XI. Il s'agit encore de l'un des thèmes favoris de la philosophie des sciences française. À cet égard, Meyerson ne s'affiche plus comme pourfendeur de Comte, puisque ce dernier n'a cessé de proclamer que la science trouve sa source dans le sens commun. Comme Comte et comme Duhem, Meyerson maintient la continuité entre les deux. Et il avoue lui-même qu'il renoue à ce propos avec les penseurs positivistes.

Serait-ce l'ambiguïté de la position de Meyerson à l'encontre de la tradition positiviste qui gêne l'éditeur ? En tout cas, René Lisbonne, qui a négocié le contrat avec Meyerson, semble avoir suggéré le titre *Identité et réalité*³⁰⁷. Ce titre, qui procède sans doute d'une lecture attentive du manuscrit et de discussions avec son auteur, est une véritable trouvaille, une illustration exemplaire du potentiel des collaborations entre un éditeur et son auteur. Il refond complètement l'ouvrage. D'une part, en juxtaposant simplement deux mots clés du livre, deux concepts détachés de leur contexte d'application aux sciences physiques ou au sens commun – il efface tous les efforts déployés par Meyerson pour s'inscrire dans un champ bien balisé. En ce sens il met en relief la portée générale de l'ouvrage et son inscription dans le champ de l'épistémologie revendiquée dès les premiers mots de l'avant-propos³⁰⁸. Mais il ajoute aussitôt qu'il a été guidé par des idées tirées de l'œuvre du « grand physicien » Hermann von Helmholtz sur les « processus psychiques inconscients » qui accompagnent la pensée consciente³⁰⁹.

Le choix de l'éditeur était un pari risqué. D'ailleurs, Souday, l'ami de longue date, le remarque dans le compte rendu qu'il rédige pour *Le Temps*. Il commence par un commentaire sur le titre : « On n'accusera pas M. Émile Meyerson d'avoir cherché à séduire le lecteur par un titre affriolant. Même pour la Bibliothèque de philosophie contemporaine, où les auteurs gais ne dominent pas, celui qu'il a choisi semble un peu rébarbatif³¹⁰. » Mais il termine en mentionnant « la vive impression » que le livre a produite, au cours de l'année écoulée depuis sa parution, dans les milieux philosophiques.

En jouant la carte de l'extra-territorialité, l'éditeur a misé sur la singularité de Meyerson. Et il a effectivement gagné son pari. *Identité et réalité* est rapidement un nom de code, une sorte de marqueur identitaire, presque une métonymie pour désigner le système de Meyerson dans l'ensemble des écrits philosophiques. La juxtaposition des deux concepts a favorisé une dramatisation de la thèse de Meyerson, souvent présentée comme un duel entre l'intellect humain – mû par une tendance impérieuse (presqu'une pulsion) à l'identification de tous les phénomènes par réduction à une seule cause – et la résistance opposée par le réel aux tentatives de réduction du divers, du multiple, du changeant qui est symbolisée par le principe de Carnot. L'irréversibilité sans cesse défie la tendance à l'identification qui meut la raison. Cette interprétation transforme l'histoire des sciences en un grand récit épique, combat éternel entre le réel et le rationnel.

Ce titre a donc contribué au succès de l'ouvrage. Il dévoile au grand jour un auteur singulier, profondément original, qui ne s'inscrit dans aucune lignée. Mais en résumant de manière lapidaire la thèse de Meyerson en deux mots, il a aussi favorisé les caricatures simplificatrices et l'enfermement de sa pensée dans un système clos sur lui-même.

³⁰⁴ E. Boutroux, *La Contingence des lois de la nature*, Paris, 1874.

³⁰⁵ A. Rey, *La Théorie de la physique chez les physiciens contemporains*, Paris, 1907. Voir aussi A. Brenner, *Les origines françaises de la philosophie des sciences*, Paris, PUF, 2003.

³⁰⁶ *Identité et Réalité, op. cit.*, p. xvi.

³⁰⁷ CZA 408/247.

³⁰⁸ Voir p. 37.

³⁰⁹ Meyerson, *op. cit.*, p. xii.

³¹⁰ *Le Temps*, 10 mars 1909, p. 3.

Une révélation

La sortie du livre en librairie change la vie de Meyerson. Dès le début du mois de mai, il reçoit une lettre de Bergson qui remercie pour l'envoi d'*Identité et réalité* et témoigne d'un réel intérêt. Il est invité à le présenter à la séance du 31 décembre 1908 de la Société française de philosophie et le dialogue s'engage avec les philosophes présents³¹¹. Bergson repère des analogies entre les analyses de Meyerson et ses propres thèses, notamment sur la science mécaniste qui spatialise le temps et sur le temps irréversible, proche de la durée bergsonienne, qu'impose le principe de Carnot.

Je viens d'achever cette lecture [de votre ouvrage *Identité et réalité*], et je tiens à vous dire combien elle m'a intéressé. Vous avez soumis les postulats et les résultats de la science à une analyse vraiment impartiale, je veux dire indépendante des préjugés qu'y apportent trop souvent et le savant et le métaphysicien. Vous ne voyez pas dans la science (comme on est trop porté à le faire depuis Kant) une simple construction de l'esprit ; mais, d'autre part, vous reconnaissez avec raison que l'apport de l'esprit y est considérable. La véritable difficulté, comme vous l'avez bien compris, est de déterminer ici avec précision ce qui vient de l'esprit et de ce qui appartient à l'immédiatement donné. La conclusion qui se dégage de l'ensemble de votre ouvrage est que les principes et les résultats les plus généraux de la science sont *a priori* et *a posteriori* tout à la fois, que l'intelligence mathématique et la nature inorganisée sont accordées l'une sur l'autre dans leurs grandes lignes, mais dans leurs grandes lignes seulement. Cette conclusion me paraît être la vérité même ; j'y suis arrivé, de mon côté, par un chemin assez différent, en essayant de reconstituer la genèse de l'intelligence au cours de l'évolution de la vie³¹². J'ajoute que sur beaucoup d'autres points, sur la relation de la science au sens commun, sur la nature du temps, et sur l'élimination du temps réel par la science positive, sur le sens profond du principe de Carnot, vous présentez des vues que, pour ma part, je serais très disposé à accepter, sinon toujours dans le détail, au moins dans l'ensemble³¹³.

À ces mots, Meyerson « ne se sent plus de joie ». Être reconnu par le plus grand des philosophes français est déjà un motif de fierté, mais en plus Meyerson voit ses thèses situées au cœur de la problématique qui occupe les épistémologues français (quelle est la part d'empirique et de rationnel dans la connaissance ?). Le livre fait écho. Il est recensé dans plusieurs revues françaises et étrangères. Mais la recension qui honore le plus Meyerson est celle de Bergson à l'Académie des sciences morales et politiques³¹⁴.

Meyerson est aussitôt salué par Xavier Léon, fondateur de la *Revue de Métaphysique et de Morale* et administrateur de la Société française de philosophie³¹⁵. Léon l'incite à participer au III^e congrès international de philosophie qui se tient à Heidelberg à l'été 1908³¹⁶ et l'engage à contribuer à la rédaction du rapport. La lettre de l'envoyé spécial du journal *Le Temps* au congrès, publiée le 8 septembre 1908, décrit l'organisation avec ses cent cinquante-cinq communications, et rend hommage à l'école française qui anime le congrès. Elle mentionne également la thèse de Meyerson selon laquelle le savant a besoin de croire à la réalité en soi de son objet³¹⁷.

Dans cette communauté très préoccupée par la question d'une langue commune pour les échanges intellectuels (Louis Couturat en particulier s'investit dans la création de l'ido), le polyglotte Meyerson attire l'attention et devient un personnage clé en raison de ses capacités linguistiques. On le sollicite

³¹¹ « *Identité et réalité* d'Émile Meyerson », en présence de Belot, P. Boutroux, Brunschvicg, Delbos, Duman, Job, Lachelier, Lalande, Ogereau, Parodi, J. Tannery, L. Weber, Winter. *Bulletin de la Société française de philosophie*, 9/3 (mars 1909), p. 77-81 et p. 91-93.

³¹² Bergson fait ici allusion aux conclusions de *L'Évolution créatrice*, parue en 1907 (notamment dans le chapitre III, intitulé « De la signification de la vie. L'ordre de la nature et la forme de l'intelligence »), dont Meyerson n'a pas connaissance au moment où il achève la rédaction d'*Identité et réalité*. L'avant-propos, rédigé une fois le livre achevé, porte la date de juin 1907 (p. XIX).

³¹³ H. Bergson, lettre du 3 mai 1908, *Lettres françaises*, op. cit., p. 36.

³¹⁴ Henri Bergson, « Rapport sur *Identité et réalité* d'E. Meyerson », *Séances et Travaux de l'Académie des Sciences Morales et Politiques*, séance du 23 janvier 1909, 171, 1909, p. 664-666, repris dans les *Mélanges* d'Henri Bergson, Paris, P.U.F., 1972, p. 786-788.

³¹⁵ Voir la correspondance entre Xavier Léon et Meyerson, *Lettres françaises*, op. cit., p. 339

³¹⁶ *Ibid.*, p. 338. Sur le rôle de Xavier Léon dans l'entrée de Meyerson dans le monde philosophique, voir chapitre 9.

³¹⁷ *Le Temps*, 8 septembre 1908.

sans cesse pour rédiger des recensions d'ouvrages en russe, polonais, allemand... Bergson fait appel à lui pour réviser la traduction allemande de *L'Évolution créatrice*. Meyerson, tout heureux de son succès, accepte avec empressement de rendre service, malgré ses lourdes charges de travail³¹⁸.

En 1910, il est également sollicité par Dominique Parodi pour donner une conférence sur la philosophie des sciences en Allemagne à l'École des hautes études sociales, en remplacement de Rey. Après bien des hésitations, Meyerson accepte finalement et le 25 janvier 1911 il brosse un panorama de la philosophie des sciences en Allemagne en soulignant le contraste avec la France³¹⁹. Mais il refuse de publier cette conférence et semble résister au rôle qu'on lui assigne dans les comparaisons nationales en science et philosophie, un jeu favori de l'époque.

L'effet produit par la publication d'*Identité et réalité* tient presque du miracle. Cet ouvrage élaboré dans la difficulté par un obscur personnage étranger au milieu, qui publie à ses frais, connaît un succès de librairie. Félix Alcan entreprend une deuxième édition dès 1912, une troisième en 1926 et une quatrième en 1932. Le succès, comme les témoignages de reconnaissance de la communauté ont affermi la confiance de Meyerson dans son idée maîtresse. C'est bien son idée à lui, les doutes sur la propriété intellectuelle s'estompent peu à peu. Lorsque Meyerson découvre que d'autres penseurs – notamment Lalande – ont pu soutenir des thèses proches des siennes, cela ne le trouble plus : c'est un prétexte pour engager le dialogue avec des pairs.

³¹⁸ Voir la correspondance entre Bergson et Meyerson en 1910, *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 49-55.

³¹⁹ E. Meyerson, « La philosophie des sciences en Allemagne », conférence inédite, publiée dans *Mélanges, Petites pièces inédites*, *op. cit.*, p. 184-215.

CHAPITRE 6

L'HOMME D'UNE SEULE IDÉE

« Un philosophe digne de ce nom n'a jamais dit qu'une seule chose : encore a-t-il plutôt cherché à la dire qu'il ne l'a dite véritablement³²⁰ ». Cette formule célèbre de Bergson dans sa conférence au congrès de philosophie de Bologne en 1911, fait-elle de Meyerson « un philosophe digne de ce nom » ?

Identité et réalité est déjà le livre d'une idée : quoiqu'illustrée et martelée par de longues analyses érudites, elle se laisse aisément résumer en quelques mots : la connaissance est mue par une quête d'identité sans cesse contrariée par la réalité. Parvenu à son quatrième livre, *Du Cheminement de la pensée*, paru en 1931, Meyerson reconnaît que toute son œuvre tourne autour d'une seule idée :

Certains d'entre ceux à qui nos conceptions sont devenues familières (ce qui ne veut pas dire, bien entendu, qu'ils les approuvent) seront enclins à juger qu'il y a trop peu de neuf dans cet exposé et qu'en fin de compte, comme on ne s'est pas fait faute de nous le dire, nous répétons toujours les mêmes choses. Nous nous consolons alors avec cette réflexion de M. Bergson, selon laquelle les grands philosophes du passé (auxquels, certes, nous ne songeons nullement à nous comparer d'autre part) n'auraient eu chacun qu'une seule idée dominante, autour de laquelle tournait leur œuvre entière³²¹.

L'idée maîtresse qui a cristallisé au cours de la longue gestation d'*Identité et réalité* est-elle la seule idée de Meyerson ? S'est-il emmuré dans un système, ruminant sans relâche une seule idée ? A-t-il jamais cessé d'écrire et réécrire *Identité et réalité* ? Dès 1907, lorsqu'il raconte son premier livre à Frania, il évoque son « système ». Avant même d'être publié, lu, discuté, il a l'intime conviction d'avoir formé un système philosophique. Cette conviction, ancrée en son for intérieur, résiste-t-elle au commerce intellectuel qu'il entretient dans les années qui font suite à la publication du livre ? Dès lors qu'il change de mode d'existence philosophique, dès lors qu'il pense en dialogue et non plus en solitaire, peut-il encore bercer son idée maîtresse ?

En mettant à jour les échanges qui président à la rédaction des livres suivants, ce chapitre montre comment Meyerson retravaille son idée maîtresse. Dans ces conditions doit-on parler d'une *évolution* de la pensée de Meyerson ou plutôt d'un travail de fortification qui l'enfermerait dans un splendide isolement ?

Autour de la Société française de philosophie

Meyerson aime « se frotter » aux idées des autres et déplore souvent sa condition de « ver à soie » :

Vous savez que je n'ai jamais été professeur. C'est là une situation qui, au dire de ceux qui l'ont été toute leur vie, comporte quelques avantages. Mais elle entraîne, à mon avis, cet inconvénient qu'ayant eu ni élèves, ni collègues, et le frottement contre la pensée d'autrui faisant ainsi défaut, j'ai été sans doute trop porté à m'enfermer dans mes idées propres, à m'entourer, comme un ver à soie, de la substance produite par moi-même (*sicht einsprimen* disent les Allemands d'un terme très expressif). Dans ces conditions, les discussions orales et par écrit m'ont toujours été un adjuvant infiniment précieux³²².

Ces discussions sont aujourd'hui visibles dans l'abondante correspondance que Meyerson entretient avec des collègues français ou étrangers. Il discute, argumente, répond aux objections. Il utilise ces

³²⁰ Bergson, « L'intuition philosophique », *La Pensée et le mouvant*, Paris, PUF, p. 123

³²¹ Meyerson, *Du Cheminement de la pensée*, Paris, Payot, 1931. p. vii-viii.

³²² CZA 408/38, Meyerson à Stanley Keeling (s. d.). Voir aussi les lettres à Ignace Meyerson, 30 décembre 1931, et Georges Urbain, 14 février 1932, *Lettres françaises*, op. cit., p. 621 et 900.

échanges épistolaires comme chantier philosophique et reprend certaines de ses lettres-fleuves dans l'ouvrage ou l'article qu'il est en train de rédiger.

Pour instaurer ce régime de discussions, Meyerson tire profit d'un certain nombre d'institutions qui, au début du XX^e siècle, animent la vie de la communauté philosophique française. Sans être philosophe de profession, il bénéficie d'une structure hautement professionnelle : la Société française de philosophie, créée en 1901, dans la foulée du premier congrès international de philosophie à Paris. Grâce à l'énergie de Xavier Léon, administrateur, et d'André Lalande, secrétaire général, la Société déploie une activité très riche. Elle se propose d'œuvrer au rapprochement des savants et des philosophes, et de se consacrer à la discussion des problèmes les plus essentiels de la pensée et de l'action dans un esprit libre, ouvert et critique. La Société, qui se veut « foyer spirituel pour tous ceux qui se réclament de la Raison », se donne pour mission de « travailler plus efficacement aux progrès des sciences philosophiques par l'entente et la réunion régulière de savants et de philosophes, par leur collaboration méthodique et suivie³²³. » Elle organise six à huit séances annuelles autour d'un thème avec des textes communiqués avant la séance et des « discutants » désignés à l'avance. Les minutes des débats sont publiées chaque année dans le *Bulletin de la Société française de philosophie*. Xavier Léon qui assume un énorme travail de planification, d'organisation et de publication, associe Meyerson à l'entreprise. Dès que ses obligations à la *Jewish Colonization Association* le lui permettent, Meyerson assiste avec intérêt aux travaux de la Société : après la séance du 31 décembre 1908 consacrée à *Identité et réalité*³²⁴, il n'apparaît pas aux séances de l'année 1909 mais redevient très présent les années suivantes. Ainsi en hiver 1911, le voit-on le 12 janvier, quand il est question de « L'étude biologique de la mémoire » de Piéron et le 28 février quand le docteur Doléris présente son travail sur « L'éducation sexuelle ». En mai il participe à nouveau à la séance où l'on discute des idées sur le transformisme de Félix Le Dantec³²⁵. En 1912, il est discutant avec Marcel Boll à propos du « progrès des théories chimiques » de Job³²⁶, et participe encore à deux réunions³²⁷.

Certaines des séances sont consacrées au chantier collectif du *Vocabulaire philosophique*, dirigé par Lalande. Chaque article fait l'objet de recherche et de débat, aussi le projet occupe-t-il plusieurs années et mobilise-t-il une grande partie des philosophes français. Quand Meyerson entre à la Société, le *Vocabulaire* en est à la lettre L. Aussi participe-t-il à la rédaction des articles : « Légalité », « Loi », « Magie », « Obscur », « Palingénésie » et « Principe »³²⁸. Bon an, mal an, entre la présentation de *Identité et réalité* et le début de la Grande Guerre, qui interrompt les activités de la société, Meyerson participe à la moitié des sessions, comme simple auditeur ou comme discutant³²⁹. Par la suite, il est beaucoup moins assidu, même lorsqu'il est question des travaux de son ami Lucien Lévy-Bruhl. En 1923, Xavier Léon ajoute un court message sur la carte d'invitation à la présentation de Lévy-Bruhl de son livre *La mentalité primitive* : « Je sais par Delouvrier que vous avez des objections intéressantes à faire et j'espère bien que vous pourrez venir intervenir ». Empêché, Meyerson ne

³²³ Xavier Léon, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 1901, 1, p. 2.

³²⁴ Les « discutants » sont Léon Brunschvicg, André Job et Louis Weber. Voir *Bulletin de la Société française de philosophie*, 1909, 9, 6, p. 75-108.

³²⁵ Séance du 18 mai 1911, « Stabilité et mutation », *Bulletin de la Société française de Philosophie*, 1911, 11, 5, p. 105-134.

³²⁶ *Bulletin de la Société française de philosophie*, 1913, 13, 2, p. 47-62.

³²⁷ À la demande de Xavier Léon, Meyerson accepte d'être le principal discutant du livre de Louis Weber *Le rythme du progrès, étude sociologique*, avant de prendre conscience que le livre lui parvient bien tard (15 novembre pour des séances prévues les 29 janvier et 5 février suivants). Il envisage alors de reporter la discussion ou de « renoncer tout simplement » mais finit par prendre part à la discussion avec d'autres collègues. *Bulletin de la Société française de philosophie*, 1914, 14, p. 2.

³²⁸ Voir séance du 7 juillet 1910 *Bulletin de la Société française de Philosophie*, 13 (1910) p. 160, p. 182 et P. 187 ; séance du 20 juillet 1912, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 15 (1912), p. 236-237 et p. 254 ; séance du 26 juin 1913, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 16 (1913), p. 218-219, repris dans Lalande, A., *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, (Paris, Alcan, 1926), 5e édition, Paris, PUF, 1947, p. 555-556, 584-585, 588, 705-706, 730, 827-828.

³²⁹ Outre celles que nous avons mentionnées et la fameuse séance avec Einstein, Meyerson assiste à bon nombre de séances : 31 décembre 1912, Brunschvicg sur « L'idée de vérité en mathématique » ; Durkheim, « Le problème du religieux et la dualité de la nature humaine » ; 13 mars 1913, Claparède, « Les chevaux savants d'Elberfeld » ; 29 mai 1913, Couturat, « Pour la logique du langage » ; 19 mars 1914, Gilson, « La doctrine cartésienne de la liberté et la théologie » ; 28 mai 1914, Piéron, « La notion d'instinct » ; 20 janvier 1921, L.-J. Henderson, « La finalité du milieu cosmique » ; 24 février 1921, Brunschvicg, « L'intelligence est-elle capable de comprendre ? ».

participe pas à cette discussion mais développe ses objections dans un chapitre du *Cheminement de la pensée*. Par contre, au mois de juin 1929, pour la présentation de *L'Âme primitive*, il adresse une lettre, lue et publiée³³⁰.

En complément de la Société de philosophie, plusieurs revues cimentent la communauté. La *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, dirigée par Théodule Ribot, puis par Lucien Lévy-Bruhl à partir de 1917, est de tendance positiviste au sens où elle exige des faits. La *Revue de Métaphysique et de Morale*, fondée en 1893, n'est pas vraiment en opposition avec la première, mais elle ouvre un nouvel espace de discussion. Loin de partager la communauté philosophique en deux camps, ces deux publications se complètent et les auteurs circulent librement de l'une à l'autre³³¹. La *Revue de Métaphysique et de Morale* attire plus particulièrement Meyerson car elle privilégie la théorie de la connaissance³³². Et surtout elle se veut, depuis sa création, au service du rationalisme. « Soyons rationalistes avec rage », écrit Xavier Léon à son collaborateur Elie Halévy³³³. Dans le contexte de l'époque, le rationalisme est synonyme de défense de la liberté de penser et d'expliquer, contre les mystères de la foi et contre les dogmes d'une science figée. Meyerson a toutes raisons de se sentir plutôt à l'aise dans un tel milieu.

À ces deux revues françaises, s'ajoute une revue à vocation largement internationale : *Scientia, Revue internationale de synthèse scientifique*. Fondée en Italie en 1907, par Federico Enriques, diffusée à Bologne, Londres, Paris et Leipzig, elle publie des articles en quatre langues (français, anglais, italien et allemand) et couvre l'ensemble des sciences : mathématiques, mécanique, physique, chimie, biologie, économie, sociologie et psychologie. L'objectif déclaré dans l'éditorial est de lutter contre la spécialisation disciplinaire pour empêcher que la philosophie scientifique ne s'enferme dans des conceptions étroites.

Meyerson lit avec avidité et régularité ces trois revues qui ne sont pas seulement des organes d'information, mais aussi de débat. En effet, elles servent de banc d'essai pour lancer des idées, car elles livrent des chapitres de livre avant leur parution³³⁴. Et surtout elles réservent une large place aux recensions d'ouvrages, un moyen de se faire connaître et parfois aussi de se faire des ennemis ... Dès leur première rencontre, Xavier Léon voit en Meyerson une ouverture à la littérature polonaise. De son côté, Meyerson entrevoit dans ses facilités de lecteur polyglotte le moyen de se tenir au courant des parutions :

Au cours de notre entretien d'hier vous avez bien voulu me proposer de me charger de certains comptes rendus pour votre *Revue*. Comme je dois partir très prochainement pour l'étranger et rester absent plus d'un mois, voulez-vous me permettre de vous demander si vous ne jugeriez pas opportun de me mettre en rapport, avant mon départ, avec votre collaborateur chargé de la distribution de ce travail (M. Halévy, si j'ai bien compris vos indications)? J'y verrais, du moins à mon point de vue particulier, un double avantage. 1°) Je pourrais utiliser quelquefois mes insomnies ; 2°) je pourrais en passant à Berlin, Varsovie, et SP [Saint-Petersbourg], où j'ai des amis, faire certaines démarches pour m'informer, le cas échéant, de nouvelles publications³³⁵.

Meyerson trouve donc à Paris un milieu philosophique riche, vivant et accueillant dans lequel il s'intègre aisément, malgré ses obligations professionnelles.

L'injonction de Bergson

³³⁰ *Bulletin de la Société française de philosophie*, 29 (1929), p. 663-698.

³³¹ D. Merllié, « Les rapports entre la *Revue de Métaphysique* et la *Revue philosophique* : Xavier Léon et Théodule Ribot ; Xavier Léon et Lucien Lévy-Bruhl », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 98, n°1/2 (1993), p. 59-107.

³³² Émile Chartier (*alias* Criton, puis Alain), collaborateur de la *Revue de Métaphysique et de Morale* écrivait à Léon qu'on aurait dû l'appeler *Revue de mathématiques et de morale* (D. Merllié, *ibid.*, p. 61, note 5)

³³³ Xavier Léon à Elie Halévy, 1891, *Ibid.* p. 12.

³³⁴ Voir ce qu'écrit Ignace Meyerson à « son oncle » en 1923 : « [...] Lévy-Bruhl te demandait un fragment de ton livre pour sa revue. Mais c'est presque un rite à présent que de demander trois articles de chaque livre important aux trois revues importantes : la mienne (d'abord), celle de Léon et de Lévy-Bruhl ensuite », *Lettres françaises, op. cit.*, p. 545.

³³⁵ Meyerson à Xavier Léon, s. d. [mars 1908], *Lettres françaises, op. cit.*, p. 336-337.

Le deuxième ouvrage de Meyerson *De l'Explication dans les sciences* rappelle l'un des titres qu'il avait proposés pour *Identité et réalité : Explication scientifique et sens commun*³³⁶. Pourquoi revenir sur ce thème? N'est-ce pas un peu régressif? Le repli sur cette question de philosophie des sciences est voulu par Meyerson et constitue une réponse – longuement murie – aux commentaires de Bergson sur *Identité et réalité*. En effet, la lettre de Bergson évoquée au chapitre précédent suggère que ce dernier a noté un certain décalage entre le titre de ce premier ouvrage et le contenu. La problématique annoncée par le titre *Identité et réalité* laisse augurer un discours métaphysique sur les moyens d'atteindre le réel, or le contenu de l'ouvrage développe essentiellement de longues analyses épistémologiques et historiques destinées à prouver que le principe de causalité traverse les sciences. Cette lettre a un curieux effet sur Meyerson. Impressionné par l'attention que lui porte ce maître de la philosophie et tout éperdu de reconnaissance, il répond à Bergson :

Dans la lettre que vous m'avez adressée autrefois – et que je relis de temps en temps, comme le résumé le plus précis de la pensée de mon livre – dans les entretiens que vous m'avez accordés depuis, vous avez formulé tant d'observations justes et profondes que ma propre conception de mon travail et de ses résultats en a été grandement modifiée : sûrement, sur bien des points vous me comprenez infiniment mieux que je ne me comprends moi-même.³³⁷

Tout heureux d'être compris et reconnu par quelqu'un qu'il se plait à voir comme un frère, un Juif polonais qui a réussi, Meyerson se laisse entraîner dans un processus d'*assimilation* non seulement à la communauté des philosophes français, mais à son chef de file incontesté. Dans une longue lettre de plus de dix pages, adressée à Bergson vers la fin de 1908, il procède à une relecture de sa propre philosophie traduite en langue bergsonienne. Il semble littéralement entrer dans le cerveau de Bergson. En particulier, il s'accorde avec lui sur les rapports entre science et métaphysique : « les conceptions que la science formule au sujet de l'essence des choses, écrit-il, sont tout à fait inconsistantes³³⁸ ». Ce curieux exercice d'assimilation à la pensée d'un autre fut peut-être l'amorce de la fusion imaginée par Meyerson dans son petit conte « Bergson et Meyerson », puisqu'il y évoque « un cas de dédoublement d'un personnage : il y aurait eu, non pas deux philosophes, mais un seul, ayant pratiqué successivement deux lignées de pensée assez distinctes, mais nullement contradictoires³³⁹ ». Cette relation fusionnelle lui est-elle suggérée par cette seule phrase de la première lettre de Bergson : « Cette conclusion me paraît être la vérité même ; j'y suis arrivé, de mon côté, par un chemin assez différent ... » ou bien par des propos de Bergson lors de leurs entretiens privés vers la fin de 1908 ? En tout cas, Bergson encourage Meyerson à pousser plus loin les conclusions d'*Identité et réalité* :

Ce que j'ai voulu dire est que votre ouvrage, quoique de nature épistémologique, ouvre la porte aux spéculations métaphysiques. [...] Le lecteur métaphysicien, qui ferme votre livre, se trouve donc avoir été détourné par vous de certaines directions. Par là même, il est amené à chercher une autre direction dans laquelle s'engager. Vous n'êtes pas tenu, je le répète, de la lui indiquer, mais j'estime que personne ne serait mieux à même que vous de le faire, puisque personne ne peut connaître aussi bien que vous les tenants et les aboutissants de la doctrine épistémologique que vous présentez³⁴⁰.

Constatant que l'analyse du mécanisme classique dans les chapitres d'*Identité et réalité* condamne la métaphysique cartésienne, et plus généralement toute métaphysique de l'immobilité, Bergson exhorte Meyerson à dégager sa propre métaphysique, à baliser la voie pour atteindre le réel. Compte tenu de l'importance du principe de Carnot dans *Identité et réalité*, peut-être Bergson espère-t-il que Meyerson rejoigne la voie du bergsonisme en proposant une métaphysique de la durée, qui atteindrait le réel par l'intuition, au-delà de la science. C'est ce que suggère Frédéric Fruteau de Laclos dans une analyse

³³⁶ CZA 408/247

³³⁷ Meyerson à Bergson, s. d., *Lettres françaises, op. cit.*, p. 39.

³³⁸ *Ibid.*, p. 41

³³⁹ *Ibid.*, *Mélanges*, p. 32.

³⁴⁰ Bergson à Meyerson, 29 novembre 1908, *Lettres françaises, op. cit.*, p. 47.

riche et détaillée de ces échanges entre Bergson et Meyerson³⁴¹. Ce dernier prend très au sérieux cette injonction à la métaphysique et concède que son livre (le fruit de dix-huit ans de travail, rappelons-le !) « donne l'impression de quelque chose d'inachevé³⁴² ». Il rumine les remarques de Bergson jusqu'à repenser toutes ses thèses en termes bergsoniens. Va-t-il passer de l'épistémologie à la métaphysique en suivant l'injonction de Bergson ? Son ouvrage suivant est-il comme le deuxième étage de la maison basse construite dans *Identité et réalité* ? Meyerson exploite la métaphore architecturale mais pour conclure fermement que la métaphysique n'est pas son affaire :

Ce [*Identité et réalité*] n'est pas une construction habitable, c'est quelque chose de large peut-être, mais de fort bas, s'élevant à peine du sol, ayant plutôt la forme d'un soubassement et appelant impérieusement une véritable maison qui le surmonterait. Mais ce n'est pas à moi de la construire. [...] Ainsi mon travail reste, incontestablement, fort incomplet. N'est-il qu'un fragment ? Vous sentez, Monsieur, combien une telle désignation serait mortifiante pour mon amour-propre d'auteur. Aussi ai-je grande envie de me consoler en en cherchant une autre. Je dirais donc que j'ai labouré un champ restreint de la théorie de la connaissance, que mon travail fait partie de l'introduction à la métaphysique. Mon ultime ambition serait atteinte si, en rachetant son peu d'élévation par sa solidité, il était un jour reconnu comme faisant partie des *Prolégomènes à toute métaphysique future*³⁴³.

Résister à l'appel de la métaphysique, limiter son ambition : telle est la résolution de Meyerson après cet exercice de relecture bergsonienne de son idée maîtresse. En mentionnant le titre d'un ouvrage célèbre d'Emmanuel Kant – *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science* (1783) – il laisse entendre qu'on doit d'abord se demander si la métaphysique est seulement possible. La préface de *De l'Explication dans les sciences* reprend l'expression kantienne « prolégomènes à toute métaphysique future » qui concluait sa lettre à Bergson douze ans plus tôt.

Notre travail, le titre l'indique, a pour base une théorie de la science. Quand nous nous aventurons au-delà, sur le terrain de la métaphysique propre, ce sont par conséquent toujours les conceptions de la science qui nous servent de points de départ et de points d'appui et c'est, de préférence, sous cet angle que nous considérons toutes choses. [...] Nous ne désirons que montrer aux créateurs de futurs systèmes, avec autant de netteté que possible, les obstacles qu'ils auront à franchir, et notre ambition suprême sera comblée, si nos travaux sont reconnus comme faisant partie des *prolégomènes à toute métaphysique future*³⁴⁴.

Renonçant à la métaphysique que Bergson l'exhortait à construire, Meyerson n'aspire qu'à préparer le terrain pour d'autres philosophes métaphysiciens au moyen d'une solide théorie de la connaissance. Le penseur solitaire s'inscrit clairement dans une communauté de penseurs, où il réaffirme avec quelque assurance son identité d'épistémologue.

Ainsi les échanges avec Bergson ont-ils un rôle déterminant dans les orientations philosophiques de Meyerson. Il développe avec ce dernier une relation complexe, tissant plusieurs ingrédients : de la déférence à l'égard de l'autorité d'un grand philosophe ; de la fascination pour sa puissance intellectuelle et son pouvoir d'abstraction ; une profonde empathie avec certaines de ses idées ; une pointe d'envie à l'égard d'un jumeau (ils ont sensiblement le même âge). Le rapprochement qu'il opère dans l'exercice de relation intellectuelle fusionnelle auquel il se livre dans sa lettre à Bergson lui permet finalement de s'éloigner, de s'émanciper et d'affermir sa personnalité de philosophe. Les exhortations de Bergson et l'effort d'identification au projet bergsonien ont pour effet immédiat de raffermir Meyerson dans sa vocation d'épistémologue.

Nouveau chantier

³⁴¹ F. Fruteau de Laclos, *L'Épistémologie d'Emile Meyerson*, Paris Vrin, 2009, p. 138-146.

³⁴² Meyerson à Bergson, sans date, écrite en novembre 1908, *Lettres françaises, op. cit.*, p.39.

³⁴³ *Ibid.*, p. 46.

³⁴⁴ *De l'Explication dans les sciences*, Paris, Payot, 1921, cité dans l'édition Corpus des œuvres philosophiques en langue française, fondée sur la 2^e 1927. Paris, Fayard, 1995, p. 13-14.

De l'Explication dans les sciences n'est-il alors qu'un « remake » un peu stylisé d'*Identité et réalité* ? Meyerson avoue qu'il se répète et l'assume : « Le domaine de nos recherches est resté le même : il s'agit toujours de la théorie de la connaissance, et la méthode également n'a point varié : nous cherchons encore, de préférence, à dégager les principes essentiels de la pensée par la considération des procédés que suit la raison scientifique³⁴⁵. » Seul le mode d'exposition des principes a changé : à l'exposé historique d'*Identité et réalité*, qui induisait la présence de principes à l'œuvre dans la pensée à partir d'études de cas, Meyerson substitue un exposé dogmatique. Le livre commence par asséner deux thèses fondamentales sur la pensée scientifique. En deux chapitres, Meyerson affirme tranquillement : « L'homme fait de la métaphysique comme il respire, sans le vouloir et surtout sans s'en douter la plupart du temps³⁴⁶. » Les savants ne font pas exception et leur réalisme est même plus foncier que celui du sens commun : « Les êtres hypothétiques de la science sont véritablement plus choses que les choses du sens commun³⁴⁷ ». L'explication mécaniste échoue certes à saisir les choses dans leur devenir, mais elle n'est pas la pensée unique en science. Il n'est donc pas question de chercher comme Bergson la vraie métaphysique en dehors de la science, dans l'intuition. La métaphysique est pervasive, omniprésente dans la science. En dépit des affirmations de Comte, l'esprit positif à l'œuvre dans la pensée scientifique ne s'est jamais affranchi de la métaphysique. Pour établir, dans le chapitre suivant, que « la science recherche l'explication », Meyerson polémique encore avec Comte. La science n'est pas bornée à la recherche des lois, selon la devise comtienne « science, d'où prévoyance, d'où action ». Tout en attaquant ouvertement Comte, Meyerson prend discrètement ses distances à l'égard de Bergson, car ce dernier partage avec Comte la conviction du lien étroit entre science et action. Même s'il ne discute pas avec Bergson, il est clair que Meyerson a une autre idée de la science. Tout en partageant les vues de Bergson sur le mécanisme qui échoue à saisir le réel dans sa diversité et sa durée, il estime néanmoins que le mécanisme saisit partiellement la réalité au lieu de la distordre.

Mais surtout, Meyerson découvre en chemin que la tendance à l'identification qui anime le mécanisme n'est pas seule à l'œuvre dans la science. Elle est toujours en tension avec une autre aptitude de l'esprit respectueuse du divers, du changement, du devenir, du multiple. La contradiction n'est pas seulement entre l'esprit humain – toujours en quête d'identité – et le choc de la réalité qui viendrait sans cesse démentir les efforts d'identification, comme le laissait entendre *Identité et réalité*. Le combat entre l'esprit et le réel mis en scène dans le titre donnait une vision par trop simpliste, presque épique de la marche des sciences. Tel un Prométhée moderne le savant inlassablement chercherait à dérober le feu divin³⁴⁸. Or ce deuxième livre annonce que le conflit entre la raison et l'irrationnel du réel n'est encore que l'un des ressorts de l'entreprise scientifique. Chacun des deux pôles, l'esprit qui connaît et le réel objet de la connaissance, est à son tour habité de tensions.

Du côté du sujet, l'intellect lui-même est déchiré entre deux aspirations. Il veut l'identité, fût-ce au prix de nier le monde à trop vouloir l'expliquer. Mais en même temps il ne croit pas à la réalité de ce qui est trop rationnel. « Car nous voudrions sans doute que le réel fût rationnel ; mais sentons en même temps que ce désir est essentiellement chimérique, qu'il ne se peut pas qu'il soit véritablement satisfait³⁴⁹. »

Du côté de l'objet, même dualité. Le réel se révolte certes contre la raison, parce que la nature est irrationnelle. Néanmoins, elle se prête partiellement à la rationalisation car elle présente des îlots de cohérence que Meyerson compare à des « fibres », en empruntant cette métaphore à Arthur Balfour, le célèbre homme politique britannique, philosophe à ses heures, que Bergson lui a fait connaître³⁵⁰.

En choisissant la voie de la théorie de la connaissance, plutôt que celle de la métaphysique, Meyerson est donc conduit à compliquer sérieusement l'idée simple et lumineuse qu'avait dégagée *Identité et réalité*. *De l'Explication* dévoile une théorie de la connaissance éminemment paradoxale. La coexistence des deux principes dogmatiquement énoncés au Livre 1 se révèle problématique car le

³⁴⁵ *Ibid.*, p. 9.

³⁴⁶ *Ibid.*, p. 23

³⁴⁷ *Ibid.*, p. 41

³⁴⁸ C'est d'ailleurs l'interprétation proposée par un interprète juif Kalmen Gutenbaum dans « La philosophie d'Emile Meyerson », texte de 1932, traduit par M. Biezunski, *Fundamenta scientiae*, 4, N°2, 1983, p. 135-145, cit. p. 144.

³⁴⁹ *La Déduction relativiste*, Paris, Payot, 1925, §140, p. 198.

³⁵⁰ *De l'Explication*, op. cit., ch. IV, p. 136-137 et CZA 408/3, brouillon s. l. n. d.

besoin d'explication scientifique pousse à dissoudre le monde extérieur (acosmisme), alors que la science ne peut se passer des choses, d'une réalité extérieure. La croyance en la rationalité de la nature est sans cesse bousculée par la mise à jour d'éléments qui résistent aux efforts d'identification. Ces éléments ou phénomènes récalcitrants – que Meyerson dénomme des irrationnels – prolifèrent et gagnent en puissance. En 1908, il en dégagait seulement deux : l'irrationnel de la sensation et l'irrationnel du principe de Carnot. *De l'Explication* élargit le champ et les multiplie³⁵¹. Chaque région du savoir est aux prises avec ses propres irrationnels, si bien que la diversité même des sciences témoigne des limites du pouvoir d'identification. Meyerson énumère ainsi une longue liste d'irrationnels en cheminant à travers les sciences³⁵². La vision un peu simpliste de la connaissance comme duel entre identité et réalité se complique sérieusement et devient éminemment paradoxale. Même si Meyerson ajoute à sa conclusion quelques pages sur l'utilité de l'étude de la science du passé et l'unité de la raison humaine dans le temps, l'idée de paradoxe domine tout l'ouvrage.

De digressions en découvertes

De fait, ce paradoxe émerge dans la conclusion de la première version de l'ouvrage terminée le « 27 juin 1918, 7 h. ½ du matin ». Le manuscrit broché de trois cent cinquante-sept pages dactylographiées semble prêt à partir chez l'éditeur³⁵³. Il comprend dix chapitres : le chapitre IX « La tentative de Hegel » précède un long chapitre X intitulé « Conclusions », dans lequel Meyerson poursuit les commentaires sur Hegel qu'il compare à Descartes et à Auguste Comte, ce qui l'amène à réfléchir sur les rapports entre science et philosophie, avant de résumer ce que révèle le parcours accompli dans l'ouvrage, à savoir le caractère hautement paradoxal de la connaissance.

Or voilà que, dans la version finale, ces quelques pages de conclusions deviennent cinq nouveaux chapitres qui doublent le volume de l'ouvrage (de trois cent cinquante et une pages dactylographiées à huit cents environ). Le début lui-même a été profondément remanié et la structure globale de l'ouvrage deux fois repensée, comme l'attestent les tables des matières des manuscrits. Le premier chapitre, initialement intitulé « L'explication ontologique » est dédoublé en chapitre 1 : « La science exige le concept de chose », et chapitre 2 : « La science recherche l'explication ». Le chapitre 3 « La rationalité postulée » dans le deuxième plan est rebaptisé « La rationalité du réel ». Le ton est nettement plus assertif. Mais plus troublant encore est le changement qu'entraîne l'aventure hégélienne qui commande un détour par Schelling. Le chapitre consacré aux objections de Schelling à Hegel est entièrement neuf.

Pourquoi ce détour ? Meyerson le justifie (assez maladroitement, à nos yeux) dans l'introduction du livre par un souci de mieux comprendre le processus paradoxal de destruction de la réalité par la raison explicative, à la lumière de la tentative d'explication globale de la nature de Hegel et des objections de Schelling contre cette tentative³⁵⁴. Mais le caractère paradoxal ressortait déjà très nettement de la conclusion de la première version, qui aurait pu s'intituler « le paradoxe épistémologique », alors que la conclusion de la version finale s'intitule « l'unité de la raison humaine » (thème beaucoup plus discret sur l'ensemble de l'ouvrage).

Avec Hegel, Meyerson s'engage dans une aventure intellectuelle bien différente de celle qu'il a eue avec Bergson. Il a, au départ, une certaine affinité avec l'esprit de système de Hegel qu'il ne connaissait que de seconde main³⁵⁵. En 1919, il fait tout pour se procurer *La Science de la logique* et l'*Encyclopédie* en allemand. Il demande à un « aumônier israélite », Léon Berman, attaché à un hôpital militaire stationné en Allemagne de lui acheter ces ouvrages³⁵⁶. Il plonge alors dans Hegel, il s'immerge littéralement dans l'océan de ses déductions logiques de la science. Il découvre que Hegel

³⁵¹ *De L'Explication*, ch. 6, *op. cit.*, p. 233-286. Voir aussi S. Roux « Meyerson et les mathématiques » *Corpus, revue de philosophie*, N°58 (2011) p. 23-45 et B. Bensaude-Vincent, « Meyerson rationaliste », *Ibid.*, p. 255-274.

³⁵² *Ibid.*, p.491-492. Sur le concept d'irrationnel voir aussi Sophie Roux « Meyerson et les mathématiques » *Corpus, Revue de philosophie*, n° 58, (2011), 23-46 et B. Bensaude-Vincent « Meyerson rationaliste ? », *Corpus, Revue de philosophie*, N°58 (2011), p. 255-274.

³⁵³ CZA 408/247.

³⁵⁴ *De L'Explication*, *op. cit.*, p. 8.

³⁵⁵ Meyerson à Ignace Meyerson le 30 décembre 1931, *Lettres françaises*, *op. cit.*, p.628.

³⁵⁶ CZA 408/11, lettre de Léon Berman, 19 août 1919.

« pénètre les recoins les plus obscurs de la pensée humaine³⁵⁷ » ; il l'approuve sur certains points et se sent en connivence avec certaines de ses thèses. Mais il ressort de cette traversée convaincu que Hegel est une sorte de monstre. Il s'est fourvoyé, il n'a vu qu'un côté de la pensée scientifique (l'identité, la déduction) négligeant ainsi le rôle de l'empirique, second moteur de la raison scientifique. Or Meyerson trouve dans Schelling un allié pour se situer par rapport au « monstre ». Schelling a fait le même reproche à Hegel. C'est sans doute parce que sa critique a aidé Meyerson à prendre ses distances par rapport à Hegel, qu'il consacre aussi un long chapitre à Schelling et à sa *Naturphilosophie*. Comme Meyerson n'arrive pas à dire tout ce qu'il a appris sur Hegel et Schelling, il ajoute encore des commentaires sur ces deux auteurs sous forme d'appendices : en fin d'ouvrage, une quinzaine d'appendices (V à XIX) consacrés à Hegel et Schelling figurent comme autant de diverticules dans le cheminement intellectuel de Meyerson.

Après avoir « trempé » son « idée fondamentale » dans un bain de Bergson, puis dans un bain de Hegel, Meyerson se sent assez fort pour risquer en conclusion une nouvelle thèse et proclamer l'unité de la raison : « La raison humaine en dépit du conflit dont elle est sans cesse le théâtre, est véritablement une. [...] Tout le monde, toujours et en toute circonstance, a raisonné et raisonne encore selon un mode essentiellement invariable³⁵⁸ ». Est-ce encore la thèse d'*Identité et réalité*, simplement stylisée, patinée par les années ? Certes Meyerson développe toujours son idée initiale, mais il ne se répète pas. Autant le message de son premier ouvrage a pu être condensé en deux mots, ou deux phrases, autant son deuxième ouvrage ne se laisse pas résumer. La vision éminemment paradoxale de la pensée scientifique qui émerge dans *De l'Explication* est beaucoup plus troublante que le message véhiculé par *Identité et réalité*. L'autodidacte qui a mis dix-huit ans pour accoucher d'un système sans l'aide d'un maître à penser ni d'un simple mentor, s'« autorise » : il s'affirme comme un auteur, sûr de lui, qui ne craint pas d'affronter les paradoxes. Il forge des vues originales en se confrontant à d'autres, il s'immerge dans la pensée de quelques auteurs pour faire avancer ses propres idées.

« Le cheminement » du philosophe

Lorsqu'il publie *Le Cheminement de la pensée* en 1931, Meyerson se présente comme un philosophe entouré. La liste impressionnante des gens remerciés témoigne d'un mode de travail beaucoup plus sociable que par le passé : Brunschvicg, Koyré, Lévy-Bruhl, Lalande, André Metz, Ignace Meyerson, Dominique Parodi, Désiré Roustan, Louis de Broglie, Einstein, Langevin. Meyerson lit, fait lire, questionne, répond, argumente. Ainsi, peu à peu, il élargit son « terrain » au point de couvrir un champ de plus en plus vaste d'activités de l'intellect : après les « sciences dures », dans *Du Cheminement*, il aborde de front la logique et les mathématiques.

D'où l'ampleur de l'ouvrage qui exige trois volumes, dont un de notes. Même s'il annonce un plan bien ordonné avec une partie sur la logique, une sur les mathématiques, une sur la « pensée extra-mathématique », Meyerson rédige en buissonnant, au fil des dialogues avec ses contemporains. Au lieu d'un traité bien focalisé, enchaînant les propositions suivant une argumentation linéaire, il fait un montage d'arguments, à partir de ses lectures et d'anecdotes. Il pense par vignettes, et découpe l'ouvrage en paragraphes dont chacun porte un titre, par exemple « le cuisinier de Vauvenargues ». Il donne parfois l'impression de « bricoler » au sens où il agence des bouts de lectures, de débats, il fait du neuf avec de l'ancien. Ce bricolage change-t-il profondément le profil de son idée maîtresse ?

Alors qu'il se présente comme un théoricien de la connaissance au début des années 1920, dix ans plus tard il reformule son programme en termes nouveaux comme « philosophie de l'intellect ». L'expression apparaît dans le titre de l'un de ses derniers écrits publié à titre posthume en 1934 : « Philosophie de la nature et philosophie de l'intellect »³⁵⁹. Cette dichotomie se substitue à l'alternative précédente, entre théorie de la connaissance et métaphysique. La philosophie de l'intellect s'ouvre dans *Du Cheminement de la pensée* où Meyerson précise le sens qu'il veut donner à son œuvre : « La

³⁵⁷ *De l'Explication, op. cit.*, p. 555

³⁵⁸ *Ibid.*, p. 865-866

³⁵⁹ Meyerson, « Philosophie de la nature et philosophie de l'intellect », *Essais*, Paris, Vrin, 1936, p. 59-105.

tendance générale de nos travaux est, croyons-nous, suffisamment claire : il s'agit toujours des principes non du monde réel, mais de la pensée qui le saisit³⁶⁰ ». Meyerson réaffirme donc qu'il tourne le dos à la métaphysique pour se concentrer sur la manière dont les savants construisent le réel. Et il accepte alors que l'on compare son entreprise à celle de Kant³⁶¹.

L'évolution de Meyerson vers une posture néo-kantienne, qu'il avait appréciée dès sa jeunesse en lisant l'œuvre de Charles Renouvier, pourrait être une réaction à la montée en puissance du logicisme incarné par Gottlob Frege et Bertrand Russell. En effet, dans *Du Cheminement*, Meyerson révèle son antipathie pour une logique sans sujet de la connaissance. Les idéalités logiques n'existent pas en soi, elles sont produites par l'esprit. Au logicisme, Meyerson oppose deux composantes essentielles de la pensée. D'une part, l'intuition joue un rôle non négligeable et Meyerson ne veut pas abandonner « ce que la pensée contient, à l'état naissant de trouble mais de précieux³⁶² ». D'autre part et surtout, même si tout ne vient pas des sens, l'expérience est indispensable, elle est l'une des deux sources de la pensée scientifique. La tendance de l'intellect à l'identification est sans cesse contrariée par les irrationnels issus de l'expérience qui bloquent la pensée rationnelle en chemin.

Tout en traduisant son projet face au logicisme, Meyerson compare son entreprise à celle de Lévy-Bruhl. Dans *La mentalité primitive*, parue en 1922, il aperçoit « une autre voie parallèle à la sienne pour révéler les principes directeurs de la pensée humaine³⁶³ ». En effet, Lévy-Bruhl et Meyerson, tous deux héritiers de Renouvier, perçoivent la causalité comme une croyance ou exigence fondamentale de l'esprit humain nécessaire pour faire la synthèse des phénomènes. Pour Lévy-Bruhl, les primitifs expriment cette exigence de causalité par la « participation » c'est-à-dire l'assimilation de leur moi à des êtres de la nature pris comme totems. L'énoncé fameux « les Bororo sont des araras » viole le principe de non contradiction puisque des humains s'assimilent à des perroquets. Meyerson au contraire ne veut pas distinguer les formes de pensée : il absorbe le concept de « participation » par lequel Lévy-Bruhl caractérise la logique des « primitifs » dans son propre principe d'identification. Le chimiste qui écrit une équation telle que $\text{Na} + \text{Cl} = \text{NaCl}$ assimile bien lui des choses incompatibles : un métal mou additionné à un gaz verdâtre peut-il être identique à des cristaux de sel³⁶⁴ ? Entre le scientifique et le primitif, Meyerson ne voit qu'une différence de degré et non de nature³⁶⁵. La lecture de *La mentalité primitive* a donc renforcé Meyerson dans sa conviction de l'unité fondamentale de toute pensée humaine.

Tout en discutant les thèses des uns et des autres, y compris William James et Norbert Whitehead, Meyerson exprime ses désaccords et concède des points d'accord. De ce petit jeu de confrontations, l'idée maîtresse ne ressort pas tout à fait intacte. Malgré des affirmations réitérées de ses thèses avec références précises à ses ouvrages antérieurs, quelques tensions sont perceptibles. Meyerson clame haut et fort l'unité de la pensée humaine dans toutes ses manifestations et s'évertue à trouver toujours et partout les mêmes tendances à l'œuvre. Il lui arrive néanmoins de souligner des variantes entre les registres de pensée et il va jusqu'à suggérer un pluralisme épistémique quand il souligne une identité propre à chaque science. Ce qui fait l'unité d'une science et la distingue de la voisine « c'est l'admission d'un même irrationnel ou si l'on veut [...] d'un même biais par lequel l'intellect cherche à s'attaquer au réel, à le rendre conforme aux exigences de la raison³⁶⁶. » Meyerson pourrait certes noter que ce faisant, il suit la pente de l'intellect humain... tirailé par un appétit d'identification, mais qu'« une sorte de pudeur pousse à s'arrêter en chemin en se contentant de satisfactions partielles³⁶⁷ ». Il utilise fréquemment des termes psychologiques comme « pudeur », « tendance », « philosophie inconsciente » pour décrire le fonctionnement de la pensée. On peut donc voir dans *Du Cheminement*

³⁶⁰ Meyerson, *Du Cheminement de la pensée*, Paris, Payot, 1931, p. 69.

³⁶¹ Meyerson, « Philosophie de la nature et philosophie de l'intellect », *op. cit.*, p. 105.

³⁶² Meyerson, *Du Cheminement de la pensée*, *op. cit.*, p. xxvi.

³⁶³ *Ibid.*, p. 85.

³⁶⁴ *Ibid.*, p. 84-85

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 84. voir aussi Meyerson à Maurice Millioud, *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 652-655. En fait, Lévy-Bruhl ne postule pas vraiment une différence de nature entre pensée logique et pensée primitive mais, contrairement à Meyerson, il est plus attentif aux variations qu'à l'unité. Voir F. Keck, *Lucien Lévy-Bruhl entre philosophie et anthropologie. Contradiction et participation*. Paris CNRS éditions, 2008. « Le problème de la causalité chez Meyerson et Lévy-Bruhl » *Corpus. Revue de philosophie*, n°58 (2011), p.173-185.

³⁶⁶ *Du Cheminement de la pensée*, *op. cit.*, p. xxiv

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 58.

de la pensée un tournant vers la psychologie, peut-être induit par les discussions avec Ignace Meyerson, que souligne Frédéric Fruteau de Laclos³⁶⁸.

À ce tournant bien visible s'en ajoute un autre, plus discret : vers la métaphysique. Bien qu'il répète à l'envi son désir de se cantonner dans l'étude de la pensée, en révélant la métaphysique sous-jacente à la pensée des scientifiques, Meyerson s'aventure de plus en plus à parler du réel, non pas du réel construit par les savants, mais du réel en soi. En effet, il ne se contente pas de postuler – comme tout intellect humain selon lui – qu'il existe une réalité extérieure, indépendante de l'esprit. Il insiste toujours plus sur la correspondance entre les exigences de notre intellect et la réalité. Le réel est au moins partiellement rationnel. Meyerson reprend et commente l'image de la fibre qu'il a trouvée chez Lord Balfour³⁶⁹. La science isole et tire une fibre, un ensemble de phénomènes cohérent dans le tissu complexe du réel. Le réel se dérobe à l'intellect dans sa totalité, mais il offre quelques prises, des points d'accroche. Chaque science trouve une prise et l'exploite pour découvrir des pans entiers de la réalité.

Oui, Meyerson expose inlassablement la même idée, son idée maîtresse. Il l'expose au double sens : il la présente au public et la met à l'épreuve. Lui qui dans sa jeunesse a rédigé un article sur « la coupellation chez les Juifs » sait bien que l'épreuve pour les alchimistes est, en un premier sens, une expérimentation qui consiste à tester des idées par les faits (ici le cheminement historique et actuel de l'intellect) pour les réfuter ou les confirmer. En un deuxième sens, mettre à l'épreuve est aussi une expérience subjective de confrontation d'où l'on sort changé, différent. En confrontant sans cesse ses idées à celles des autres, au fil de ses lectures, de ses conversations, Meyerson change d'identité à chaque fois.

Mais ces mises à l'épreuve n'ont pas le caractère planifié d'une campagne d'expérimentations dans les grands projets scientifiques. La métaphore du cheminement qui inspire le titre de son quatrième livre invite à souligner une marche au hasard (*random*), au gré des rencontres faites en route. Avec cette randonnée intellectuelle, ses livres semblent croître de l'intérieur : *Identité et réalité* exposait son système en un seul volume de taille normale. *De l'Explication dans les sciences* compte déjà deux volumes et il en faut trois pour *Du Cheminement de la pensée* ! Koyré utilise un terme de physiologie pour qualifier le travail de Meyerson, l'« intussusception » caractérise sa méthode d'écriture : parti d'une thèse simple, Meyerson laisse croître de l'intérieur, au gré des lectures, des lettres et des rencontres³⁷⁰. Dans une lettre à Høffding, Meyerson note avec l'humour et l'autodérision qui le caractérise, qu'une telle méthode engendre des monstres³⁷¹.

³⁶⁸ F. Fruteau de Laclos, *Meyerson, Le Cheminement de la pensée*, Paris, PUF, 2009.

³⁶⁹ Meyerson, *Le Cheminement de la pensée, op. cit.*, § 85 p. 138.

³⁷⁰ A. Koyré, « *Du cheminement de la pensée*, par E. Meyerson », *Journal de Psychologie normale et pathologique*, 27 (1933), p. 647-655.

³⁷¹ F. Brandt, H. Høffding, J. Adigard des Gautries, *Correspondance entre Harald Høffding et Meyerson*, Copenhagen, Einar Munksgaard, 1939, p. 168.

CHAPITRE 7

UN BOURGEOIS A PARIS

Tout en évoluant dans les milieux philosophiques, Meyerson n'en est pas moins un vrai parisien, qui va au bureau tous les jours, quand il ne parcourt pas l'Europe pour son travail, et navigue de cafés en salons. Un regard sur sa vie quotidienne dans la capitale permet d'éclairer le personnage et en même temps d'ouvrir une fenêtre sur les conditions de vie matérielle des intellectuels à Paris au début du XX^e siècle.

Train de vie

« Quelles que soient mes convictions politiques, il est indubitable que je suis un bourgeois, voire un bourgeois à part entière³⁷². »

Au cours du demi-siècle de sa vie parisienne, entrecoupée, certes, de voyages et de longs séjours à l'étranger, Meyerson, issu d'un milieu aisé, voit son mode de vie évoluer. S'il a connu des périodes difficiles, où non seulement il ne pouvait rien économiser, mais avait même des dettes – allant jusqu'à s'adresser à un prêteur de la rue Saint-Lazare³⁷³ – Meyerson, voit sa situation s'améliorer petit à petit. Son emploi à l'agence Havas lui offre un salaire modéré qui n'atteint pas cinq cents francs par mois avec de faibles perspectives d'avancement. En 1894, il s'adresse à un associé de la maison Claise et Cie pour emprunter de l'argent, mais son interlocuteur, engagé dans des remboursements commerciaux, est dans l'incapacité de prêter³⁷⁴. Il compense la faiblesse de ses revenus par le bénéfice d'une grande liberté qui lui permet de travailler « à ses chères études ». Cependant, l'ennui dans le travail, la perspective d'une meilleure situation financière et surtout la conviction qu'il peut « seconder les efforts de tous ceux qui travaillent à la colonisation de la Palestine³⁷⁵ » l'incitent à accepter la proposition de travailler pour la *Jewish Colonization Association*, puis, lorsque le baron Edmond de Rothschild cède ses colonies à cet organisme, à y prendre un poste de responsabilité. Là, sa situation matérielle progresse nettement. Il peut alors se considérer bien nanti du point de vue financier et avoir un portefeuille d'actions. Au début de l'automne 1904, ses parents lui envoient une somme qu'il place au Crédit Lyonnais « pour acheter des valeurs allemandes et les déposer à la *Franckfurter Bank*, c'est une banque officielle comme me l'a expliqué Auerbach, parmi les dix plus anciennes banques allemandes, bonnes pour les dépôts³⁷⁶ ». Meyerson lui-même estime, en 1908, que pour mener une vie aisée, il a besoin de douze mille francs par an, ses revenus étant nettement plus élevés³⁷⁷. Ses dépenses courantes ne grèvent pas trop son budget ; lui-même le confie à sa sœur dans cette lettre de 1908, source de tant de renseignements : « je ne fais peut-être pas grand cas de la nourriture, etc. [...] Cependant, j'ai quelques besoins de base, auxquels il m'est difficile de renoncer. [...] je ne suis pas très attiré par le luxe³⁷⁸. »

Pour publier son premier ouvrage, avec un tirage de quatre cent cinquante à cinq cent cinquante exemplaires, il investit deux mille à deux mille deux cents francs, soit près d'un quart du salaire annuel d'un professeur agrégé enseignant à Paris. Sans doute, alors que dans ses premières années en France, il n'avait les moyens de s'offrir ni livres ni revues, consacre-t-il une part importante de ses dépenses à la constitution de sa bibliothèque, riche en ouvrages anciens³⁷⁹. Au début de l'été 1914,

³⁷² *Ibid.*, p. 261.

³⁷³ CZA, A408/177, reconnaissance de dette de cinq cents francs, sur papier timbré, 7 janvier 1888, portant au dos l'indication de cinq prêts de cinquante francs en 1889 et trois en 1890.

³⁷⁴ CZA, A408/10, février 1894.

³⁷⁵ CZA, A303/74, fonds Marc Jarblum, Meyerson à Haïm Weizman, 12 août 1920, aimablement communiqué par François Lafon.

³⁷⁶ CZA, A408/229, 13 octobre 1904, en polonais. La somme représente près de onze mille francs, Waller Joseph, « La naissance du rouble-or », *Cahiers du monde russe et soviétique*. Vol. 20 N°3-4. Juillet-Décembre 1979. p. 285-304.

³⁷⁷ Ce qui équivalait à neuf ans de salaire pour un ouvrier.

³⁷⁸ Eva Telkes-Klein, *ibid.*, p. 261.

³⁷⁹ Voir chapitre 11.

Meyerson entretient une correspondance avec Felix Meiner, éditeur allemand spécialisé dans le domaine de la philosophie : il est à la recherche d'œuvres et portraits de Leibniz³⁸⁰. Sa collection de gravures, qui lui procure la satisfaction de la possession, mais aussi celle de la recherche de pièces pour l'augmenter, tient une bonne place dans la répartition de ses dépenses.

Son train de vie lui permet de disposer du téléphone à domicile, boulevard Malesherbes, et, en tout cas dès le début des années 1910, des services d'une bonne. Parmi les dépenses qui lui semblent indispensables, l'envoi d'oranges de Palestine qu'il ne manque pas d'adresser aux épouses de ses collègues et amis pour le nouvel an, sauf quand, comme durant l'hiver 1912-1913, les expéditions cessent à cause de la faiblesse de la récolte.

À partir de 1912, il prend des parts dans la société anonyme d'habitations à bon marché *Air et Lumière*, œuvre de Jeanne de Rothschild qui entraîne nombre de personnalités juives – entre autres le grand rabbin Alfred Lévy, Salomon Reinach, Émile Deutsch de la Meurthe – dans cette association qui fournit des logements aux familles pauvres. Il assiste aux réunions du conseil d'administration et reçoit annuellement des dividendes³⁸¹. Un peu plus tard, les maisons d'édition évoluent d'entreprises familiales en sociétés anonymes par actions, les auteurs investissent dans ces établissements. Ainsi, peu après la fondation, en décembre 1921, de la société coopérative de consommation anonyme des Presses universitaires de France, Meyerson adhère-t-il à cette association dont le but est de publier périodiques et ouvrages en supprimant au maximum les intermédiaires et en limitant la rétribution des actionnaires³⁸². Il acquitte sa souscription et peut ainsi apporter un « appui efficace à sa coopérative en lui amenant de nouveaux actionnaires³⁸³. » En 1924, lors de la réorganisation des éditions Félix Alcan, il en devient actionnaire comme de nombreux philosophes édités par cette maison³⁸⁴.

Pendant la guerre, les questions financières le préoccupent, tant pour lui que pour sa famille³⁸⁵. En 1917, il parvient à soutenir financièrement de proches parents en leur donnant tous les mois quatre cents francs, soit le double de ce qu'ils gagnent ; à la fin de l'année, il envoie en Pologne, par l'intermédiaire de son correspondant en Suisse, la belle somme de mille huit cents francs dont il veut s'assurer la bonne réception³⁸⁶. Au mois de janvier 1918, son salaire annuel, inchangé depuis trois ans, est augmenté de plus de dix pour cent, passant de vingt-sept à trente mille francs, soit le double d'un salaire de professeur d'université, et dix fois plus que le garçon de bureau employé à la *Jewish Colonization Association*³⁸⁷.

Lors de la rédaction de son testament, en janvier 1925, Meyerson inscrit un legs de dix mille francs pour sa bonne du moment, Élina Laurore, à condition qu'elle soit encore à son service au moment du décès. Notons qu'il ajoute un codicille pour léguer « avant tout partage » la même somme à l'aînée de ses nièces, Jeanne Brauman, « en reconnaissance des soins dévoués qu'elle m'a apportés pendant ma maladie en 1924 et 1925³⁸⁸. » Avec la crise de 1929, cette somme perd nettement de sa valeur, se réduisant, sur la grille de salaires d'un professeur d'université en fin de carrière, à l'équivalent d'un peu plus d'un mois de salaire alors qu'avant cela correspondait à trois mois³⁸⁹. Le total des sommes inscrites dans son testament, avant la crise de 1929, se monte à deux cent quarante cinq mille francs,

³⁸⁰ CZA, A408/167.

³⁸¹ Meyerson souscrit pour dix actions, 17 avril 1912, CZA, A408/167.

³⁸² Caullery rapporte les circonstances qui l'ont amené avec Xavier Léon à la création des PUF. Voir Eva Telkes, *Maurice Caullery...*, *op. cit. supra* p. 2, p.198-200.

³⁸³ CZA, A408/167.

³⁸⁴ Frithiof Brandt, Hans Høffding et Jean Adigard des Gautries (éd), *Correspondance entre Harald Høffding et Émile Meyerson*, Copenhague, Einar Munksgaard, 1939, p. 103.

³⁸⁵ Ainsi, à la fin de l'année 1915, sollicité par le responsable du Foyer du soldat aveugle, doit-il « entourer [s]on adhésion de principe de certaines réserves, notamment concernant [s]a situation personnelle...[il ne pourra] y prendre part qu'une fois la guerre terminée. Malheureusement, [s]es appréhensions un peu théoriques à ce moment, ont pris corps depuis : vers la fin juillet, la ville de Lublin (Pologne russe) où se trouve placé l'avoir entier de [s]a famille (y compris toutes [s]es économies) a été occupée par l'ennemi. [Il est] resté quatre mois sans la moindre nouvelle des [s]iens, il y a quelque temps [il a] commencé à en recevoir, par voie très indirecte. [Il sait] que [s]es vieux parents sont en vie, et c'est le principal³⁸⁵.

³⁸⁶ CZA, A408/134, 21 décembre 1917.

³⁸⁷ Bibliothèque Méjanès, fonds Reinach, dossier Oungre, boîte 117, 10 janvier 1918.

³⁸⁸ CZA/A408/269.

³⁸⁹ La dernière version du testament, du 10 avril 1933, ne lui accorde plus que mille cinq cents francs, archives de l'enregistrement, dossier de succession n°1583, 7ème bureau de succession (DQ7 32183).

soit six ans et demi de salaire pour un professeur d'université en fin de carrière. À la fin de sa vie, ses avoirs n'atteignent plus que l'équivalent de quatorze mois sur la même grille.

Son dernier appartement, qui lui coûte onze mille cinq cents francs par an, est suffisamment grand pour recevoir à l'occasion sa sœur et ses neveux et nièces. Il peut même loger sa nièce Jeanne qu'il déclare à sa charge, en 1926³⁹⁰.

Meyerson suit avec intérêt l'évolution de la vente de ses ouvrages, en s'intéressant également aux aspects financiers et aux questions de traduction. Si ses droits d'auteur pour *De l'Explication dans les sciences*, vendu quatre francs le volume, ne lui rapportent, quelques mois après sa publication, que quatre-vingt-quinze francs soixante pour les trois cents exemplaires vendus, c'est que Meyerson doit prendre à sa charge des corrections pour cinq cent quatre-vingt-seize francs et presque la même somme pour l'édition de quelques volumes de luxe³⁹¹. Le bilan de mars 1923 est plus favorable, avec un solde de huit cents francs. Cinq ans plus tard, après la publication de la *Déduction relativiste*, Payot verse mille cent quatre-vingt et un francs quarante à Meyerson pour la vente de deux ouvrages publiés. Lors des pourparlers pour la troisième édition d'*Identité et réalité*, Meyerson réclame à Alcan l'ajout au contrat d'une clause prévoyant le versement de la somme de 1000 frs le jour de la mise en vente, pratique en vigueur chez cet éditeur, et d'une autre relative aux traductions³⁹². En 1924, Gustave Payot, éditeur des deux livres suivants de Meyerson « serait heureux s'il [lui] était possible par un arrangement à intervenir soit avec vous soit avec la librairie Alcan, de reprendre également ce premier livre³⁹³. » La réponse ne se fait pas attendre : Meyerson est déjà engagé avec Alcan pour la troisième édition³⁹⁴. Viennent ensuite les discussions sur les droits de traduction, qui se soldent par le renoncement de Payot à sa « part des droits de traduction en toutes langues de la *Déduction Relativiste* » et le versement par Meyerson de quatre mille francs en compensation sur des droits de Payot sur la traduction en toutes langues de *De l'Explication dans les sciences*³⁹⁵.

Grâce à son aisance matérielle Meyerson est toujours disposé à aider ses amis dans le besoin. Dans la mesure du possible, il prête volontiers de l'argent pour dépanner l'un ou l'autre de ses proches : Souday n'hésite pas à faire appel à lui quand il se heurte à des difficultés financières, à la mort de son fils. Voulant, après l'enterrement et les démarches administratives et coûteuses, quitter Paris « devenu intolérable », il demande à Meyerson, qu'il sait très obligeant, de lui prêter quatre cents francs, remboursables en deux fois au début de l'automne³⁹⁶. Cette somme n'est pas négligeable puisqu'elle représente alors, en 1907, quatre fois le salaire d'un ouvrier³⁹⁷.

Si plusieurs de ses proches dans le besoin s'adressent à lui, il n'est cependant pas toujours en mesure de répondre à la demande de tous. Ainsi à la fin du mois d'août 1914, alors qu'il a encore une fois prêté deux cent cinquante francs à Paul Souday – soit un cinquième du salaire d'un professeur de faculté en fin de carrière, doit-il refuser d'aider Isabelle Bernard-Lazare :

Je suis littéralement sans le sou — j'ai dû envoyer de l'argent à mes deux sœurs (l'aînée qui habite Lublin, est bloquée en Suisse et ne peut recevoir d'argent de Russie) et j'en ai prêté à des tas de personnes — je le regrette infiniment, car elles m'intéressaient tellement moins que vous ! Mais enfin, je ne pouvais pas prévoir.

Excusez-moi, le refus ne peut vous être plus pénible qu'il ne m'est à moi-même³⁹⁸.

Cette vie sans souci matériel l'incite à rejoindre famille ou amis pour les vacances. C'est ainsi qu'en 1901, il passe des vacances à Marienbad, où séjourne également Joseph Reinach, l'homme politique engagé dans l'Affaire et auteur d'une *histoire de l'affaire Dreyfus*³⁹⁹. Au mois d'août 1919, il renonce à

³⁹⁰ Dossier de naturalisation, Archives nationales, LH/1856/45, BB/11/9249 dossier 5526 X 26.

³⁹¹ CZA, A408/84, 30 juin 1921.

³⁹² CZA, A408/84, décembre 1923.

³⁹³ CZA, A408/84, 31 octobre 1924.

³⁹⁴ CZA, A408/84, 2 novembre 1924.

³⁹⁵ CZA, A408/84, juillet 1929.

³⁹⁶ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 858.

³⁹⁷ Thomas Piketty, *Les hauts revenus en France au XIX^e siècle Inégalités et redistributions, 1901-1998*, Paris, Grasset, 2001.

³⁹⁸ CZA, A408/163, 31 août 1914.

³⁹⁹ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 317.

rejoindre Désiré Roustan qui passe des vacances en famille à Argentières : les insomnies lui font redouter un séjour à proximité de la mer⁴⁰⁰. C'est sur les recommandations du psychologue Pierre Janet que tous se retrouvent dans le même hôtel « du Mont Blanc [qui est] le meilleur du pays pour la nourriture⁴⁰¹ ». Puis il rejoint pour quelques jours au début du mois de septembre un ami membre du Conseil d'État à Brides-les-Bains⁴⁰². Dans les années 1920, il propose à son père de le « rencontrer quelque part dans les montagnes⁴⁰³ ».

Le quotidien d'un philosophe

Bien qu'il se défende du goût de s'épancher, Meyerson se donne à voir dans sa correspondance et même dans des rapports administratifs où il dévoile, au détour d'une phrase, des détails sur son enfance et la situation économique de son père. Malgré sa réserve caractéristique, à la fin de sa vie il se livre à une ébauche d'autobiographie, trop courte pour ses biographes et orientée vers le récit de la discipline qu'il s'impose pour mener à bien les corrections de son ouvrage à paraître plutôt que vers ce qu'il annonce au début, les circonstances de sa vie⁴⁰⁴.

La simple tenue de ses archives laisse penser que l'homme est méticuleux et méthodique, avec une correspondance bien rangée, des doubles de réponses sur papier pelure, ses brouillons de manuscrits bien conservés, mais également, au dos d'une lettre, une suite de notes au crayon pour répondre à plusieurs correspondants. Il forge une longue liste d'abréviations qu'il utilise alors. L'analyse graphologique retrouvée dans ses dossiers vient confirmer cette première impression, elle-même corroborée par la lecture de ses écrits, livres, correspondance, contes ... :

[...] écriture d'érudit, méthodique, qui fonde ses conclusions sur des observations poussées, et examine les tenants et aboutissants avant de se prononcer. Choisit ses termes et utilise des concepts bien définis. Caractère du scientifique idéal, modeste, non péremptoire, objectif, droit, discipliné, persévérant. Inspiré par l'austérité spartiate, pouvant passer pour pédant. Réservé, sérieux, esprit critique, strict dans les principes.

Les motifs personnels n'influencent pas ses actes. N'a ni vanité, ni ambition personnelle, mais il est dévoué et fidèle à ses idéaux⁴⁰⁵.

Meyerson se laisse aller parfois à l'introspection lui qui écrit qu'il est « incapable d'abandonner une chose entreprise, quelque peu de chance de succès qu'elle offre », conscient que « la vérité [l]'oblige à reconnaître que c'est, tout simplement, une sorte d'instinct et qu'[il a] souvent persévéré dans des desseins qui n'en valaient pas la peine et qu'[il] aurai[t] mille fois mieux fait d'abandonner⁴⁰⁶ ». À la suite d'un développement sur les conceptions de Freud qui l'« intéressent peu [...] j'ai toujours trouvé les affirmations de Freud démenties chez moi de la manière la plus péremptoire, aussi bien en ce qui concerne son pansexualisme que sa théorie de l'oubli », il confie qu'il a « dû être, jusque [vers] les quatorze ou quinze ans, un enfant secrètement et maladivement vaniteux⁴⁰⁷ ». Haïm Weizmann, figure importante du mouvement sioniste, vient confirmer cette appréciation, au mois d'octobre 1913, après sa première rencontre avec Meyerson qu'il voit uniquement parce que « tout le monde à Paris le presse de lui rendre une visite de courtoisie » pour ménager sa « vanité ». Il ajoute que c'est un homme très intelligent, qui parle de façon pratique⁴⁰⁸ et « ne se laisse pas séduire ou tromper par des apparences extérieures⁴⁰⁹ ». Meyerson sait également qu'il a une mémoire visuelle. Est-ce pour son sérieux ou

⁴⁰⁰ *Ibid.* p. 829.

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 827.

⁴⁰² CZA, A408/132,

⁴⁰³ CZA, A408/ 229, s. d.

⁴⁰⁴ Émile Meyerson, *Mélanges et petites pièces inédites*, Paris, Honoré Champion, p. 23-24. Il évoque cependant son rythme de vie, ses insomnies et les efforts que lui demandent ces corrections.

⁴⁰⁵ CZA, A408/ 177, établie par le graphologue tchèque Jan Meloun, alors que Meyerson a déjà soixante-douze ans.

⁴⁰⁶ Frithiof Brandt, Hans Høffding et Jean Adigard des Gautries ed, *Correspondance entre Harald Høffding et Émile Meyerson*, Copenhague, Einar Munksgaard, 1939, p. 103.

⁴⁰⁷ CZA, A408/113, 18 janvier 1925, à Georg Brandes,

⁴⁰⁸ En yiddish dans le texte.

⁴⁰⁹ Haïm Weizmann, *The letters and papers of Chaim Weizmann*, Series A, Letters, volume VI, March 1913-July 1914, lettre 145, p. 154.

pour la proximité qu'il avait avec son collègue Frédéric Cordier –mathématicien distingué – que la police fait appel à lui pour identifier le cadavre relevé par la chaîne d'un bateau naviguant sur la Seine ? L'homme avait disparu depuis près de deux mois⁴¹⁰.

Pour contrebalancer l'étude de ses caractéristiques qui ne laissent guère de place à l'humour, quelques témoignages révèlent un homme capable de facétie : il apparaît sur une série de photomaton dans les diverses postures d'un salut à l'aide de son chapeau⁴¹¹ ou encore dans le portrait que dresse une connaissance de Leysin qui cite « ses causeries pleines d'entrain », son « sac insondable d'anecdotes savoureuses », son « rire si jaillissant », ses « enthousiasmes juvéniles⁴¹² ». Bien des années après les faits, son ancien collègue de chez Collineau, Léon Pierron, évoque les soirées passées au café du « père Rognon », d'où ils sortaient en chantant et dansant *Carmen*... ou encore les repas où tous riaient « à gorge déployée quand vous nous racontiez les scènes, à la table d'hôtes, où [un collègue] imitait successivement tous les convives⁴¹³. »

Peu enclin à la confiance, Meyerson laisse cependant percer des indications qui permettent de reconstituer, à différents moments de sa vie – et de son état de santé –, l'emploi de ses journées. Nous l'avons vu travailler quelques heures le matin à l'agence Havas, puis passer de longues heures dans l'après-midi à la Bibliothèque nationale avant de consacrer ses soirées à ses amis. Cet emploi du temps correspond aux années de jeunesse et de bonne santé, quand ses occupations professionnelles ne l'éloignent pas de Paris. Sa santé est sujette à bien des troubles, à commencer par l'insomnie, mal qui le frappe dès son jeune âge et dont souffrent également sa mère et sa sœur Frania. Un de ses correspondants, qui connaît également Frania, va même jusqu'à écrire : « C'est comme une propriété de votre famille⁴¹⁴ ». Sa mère lui conseille d'éviter le recours aux médicaments « dangereux pour ton corps et ton âme » et de leur préférer le repos, la distraction, l'exercice et la bonne alimentation⁴¹⁵. Ses insomnies et son tempérament lui imposent des nuits courtes et un rythme de travail particulier auquel s'ajoute une grande capacité de concentration pouvant atteindre treize heures de travail quotidien. Quand il n'a pas recours aux somnifères, il boit de la camomille, souvent citée dans ses lettres ou textes. Il donne le détail de son « régime » dans la lettre à sa sœur écrite à la veille de la publication d'*Identité et réalité* :

Comme je souffrais constamment d'insomnie, je craignais beaucoup de travailler la nuit ; en effet, il suffisait que je travaille de 20 heures à 22 heures pour être sûr de m'endormir au plus tôt à 3 h du matin [...] j'ai découvert que l'insomnie était chez moi uniquement la conséquence de mon travail en pleine digestion, qu'en me réveillant la nuit je pouvais non seulement travailler impunément de façon intensive, mais que ceci m'aidait même à me rendormir. Depuis ce moment (c'était, je crois, à la fin de l'année 1901), mon travail a pris une forme tout à fait régulière [...] je me suis aperçu que je travaillais mieux non pas au cours de la première heure, mais de la 2^e, 3^e ou 4^e, après avoir pris de la vitesse, et par conséquent cela ne valait pas la peine de commencer quand j'avais devant moi une heure et demie seulement. Après le bureau, j'allais me promener, je cherchais des gravures, etc. Tout de suite après le dîner, je me couchais ; ensuite, si la nuit était très bonne (mais c'est exceptionnel chez moi) je me réveillais parfois à 4 h, mais d'habitude à 1 h déjà (et parfois même avant) ; alors je me mettais à mon bureau pendant environ quatre heures ; ensuite, après avoir bu de la camomille, je me rendormais encore pendant environ 2 à 3 heures ; en tout, cela faisait 6 à 7 heures de sommeil, ce qui est même trop pour moi [...] pas toujours aussi régulier, parfois je dormais moins, et parfois plus ; après m'être recouché à 5 h, souvent je me réveillais à six heures et demie, avec le sentiment de ne pas pouvoir me rendormir, et je me mettais de nouveau au travail, ce qui me donnait cinq heures de travail ou plus⁴¹⁶.

⁴¹⁰ *Le Temps*, 26 février 1895.

⁴¹¹ Collection privée.

⁴¹² CZA, A408/29, Marguerite Donzé, janvier 1925. Marguerite Donzé correspond avec Marguerite Nageotte.

⁴¹³ CZA, A408/183, Léon Pierron, juin 1929.

⁴¹⁴ CZA, A408/269, Gutenbaum, 3 février 1932.

⁴¹⁵ CZA, A408/229, 18 janvier 1908.

⁴¹⁶ Eva Telkes-Klein, « La genèse d'*Identité et réalité*... », *Revue d'histoire des sciences*, Tome 63-1, janvier-juin 2010, p. 275-276.

D'autres soucis de santé émaillent sa vie, à commencer par une fracture de la jambe ; il a alors une bonne trentaine d'années et apprécie ce repos forcé. Peu après ses cinquante ans, c'est un « mal "cardiaque" » qui l'affecte et il commence à sentir que ses « forces physiques diminuent », il est essoufflé et ne peut plus « monter aucun escalier⁴¹⁷ ». Puis, sans compter les gripes qui le tiennent alité, il souffre gravement les dix dernières années de sa vie : on lui détecte un abcès tuberculeux en mai 1923, avec une aggravation en fin d'année. Au mois de septembre 1924, un zona se déclare à la jambe droite, avec de véritables souffrances. Il fait de longs séjours en montagne, où Leysin lui offre l'ensoleillement qui a fait sa réputation, avec les sanatoriums du docteur Auguste Rollier, déjà vanté par Jean Nageotte en 1914⁴¹⁸. Meyerson y passe l'été en 1923, il y retourne l'hiver suivant. La description de ses journées de cure, où il « [se] couche, comme tout le monde ici » après avoir « fait du soleil jusque vers 10 heures⁴¹⁹ » ne manque pas d'évoquer *La Montagne magique* : « nous observons ici, de 1h1/2 à 3h1/2, le silence et [que] ma voisine (qui est passablement nerveuse) trouverait sans doute à redire, si nous commençons notre entretien à 2h. Donc, si cela vous est indifférent, venez plutôt à 3h.1/2 ou 4h⁴²⁰. » Il se plaint d'avoir peu de loisir et trouve la cure chronophage⁴²¹.

Mais il s'avère que l'altitude ne lui convient pas et « certainement a été pour beaucoup dans l'aggravation du mal », aussi est-ce alors à Vevey, sur les rives du lac Léman, qu'il poursuit ses cures : il reçoit un traitement électrique qui le soulage, sans toutefois lui permettre de tenir la plume lui-même⁴²². Sa nièce Jeanne, venue passer un mois d'été, reste en Suisse quelques mois pour le soigner et l'aider dans son courrier⁴²³. Lors de ses séjours à Leysin, il lie connaissance avec le docteur Louis Vauthier, qui conçoit l'idée d'un sanatorium universitaire international. Avec sa femme, il sollicite, en 1927-1928, le soutien de Meyerson et de ses relations dans le milieu universitaire pour réaliser son dessein⁴²⁴. Mais le projet n'aboutit pas.

Quand, à la fin de 1924, Høffding, son aîné de seize ans, lui annonce son mariage avec sa secrétaire, Meyerson le félicite pour sa jeunesse alors que lui, de son côté, « rentre dans le monde des vivants » après son zona⁴²⁵. Quoi qu'il en soit, à la souffrance physique qui l'incite après coup à écrire « au printemps 1925, sortant enfin peu à peu de cette longue torture de l'affreux zona⁴²⁶ » s'ajoute le sentiment d'être loin de ce qui se passe, même s'il reste actif pendant ses séjours – corrigeant des épreuves, donnant des conférences ou participant même à une réunion de la Société romande de philosophie. Des amis lui rendent visite, d'autres, qui dirigent des revues, le sollicitent pour rédiger des comptes rendus, tous lui adressent leurs articles. Mais le sentiment de la distance demeure. Lors des manifestations à l'occasion de la parution du numéro spécial du trentenaire de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, il déplore auprès de Xavier Léon de n'avoir « aucune idée de ce qui s'était fait [...]. Toujours est-il qu'en cette occasion la disgrâce que constitue pour moi la maladie et l'éloignement de Paris qu'elle entraîne à sa suite, me devient particulièrement et très amèrement sensible⁴²⁷. »

Ses amis de longue date, Marie et Jean Nageotte, tous deux médecins, le docteur Arnold Netter, dreyfusard et membre actif de l'Alliance israélite universelle, suivent l'évolution de sa santé et le conseillent dans ses soins. Sans doute l'un d'eux lui recommande-t-il le docteur Auguste Tournay, qui le suit à partir de 1925⁴²⁸.

⁴¹⁷ CZA, A408/200, lettre à Haffkine, 23 avril 1915.

⁴¹⁸ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 687. La santé de Marguerite, la plus jeune des filles Nageotte, nécessite un séjour à Leysin en 1914. Sans doute, outre la renommée du docteur Rollier, le succès de ce séjour est-il à l'origine du choix de Meyerson.

⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 667.

⁴²⁰ *Ibid.*, p. 675.

⁴²¹ Bibliothèque Méjanès, fonds Reinach, boîte 107, 4 février 1924.

⁴²² CZA, A408/ 6, lettre à sa sœur Frania, 30 décembre 1924.

⁴²³ CZA, A408/113,

⁴²⁴ CZA, A408/ 153, 30 mai et 3 août 1927, 6 février 1928

⁴²⁵ Frithiof Brandt, Hans Høffding et Jean Adigard des Gautries (éd.), *Correspondance entre Harald Høffding et Émile Meyerson*, Copenhague, Einar Munksgaard, 1939, p. 78.

⁴²⁶ CZA, A408/ 100, Henri Sée, 31 juillet 1931.

⁴²⁷ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 378.

⁴²⁸ CZA, A408/177.

Il rentre enfin à Paris, au début du mois de janvier, et soigne sa tuberculose osseuse ; il est encore en mesure de travailler quatre à cinq heures par jour, mais sort peu « [s]a santé laissant depuis des années à désirer et les heures les plus propices sont pour [lui] celles du matin ou l'après-midi après cinq heures⁴²⁹ ». Mais son état de santé se détériore et lui impose de dormir l'après-midi tout en s'efforçant de continuer à travailler trois heures et demie à quatre heures par jour. Son sommeil s'améliore même par rapport aux années précédentes⁴³⁰ ; cependant, au début de l'été 1933, il subit une opération « bien réussie⁴³¹ ». Sa santé décline doucement, il s'éteint le 2 décembre suivant.

Émile et les siens

Célibataire, Émile est présent dans l'éducation de ses neveux et nièces, les enfants de sa sœur Henriette, n'hésitant pas à prendre conseil auprès de son ami Désiré Roustan, alors professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, pour soutenir Pierre et Jeanne au moment du baccalauréat⁴³². Il fonde beaucoup d'espoir lors de l'arrivée en France de son petit cousin Ignace Meyerson, en décembre 1906, après un semestre d'études de chimie en Allemagne. Meyerson se voit le mentor de ce tout jeune homme de dix-huit ans. Émile espère jouer auprès de lui le rôle de père spirituel et le guider dans ses études et dans les sphères parisiennes. Ignace poursuit ses études, à la faculté de médecine, de 1909 à 1916, étudiant auprès de Jean Nageotte, et du collègue et ami de ce dernier, Philippe Chaslin, il est nommé externe des hôpitaux de Paris en 1909 et délégué dans les fonctions d'interne en 1916. Parallèlement, il suit des cours pour obtenir une licence ès sciences naturelles (1913), et une licence ès lettres en philosophie (1918). Ensemble ils vont écouter des conférences qui peuvent donner l'occasion d'échanges de petits mots :

Émile : Dire que ce monsieur si peu drôle a le culot de se prénommer Charlot !

Ignace : Qu'est-ce que Janet pense de cette nouvelle « Christian science » ?

Émile : Il s'en moque !⁴³³

Parfois, Ignace joue sur la distraction de ses interlocuteurs qui confondent les deux Meyerson : ainsi en est-il de Georges Dwelshauvers, écrivain et médecin belge, précédemment rencontré à la Sorbonne mais « qui a fait une synthèse de nous deux et serait content de “ me revoir ” ! [...] Je l'ai informé de son erreur et lui donne rendez-vous avec moi demain samedi à 6 heures, “ s'il veut se contenter du neveu ”⁴³⁴. »

Dès le 11 août 1914, Ignace s'engage dans l'armée française où il est versé dans la sixième section d'infirmiers militaires : il se plaint à Émile des « chambrées de cinquante immondes grabats, malodorantes, sales, [avec] quelques heures de corvées (légumes à éplucher par ex.) [et] le reste du temps, l'oisiveté complète, l'attente morne⁴³⁵ ». Sans perdre de temps, Meyerson contacte l'un des frères de Bernard Lazare, le médecin Armand Bernard, alors aide-major à l'hôpital militaire de Châlons-sur-Marne, lui recommandant Ignace qu'il aime comme son fils. Ignace est immédiatement affecté à l'hôpital de Chalons, et nommé médecin auxiliaire. Mais, de santé « peu solide », il est rapidement réformé (juillet 1915) pour se retrouver médecin interne à la Salpêtrière « auprès de mon ami Nageotte⁴³⁶. » Des différends intellectuels apparaissent qui n'empêchent pas les sentiments. Ignace ne manque pas d'affection pour Émile : les quelques mots qu'il ajoute à la fin d'une lettre que Jean Piaget adresse à Meyerson sont éloquents dans leur spontanéité :

⁴²⁹ *Ibid.*, p. 775.

⁴³⁰ Émile Meyerson, *Mélanges* ..., p. 23.

⁴³¹ CZA, A408/100, Henri Sée, 9 juillet 1933

⁴³² CZA, A408/269, 16 juin 1916.

⁴³³ CZA, A408/67, s. l. n. d.

⁴³⁴ CZA, A408/26ç, 12 août 1921.

⁴³⁵ CZA, A408/181, lettre à Armand Bernard, 13 août 1914 et Émile Meyerson, *Lettres françaises*, lettre d'Ignace Meyerson, p. 519.

⁴³⁶ CZA, A408/269, 20 décembre 1915, Émile Meyerson à sa famille en Pologne.

je suis ici comme un coq en pâte, comme un enfant en couveuse, comme un poisson dans l'eau, comme une grenouille dans une mare, comme un aigle à 3000 mètres, comme un ver de terre dans du sable marin, comme une guêpe dans un pot de miel, comme le lac Léman en Suisse⁴³⁷.

Mais Émile ne peut pas considérer Ignace comme le fils qu'il souhaitait voir en lui ni comme le disciple qu'il aurait voulu former.

Ignace n'est pas le seul souci de Meyerson pendant la guerre qui donne lieu à plusieurs réactions de sa part, à la fois sur le plan personnel et familial, mais aussi sur le plan public et politique. Toutes les informations qu'il reçoit à propos de la situation en Pologne sont une source d'inquiétude sur le sort de sa famille. Les moyens de communication étant difficiles, il recourt aux services de la Croix-Rouge pour échanger des nouvelles. Plusieurs personnes interviennent pour assurer l'échange de courrier : à partir du mois de septembre 1916 et jusqu'au mois de juillet 1917, les lettres parviennent *via* Genève par l'intermédiaire de Messieurs Auerbach⁴³⁸, qui reçoit les lettres d'Émile pour les envoyer à ses parents en Pologne, et Tschernowitz qui les transmet. Mais pendant des mois – entre juillet et octobre 1916 – il reste sans nouvelles. Pour répondre aux exigences de la censure, Meyerson rédige ses lettres en français avec traduction en allemand. Mais en juillet 1917, Tschernowitz, qui sert d'intermédiaire, avise Meyerson qu'Auerbach lui a annoncé qu'il est désormais interdit de transmettre le courrier. Meyerson s'enquiert auprès de Tschernowitz pour savoir comment rester en contact avec sa famille : ce dernier reçoit les lettres et lui en indique la teneur, en précisant la date d'expédition de la lettre d'origine⁴³⁹. Un an plus tard, il contacte Léon Blum :

pour le cas où vous aidez (*sic*) des personnes influentes que vous connaissiez, pourriez faire quelque chose dans cet ordre d'idée, de noter que mes parents aussi bien que ma sœur et son mari (le Dr. Arnstein) habitent à Lublin, 2, rue Złota, et que bien entendu, j'éprouverai une gratitude infinie pour tous ceux qui auront contribué à protéger la vie et la fortune des miens et à leur venir en aide, je vous serais ainsi infiniment reconnaissant de m'en donner des nouvelles dès que cela sera possible. Je vous serais reconnaissant de communiquer de qui précède notamment à M. Léon Pollak (neveu de M. Sandi, le membre de notre Comité central).

Blum peut rassurer Meyerson quelque quatre mois plus tard⁴⁴⁰.

Le collectionneur

C'est, semble-il, au cours des années 1890, que Meyerson commence à constituer « la plus grande collection de gravures polonaises » et exprimer aussi son patriotisme. Il est fier de sa collection qui compte plusieurs centaines de gravures, estampes et eaux-fortes, représentant les héros polonais tels que Thadéus Kosciuszko ou le Prince Poniatowski, des paysages et des costumes nationaux. Les guerres napoléoniennes figurent parmi ces richesses, avec des œuvres d'Auguste Raffet et d'Hyppolite Bellangé, connus pour leur talent de représentation des faits militaires.

Une lettre à sa famille conte comment le goût des gravures lui est venu, au hasard d'une promenade : « j'allais me promener pour voir les expositions quand j'étais trop fatigué pour la philosophie⁴⁴¹ », promenade au cours de laquelle il découvre une gravure représentant des lanciers napoléoniens dans les montagnes de Samosierra.

Conscient, dès l'hiver 1907-1908, de l'importance de sa collection polonaise qui, d'après lui, compte mille deux cents gravures de « sujets polonais », il aimerait organiser une exposition à Lublin. Tout en présentant ce projet, il envisage les difficultés de sa réalisation — avec la question du transport, de la douane, de l'assurance ainsi que « l'incertitude générale de la situation là-bas » — qui effectivement ne se concrétise pas⁴⁴². Il confie, nous l'avons vu, qu'il souhaiterait même que sa collection, soit déposée

⁴³⁷ CZA, A408/130, 10 septembre 1925.

⁴³⁸ Est-ce ce même Auerbach qui avait conseillé Meyerson pour des placements en 1904 ? Voir p. 73.

⁴³⁹ CZA, A408/134.

⁴⁴⁰ CZA, A408/134, 18 juillet et novembre 1916.

⁴⁴¹ CZA, A408/229, s. l. n. d.

⁴⁴² *Ibid.*

après sa mort, dans une bibliothèque ou un musée de sa ville natale⁴⁴³. Mais de son vivant, il a plaisir à « garder cette collection chez [lui] et l'enrichir. » Ainsi l'année suivante, se laisse-t-il tenter quand André Spire lui signale deux gravures trouvées chez Henri Grosjean : une *Tête de Juif* d'Albert Durer pour le prix de quatre vingt francs, et *Les Juifs à la synagogue* de Rembrandt, pour soixante francs⁴⁴⁴. Il acquiert cette dernière, dont le thème est familier chez Rembrandt, pour une somme relativement importante par rapport à ses dépenses mensuelles qu'il évalue à mille francs par mois⁴⁴⁵.

La collection de gravures de Meyerson est connue, elle attire l'attention, on en emprunte des pièces pour une exposition ou pour l'illustration d'un article. Ainsi découvre-t-il incidemment qu'il est victime, en 1919, de la disparition – sans doute momentanée – de deux gravures de Norblin prêtées au Louvre⁴⁴⁶. Meyerson suggère au conservateur du musée du Petit Palais d'utiliser pour illustrer un article en préparation deux de ses estampes prêtées au Louvre. Quand l'illustrateur, Camille Gronkowski, se présente au Louvre pour photographier un portrait de Norblin par lui-même et une gravure nommée « Élection royale », il s'avère impossible de retrouver le portefeuille d'estampes.

Meyerson est invité à confier des gravures dans le cadre de l'Exposition franco-polonaise organisée par le Musée des Arts décoratifs au début de l'année 1919. Y sont montrés des articles et des souvenirs de l'épopée napoléonienne et de la guerre de 1814. On y remarque sa collection de Norblin qu'on souhaite montrer à l'imprimeur d'articles Daniel Jacomet.

À l'occasion de cette exposition, Meyerson dresse un inventaire de sa collection, répartie dans deux cartons. Il dénombre un total de soixante-huit œuvres de Norblin, eaux-fortes, encadrées ou sous une autre forme... ainsi que cinquante-quatre gravures dans le petit carton et cent vingt-neuf dans le grand, avec également des albums de chansons, des brochures (« estampes allégoriques », « oraison Stanislas »), trois Némésis, une poésie illustrée et un autographe⁴⁴⁷. Il en fait la liste par catégories, telles que « Rois » avec de nombreuses gravures représentant les rois et reines de Pologne, ou, dans le registre des figures importantes, outre Poniatowski et Kosciusko, véritables héros aux yeux des Polonais, une série de personnages majeurs avec, parmi ses Copernic, une gravure de Dandeleau ; autres catégories : les séries « Costumes » ou « Actualités », avec une description ou le titre et la date. Par exemple parmi les Norblin, nous citons « Femme et homme tenant une pique », 1775, « Alexandre et Diogène », « Élection de Piast », 1777, « Rois Mages » ou « Résurrection de Jésus ». Parmi les pièces de sa collection, une gravure de Martial de 1860 intitulée « Partie de la Petite Pologne (boulevard Malesherbes) ». Quand Meyerson en fait-il l'acquisition ? Quand lui-même habite boulevard Malesherbes, entre 1907 et 1910 ?

Amis d'une vie

La vie parisienne ne se conçoit pas sans les sorties entre amis. Meyerson a vite fait de se plier à cette coutume, il retrouve ses groupes d'amis et reprend le chemin des rencontres dans les cafés. Ces rencontres donnent lieu à des amitiés avec plusieurs des habitués du cercle de Moréas. En premier lieu, entre le poète et le philosophe : une photographie de Moréas, en bonne place dans la bibliothèque de Meyerson, illustre leur amitié, alors que le poète l'a immortalisée dans l'*Æmilius* d'une de ses *Stances*⁴⁴⁸. Aucune trace d'échange épistolaire entre eux, mais Moréas est réputé ne pas ouvrir son courrier et n'écrire que pour fixer un rendez-vous ou demander un renseignement⁴⁴⁹. Par contre, après

⁴⁴³ CZA, A408/269, testament, 7 janvier 1925.

⁴⁴⁴ CZA, A408/277, André Spire à Meyerson, 21 décembre 1909.

⁴⁴⁵ Cf. Eva Telkes-Klein, « La genèse d'*Identité et réalité* (1908) à travers une lettre d'Émile Meyerson à sa sœur », *Revue d'histoire des sciences*, Tome 63-1, janvier-juin 2010, p. 261

⁴⁴⁶ Jean-Pierre Norblin de la Gourdain (1745-1830), peintre et graveur majeur de son époque. Installé en Pologne, il se fait naturaliser Polonais et s'illustre dans la représentation des événements marquants de l'histoire de la Pologne. De retour en France, il s'attache aux batailles napoléoniennes.

⁴⁴⁷ CZA, A408/167.

⁴⁴⁸ Jean Moréas, « Églogue à *Æmilius* », *Poésies (1886-1896) Le Pèlerin passionné, Énone au clair visage & Sylves*, Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1898.

⁴⁴⁹ Robert A. Jouanny, *Jean Moréas écrivain français 1878-1910, étude biographique et littéraire*, thèse pour le doctorat ès lettres, présenté à la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Toulouse, 1969. Cependant, Jouanny édite les *Cent soixante-treize lettres de Jean Moréas à Raymond de La Tailhède et à divers correspondants*, Paris, Lettres Modernes, 1968.

des doutes inscrits dans les ratures de son testament, Moréas désigne Meyerson comme exécuteur testamentaire alors que dans un premier temps il avait pensé au poète Raymond de La Tailhède⁴⁵⁰. Quelques documents, dans les archives de Meyerson, attestent de son rôle : le compositeur Henri Vasseur s'adresse à lui, selon les indications de maître Thouvenot, dépositaire du testament de Moréas, pour se « faire donner l'autorisation de faire éditer et jouer ces [...] œuvres⁴⁵¹. » En 1925, il est sollicité par le directeur-typographe de « À l'enseigne de la Belle Édition » qui souhaite faire une édition complète des œuvres de Moréas et se trouve bloqué par un certain Durand, un autre familier du cercle, qui « refuse d'exécuter les dernières volontés de Moréas⁴⁵² ». De même Meyerson est-il invité par le comité fondé pour élever un monument à la mémoire de Jean Moréas à la première réunion, en janvier 1927, pour prendre « les décisions pour la réalisation aussi rapide que possible [du] projet⁴⁵³. » De fait, ce dernier n'aboutit que beaucoup plus tard, en 1962, avec le buste dû à Georges T. Maltero installé à Paris dans le square des Poètes. Débutées dans les années 1880, ces rencontres se poursuivent au fil des années. En juin 1908, Dubreuilh recommande à Meyerson de venir « plutôt au Steinbach vers 10h, car le jeudi le Balzar est encombré de buveurs qui font un bruit d'enfer et il est difficile d'y causer⁴⁵⁴. » Après la mort de Moréas, les lieux changent, les rencontres se font plutôt au Weber, mais toujours le soir, aux alentours de dix heures ou minuit.

Autre amitié née dans le cercle de Moréas, le lien avec Souday, Dubreuilh et Desrousseaux : ce dernier dénombre quarante ans de relation amicale dans sa notice nécrologique⁴⁵⁵. Cette amitié est un bon exemple de l'entrecroisement des sphères sociales : l'ami de quarante ans fréquente le cercle de Moréas en même temps qu'il donne du « cher camarade » à Reinach, sans oublier ses relations dans le monde socialiste. Outre ces réunions de « parlotte⁴⁵⁶ », leur relation se traduit en rendez-vous pour déjeuner ou dîner, chez Ledoyen ou au Pavillon d'Armenouville, ou encore Souday, journaliste au *Temps*, chargé des critiques, cède-t-il ses invitations au théâtre s'il est occupé par ailleurs. Il lui arrive aussi d'inviter Meyerson à le « rejoindre mercredi aux Bouffes Parisiennes, rue Monsigny, loge 31 ? C'est une répétition générale. La pièce sera peut-être idiote, mais on aura toujours les entr'actes⁴⁵⁷. » La relation évolue au fil des ans, vient le temps des invitations à domicile, chez l'un ou l'autre : Souday invite « demain dimanche soir, sans aucune espèce de cérémonie ? On se mettra à table vers 7 h1/2. Il n'y aura que quelques amis intimes, dont Dubreuilh et Desrousseaux. Le veston est de rigueur⁴⁵⁸. » Il emprunte également des livres à Meyerson pour alimenter sa chronique « Les livres ». C'est lui qui rédige le compte rendu d'*Identité et réalité* que Meyerson attend « avec quelque impatience » comme il lui avoue après l'avoir lu dans le journal du 10 mars 1909, lors d'un voyage en Russie⁴⁵⁹. Souday y souligne l'érudition, le don naturel de pénétration et d'invention, et cite la « réfutation de l'empirisme positiviste » et la « démonstration de l'impérieux instinct qui pousse notre esprit vers la recherche des causes » pour ne se satisfaire que « dans la constatation d'une identité ». Après un rappel rapide du principe de Carnot, il montre comment Meyerson l'utilise pour élaborer sa théorie⁴⁶⁰. De même Souday ne manque-t-il aucune occasion de rendre hommage à son ami et de faire référence à ses travaux. Que ce soit dans un compte rendu de la réimpression de *L'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* de Paul Valéry, où Souday explique qu'« on ne rend intelligible que ce que l'on ramène à l'identité » et trouve moyen de citer son ami en rappelant que d'après Meyerson « il ne reste pas dans la réalité un élément irréductible et irrationnel⁴⁶¹ » ou dans son feuilleton régulier à propos de l'ouvrage de Paul Bourget *Nouvelles pages de critique et de doctrine*⁴⁶². À la mort de Souday, en juillet 1929, Paul Valéry adresse une lettre ouverte au directeur du *Temps* et ne manque

⁴⁵⁰ *Ibid.* p. 506 et 591.

⁴⁵¹ CZA, A408/153, Henri Vasseur, 3 février 1920.

⁴⁵² CZA, A408/11, François Bernouard, 3 décembre 1925.

⁴⁵³ CZA, A408/122, Jean Royère, 19 janvier 1927.

⁴⁵⁴ CZA, A408/32, carte pneumatique, 11 juin 1908.

⁴⁵⁵ *Le Populaire*, 5 décembre 1933, p. 4.

⁴⁵⁶ CZA, A408/32, lettre de Gaston Dubreuilh, s. d.

⁴⁵⁷ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 864.

⁴⁵⁸ *Ibid.*, p. 863.

⁴⁵⁹ *Ibid.*, p. 861.

⁴⁶⁰ *Le Temps*, 3 mars 1909, p. 3.

⁴⁶¹ *Ibid.*, 2 août 1920.

⁴⁶² *Ibid.*, 21 septembre 1922.

pas de rappeler que Souday « a été l'un des rares critiques qui se soient employés à faire connaître au public l'œuvre profonde que M. Émile Meyerson a consacrée à l'analyse de la pensée scientifique⁴⁶³ ». Les exemples ne manquent pas, comme à propos de l'ouvrage collectif *Vingt-cinq ans de littérature française*, pour la période 1895-1920, avec l'analyse des courants de la philosophie que rédige Pierre Lasserre, où il met Meyerson « à son rang, parmi les premiers philosophes contemporains⁴⁶⁴. » Souday va même jusqu'à citer son ami dans un article consacré au cinquantenaire de la Société mathématique de France et à l'enseignement des mathématiques : pour Meyerson, les programmes de l'enseignement secondaire pourraient se limiter aux mathématiques et au Latin !

Lors de la parution du livre de Balfour *Theism and Humanism*, le chroniqueur discute avec Meyerson, fin janvier 1916, pour savoir qui serait susceptible de se charger d'un compte rendu. Meyerson s'enquiert auprès de son ami, le philosophe Désiré Roustan, « qui, dans le cas où *Le Temps* voudrait un article sur Balfour serait disposé à le fournir⁴⁶⁵. » Le principe en est acquis, l'article paraît le 10 mai 1916. Roustan commence par faire l'éloge de l'homme d'État qui parvient à s'abstraire pour se consacrer à ses travaux de philosophe. Il rappelle que Balfour s'inspire d'*Identité et réalité* pour étudier les tendances intellectuelles de la science⁴⁶⁶.

Désiré Roustan fait partie des proches de Meyerson, mais il s'agit là d'une sorte de mentor qui, outre les discussions philosophiques et les rencontres amicales en famille, l'initie aux codes en vigueur dans le monde universitaire. Ainsi est-ce à lui, alors professeur de philosophie, que Meyerson s'adresse quand il se demande s'il doit recommander sa nièce Jeanne, « candidate moyenne », au baccalauréat : doit-il écrire aux membres du jury⁴⁶⁷? Roustan prête des livres à Meyerson, discute du « réalisme » de Schelling. Meyerson lui lègue la moitié de ses livres de philosophie, l'autre moitié étant destinée à Ignace Meyerson.

L'entrée en philosophie se traduit également par des relations de confiance et d'échanges sincères. Ainsi en est-il avec Lucien Lévy-Bruhl, qui discute régulièrement le samedi en fin de matinée avec Meyerson. Il ne manque pas de prendre des nouvelles pendant les séjours de Meyerson à Leysin en téléphonant presque tous les jours à sa sœur et ses nièces.

Mais parfois, les questions politiques font obstacle à la poursuite de relations sereines. Ainsi, avec Louis Dumur, l'amitié de quarante ans a-t-elle été assombrie par des différends qui ont stoppé les échanges : correspondance et rencontres s'arrêtent au cours de l'hiver 1925. L'année suivante, Dumur prend cependant la peine de féliciter Meyerson pour son élection comme membre de l'Académie des Sciences morales et politiques. En 1933, sachant son vieil ami alité et condamné, Meyerson lui rend visite. À la nouvelle de sa mort, Meyerson, ne connaissant pas la famille de Dumur, adresse une lettre de condoléances à leur ami commun, Alfred Valette, le directeur du *Mercure de France*.

Alité depuis quelque trois mois (voies urinaires — je suis dans ma 75^e année !), ce n'est que ce matin que j'ai appris la mort de Dumur et n'ai donc pu même envoyer des fleurs. Et ne connaissant personne de sa famille, ce n'est qu'à vous, cher ami, qui étiez le plus proche de lui, que je puis dire combien profondément cette disparition me bouleverse et m'attriste. Nous étions amis depuis quarante ans, et après un silence de plusieurs années (la politique, hélas !) nous avons renoué pendant son séjour à la clinique, où je suis allé le voir plusieurs fois. Je le savais condamné, mais le coup ne m'en est pas moins réel. [mots illisibles] que ma vieillesse ait éprouvé. Je suis incapable de continuer cette lettre. Transmettez, je vous prie mes très profondes condoléances à tous ceux qui vous paraîtront indiqués pour les recevoir et croyez-moi votre très cordialement dévoué. C'est vraiment une partie de ma jeunesse et de ma maturité que l'on a enfermée dans sa tombe⁴⁶⁸.

La vie sociale et intellectuelle

Les relations entre scientifiques, philosophes, hommes de lettres ou hommes politiques se diversifient parfois par la fréquentation des familles respectives. Une lettre de Bergson à Salomon Reinach, son

⁴⁶³ *Ibid.*, 8 juillet 1929, p. 1, Paul Valéry, « Souvenirs de Paul Souday ».

⁴⁶⁴ *Ibid.*, 11 novembre 1926.

⁴⁶⁵ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 871.

⁴⁶⁶ *Le Temps*, 10 mai 1915.

⁴⁶⁷ Émile Meyerson, *ibid.*, p. 804-805.

⁴⁶⁸ CZA, A408/153, Meyerson à Valette, 1^{er} avril 1933.

condisciple de lycée et à l'École normale, nous apprend que sa fille « reçoit ses amis » et que « Mlle Brauman a [...] écrit à [l]a fille [de Bergson] que [la] jeune nièce [de Reinach] se joindrait avec plaisir aux quelques amies qui viendraient passer la soirée et s'amuser un peu chez [eux]⁴⁶⁹. » Il ajoute qu'eux-mêmes n'ont pas laissé les bals jouer un grand rôle dans leur existence, même si en l'occurrence il ne s'agit pas là d'un bal mais d'une simple réunion amicale ! Quand Jeanne et son frère Pierre préparent leur baccalauréat avec le soutien bienveillant de leur oncle chez qui ils s'installent, il leur arrive de rencontrer les enfants des collègues ou amis d'Émile. C'est ainsi que Jeanne se lie d'amitié avec Lise, la fille aînée des Nageotte. Ultérieurement, lorsqu'elle prend soin de son oncle en Suisse, elle vient à faire connaissance de la fille de Maurice Millioud⁴⁷⁰ et entretient avec elle des relations amicales, faites de déjeuners et de promenades. Quelques années plus tard, elle rencontre Pierre Bourgeois, fils d'un publiciste et neveu de Langevin. On peut imaginer que cette rencontre s'est faite chez Meyerson ou l'une de ses connaissances. Le *Figaro* du 17 février 1928 annonce leurs fiançailles. Le mariage a lieu une semaine plus tard à la mairie du 8^e arrondissement, Meyerson et Langevin font partie des témoins majeurs⁴⁷¹. Enfin, Meyerson recommande à son ami géographe Camille Vallaux de prendre sa nièce Jeanne, « charmante et douée pour les langues », comme collaboratrice. Jeanne, jugée « travailleuse et dévouée⁴⁷² », est engagée.

La vie sociale se traduit en diverses invitations : il déjeune ou dîne fréquemment chez ses amis Nageotte, chez les Roustan, les Souday ou chez Sylvain Lévi. Ce dernier, qui habite dans le 5^e arrondissement, l'invite même chez son beau-frère, médecin,

[...] c'est à côté de chez vous. Voulez-vous m'y rejoindre vers sept heures. ? Avertissez seulement le valet de chambre en entrant, car c'est l'heure de la consultation du Dr Isch-Wall demain, et vous iriez autrement attendre votre tour au salon. Nous pourrions nous isoler tout à notre aise avant le dîner (qui n'est guère servi avant huit heures)⁴⁷³.

Les conversations portent tant sur des points à éclairer pour l'écriture – comme les explications qu'il demande à Sylvain Lévi sur les Jainas⁴⁷⁴ – que sur les affaires juives. Rive droite, on le trouve chez l'un ou l'autre des frères Reinach, rue de Traktir chez Salomon ou avenue Van Dyck, chez Joseph, il va chez les Lazare, rue Juliette Lamber, ou encore chez les Brunschvicg, invité par son épouse Cécile Kahn, active dans la lutte pour l'égalité des droits sociaux et politiques des femmes et pendant la guerre⁴⁷⁵. Les Léon l'invitent pour des repas amicaux avec des collègues – Job, Boutroux, Bergson, Durkheim, Delbos, Lévi, Langevin, Perrin, Brunschvicg, Le Roy et Delacroix — ou à l'occasion de la visite d'hôtes de passage, comme le philosophe Hermann Cohen, l'homme politique anglais Stanley Baldwin ou encore le mathématicien Federico Enriques, même s'il n'a « plus de place libre à ma table et je ne puis, à mon regret, vous inviter à déjeuner. Mais je vous traite en ami et vous demande de bien vouloir venir prendre votre café à la maison vers 2h, en allant au bureau⁴⁷⁶ ». Xavier Léon ne manque pas de prévenir son ami quand il arrange un repas avec Babbit, professeur d'échange de Harvard, ou avec Wladyslaw Kozlowski, professeur de philosophie, spécialiste de la théorie et de la méthodologie en science, qui enseigne aux universités de Bruxelles, Genève et, après l'indépendance de la Pologne, à l'université de Poznan, et partage avec Meyerson l'amour de la Pologne à laquelle il consacre un ouvrage en 1923⁴⁷⁷. Il déjeune aussi dans leur maison de Pontault-Combault, dès le mois de juin 1913. Sans doute, Meyerson participe-t-il aussi aux rencontres et discussions du salon que Xavier Léon et sa femme Gabrielle tiennent chez eux, à Paris, ou encore au dîner qu'organise Daniel Halévy, « sous

⁴⁶⁹ Bibliothèque Méjanès, fonds Reinach, boîte 12, 26 février 1923.

⁴⁷⁰ Ce professeur de sociologie à l'Université de Lausanne rend de fréquentes visites à Meyerson et l'introduit auprès du directeur de la bibliothèque cantonale de Lausanne pour qu'il puisse emprunter des livres. Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 668.

⁴⁷¹ *Le Figaro*, 17 février 1928, acte de mariage de Jeanne Brauman et Pierre Bourgeois, 24 février 1928. Renseignements aimablement communiqués par Monsieur Emmanuel Jourquin-Bourgeois.

⁴⁷² CZA, A408/184, s. l. n. d.

⁴⁷³ CZA, A408/231, 31 mai 1907.

⁴⁷⁴ CZA, A408/267, dédicace de Meyerson pour *Identité et réalité*.

⁴⁷⁵ *Archives juives*, n°45/1, 1^{er} semestre 2012, 131-134.

⁴⁷⁶ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 344.

⁴⁷⁷ Wladyslaw Mieczyslaw Kozlowski, *Les Idées françaises dans la philosophie nationale et la poésie patriotique de la Pologne*, Paris, Aubert, 1923.

huitaine », et qui réunit déjà Weber et ses amis Valéry et Benda « que les idées intéressent autant que leur art⁴⁷⁸. »

Le monde des arts connaît Meyerson, le consulte et, nous l'avons vu à propos de sa collection de gravures, l'invite à participer à diverses manifestations, au-delà de l'intérêt pour ses gravures. Il est sociétaire de la Société populaire des beaux-arts⁴⁷⁹. De même Victor Basch, l'un des fondateurs de l'Association pour l'étude des arts et les recherches relatives à la science de l'art, l'invite-t-il à participer, le 6 décembre 1932, à la première séance de travail, qu'il préside, de la section « Vocabulaire artistique et esthétique⁴⁸⁰. » Et Georges Bataille, au nom de la revue *Documents*, qui prépare un numéro consacré à Picasso, s'adresse à lui, comme à d'autres personnalités intéressées par les « choses les plus nouvelles » — Marcel Mauss, par exemple, exprime son admiration — pour connaître leur opinion relative à cet artiste⁴⁸¹.

Outre les discussions ponctuelles sur tel ou tel point philosophique en rapport avec les travaux de l'un ou l'autre de ses collègues, la vie intellectuelle se poursuit, Meyerson s'en tient aux mêmes références et, quand, en 1929, il rédige une préface pour le premier volume de la collection « Fontenelle », il demande à Léon Pierre-Quint de la soumettre à Salomon Reinach car « il ne voudrait pas qu'elle parut sans [son] approbation⁴⁸². » Il est vrai que Reinach est un des directeurs de la collection, mais c'est, surtout, le premier lecteur d'*Identité et réalité*, qui l'encourage à publier, même à compte d'auteur. Quand doit se tenir, au centre international de Synthèse, une séance de la section d'histoire des sciences pour « constituer le groupe français d'histoire des sciences » et discuter des rapports « sur l'enseignement de l'histoire des sciences en France » avant d'élire le « conseil du groupe et [...] des rédacteurs français d'*Archéion*⁴⁸³ », Aldo Mieli, directeur de la section d'histoire des sciences de la nouvelle Académie internationale d'histoire des sciences, ne manque pas de prier instamment Meyerson d'y participer. Un de ceux qui fréquentent occasionnellement le salon de Meyerson, Paul Masson-Oursel, indianiste rencontré grâce à Sylvain Lévi et directeur de la revue *La psychologie et la vie*, lance une enquête pour rechercher « par quoi diffère la pensée des adultes, entre la majorité légale et la vieillesse, par exemple de dix en dix ans ». Le questionnaire comporte quatre questions. Masson-Oursel note à la main « quelques mots de vous, sur votre expérience de l'expérience humaine nous seraient extrêmement précieux⁴⁸⁴. »

Le 23 septembre 1933, l'homme de lettres et journaliste au *Temps* Raymond Millet conclut son article sur l'attitude de l'Église par rapport à l'œuvre de Bergson par un hommage à Meyerson : « [...] il faudrait surtout montrer ce que doit à l'œuvre admirable de M. Émile Meyerson l'équilibre qui tend à s'établir, en France, entre les deux tendances éternelles de la raison : l'esprit scientifique et l'esprit métaphysique⁴⁸⁵. »

Autre marque de l'intégration de ce Polonais dans les diverses sphères du monde parisien : la mobilisation, le moment venu, c'est-à-dire en 1926, de ses nombreuses relations, littéraires et scientifiques, pour soutenir sa demande de naturalisation en apportant leur signature et affirmant l'importance de son apport à la culture française. Parmi ses soutiens, les familiers bien sûr, Nageotte, Langevin, Lévy-Bruhl, Brunschvicg, Delacroix, Lalande, Seignobos, Urbain, Hadamard, Herr, Parodi, Weber, Dumas, Caullery, et d'autres avec qui Meyerson n'a pas la même proximité, Robin, Janet, Meillet, Rabaud, Rouge, Vendryes, Le Roy⁴⁸⁶. Lalande le lui confirme : « [...] j'ai appris samedi que vous demandiez votre naturalisation, et j'ai été heureux de joindre ma signature à celle de plusieurs de nos collègues qui disaient combien vos ouvrages faisaient d'honneur à la production scientifique française⁴⁸⁷. »

⁴⁷⁸ CZA, A408/45, 8 mars 1921.

⁴⁷⁹ CZA, A408/167, 1914 et 1915.

⁴⁸⁰ CZA, A408/167, 28 novembre 1932.

⁴⁸¹ CZA, A408/167, 8 mars 1930.

⁴⁸² Bibliothèque Méjanes, fonds Reinach, boîte 124, 24 janvier 1929

⁴⁸³ CZA, A408/75, 24 avril 1931,

⁴⁸⁴ CZA, A408/75, 12 mars 1933.

⁴⁸⁵ Rappelons qu'en 1914, trois ouvrages de Bergson sont mis à l'*Index*, *Le Temps*, 23 septembre 1933.

⁴⁸⁶ Archives nationales, BB/11/9249 dossier 5526 X 26.

⁴⁸⁷ CZA, A408/60, 7 mai 1923.

CHAPITRE 8

LES AFFAIRES DE LA PALESTINE

Figure centrale dans le monde intellectuel parisien, Meyerson ne l'est pas moins dans ses activités de « directeur général, pendant un quart de siècle, de la *Jewish Colonization Association* et des Colonies Rothschild en Palestine ». Il lui semble important, à la fin de sa vie, de faire savoir que « loin de [se] désintéresser, en philosophe détaché des contingences, du sort du groupe ethnique dans lequel [il est] né, [il a] fait ce qu'[il a] pu pour améliorer ce sort⁴⁸⁸ ». Il se voue, en effet, au service de ses coreligionnaires⁴⁸⁹. Nous l'avons vu, dès la jeunesse, s'engager aux côtés des *'Hovevei Sion*. Lors de la conférence des sociétés palestiniophiles, qui se tient à Paris (10-15 janvier 1894), il est élu membre du comité central des *'Hovevei Sion* qui « sert de lien entre les sociétés qui se proposent de favoriser la colonisation en Palestine », aux côtés notamment de Zadoc Kahn et de Narcisse Leven, et désigné comme secrétaire. Cette assemblée s'attache à « fournir aux sociétés ou aux personnes qu'elles représentent toutes informations relatives à la colonisation en Palestine [...] à user de son influence pour imprimer la direction la plus profitable aux intérêts communs...⁴⁹⁰. » Meyerson, membre du comité d'études pour l'émigration des Israélites russes, est prié d'assister à la réunion du comité le 31 mai 1894⁴⁹¹. Si, au fil des ans, son activité personnelle au sein des diverses associations philanthropiques s'estompe du fait de son engagement à la *Jewish Colonization Association*, elle-même entreprise philanthropique vouée à améliorer le sort des Juifs et à leur installation en Palestine ou en Amérique latine, à soutenir diverses organisations par des contributions financières, Meyerson n'en reste pas moins généreux de son temps et de son argent. On le trouve ainsi membre de l'Association amicale et de patronage d'Israélites (carte de 1920) ou de l'Association consistoriale israélite de Paris (carte de 1922). Les milieux de l'immigration d'Europe centrale, qu'il fréquente dès son arrivée en France, mettent Meyerson en relation avec les personnalités marquantes et actives du monde juif, qui lui ouvre également les portes du monde parisien.

Entrée en politique « sioniste »

Bernard Lazare, encore lui, contribue à introduire Meyerson dans les sphères politiques. Ainsi en est-il de la première rencontre, le 17 juillet 1896, de Meyerson avec Theodor Herzl, rapportée dans le journal de ce dernier en date du 18 juillet 1896⁴⁹². Meyerson, qui à cette époque travaille encore à l'agence Havas, y apparaît comme lié aux « organisations sionistes françaises », et sceptique quant à la « capacité des Juifs à se livrer à l'agriculture. » De fait, à Paris, Meyerson fraye avec les milieux favorables à la colonisation juive en Palestine, et ce dès son installation en France. Dans le cadre des *'Hovevei Sion*, il rencontre le bactériologiste Waldemar Mordecai Wolff Haffkine, arrivé en France en 1889. Ensemble ils siègent à la direction du comité central des divers centres du mouvement – répartis dès l'origine principalement en Russie, pays d'origine, Allemagne, où Meyerson les rejoint, Autriche, Angleterre et en France – et agissent dans plusieurs organisations d'aide aux immigrés juifs⁴⁹³. Par le biais de ces diverses activités, Meyerson rencontre tout d'abord le grand rabbin de France Zadoc

⁴⁸⁸ CZA, A408/58, lettre à Gutenbaum, 19 janvier 1933.

⁴⁸⁹ Meyerson, ambigu dans son rapport au peuple juif et dans la définition qu'il en donne, renvoie au groupe ethnique quand il s'agit de lui, mais utilise le terme de coreligionnaires quand il évoque les Juifs. Voir chapitres 2, et 9.

⁴⁹⁰ CZA, A408/92, conférence tenue à Paris, 10-15 janvier 1894.

⁴⁹¹ CZA, A408/169.

⁴⁹² Theodor Herzl, *Journal 1895-1904. Le fondateur du sionisme parle*, morceaux choisis et présentés par Catherine Nicault, traduit par Paul Kessler, préface de Roger Errera, Paris, Calman-Lévy, 1990, p. 135-136.

⁴⁹³ Haffkine est membre du Comité des Juifs de Paris descendants des Juifs d'origine orientale, groupe qui présente des revendications devant la conférence de la Paix : émancipation complète, égalité devant la loi ; droits historiques des Juifs en Palestine et développement d'un foyer juif en Palestine. Voir Jéhouda Tchernoff, *Dans le creuset de la civilisation*, tome 3, *De l'Affaire Dreyfus au dimanche rouge à Saint-Petersbourg*, Paris, Editions Rieder, 1937, p. 89.

Kahn⁴⁹⁴, les frères Reinach⁴⁹⁵, qui représentent l'intelligentsia juive parisienne, Narcisse Leven, membre fondateur de l'Alliance israélite universelle (AIU), et le baron Edmond de Rothschild⁴⁹⁶. Voilà Meyerson introduit dans les sphères juives actives, celles qui s'indignent et réagissent à la vague de pogroms – assortis d'accusations de meurtres rituels, de brimades et restrictions dans la vie quotidienne – frappant les Juifs de Russie. On reconnaît son rôle dans l'organisation de l'installation en Palestine de Juifs, victimes de l'hostilité de divers gouvernements européens, et dans les conditions qui leur sont faites sur place.

La Palestine, alors sous domination ottomane, offre pour nombre de Juifs la solution à leurs persécutions en Europe orientale. La situation est telle qu'elle entraîne réflexion et organisation. Dès 1881, Leo Pinsker prend conscience de ce que les Juifs doivent se prendre en mains pour ne plus vivre sous la dépendance de gouvernements hostiles. Il développe son analyse dans la brochure au titre explicite, *Auto-émancipation*⁴⁹⁷. Divers groupes se créent alors, selon l'orientation politique et religieuse de leurs membres, avec l'idée de s'installer sur la terre d'Israël, l'autre option étant les vastes terres vides d'Argentine. Le baron de Rothschild, généralement occupé à collectionner des œuvres d'art, s'engage pour améliorer le sort des Juifs en signant l'appel du comité de secours des Israélites de Russie, lancé au mois de mai 1882, après une série de pogroms⁴⁹⁸. Il rapporte que c'est pour « affirmer la personnalité juive des Rothschild » qu'il veut travailler en Palestine et parce qu'il est conscient qu'« en France, Allemagne, etc., le judaïsme se meurt. » Il comprend que pour le conserver, il n'y a « qu'un seul moyen : la création d'une nombreuse communauté juive en Palestine » avec le maintien de « la religion juive et surtout les jours de fête et le shabbat⁴⁹⁹. » Son action et son engagement s'apparentent à ceux des *Hovevei Sion*.

C'est un membre des *Hovevei Sion*, Nathan Birnbaum, qui forge et utilise le premier, en 1890, le terme « sionisme » pour définir l'ensemble des mouvements politiques en faveur du regroupement des Juifs en Palestine, le « retour à Sion », ou, comme l'écrit Meyerson, « pour qualifier l'aspiration des Juifs de retourner en Eretz Israël⁵⁰⁰ ». Le terme est ensuite repris et utilisé par Theodor Herzl, qui, pour mener à bien sa vision idéaliste, souhaite « l'unification de toutes les sociétés sionistes, en y incluant le Fonds Hirsch et Edmond de Rothschild. » Lors de la rencontre de l'été 1896, Herzl parvient à persuader Meyerson d'intervenir auprès du Baron pour qu'il accepte de le rencontrer. La réunion se tient le lendemain, rue Laffitte, à la Banque, dans une « pièce de réception, lambrissée de bois clair » en présence de Meyerson et de Narcisse Leven. Il apparaît très vite que les deux hommes ne partagent pas la même approche : d'après Herzl, « une colonie est un petit État, un État est une grande colonie. Vous voulez faire un petit État, moi, je veux faire une grande colonie. » De son côté, Rothschild ne fait pas confiance aux Turcs, qui gouvernent la Palestine, il expose tous les obstacles et troubles qui ne peuvent pas manquer de se produire avec l'afflux massif de Juifs en Palestine. C'est pourquoi il « souhaiterait d'abord de petites concessions, pour lesquelles il serait sans doute prêt à offrir de petits services en échange⁵⁰¹. »

⁴⁹⁴ CZA, A408/149, en 1893, à la Prévoyance israélite, qui s'attache à trouver du travail et à enseigner le français aux Juifs originaires de Russie, de Pologne et de Roumanie, Meyerson est vice-président, alors qu'Haffkine est membre du comité.

⁴⁹⁵ Salomon Reinach, qui tient une place importante dans l'intégration de Meyerson dans les différents milieux, est, dès les origines, membre du comité de la JCA, avant d'en devenir le vice-président ; il joue un rôle éminent à l'AIU et préside la Société des études juives. Dès les débuts des années 1890, Meyerson fréquente les frères Reinach.

⁴⁹⁶ CZA, A408/172, 17 avril 1894, le Baron est proche de l'Alliance, même s'il ne partage pas sa conception assimilationniste. À propos de cette tendance, Meyerson reçoit dans le cadre de ses activités bénévoles auprès de diverses institutions juives une lettre de commentaires relatifs à l'éventuel soutien de l'envoi de professeurs de l'Alliance en Argentine « il n'y a rien de plus démoralisant que cette manière de l'Alliance de faire de tous les petits juiverons de tous les points du globe des petits français ».

⁴⁹⁷ Leo Pinsker écrit cette brochure en allemand et la publie à Berlin en 1882. *Autoémancipation*, Jérusalem, département de la jeunesse de l'Organisation sioniste mondiale, 1956, traduction d'André Neher

⁴⁹⁸ Israël Margalith, *Le baron Edmond de Rothschild et la colonisation juive en Palestine, 1882-1899*, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, 1957, p. 63.

⁴⁹⁹ CZA, A248, journal de Tolkowsky, 16 décembre 1918.

⁵⁰⁰ CAHPJ, JCA/LON104 (3), Rapport de Meyerson, adressé à Montefiore, 8 et 11 juin 1917, p. 55.

⁵⁰¹ *Op. cit. supra* note 8, p. 140.

Les antagonismes surgissent rapidement : le Baron souhaite être discret dans son action, alors que Herzl expose publiquement le problème juif et propose la création de *L'État des Juifs*⁵⁰². Herzl qui envisage déjà la réunion d'un congrès sioniste⁵⁰³, cherche des appuis, mais dès les premiers contacts, apparaissent des différences, déterminantes pour l'adhésion, ou plutôt le refus d'adhésion qui se manifeste très vite entre les protagonistes. Un des points de divergence par rapport aux positions sionistes de Herzl concerne la notion d'échelle : contrairement à Herzl, Meyerson et ses amis des *Hovevei Sion*, soutenus par l'œuvre du Baron et de la *Jewish Colonization Association* (JCA), conçoivent que l'installation juive en Palestine doit se faire par petits groupes organisés et structurés, sans grand projet politique et tout en ménageant le Sultan et le pouvoir en place. D'où les ruptures avec le mouvement sioniste, pour deux proches de Meyerson, Bambus et Lazare, dès le second congrès sioniste, et pour Meyerson dans la mouvance d'Edmond de Rothschild et la JCA. Avant même de l'appeler à des fonctions officielles, les responsables des organisations favorables à l'option palestinienne consultent Meyerson dont l'analyse compte. À l'automne 1896, au nom de la JCA, où il est un responsable influent, Narcisse Leven consulte Meyerson « sur la forme que pourrait prendre l'action de la JCA en Palestine, dans le cas où [sa] société se déciderait à y intervenir ». Meyerson répond par une lettre de dix-huit pages, en fondant ses remarques sur ses entretiens « avec des hommes qui, à l'heure actuelle, dirigent les œuvres fondées dans ce pays ». Il conseille de prendre en charge tous les frais du colon, depuis son départ dans son pays d'origine jusqu'à ce qu'il se montre capable de marcher de « ses propres forces », en insistant sur la responsabilité de chacun qui doit se défaire de « la conviction profonde, héritage d'une étroite solidarité de vingt siècles dans les communautés de l'exil, que les Juifs plus fortunés ont des devoirs stricts envers leurs coreligionnaires plus pauvres ». Il recommande l'achat d'un vaste domaine et fait référence à l'expérience des colonies administrées par Edmond de Rothschild, envisageant de transformer la *Haluka*⁵⁰⁴ en une institution vraiment philanthropique et bienfaitrice⁵⁰⁵.

Les sionismes⁵⁰⁶

Le sionisme, mouvement politique organisé pour l'installation des Juifs en Palestine, connaît plusieurs orientations, parfois complémentaires, souvent en opposition les unes avec les autres. Herzl et les sionistes, dans l'acception pure du terme, conçoivent la création d'un État des Juifs : « le sionisme vise à établir pour le peuple juif une patrie reconnue publiquement et légalement en Palestine ». Ils proposent dans ce but et dès le premier congrès, de promouvoir l'établissement d'agriculteurs, artisans et marchands juifs en Palestine, de fédérer tous les Juifs, de renforcer la conscience juive et de prendre les mesures nécessaires à l'obtention d'accords avec les gouvernements concernés pour la réalisation de l'objectif sioniste. Ils fondent l'organisation sioniste mondiale, avec Herzl pour président, et envisagent de mettre en place des organismes pré-étatiques, telle que la banque du peuple, objet de bien des critiques. Ainsi Lazare en conteste-t-il, dès janvier 1899, l'efficacité :

En ce qui concerne la banque, c'est très sûrement un échec complet, et il faudra reprendre tout cela en dehors du sionisme. Vous savez là-dessus ma pensée. Une banque ne peut être le pivot d'un mouvement national, surtout quand il s'agit des Juifs. Mais une banque coloniale et industrielle rendra de grands services en Palestine si elle reste absolument en dehors de tout mouvement⁵⁰⁷.

⁵⁰² Theodor Herzl, *L'État des Juifs, contribution à une solution moderne de la question juive*. Leipzig, M. Breitenstein, 1896, traduction française, Claude Klein, Paris, Éditions La Découverte, 1990, réédition complétée, 2003.

⁵⁰³ À l'initiative de Herzl, le premier congrès sioniste se tient à Bâle, du 29 au 31 août 1897. Y participent environ deux cents personnes, venues de dix-sept pays. Herzl y expose sa conception du sionisme politique qui vise à « établir pour le Peuple juif une patrie en Palestine », et emporte l'adhésion de la majorité des participants.

⁵⁰⁴ Argent collecté dans les diverses communautés pour soutenir les habitants du *yishouv* – communauté juive installée en Palestine entre la destruction du second Temple et la première *aliyah* en 1882.

⁵⁰⁵ CZA, A408/152, lettre à Leven, 13 octobre 1896.

⁵⁰⁶ Pour un exposé complet des différents courants sionistes, de leurs partisans et des implications que cela représente, voir Denis Charbit, *Sionismes : textes fondamentaux*, Paris, A. Michel, 1998.

⁵⁰⁷ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 310.

De leur côté, Meyerson, Lazare et les *'Hovevei Sion*, le baron Edmond de Rothschild et la JCA avec Salomon Reinach veulent apporter une amélioration au sort des Juifs, sans que la création d'un État soit nécessaire. Émile Meyerson fait sienne également cette critique des actions sionistes en Palestine, notant, dans le rapport qu'il rédige en rentrant de son second voyage en Palestine, qu'il serait difficile de trouver

pour le degré d'indifférence que le sionisme des premières années manifestait pour la Palestine, une illustration meilleure que ce fait qu'ayant fondé avec l'argent de la « grande souscription » de 1898, une banque, ses dirigeants lui faisaient faire des affaires n'intéressant même pas le judaïsme, mais n'eurent pas un seul instant l'idée de la faire travailler en Palestine⁵⁰⁸.

Peu après le deuxième congrès sioniste (Bâle, 28-31 août 1898), Bernard Lazare rompt, nous l'avons vu, avec Herzl à qui il reproche une personnalité trop forte, un mouvement marqué par la bourgeoisie et des options peu réalistes. Il le blâme de « prendre plaisir à abuser tout le monde » et de se voir « roi de Jérusalem⁵⁰⁹ ». Tout en éprouvant de l'amitié pour l'homme, il est conscient des différences de leurs approches⁵¹⁰. Et au cours des années et des développements, Meyerson, ses amis et collègues critiquent aussi nettement les sionistes. Les rapports entre les diverses organisations juives en France ne sont pas sans soulever débats et controverses : qui est partisan d'un judaïsme français éloigné de toute préoccupation communautaire – on doit à Bernard Lazare des phrases critiques à cet égard⁵¹¹ ; qui, au contraire, pense que le sionisme doit imposer la création d'un État ; qui, comme le baron de Rothschild, est d'avis que la Palestine doit servir de refuge aux Juifs d'Europe orientale, victimes de pogroms, vexations, empêchements. Mais même ceux qui ont la même approche de la question juive peuvent s'opposer quant à la manière d'agir⁵¹². Albert Antébi, interlocuteur de Rothschild auprès des autorités ottomanes, évoque « les inepties meurtrières de nos sionistes⁵¹³ » alors qu'Elie Scheid, administrateur des colonies du Baron de 1883 à 1900, vilipende les sionistes, alliés avec les orthodoxes⁵¹⁴. Les clivages se renforcent, les scissions apparaissent : ainsi en Angleterre, Israël Zangwill fonde-t-il l'Organisation juive territorialiste et prône l'installation des Juifs ailleurs qu'en Palestine. Lucien Wolf, initialement partisan de Herzl, devenu après 1905 porte-parole anglais des antisionistes, adresse une longue lettre à Reinach où il exprime son opposition aux sionistes. Selon lui, l'avenir politique de la Palestine « dépend beaucoup de la suite des événements et de la possibilité d'accord avec les sionistes qui nous ont déjà proposé une conférence à ce sujet ».

[...] le programme sioniste en Palestine ne pourra jamais offrir de solution pratique aux questions qui s'imposent à nous en Russie, en Pologne, en Roumanie et [...] la question sioniste est d'ordre essentiellement sentimental. Il n'en est pas moins vrai qu'elle évoque les sentiments historiques de tous les Juifs et aussi les espérances religieuses de maints non-juifs [...il est] souhaitable qu'on se borne à demander des facilités spéciales pour l'immigration et la colonisation juive, pour le libre développement des institutions et de la vie juive⁵¹⁵.

Wolf précise qu'il n'est pas nécessaire de demander des privilèges politiques spéciaux, ajoutant que ce ne serait même pas désirable au point de vue sioniste⁵¹⁶. Meyerson, quant à lui, explique clairement à sa sœur son

⁵⁰⁸ Émile Meyerson, *Mélanges...*, p. 112.

⁵⁰⁹ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, 3 février 1899, p. 311.

⁵¹⁰ Theodor Herzl, *Journal*, p. 256.

⁵¹¹ Eva Telkes-Klein, « De la richesse des Archives sionistes centrales », *Bulletin du Centre de recherche français de Jérusalem*, 2003, n° 13, p. 47 : lettre de B. Lazare à Willy Bambus : « Il y a en France pour toutes les questions qui touchent au judaïsme, une indifférence de plus en plus grande. Les Juifs de ce pays n'ont qu'un souci : celui de ne pas paraître juif et de ne rien faire qui puisse rappeler aux autres qu'ils le sont, ils sont même dans l'incapacité de se défendre, ils sont christianisés, c'est-à-dire pourris jusqu'aux moelles, et il n'y a rien à attendre d'eux. La seule chose qu'il faille souhaiter, c'est de les voir disparaître, ainsi débarrasseraient-ils le judaïsme de leur pesanteur. »

⁵¹² Voir ci-dessous les appréciations de Meyerson à propos de la gestion de Rothschild.

⁵¹³ Bibliothèque Méjanes, fonds Reinach, boîte 2, Albert Antébi, 18 juillet 1908.

⁵¹⁴ Bibliothèque Méjanes, fonds Reinach, boîte 150, Elie Scheid, 23 juin 1911

⁵¹⁵ Bibliothèque Méjanes, fonds Reinach, boîte 171, Lucien Wolf, 2 mars 1915.

⁵¹⁶ *Ibid.*

attitude concernant la Palestine [...] assez compliqué[e] [...] très nuancée ; en vérité je suis très éloigné de ce qu'on appelle le sionisme et même de ceux qu'on nomme les Palestiniens [sympathisants de l'idée de la Palestine juive] ... Je ne peux pas rester – comme c'est le cas de la plupart des gens, je crois – dans une relation purement platonique avec ma chimère, moi, il faut que je couche avec [...] il m'était difficile de résister à cette tentation [...] je n'étais pas convaincu, malgré l'insistance de mes camarades du parti, que mon activité fût indispensable à la cause, mais je sentais – je peux l'affirmer ouvertement – qu'elle serait utile [...] et surtout, je le faisais pour ma propre satisfaction, pour coucher avec ma chimère⁵¹⁷. »

Entre ses activités professionnelles et ses « chères études », Meyerson berce donc une « chimère », qui oriente son attention vers la Palestine.

La Palestine, le baron Edmond de Rothschild et Meyerson

Dès le mois de mai 1896, Herzl note dans son journal que « Zadoc Kahn a rendu visite à Edmond de Rothschild, qui ne soutient pas les démarches [de Herzl] qu'il juge dangereuses, en ce qu'elles rendraient suspects les patriotismes des Juifs, et aussi comme nuisibles à ses colonies palestiniennes⁵¹⁸ ». De fait, le futur grand rabbin de France, Zadoc Kahn, fervent partisan de la colonisation de la Palestine, joue un rôle déterminant pour l'engagement du baron Edmond de Rothschild dans ce projet. Comme le montre Elisabeth Antébi, pour Zadoc Kahn « la colonisation agricole sur la Terre des Ancêtres était un acte de foi – même s'il encourageait parallèlement les colonies du Nouveau monde du Baron de Hirsch⁵¹⁹ ». C'est le grand rabbin, « figure des cercles palestinophiles depuis les années 1870 [...] un des interlocuteurs privilégiés des Amants de Sion d'Europe orientale et de Palestine⁵²⁰ » qui organise la rencontre entre le Baron et l'un des responsables des *Hovevei Sion*, Samuel Mohilver, favorable à l'appui financier des communautés juives d'Europe occidentales pour ressusciter la Palestine juive et, par là, offrir un refuge aux Juifs.

La création de la ferme-école de *Mikveh-Israël*, près de Jaffa, en 1869, à l'initiative de Charles Netter, un des fondateurs de l'Alliance Israélite Universelle, permet de pratiquer l'agriculture selon les conditions propres au pays avant de s'installer sur les terres alentour, louées par l'Alliance.

Au mois d'octobre 1882, Rothschild reçoit le représentant des colons installés à Rishon-Lezion⁵²¹, première colonie juive en Palestine, fondée peu avant par des Juifs originaires de Russie. Le récit qu'il entend l'incite à soutenir les habitants de cette colonie, à condition qu'elle se développe en acceptant quinze nouvelles familles, que lui-même en soit l'unique recours et que son soutien reste anonyme⁵²². Entouré de quelques conseillers qui connaissent la situation en Palestine⁵²³, il investit vingt-cinq mille francs, destinés à la construction de maisons, à l'achat d'instruments aratoires, de bétail et de plants d'arbres, sans oublier la recherche d'eau⁵²⁴. À partir de ce premier investissement, le Baron s'implique dans l'œuvre d'installation de Juifs en Palestine, achetant des terrains pour des agriculteurs juifs attachés à la mise en valeur de la terre ; il établit des « colonies » dans la région côtière. Il est bientôt appelé à augmenter ce premier apport. D'autres colonies, initialement créées par les *Hovevei Sion*, viennent demander son soutien financier ; il renforce son action en Palestine. Pour l'essentiel, ses

⁵¹⁷ Eva Telkes-Klein, « La genèse d'Identité et réalité... », p. 257-258.

⁵¹⁸ Theodor Herzl, *Journal*, 18 mai 1896.

⁵¹⁹ Elisabeth Antébi, *Edmond de Rothschild. L'homme qui racheta la Terre Sainte*, Paris, Éditions du Rocher, 2003, p. 147.

⁵²⁰ Catherine Nicault « Zadoc Kahn et le sionisme. Essai d'interprétation », J.-C. Kuperminc et J.-P. Chaumont (dir.), *Zadoc Kahn. Un grand rabbin entre culture juive, affaire Dreyfus et laïcité*, Paris-Tel-Aviv, Editions de l'éclat, 2007, p. 185.

⁵²¹ Nom qui signifie « premier à Sion ».

⁵²² *Op. cit.*, p. 80.

⁵²³ Albert Cohn, chargé de œuvres philanthropiques de la famille Rothschild et son collaborateur Michel Erlanger, membre actif de l'Alliance israélite universelle, Charles Netter, responsable de l'école agricole installée en Palestine sous l'égide de l'Alliance, et le grand rabbin de France, Zadoc Kahn.

⁵²⁴ Israël Margalith, *Le Baron Edmond de Rothschild et la colonisation juive en Palestine, 1882-1899*, Paris, Librairie Marcel Rivière, 1957, p. 80-89.

colonies⁵²⁵, réparties en Judée, Samarie et Galilée, sont orientées, vers la viticulture (sur les deux tiers des terres), la culture d'oliviers – et la fabrication d'huile – et d'agrumes. Cette dernière forme d'exploitation concerne nettement moins de colonies. L'administration des colonies n'est pas sans conflit, mais Rothschild entend poursuivre son œuvre, en la développant⁵²⁶. Edmond de Rothschild effectue plusieurs voyages en Palestine. Au retour de son troisième voyage, en février 1899, le Baron charge Meyerson et Gaston Wormser, grammairien, ancien professeur de son fils James, de visiter chacune des colonies et d'en dresser un état des lieux. Ses émissaires font le constat d'une situation désastreuse : la colonisation a absorbé des sommes énormes (on évoque le chiffre de trente-trois millions) en vingt ans⁵²⁷. Meyerson écrit « ce que j'ai trouvé en débarquant en Palestine 1899, c'était un petit chaos, quelque chose de véritablement monstrueux et qui n'a de nom dans aucune langue⁵²⁸ ». Quelque dix ans plus tard, il décrit son impression : « quand j'ai été chargé des colonies, ou plutôt dès mon arrivée en Palestine, j'ai été effrayé de constater que tout ce que faisaient non seulement l'administration, mais encore les colons, paraissait marcher à perte⁵²⁹. »

Au cours de l'été 1899, alors que le Baron envisage de fonder une organisation indépendante vouée à la colonisation juive en Palestine, sa santé le contraint à confier l'administration de ses colonies à la *Jewish Colonization Association*. La cession de ses colonies est effective au 28 décembre 1899. Elle est assortie de plusieurs clauses de la part de la JCA⁵³⁰ et du don d'une somme importante de la part du Baron, destinée à améliorer les conditions matérielles des colonies. L'accord transfère les colonies du Baron à la JCA et crée une société par actions, partagées par moitié pour chacun des contractants. Le Baron s'engage à verser en dix ans dix-huit millions supplémentaires pour assurer l'autonomie financière des colonies. Cependant Rothschild se réserve à la JCA une sorte d'enclave, le comité Palestinien composé de dix membres dont trois choisis par le Baron (lui-même, son fils James et Gaston Wormser), Meyerson en est administrateur délégué. Cette commission vient accentuer l'aspect « palestinien » des activités de Meyerson, car Rothschild entend bien continuer son œuvre en Palestine, et, même s'il délègue, il garde un contrôle sur les développements. Mais vingt ans plus tard, en novembre 1920, le Baron écrit à Herbert Samuel, alors haut-commissaire anglais en Palestine que

la commission palestinienne qui n'est qu'une branche spéciale de la JCA, n'a qu'une existence quelque peu précaire. C'est un simple organisme intérieur, sans caractère légal ni officiel, et qui ne peut agir en son nom propre. Il serait nécessaire de modifier cette Commission en en formant un organisme indépendant lui donnant une autorité propre et élargissant ses pouvoirs⁵³¹.

Avec la cession des colonies de Rothschild, la JCA doit désormais administrer les dix-neuf colonies juives de Palestine, qui représentent une superficie totale de deux cent soixante-quinze mille dounams (vingt-sept mille cinq cents hectares) pour une population de cinq mille habitants⁵³².

À la *Jewish Colonization Association*

À la fin de l'année 1897, Meyerson est sollicité pour rejoindre la *Jewish Colonization Association*. Après quelques jours d'hésitation, il accepte et prend son poste en janvier 1898⁵³³. D'après Yoram

⁵²⁵ Rishon-Lezion, Zicron-Yaacov (qui compte, en 1887, d'après E. Antébi, « cinq cents personnes, chaque colon reçoit douze francs par membre de famille, un lopin de terre, des instruments aratoires, une charrette et deux bœufs) Rosh-Pina, Ekron, Petah-Tikvah, Yessod-Hamaalah, Metoula.

⁵²⁶ Jean-Marie Delmaire, *De Jaffa jusqu'en Galilée : les premiers pionniers juifs, 1882-1904*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1999.

⁵²⁷ Émile Meyerson, *Mélanges ...*, p. 59-97.

⁵²⁸ CZA, A408/171, s. l. n. d., lettre à Reinach.

⁵²⁹ CZA, A408/261, 8 août 1909, lettre à Haffkine.

⁵³⁰ Suppression des subventions habituelles aux colons, renvoi de nombreux fonctionnaires, diversification des cultures, Israël Margalith, *Le Baron Edmond de Rothschild et la colonisation juive en Palestine, 1882-1899*, Paris, Librairie Marcel Rivière, 1957, p. 142.

⁵³¹ Cité dans E. Antébi, *Edmond de Rothschild*, p. 400-401.

⁵³² Quatre mille sur les propriétés d'Edmond de Rothschild. En 1900, la Filastîn, province de l'Empire ottoman, qui s'étend sur vingt-six mille kilomètres carrés, compte une population totale de cinq cent trente deux mille, les Juifs sont alors quarante-trois mille dans l'ensemble de la province.

Mayorek⁵³⁴, l'intérêt de Meyerson pour la colonisation juive en Palestine s'inscrit dans l'évaluation des thèses du philosophe anglais, Herbert Spencer, pour qui « les lois de sélection naturelle qui régissent le monde animal s'appliquent également aux sociétés humaines ». Mayorek étaye cette analyse sur l'« approche des problèmes de la colonisation juive en Palestine » de Ahad Ha'am, un des responsables des *Hovevei Sion*, et sur la correspondance de Meyerson avec son ami Haffkine⁵³⁵. Il souligne que, contrairement à Ahad Ha'am, Meyerson a les moyens « d'élaborer des projets, mais aussi [...] de les mettre en pratique⁵³⁶ ». En effet le baron de Hirsch avait fondé la *Jewish Colonization Association* à Londres en 1891 pour assurer l'achat de terres dans des contrées réputées riches en territoires disponibles (Argentine, Brésil, Canada et Etats-Unis)⁵³⁷ et, grâce aux structures d'accueil organisées sur place, y installer des Juifs de Russie chargés de développer l'agriculture⁵³⁸. Après sa mort, en 1896, Narcisse Leven donne une nouvelle direction à cette organisation philanthropique et l'oriente vers une action plus importante en Palestine juive. Le rapport d'octobre 1896 remis par Meyerson aurait-il une part de responsabilité dans cette décision ? On se plaît à le croire. Quand Meyerson quitte son poste à l'agence Havas, il voit là l'occasion de mieux gagner sa vie tout en répondant à son aspiration à soulager les conditions de vie des Juifs.

Meyerson se voit confier la gestion de la situation des Juifs d'Europe orientale et d'Asie mineure ; il est appelé à voyager, presque tous les ans, en Pologne, Roumanie et Russie, pays qui dépendent de lui dans l'organisation du soutien aux Juifs. Il doit se rendre compte de la situation des Juifs, toujours menacés de pogroms, et estimer l'utilisation des fonds alloués par la JCA. Ainsi, à peine en poste doit-il partir « pour un long voyage en Russie ; je suis bien rentré pour quelques mois à Paris, mais j'ai dû repartir aussitôt après en Russie, de nouveau pour quelques mois [...] comme d'ailleurs après, je me suis retrouvé dans la situation de celui qui s'est chargé d'un poids trop lourd pour ses épaules⁵³⁹ ». Au printemps 1898, la JCA charge Meyerson avec deux autres délégués de recueillir « des renseignements sur la situation de ceux des Juifs de la zone de résidence qui s'adonnent à l'agriculture, aux métiers et à tout autre travail manuel, et en même temps de réunir les données fondamentales concernant la population juive⁵⁴⁰ ». C'est Meyerson qui élabore le plan de l'enquête et en assure la direction générale. Il en résulte un ouvrage détaillé en deux volumes qui présente, dans le premier, la participation des Juifs à l'agriculture, selon les régions de la Russie, ainsi que dans l'artisanat. Dans le second, il s'agit de leur apport dans la grande industrie et de leur niveau d'instruction. Le tout constitue une étude détaillée sur la situation économique des Israélites de Russie, qui doit permettre d'établir « par quels moyens il serait possible de remédier à l'effroyable détresse matérielle et morale, dans laquelle étaient plongés des millions d'êtres humains⁵⁴¹ ». L'ouvrage est accueilli par le géographe Jean Brunhes comme un modèle de géographie humaine.

Puis ses voyages en Palestine donnent lieu à des rapports documentés. Le premier concerne les colonies de Palestine soutenues par le Baron (1899) et contient des descriptions minutieuses relatives à la superficie et la répartition des cultures pour chacun des établissements ainsi qu'au statut des colons. Il n'omet pas de mentionner qu'à l'origine

⁵³³ C'est Salomon Reinach, membre du conseil d'administration de la JCA qui suggère que cette dernière propose un poste à Meyerson. JCA/ LON /478/2 Salomon Reinach, 24 juin 1897.

⁵³⁴ C'est à lui que l'on doit le dépôt des archives d'Émile Meyerson à Jérusalem.

⁵³⁵ CZA, A408/261.

⁵³⁶ Yoram Mayorek, « Un philosophe comme directeur général : Émile Meyerson et la *Jewish Colonization Association* en Palestine », *De Bonaparte à Balfour. La France, l'Europe occidentale et la Palestine 1799-1917*, sous la direction de Dominique Trimbur et Ran Aaronsohn, Mélanges du CRFJ, Cnrs Editions, Paris, 2003, volume 3, p. 385-390. Elisabeth Antébi reprend cette thèse dans son ouvrage de 2003 consacré au Baron, voir note 25, page 357.

⁵³⁷ Voir la note 4 de la préface.

⁵³⁸ Dominique Frischer, « Le Baron Maurice de Hirsch et les Juifs de Russie. Entre philanthropie et utopie », *Archives juives*, 2011/1, vol. 44, p. 78-79

⁵³⁹ Eva Telkes-Klein, « La genèse d'*Identité et réalité* (1908) à travers une lettre d'Émile Meyerson à sa sœur », *Revue d'histoire des sciences*, 63-1, 2010, p. 256.

⁵⁴⁰ *Recueil de matériaux sur la situation économique des Israélites de Russie d'après l'enquête de la Jewish Colonization Association*, É. Meyerson, A. Berl et G. Wolf directeurs, Paris, Alcan, 2 vol., 1906-1908, p. 1. La version russe paraît dès 1904. L'ouvrage est établi d'après divers articles, monographies et statistiques officielles, publiés entre 1870 et le début du XX^e siècle, auxquels s'ajoute l'enquête menée entre 1898 et 1902 par les centaines de correspondants locaux envoyés dans quelque mille quatre cents localités pour recueillir les données.

⁵⁴¹ Maurice Leven, « Alfred Berl », *Les Cahiers de l'Alliance israélite universelle (Paix et Droit)*, n° 44-45, juin-juillet 1950, p. 2.

[...] toutes ces agglomérations ... doivent leur existence à l'initiative privée. Ce sont en effet des colons venus de Russie et de Roumanie qui les ont fondées, qui ont acheté les terrains ou du moins le noyau de terre de la colonie et qui en ont construit les premières maisons. Le Baron de Rothschild n'est intervenu que plus tard, alors que, par suite de l'absolue insuffisance des moyens dont disposaient ces colons, leur œuvre était menacée d'une disparition rapide et complète.

Il conclut que quelques « réformes sagement conçues et mises en exécution par une administration ferme, prudente et économe » devraient permettre d' « équilibrer les budgets⁵⁴² ».

Dans le second rapport, plus politique (1914), Meyerson évoque les différents courants sionistes et examine les organismes mis en place pour soutenir la colonisation juive⁵⁴³. Dans ses fonctions, il s'occupe aussi, régulièrement, des budgets des colonies⁵⁴⁴ et considère que la JCA doit acquérir un vaste terrain et « en faire une source de revenus⁵⁴⁵ » et que son intérêt ne doit porter que sur des actions et soutiens en faveur de l'agriculture, sans s'attacher à des projets d'urbanisme comme certains le souhaitent, car cet organisme ne prend pas en considération les « plus petites classes de la bourgeoisie⁵⁴⁶ ».

La rédaction de rapports et autres documents administratifs, y compris les budgets étayés soit sur ses propres observations sur place, soit sur les informations qu'il reçoit en provenance des bureaux d'émigration et des caisses de prêts de la *Jewish Colonization Association*, n'est pas la seule activité de Meyerson⁵⁴⁷. De toutes parts, on sollicite le soutien de la JCA. Ce soutien prend différentes formes telles que l'aide aux projets favorisant le départ des pays d'Europe orientale ou l'assistance pour la réalisation d'initiatives professionnelles⁵⁴⁸. Il soumet ces demandes au conseil d'administration. Notons qu'à compter du mois de décembre 1899, il signe les documents en tant que directeur. Il s'attache aussi bien à régler les questions personnelles qu'à répondre aux actions plus « nationales » en Palestine comme à soutenir les Russes qui s'organisent pour lutter contre les mesures du tsar et préparer leur départ vers l'Argentine ou la Palestine. Citons quelques-uns des dossiers à traiter. Meyerson examine avec ses collègues, en conseil d'administration, les diverses actions en cours ou projetées, telles que des demandes émanant d'organismes soutenus par la JCA : projets de créations de fermes écoles (Russie), installation de filature, emploi de Juifs de Russie dans l'industrie mécanique, achats de terrains pour installer les fermes écoles, création d'écoles en Moldavie – après la loi de 1895 sur l'instruction publique induisant « la fermeture de tous les *hederaim*⁵⁴⁹ » – et ouverture de nombreuses écoles pour garçons et pour filles et d'écoles professionnelles⁵⁵⁰. Eliezer Ben Yehuda, principal acteur de la résurrection de l'hébreu en langue moderne, fondateur d'un journal à Jérusalem en 1888, demande « un prêt de trois mille quatre cents francs pour l'achat d'une presse rapide. Il pourra ainsi fournir du travail à quatorze familles israélites, et remboursera par annuités, avec des versements limités à trois cents francs les trois premières années⁵⁵¹. » Les colons ne manquent pas de demandes. Le conseil d'administration du 12 novembre 1899 les examine : les douze colons de Mischmar Hayarden, victimes des sauterelles, demandent de l'aide ; l'orangerie de Waad el Hanine doit employer un jardinier, il convient d'en prévoir le salaire ; le meunier de Jérusalem, installé depuis dix-huit ans, s'est endetté pour monter son moulin, il convient de lui accorder une subvention ; Albert Antébi soutient un projet de huilerie à Motza, où un musulman préside la municipalité et propose de

⁵⁴² Émile Meyerson, *Mélanges ...*, p. 58-97.

⁵⁴³ Émile Meyerson, *Mélanges ...*, p. 99-133.

⁵⁴⁴ CZA, A408/267.

⁵⁴⁵ Émile Meyerson, *Mélanges ...*, p. 72.

⁵⁴⁶ ARC 4°1068/286, argument de Meyerson, 14 janvier 1908.

⁵⁴⁷ Rappelons le long voyage de Meyerson en Pologne libérée, en 1921, pour se rendre compte de la situation des Juifs de Pologne dans le nouveau contexte politique du pays et des contributions qu'apporte la *Jewish Colonization Association*, voir chapitre 4.

⁵⁴⁸ CAHPJ, JCA/LON 281/2.

⁵⁴⁹ Classes de l'enseignement religieux des garçons

⁵⁵⁰ CAHPJ, JCA/LON 281/2, 1^{er} semestre 1899.

⁵⁵¹ CAHPJ, JCA/LON 281/3, 12 juin 1899.

mettre à disposition sa maison, ses olives, l'usage de sa source, tout en assurant la protection de l'entreprise⁵⁵².

À l'occasion d'une vacance de poste à la direction de la JCA en Russie, on prie Meyerson d'« user de son influence en faveur de [Samuel Steinberg], jeune homme intelligent, dévoué et, qualité pour la *Jewish Colonization Association* inestimable, il est “ antisioniste-politique ”... je crois rendre un service à l'œuvre à laquelle vous vous êtes dévoué en vous recommandant ce collaborateur⁵⁵³ ». Le printemps de l'année 1906 est marqué par des craintes de pogroms en Russie : le comité central de l'organisation du Parti ouvrier juif territorialiste, *Poale-Zion*, demande des fonds pour couvrir les multiples dépenses et achats d'armes, car la résistance est organisée, les ouvriers juifs chassés de leur travail doivent être armés. Il fait état de

[...] divergence de vue entre les diverses organisations : les organisations « social-démocratiques » sont fanatisées par leurs doctrinaires, « qui ne veulent ni travailler avec nous, ni permettre à leurs fidèles de le faire : ils nous reprochent de vouloir « isoler » les Juifs et persécutent les nôtres de toutes les manières. Le Bund⁵⁵⁴ mène la campagne et les sionistes-socialistes, tout en se querellant avec le Bund, cherchent à le surpasser dans leur exclusivisme⁵⁵⁵.

Meyerson est également confronté à des cas personnels concrets. Par exemple tel étudiant russe demande une bourse pour terminer ses études ou la veuve de Bernard Lazare le prie d'« être assez obligeant » pour « employer [sa] persuasion à tâcher d'obtenir n'importe quoi » pour un homme « dans une misère absolue — qui s'aggrave en ce moment par la maladie. Ce pauvre malheureux est atteint d'une paraplégie de la face, donc obligé de rester chez lui et de cesser le pauvre travail qui le fait manger, lui et sa belle-sœur⁵⁵⁶. » Meyerson reçoit une demande de subvention pour transformer un immeuble de Lublin en institution juive : le correspondant a parlé à ses parents qui lui ont conseillé de le contacter⁵⁵⁷. Un ami de longue date, s'adresse à lui car il est confronté à des difficultés administratives pour officialiser son association, « on nous demandera, entre autres choses, d'enlever à notre association tout caractère confessionnel, ce qui, tu le penses bien, serait tout simplement sa mort. À tel point que la plupart des Juifs immigrés réclament même pour l'association un nom hébraïque ». C'est pourquoi il sollicite Meyerson pensant qu'« mot de [lui] à un fonctionnaire influent de la préfecture écarterait certainement beaucoup d'obstacles. Il suffirait que tu recommandes cette affaire dans des termes tout à fait généraux et sans entrer dans aucun détail, ce qui évidemment ne pourrait te compromettre⁵⁵⁸. »

À la tâche ...

Durant sa vie professionnelle à la *Jewish Colonization Association*, Meyerson réalise, certes, son vœu de « coucher avec sa chimère », mais il reconnaît « combien sa tâche a été ardue ». C'est ce qu'il confie à Salomon Reinach, l'homme qui a marqué sa vie, les deux axes de ses orientations⁵⁵⁹. En effet c'est Reinach qui, en tant que membre du conseil d'administration de la JCA, propose à son directeur, Sigismond Sonnenfeld, d'engager Meyerson. Consulté, le président, Narcisse Leven, qui apprécie Meyerson de longue date, accepte⁵⁶⁰. Quand, une dizaine d'années plus tard, Meyerson lui soumet son manuscrit d'*Identité et réalité*, c'est encore ce même Reinach qui lui recommande de publier, même à compte d'auteur. C'est tout naturellement à lui, qui l'a « suivi depuis le début », qu'il expose combien sa tâche a été rude et ingrate. Son bilan mêle l'admiration et le respect et à ses réserves critiques à l'égard d'Edmond de Rothschild :

⁵⁵² CAHPJ, JCA/LON 281/3.

⁵⁵³ CZA, A408/172, 17 avril 1900.

⁵⁵⁴ Parti politique ouvrier yiddishisant fondé en 1897 en Lituanie

⁵⁵⁵ CAHPJ, JCA/, LON104 (5), 2, 11 mai 1906.

⁵⁵⁶ CZA, A408/163, 26 septembre 1904.

⁵⁵⁷ CZA, A408/169, mars 1900

⁵⁵⁸ CZA, A408/169, s. l. n. d.

⁵⁵⁹ Voir chapitre 9.

⁵⁶⁰ CAHPJ, JCA/ LON /478/2, lettre du 24 juin 1897.

Je ne pouvais pas tout dire, même à vous. Car ce qu'il fallait faire surtout, c'était redresser ce que le Baron Edmond avait construit de travers, et c'est surtout contre lui-même qu'il me fallait lutter. Lutte malaisée entre toutes, car il fallait le ménager, ménager même son amour-propre, d'abord pour des raisons extérieures, matérielles puisqu'il était nécessaire qu'il continuât à supporter les très lourds sacrifices exigés par l'œuvre, ensuite et plus encore, pour des raisons supérieures de morale. Car il avait sans doute mal administré et mal surveillé, il avait travaillé sans aucun plan et avait fait preuve, pour l'essentiel de l'œuvre, d'une incompréhension vraiment stupéfiante chez un homme qui pourtant, à d'autres égards, possède un véritable flair des affaires. Par exemple aussi (je le dis avec toute sorte de réserve) par habitude de grand seigneur, qui a vu, depuis son enfance, toute chose plier devant sa volonté et qui a toujours tiré des circonstances le maximum de jouissances, s'est-il amusé, parfois à jouer avec ce qu'il croyait (comme il jouait avec ses palais et son parc) sans comprendre combien le moindre arbitraire entraînait ici de dégâts, de dangers. Et ce à quoi il avait abouti – et ce que j'ai trouvé en débarquant en Palestine en 1899 –, c'était un petit chaos, quelque chose de véritablement monstrueux et qui n'a de nom dans aucune langue. Mais l'idée maîtresse était tout de même belle ; chimère tant que l'on voudra, c'était au moins une noble chimère et l'homme qui l'avait conçue et qui y était attaché avec une persévérance qui ne reculait devant aucun sacrifice, n'était rebuté par aucune déception, s'il était parfois ridicule, il était toujours digne du plus profond respect – comme le Don Quichotte de Cervantès. Avez-vous remarqué combien, avec sa figure allongée, ses mouvements anguleux, il ressemblait « au chevalier de la triste figure » C'est à croire qu'il a un modèle vivant devant les yeux. Et comme Don Quichotte, il a été desservi par sa bonté profonde, par ce sentiment de sympathie purement humaine (dans le sens du vers de Térence⁵⁶¹) qui est chez lui si développé. J'ai fait ce que j'ai pu pour ne point trop le froisser ; mais c'était dur. Et j'ai cru discerner, parfois, qu'il m'était reconnaissant de ce que j'avais fait, c'était en quelque sorte par raisonnement, alors que son sentiment immédiat le poussait plutôt à m'en vouloir de l'avoir contrecarré dans une grande mesure, de lui avoir cassé son joujou. Il faut dire aussi qu'en ce qui concerne la conception fondamentale de l'œuvre de Palestine elle-même, il se rapproche beaucoup plus des sionistes que moi ; comme eux, il surestime manifestement la valeur de l'acquis purement palestinien et n'aperçoit pas à quel point il est la conséquence de l'œuvre accomplie (qu'il peut légitimement s'attribuer à soi-même) et combien pour l'avenir, la réussite de celle-ci primerait tout le reste. [...] je sais également que vous avez dû jouer une partie dans ce concert si flatteur pour moi. Et c'est pourquoi et parce que je connais l'amitié dont vous voulez bien m'honorer, je vous écris ces choses. Et encore, parce que vous êtes certainement l'homme qui peut le mieux apprécier les deux côtés de mon activité, c'est-à-dire ce qui entre dans mes deux métiers, c'est comme dit Kipling une toute autre histoire⁵⁶².

Cette description du personnage ne correspond guère à l'image que l'on donne généralement de Rothschild, car on s'attache principalement à l'importance de son œuvre, mettant de côté son caractère, même si on sait que son administration n'a pas toujours été approuvée sur place. Le journaliste et écrivain Albert Londres lui consacre quelques lignes dans *Le Juif errant est arrivé*, voyant en lui un ange qui laisse

[...] tomber de l'argent, de la quinine, et du lait et du miel. Il parla aux Turcs le langage des carnets de chèques. Comme l'eut fait un État pour une nouvelle colonie, il envoya un résident, des administrateurs, des corps de santé. Il créa des écoles, des hôpitaux. Il paya des dettes. Il fit des avances. Il dit à Israël : « lève-toi et marche. » Israël se leva et marcha. Cet ange, c'était le Baron.

En Palestine, il y eut des prophètes, des juges, des vaillants, des rois ; il n'y eut qu'un Baron⁵⁶³.

À la fin de sa vie professionnelle, Meyerson reconnaît que si la philosophie a représenté une part importante de sa vie, l'autre partie de son activité, pour alimentaire qu'elle ait été, « a pourtant absorbé plus de [s]on temps que les travaux philosophiques et [...] a été – [il peut] le dire sans forfanterie –

⁵⁶¹ Sans doute Meyerson a-t-il lu ou relu Térence peu avant d'écrire ce texte avec cette référence *Homo sum: humani nihil a me alienum puto*, il l'évoque également, le 12 septembre 1923, dans une lettre à son ami Høffding, *Correspondance entre Harald Høffding et Émile Meyerson*, publiée par Frithiof Brandt, Hans Høffding et Jean Adigard des Gautries, Copenhague, Einar Munksgaard, 1939, p. 59.

⁵⁶² CZA, A408/171, s. l. n. d.

⁵⁶³ Albert Londres, *Le Juif errant est arrivé*, Paris, Albin Michel, 1930, paru sous forme d'articles à partir du mois d'octobre 1929 dans le *Petit Parisien* (ici, Paris, Union générale d'éditions, collection 10/18, 1975, p. 177).

généralement couronnée de succès⁵⁶⁴. » Ses fonctions de directeur sont, certes, une tâche, mais Meyerson les prend à cœur. Sollicité en 1920 par Haïm Weizman pour participer activement dans le conseil économique que ce dernier instaure, il énonce une réserve relative à un éventuel conflit d'intérêts entre ses fonctions à la JCA et à la commission palestinienne tout en réaffirmant son credo :

[...] j'ai constamment tenu à seconder les efforts de tous ceux qui travaillent pour la colonisation de la Palestine. Je crois aussi que, resté adhérent impénitent de l'ancien et plus modeste programme des *'Hovevei Sion*, j'ai été par là même en accord intime avec vous sur les buts ultimes à atteindre. Il y avait, il est vrai, désaccord sur le but prochain à poursuivre et sur les méthodes à appliquer. [...] Je suis aussi profondément convaincu qu'il est nécessaire que tous collaborent à l'œuvre : dans la phase actuelle, un échec ne serait point celui du sionisme, mais celui de la juiverie, et il faut que chacun fasse ce qui dépend de lui, afin de ne pas perdre la face⁵⁶⁵, car ce serait là un désastre irréparable⁵⁶⁶.

Retraite active

Au printemps 1923, atteint d'un abcès tuberculeux, Meyerson doit se résoudre à quitter son emploi et Paris pour recouvrer la santé grâce à des séjours prolongés à la montagne. Il a conscience que ce qu'on lui demande est tout à fait au-dessus de ses forces, aussi « c'est avec une profonde tristesse que je quitte cette œuvre qui a un caractère si élevé, et qui me tenait tant à cœur, et que, si ma santé venait à s'améliorer, je ne serais que trop heureux que le conseil voulût bien faire appel à moi, sous quelque forme que ce fût⁵⁶⁷. » Trois mois après son départ à la retraite, en octobre 1923, Meyerson s'adresse aux responsables de la société, Reinach, Franck Philippon et Wahl pour leur faire part de ses difficultés et leur demander une faveur. En effet, sa retraite est fixée en francs alors que ses dépenses se font essentiellement en francs suisses puisqu'il réside de longs mois à Leysin, puis à Vevey⁵⁶⁸. L'administration, face à ce cas inhabituel, étudie la question et y répond favorablement. À la fin de l'année, lors de la dernière séance de la Commission palestinienne, Rothschild rend hommage à Meyerson et rappelle

[...] le concours intelligent et actif que M. Meyerson lui a prêté au moment où lui-même, gravement malade, a dû remettre à la JCA la gestion de ses affaires de Palestine. La transmission des services était une tâche ardue et délicate et Mr. Meyerson s'en est acquitté avec un tact parfait. Depuis lors, les conseils qu'il n'a cessé de donner pour la conduite de l'œuvre palestinienne ont toujours été des plus utiles⁵⁶⁹.

Meyerson, malgré la maladie, poursuit son œuvre et répond aux diverses demandes qu'on lui adresse. Il continue à recevoir les rapports relatifs à la situation des colonies. Il intervient avec succès auprès de la *Jewish Colonization Association* pour recommander l'accord d'une bourse à une jeune fille⁵⁷⁰ ; il est contacté par le rabbin de Kock et les responsables de la communauté après un incendie qui a détruit deux mille maisons juives : il est prié d'apporter son soutien financier et une introduction auprès du Rabbin Levi à Paris⁵⁷¹. En réponse, Meyerson rassemble des fonds de son côté et contacte Louis Oungre, alors directeur général de la JCA, pour que le bureau de Varsovie apporte son soutien financier à la population éprouvée⁵⁷². En 1930, c'est Oungre qui consulte Meyerson après la mort du président du comité de la JCA à Varsovie : qui choisir parmi les huit candidats ? La même année, Meyerson accepte de faire partie du Comité d'honneur du comité français du village d'enfants de Benschemen fondé en 1926 par l'éducateur Siegfried Lehmann, originaire de Lituanie, pour apprendre à des orphelins de Kaunas à travailler la terre tout en acquérant le sens des responsabilités.

⁵⁶⁴ CZA, A408/58, Lettre à K. Gutenbaum, 19 janvier 1933

⁵⁶⁵ En russe dans le texte.

⁵⁶⁶ CZA, A408/18, fonds Nahum Sokolov, 12 août 1920. Document aimablement communiqué par François Lafon.

⁵⁶⁷ CZA, A408/ 171, 14 octobre 1923.

⁵⁶⁸ CZA, A408/ 171.

⁵⁶⁹ CZA, A408/ 171, 14 décembre 1923.

⁵⁷⁰ CZA, A408/ 171, janvier 1928.

⁵⁷¹ CZA, A408/172, 30 novembre 1927

⁵⁷² CZA, A408/ 171, 1928.

L'institution passe en quatre ans de quatorze à cent quatre-vingt-cinq élèves. Henri Bergson, Silvain Lévi et Henri Wallon y figurent déjà, avec les écrivains Edmond Fleg et Jean-Richard Bloch, tous deux personnalités influentes du monde juif. La crise économique se fait sentir, les comités allemand et anglais ne peuvent plus assurer les frais, c'est pourquoi il importe que le comité français trouve des fonds. Meyerson est prié de suggérer des noms de personnes susceptibles d'apporter un soutien financier⁵⁷³. À l'occasion de l'exposition coloniale internationale de Paris, en 1931, Meyerson est invité à l'inauguration et au déjeuner qui suit en présence de Paul Reynaud, ministre des Colonies⁵⁷⁴. Mais, arguant de sa mauvaise santé, il décline. Il se retire progressivement de la vie publique tout en poursuivant son œuvre de philosophe jusqu'à sa mort, à la fin de l'année 1933-

⁵⁷³ CZA, A408/171, 5 juin et 16 décembre 1930.

⁵⁷⁴ CZA, A408/ 171, 19 mai 1931.

CHAPITRE 9

UN ART D'ÊTRE JUIF

Cet engagement en faveur des Juifs d'Europe orientale et au service de la colonisation juive en Palestine serait-il la seule marque du judaïsme chez Meyerson ? Quelle est sa façon à lui d'être Juif ? Nous l'avons vu, l'amitié entre Émile Meyerson et Bernard Lazare est ancienne : ils se sont d'abord rencontrés dans les cercles littéraires symbolistes, avant de se retrouver⁵⁷⁵. Leur relation amicale, entretenue par la cause juive, ne naît qu'en 1895, dans les milieux juifs spécifiques cette fois, lorsque Lazare rejoint les *Hovevei Sion*. Meyerson reste en relation suivie avec sa veuve, Isabelle Bernard-Lazare⁵⁷⁶ et fait partie de ceux qui l'aident à régler les questions financières qui pèsent sur elle – intervenant auprès de ses beaux-frères, du grand rabbin de France ... – lui faisant verser par la JCA la somme de quinze cents francs peu après la mort de son mari ou disposé à demander pour elle la « manne trimestrielle » que lui assure le grand rabbin Zadok Kahn⁵⁷⁷. Meyerson s'emploie à perpétuer le souvenir de son ami en participant au projet d'érection d'un monument à sa mémoire à Nîmes, sa ville natale⁵⁷⁸. Pour marier « une bonne vieille amie⁵⁷⁹ » Isabelle Bernard-Lazare suggère à Meyerson d'endosser les habits de marieur et de tenter de mener à bien un *shidour*, mariage arrangé, pratique sociale importante dans les communautés juives traditionnelles, pour pressentir un de ses collaborateurs en lui présentant un bon parti :

Madame Joséphine Bernard, quarante et un ans, mais en paraissant trente-cinq maximum (authentique et véritable), grande, mince, brune, souple, de figure mobile et agréable, aux yeux gris, jolis, cheveux très noirs. Type étranger, quoique parisienne, fille d'alsaciens. Divorcée à son profit, n'a jamais eu d'enfants. Mille francs de rente, faits par sa mère (soixante ans, appartement de trois mille cinq cents francs, 4 rue du Renard, rentes minimum de quinze à seize mille francs. Un frère, fabricant de chapellerie au 7 rue du Braque. Excellente famille. Un cousin, directeur du collège Chaptal, un cousin, Président de Chambre, un cousin, avocat, maire de Saint Cloud. Ne compte plus les autres cousins, avocats, médecins, etc.⁵⁸⁰

L'entremise se solde sans succès ! Cette tentative n'est que l'une des expressions de la personnalité juive de Meyerson.

Liens au peuple juif

Mais quel est le judaïsme auquel Meyerson s'identifie ? Son identité juive se révèle être une de ses valeurs fondamentales. Rappelons que dans la religion juive, le respect des préceptes religieux est partie intégrante de la foi. L'origine familiale de Meyerson, éloignée de la pratique, ne lui ôte pas tout sentiment « d'élévation éthique » :

moi, juif élevé (et comme c'est souvent le cas chez nous) dans des principes presque purement agnostiques, et à l'heure actuelle encore rigoureusement *asynagogos* comme on le disait de Spinoza, mais bien entendu, très éloigné de l'hostilité que cet homme – par ailleurs si admirable, si unique, même – éprouvait à l'égard de la religion des ancêtres. Tout au contraire, les Prophètes (et surtout le second Isaïe) et les Psaumes me sont une sorte d'émotion et d'élévation éthique évidemment comparables à l'inspiration proprement religieuse que vous tirez des paroles de Jésus, de Paul et des Évangiles. Et c'est là ce qui contribue à expliquer que mon humain rejoigne votre divin, au point que je ne parviens plus à les séparer⁵⁸¹.

⁵⁷⁵ Chapitre 4.

⁵⁷⁶ CZA, A408/163, leur correspondance, commencée du vivant de Bernard Lazare, se poursuit jusqu'en 1932.

⁵⁷⁷ *Ibid.*, 8 octobre 1903 et 7 janvier 1905.

⁵⁷⁸ CZA, A408/164.

⁵⁷⁹ S'agit-il d'une parente de son mari ?

⁵⁸⁰ CZA, A408/163, 10 janvier 1909.

⁵⁸¹ CZA, A408/118, Arnold Reymond, 28 janvier 1924.

La distance par rapport à la religion juive ne l'entraîne pas, loin de là, à prendre ses distances avec les Juifs :

Je n'ai moi-même aucune croyance religieuse définie, et bien que je n'aie pas cru devoir quitter le judaïsme – il n'est pas permis à ceux qui font partie d'une minorité ethnique désavantagée de se séparer du groupe où ils sont nés, et je ressens avec intensité les liens de solidarité qui me rattachent à ceux que je continue d'appeler mes coreligionnaires – je m'abstiens, depuis de longues années, de toute pratique et observance religieuses⁵⁸².

Cependant, le calendrier juif, s'il ne rythme pas vraiment sa vie, reste très présent : à l'occasion de la fête de *Pessah*, Bernard Lazare emploie la formule traditionnelle de vœux du *seder*, soirée de cérémonie, *L'Shana Haba'a B'yerushalayim*⁵⁸³ ; en 1916, Meyerson s'enquiert auprès de son collègue, Armand Schmoll, des dates des « fêtes de *tischri* », c'est-à-dire *Rosh Hashana*, *Yom kippour* et *Souccot*⁵⁸⁴ ; il reçoit les souhaits de bonne année d'Hélène Metzger⁵⁸⁵ ; ses archives contiennent des cartes d'invitation émanant de l'Association consistoriale israélite de Paris pour ces fêtes⁵⁸⁶. Se rend-il aux offices ? C'est impossible de le savoir. Meyerson sait aussi l'importance pour la plupart de ses « coreligionnaires » de la pratique et du respect des six cent treize commandements de la *Thora*. C'est pourquoi il note dans un rapport qu'il convient d'instaurer en Palestine le cadre nécessaire à ce respect : « si peu religieux que je puisse être, je suis bien forcé de reconnaître que nous serons probablement amenés, pour ainsi dire malgré nous, à nous en occuper, jusqu'à contribuer peut-être à la formation de futurs rabbins, dont, vous le savez, il a été d'ailleurs question à plusieurs reprises dans notre Conseil⁵⁸⁷ ». Rappelons encore que, dans les années 1920, il manifeste un vif intérêt pour la correspondance juive de sa date de naissance civile, et interroge alors avec insistance et sa mère et son père sans obtenir d'eux une réponse satisfaisante⁵⁸⁸. Il possède une *hanoukkia*⁵⁸⁹ ancienne, du genre « hanoukkia du Baal Shem Tov », fondateur du hassidisme. Ce modèle, apparu au XIX^e siècle en Ukraine, est en argent travaillé en filigrane ; au centre, un aigle à deux têtes symbolise le pouvoir⁵⁹⁰. Meyerson en a-t-il hérité de sa famille ? Quant au livre de prières de sa bibliothèque, il s'apparente plus au livre de collection qu'à celui d'un usage quotidien⁵⁹¹.

Meyerson fait-il des distinctions parmi les Juifs ? Partage-t-il l'approche de Bernard Lazare quand celui-ci fustige « l'indifférence » des Juifs français, qu'il méprise : leur seul « souci » est « de ne pas paraître juif et de ne rien faire qui puisse rappeler aux autres qu'ils le sont, ils sont même dans l'incapacité de se défendre, ils sont christianisés, c'est-à-dire pourris jusqu'aux moelles, et il n'y a rien à attendre d'eux⁵⁹² » ? Que pense-t-il des prises de positions de Salomon Reinach qui s'engage dans une lutte contre les superstitions juives que sont pour lui les règles de la *cachérouit* et déclare « je suis juif, parce que je suis né juif. [...] Étant juif, je m'intéresse à l'avenir intellectuel et matériel de la Palestine comme un catholique romain à la Rome des premiers martyrs et des premiers papes [...] je ne partage pas l'illusion politique du sionisme et le rêve, non sans danger, d'un État juif⁵⁹³ ». Après

⁵⁸² Frithiof Brandt, Hans Høffding et Jean Adigard des Gautries (éd.), *Correspondance entre Harald Høffding et Émile Meyerson*, Copenhague, Einar Munksgaard, 1939, p. 180, septembre 1930.

⁵⁸³ « L'année prochaine, à Jérusalem », Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 314.

⁵⁸⁴ CZA, A408/171.

⁵⁸⁵ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 513.

⁵⁸⁶ CZA, A408/269, octobre 1922.

⁵⁸⁷ JCA/LON104(3), rapport de Meyerson, adressé à Montefiore, 8 et 11 juin 1917, p. 104. C'est Meyerson qui souligne selon un usage coutumier chez lui.

⁵⁸⁸ Émile Meyerson, *Mélanges ...*, p. 20-21.

⁵⁸⁹ Objet de culte utilisé pour célébrer la fête de *Hanoukka*, qui rappelle la victoire des Maccabées sur les Séleucides et le miracle de la fiole d'huile qui permet de faire brûler de l'huile dans le Temple pendant huit jours avec la quantité nécessaire pour un jour.

⁵⁹⁰ Collection privée.

⁵⁹¹ Voir chapitre 11.

⁵⁹² CZA, A28/35, lettre de Bernard Lazare à Willy Bambus, 20 novembre 1900.

⁵⁹³ Nous reprenons le graphie du terme juif telle qu'elle se trouve dans *L'Univers israélite*, 13 avril 1928, cité dans Pierre Birnbaum, *La République et le cochon*, Paris, Éditions du Seuil, 2013, p. 117. La mémoire orale de la famille affirme que les jeunes femmes juives, employées par Malwina, ne restent pas chez elle, car la maison ne respecte pas les règles alimentaires. Témoignage de Madame Arduin.

leur émancipation (27 septembre 1791), les Juifs de France restent marqués par la particularité de leurs culture et coutumes tout en essayant de s'intégrer à la société française. Au cours du XIX^e siècle, apparaissent des écoles, des œuvres de bienfaisance et d'assistance qui mettent en évidence la persistance de leur identité. Les responsables de la communauté sont confrontés à la question de l'identité juive centrée sur la religion alors qu'ils souhaitent que les Juifs s'assimilent. Une presse juive voit le jour, bientôt suivie par la création de l'Alliance israélite universelle (1860) pour lutter contre l'antisémitisme. En France, les Juifs « cherchaient avant tout à présenter leur particularisme sous un jour positif en conciliant les notions de différences culturelles avec les valeurs de l'identité française⁵⁹⁴ ». Quand éclate l'affaire Dreyfus, précédée (annoncée ?) par l'antisémitisme de *La France juive* de Drumont⁵⁹⁵, nombreux sont ceux parmi les Israélites – d'après la terminologie du XIX^e siècle – qui ne se sentent pas concernés par l'appartenance juive du capitaine. Eux-mêmes sont partie prenante de la République et se considèrent liés à la France par les Lumières et la Révolution. Mais la découverte du complot et la multiplication d'actes d'antisémitisme leur ouvrent les yeux sur l'injustice qui condamne Dreyfus et l'hostilité dont ils sont victimes.

Meyerson ne peut pas rester en dehors de ce combat pour la défense de Dreyfus⁵⁹⁶. Pour lui, les Juifs sont ses coreligionnaires, même s'il évoque le « groupe ethnique » quand il considère sa propre condition par rapport au peuple juif. Il explique que ce qui le lie au judaïsme, ce n'est pas la religion, mais la morale.

Il est vrai que je n'ai point moi-même l'esprit croyant ; je suis au contraire, je crois, aussi parfaitement a-religieux (*a* privatif) qu'on peut l'être, [...] ma morale à moi [...] vient d'une série de moralistes et de philosophes qui, tel Kant, étaient inspirés par la Bible. Je retrouve en effet le sentiment de continuité en lisant le Second Isaïe. Cela tient à ce que je suis – comme vous le savez sans doute – juif, mais le contemporain d'origine chrétienne éprouvera le même sentiment en lisant le Nouveau Testament⁵⁹⁷.

Dans son article nécrologique, Jacques de Coussance rappelle combien Meyerson est « profondément ému », à la fin de sa vie, par les persécutions dont ses coreligionnaires sont l'objet en Allemagne⁵⁹⁸.

Entre la Grèce et la Judée

Dans quelle mesure et sous quelle forme le Meyerson philosophe affirme-t-il son judaïsme ? Comme nous l'avons vu dans la préface, il estime que « nous sommes fils de la Grèce pour tout ce qui appartient à l'intellect, et de la Judée pour ce qui a trait à l'être moral⁵⁹⁹. » C'est à l'occasion de l'étude de Høffding sur Pascal et Kierkegaard que Meyerson fait cette déclaration très personnelle⁶⁰⁰. Il s'agit là de l'une des rares occasions où il s'exprime sur la morale qu'il tient à l'écart de sa philosophie et il importe de resituer cette confession dans son contexte, car elle éclaire le sens de l'œuvre en son entier. Il s'en explique dans cette lettre à Høffding parce que – une fois n'est pas coutume – il se sent profondément en désaccord avec lui. Il ne trouve pas chez les philosophes grecs les fondements d'une morale.

C'est que je ne suis pas sûr qu'il y ait, au point de vue de la morale continuité parfaite entre les Grecs et nous. Je ne suis en cette matière qu'un profane, ne m'étant jamais occupé d'éthique. Mais ce que je sais, c'est qu'en lisant Platon ou Aristote, j'ai le sentiment très net de m'entretenir avec des congénères ; ils me paraissent d'hier, d'aujourd'hui, parfois de demain. Oui presque partout - mais à l'exception de leur éthique. Là je me sens dépaysé, il me faut une transposition continue. Je suis constamment gêné par la manière manifestement insuffisante dont ils apprécient l'homme en tant qu'homme ; le *homo sum...* de Térence vient bien tard et constitue une sorte d'anomalie ; qui sait si

⁵⁹⁴ Nadia Malinovich, *Heureux comme un Juif en France. Intégration, Identité, Culture 1900-1932*, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 12.

⁵⁹⁵ Livre publié en 1886.

⁵⁹⁶ Voir chapitre 4.

⁵⁹⁷ *Ibid.*, p. 59-60.

⁵⁹⁸ J. de Coussance, « Au jour le jour », *Journal des débats politiques et littéraires*, 10 décembre 1933, p. 1.

⁵⁹⁹ Meyerson à Høffding, 12 septembre 1923, Correspondance entre Harald Høffding et Émile Meyerson, p. 60.

⁶⁰⁰ Déjà mentionnée au début de ce livre, voir chapitre 1.

cela ne lui est pas arrivé de l'Orient. Et quant à la morale stoïque, elle est admirable, mais a pour moi quelque chose de sec et de froid, sans doute parce que ma morale à moi ne vient pas de là, elle vient d'une série de moralistes et de philosophes qui, tel Kant, étaient inspirés par la Bible. Je retrouve en effet le sentiment de continuité en lisant le Second Isaïe. Cela tient à ce que je suis – comme vous le savez sans doute – juif, mais le contemporain d'origine chrétienne éprouvera le même sentiment en lisant le Nouveau Testament. Renan (qui n'était peut-être ni un savant, ni un penseur très profond, mais qui était certainement un esprit juste et équilibré et, en outre, un des plus grands écrivains qui aient jamais vécu) a dit que notre mentalité a deux sources, Homère et la Bible. C'est je crois la vérité pure : nous sommes fils de la Grèce pour tout ce qui appartient à l'intellect, et de la Judée pour ce qui a trait à l'être moral⁶⁰¹.

Autant Meyerson se sent héritier de la science de la Grèce antique, lui qui fonde toute sa philosophie sur l'histoire des sciences, autant il semble n'avoir aucune empathie pour la *République* de Platon ou l'*Éthique* d'Aristote. C'est que la morale appelle autre chose que la science. La religion est, à ses yeux, seule capable de guider l'action. L'Ancien ou le Nouveau testament – il ne s'attarde pas aux différences – fournissent seuls des bases pour l'éthique et la politique. Et lui qui a tellement combattu l'épistémologie de Comte va jusqu'à approuver ce dernier quand il instaure la religion de l'Humanité :

Vous savez que je n'aime pas beaucoup la façon dont Auguste Comte a cherché à transformer la science en une religion. Dans mon nouveau livre, à propos du Relativisme, j'ai consacré un chapitre à ce que j'appelle le Dogmatisme et le scepticisme scientifiques. Essayant de montrer comment ces deux courants, opposés en apparence, se concilient parfaitement dans la science, j'examine à nouveau les idées du fondateur du positivisme et fais ressortir en détail à quel point sa tentative visant la constitution d'un catholicisme scientifique était contraire à l'esprit le plus intime de la science. Mais par contre sa conception d'une « religion de l'humanité » m'a toujours paru admirable, du moins en ses traits essentiels. Où trouver, en effet, à défaut du divin, concept plus compréhensif et plus élevé ? D'autant que l'époque actuelle, avec cette exaspération des antagonismes nationaux à laquelle nous assistons, et l'inévitable et effroyable catastrophe dont, étant donné le progrès incessant des moyens de destruction et l'impuissance manifeste de ceux de défense, semble menacée la civilisation tout entière, me paraît réclamer un remède héroïque de ce genre⁶⁰².

Conscient des menaces que les avancées scientifiques jointes à la montée des nationalismes font peser sur le XX^e siècle, Meyerson cherche dans la religion les valeurs que ne peut fournir l'intellect connaissant. Car, pour lui, la connaissance est – doit être – totalement séparée de l'action, à laquelle le positivisme (et Bergson) la subordonnaient. Meyerson s'insurge contre la tendance à chercher des préceptes dans les mathématiques (comme Platon ou Théodore de Smyrne). Il y voit une faillite de la science. Son épistémologie ne livre aucune norme, aucun précepte de pensée ou d'action et Meyerson considère cela comme « une qualité essentielle de [s]a philosophie⁶⁰³ ». Il revendique haut et fort une vision de la science comme foncièrement amoral, à l'écart des considérations éthiques et politiques. L'étude des procédés à l'aide desquels notre raison réagit à l'égard du réel ne fournit pas de règles d'action. « Le signe distinctif de mon système, explique-t-il à Lucien Fabre⁶⁰⁴, est qu'il est absolument impossible d'en tirer une éthique ou une esthétique quelconques. C'est un résultat que je puis regretter mais auquel je suis malheureusement impuissant de remédier⁶⁰⁵. »

Meyerson situe précisément son originalité dans la démarcation bien nette qu'il établit entre connaissance et action. Contrairement à Lévy-Bruhl qui aborde l'étude de la pensée et de la causalité à partir d'une réflexion sur la responsabilité morale, il isole la théorie de la connaissance de tout rapport à l'action. Il ne cherche pas à rationaliser ses engagements au nom de valeurs qui devraient, comme chez le Bergson *Des Deux sources de la morale et de la religion*, fournir « un supplément d'âme au corps agrandi de la science ». Cela ne lui interdit pas de s'engager, comme on l'a vu plus haut⁶⁰⁶, ni d'applaudir à l'engagement des intellectuels contemporains. Mais ce n'est pas au nom de sa

⁶⁰¹ *Ibid.* p. 59-60

⁶⁰² *Ibid.*, p. 60-61

⁶⁰³ CZA A408/15, Meyerson à Lucien Fabre en réponse à ses propos du 13 août 1921.

⁶⁰⁴ Lucien Fabre est un ingénieur auteur d'un livre sur la relativité, *Les théories d'Einstein*, Paris, Payot, 1921.

⁶⁰⁵ *Ibid.*

⁶⁰⁶ Voir chapitre 4.

philosophie des sciences qu'il s'engage, c'est plutôt en tant qu'homme imprégné de culture biblique et de judaïsme. La morale et la communauté de destin avec le peuple juif sont, bien plus que la religion, ce qui tisse les liens de son appartenance au judaïsme, et ce tout au long de sa vie.

Au service de la culture juive

Si le judaïsme reste à l'écart de sa philosophie des sciences, Meyerson s'engage néanmoins dans divers projets intellectuels typiquement juifs. Ainsi est-il invité à participer au projet d'*Encyclopaedia judaica. Das Judentum in Geschichte und Gegenwart*⁶⁰⁷. Cette initiative revient au philosophe Jacob Klatzkin, ancien étudiant de Hermann Cohen et militant de la cause sioniste, ainsi qu'à Nahum Goldman, futur président du congrès juif mondial, engagé dès son jeune âge dans la question juive et partisan de la réponse sioniste. Dès le mois de juin 1925, Einstein écrit à Meyerson pour l'inciter à se joindre à l'aventure⁶⁰⁸ ; c'est à son retour de Paris, en décembre de la même année, que Klatzkin écrit à Einstein pour lui confirmer que Meyerson collabore et qu'il l'a aidé à constituer le comité français. Ce dernier réunit plusieurs rabbins, dont le grand rabbin Israël Lévi, et des personnalités juives françaises qui font autorité dans différents domaines : Sylvain Lévi, professeur au Collège de France dans la chaire de langues et littérature sanscrites, Louis Oungre, directeur de la JCA, le bactériologiste Waldemar Haffkine, ami de Meyerson, souvent impliqué dans les mêmes activités, le juriste Maxim Vinaver, fervent Juif russe émigré en France⁶⁰⁹, et homme de lettres engagé dans la cause sioniste, sans oublier les incontournables Salomon et Theodor Reinach, cooptés⁶¹⁰. Ce même mois de décembre 1925, Haffkine contacte Salomon Reinach pour le prier de se joindre au comité⁶¹¹. Si Einstein rédige quelques entrées, aucun des membres de comité français ne signe d'articles.

Quelques mois plus tard, Meyerson contacte à son tour Goldmann pour lui exposer la nécessité de créer une Société pour l'étude de la philosophie médiévale juive et lui demander d'apporter un soutien financier à l'entreprise. Son but principal serait d'« insister sur le rôle qu'ont joué, dans le mouvement philosophique du Moyen Âge, les penseurs juifs ». Pour ce faire, cette société s'attacherait à publier et traduire « en langue moderne » les grands philosophes juifs – dans une collection du genre de la collection Guillaume Budé pour les œuvres grecques – et publierait également les traductions médiévales latines, sources pour les « philosophes de l'Occident latin ». Autres objectifs de cette société, subventionner des cours dans l'enseignement supérieur pour « répandre la connaissance de la philosophie médiévale juive » et contribuer à la publication de « travaux jugés utiles sur la philosophie juive du Moyen Âge ». Fort de son expérience professionnelle, Meyerson se propose d'assurer, à titre gracieux, l'administration de la société : « je vous assure que ce sera administré régulièrement, vous savez que je n'ai pas été uniquement philosophe, que j'ai été, au contraire, pendant une grande partie de ma vie, un administrateur, et qui passe assez généralement pour n'avoir pas trop mal réussi dans sa tâche⁶¹². » Paris, qui compte suffisamment de philosophes juifs, serait le lieu idéal pour une telle société, étant entendu que cette société ne saurait avoir de caractère religieux ni se priver de philosophes non juifs. Lévy-Bruhl et Brunschvicg, tous deux membres de l'Académie des sciences morales et politiques, le grand rabbin Israël Lévi, hébraïsant de renom, Marcel Mauss, héritier spirituel de son oncle Durkheim, et Salomon Reinach constitueraient le comité directeur. Meyerson demande cent mille francs pour démarrer l'entreprise⁶¹³. Six mois plus tard, Goldmann répond qu'il n'a pas réussi à recueillir la somme, car les donateurs américains souhaitent que les Juifs riches des pays européens investissent également. Personnellement, Goldmann est disposé à donner un quart de la somme nécessaire⁶¹⁴, mais faute de financement, le projet n'aboutit pas.

⁶⁰⁷ Berlin, Verlag Eschkol, 1928-1934, seuls six volumes paraissent, édités par la maison d'édition fondée par Klatzkin.

⁶⁰⁸ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, Einstein, 16 juin 1925, p. 191.

⁶⁰⁹ Alfred Berl, rédacteur du journal du journal de l'Alliance israélite universelle, commence sa nécrologie par ces mots : « Russe et Juif, Juif et Russe ! C'est la formule la plus adéquate et la plus propre à résumer la pensée, l'âme et l'œuvre de Vinaver », *Paix et Droit*, n° 8, octobre 1926, cité par Dzovinar Kévonian, « Les juristes juifs russes en France et l'action internationale dans les années vingt », *Archives juives* 2001- 2 (Volume 34), p. 79.

⁶¹⁰ Document aimablement communiqué par Barbara Wolff, Archives Albert Einstein, Université hébraïque de Jérusalem, Klatzkin à Einstein, 30 décembre 1925, 86-588-1 et 2.

⁶¹¹ Bibliothèque Méjanes, fonds Reinach, boîte 76, 10 décembre 1925 et boîte 75, 5 janvier 1926.

⁶¹² CZA, A408/55, 21 juin 1927

⁶¹³ *Ibid.*, 4 janvier 1928. Cette somme correspond à vingt fois le salaire mensuel d'un universitaire en fin de carrière.

⁶¹⁴ CZA, A408/55, 21 juin 1927 et 4 janvier 1928.

De même est-ce à Meyerson que s'adresse le directeur de la *Revue juive de Genève*, Josué Jéhouda, pour réagir à la conférence donnée par Aimé Pallière à l'association *Chema Israël* le 11 décembre 1932 (12 *kislev*) et publiée par Alcan sous le titre *Bergson et le judaïsme*⁶¹⁵. Pour Jéhouda, c'est

un tour de force bien risqué que de vouloir, contre toute évidence, à mon humble avis, classer Bergson parmi les philosophes juifs. Pour moi, Bergson restera le philosophe du dualisme chrétien, et son dernier livre n'est qu'une confirmation de cette dualité. Vouloir concilier ce livre avec la foi du judaïsme me semble une erreur ! Je vous expose en toute naïveté ce que je pense, tout en vous priant d'excuser mon ignorance quant à votre attitude. Quant à Bergson en tant que philosophe juif, si vous vouliez bien éclairer à ce sujet les lecteurs de cette revue, je profiterais de cette aubaine pour m'instruire moi-même⁶¹⁶.

Jéhouda connaît, à n'en pas douter, l'admiration que Meyerson exprime volontiers à l'égard de Bergson et l'influence qu'il a exercée sur ses travaux. Mais Meyerson, « alité depuis deux mois », dicte une lettre à sa secrétaire : il n'est pas en mesure de répondre. C'est pourquoi Jéhouda se tourne vers le philosophe Marc Chapiro, qui rédige un compte rendu dans le numéro sept de cette revue, paru au mois d'avril 1933. Lors même que Bergson fait l'objet d'attaques frontales de la part des physiciens et philosophes ouverts à la théorie de la relativité et admirateurs d'Einstein, comme nous le verrons⁶¹⁷, Meyerson s'abstient de toute critique à son égard. Il prend ses distances mais discrètement, sans jamais intervenir dans les controverses autour de Bergson qui enflamment les milieux intellectuels parisiens dans les années 1920 et 1930⁶¹⁸.

Amis passeurs

Émile Meyerson est un homme fidèle, fidèle dans ses principes, fidèle en amitié. Nous l'avons vu, peu après son arrivée à Paris, il entre en relation avec les milieux juifs français actifs dans la communauté tout en étant bien intégrés à la vie intellectuelle française⁶¹⁹. Il doit beaucoup à ces milieux. Les liens tissés dès les années 1890 avec les universitaires que sont Jean Nageotte et Salomon Reinach fonctionnent pour lui comme le fil d'Ariane qui évite à Thésée de se perdre dans le labyrinthe. De même, ces hommes permettent à Meyerson, émigré juif polonais, de se trouver rapidement au cœur de l'intelligentsia parisienne. Ils jouent un rôle important dans la constitution du réseau de Meyerson, car leur sociabilité mêle le monde intellectuel du Collège de France et les hautes sphères juives.

L'introduction d'un jeune homme juif émigré dans *l'establishment* de ses coreligionnaires est une attitude naturelle. L'accueil d'un nouveau venu se fait dans toutes les communautés et Paris connaît de longue date le regroupement de « pays » par régions d'origine et spécialités professionnelles. L'expansion de la ville et son industrialisation amplifient le phénomène, tels les Auvergnats qui ouvrent un débit de boisson dans le 11^e arrondissement de Paris.

L'engagement de Meyerson aux côtés des *Hovevei Sion* le met en rapport avec plusieurs personnalités juives comme le grand rabbin Zadoc Kahn ou Narcisse Leven. Ses activités dans les sociétés d'entraide, en particulier à la Prévoyance israélite, lui permettent de pénétrer par une porte dérobée dans le monde des universitaires. Marie Wilbouchevitch, médecin d'origine russe, qui participe à la rédaction des statuts de cette nouvelle institution dont Meyerson est vice-président, n'est autre que la femme de Jean Nageotte, le neurologue et neuroanatomiste de la Salpêtrière. Le couple Nageotte se lie d'amitié avec Meyerson. Marie Nageotte est pleine d'affection pour Meyerson, qui lui adresse régulièrement des oranges de Palestine, elle suit l'évolution de son état de santé, lui recommande un confrère médecin⁶²⁰ ... et s'adresse à lui comme à un « bien cher ami ». Leur complicité est telle qu'elle se moque gentiment de lui tout en exprimant son admiration :

⁶¹⁵ Aimé Pallière, *Bergson et le judaïsme*, Paris, Alcan, 1932.

⁶¹⁶ CZA, A408/44, 20 février 1933.

⁶¹⁷ Voir chapitre 10.

⁶¹⁸ François Azouvi, *La gloire de Bergson. Essai sur le magistère philosophique*, Paris, Gallimard, 2007.

⁶¹⁹ Voir chapitre 3.

⁶²⁰ CZA, A408/146, s. d.

Bien cher Ami, je viens de terminer la lecture de votre *Déduction relativiste* — je vous entends tousser de rire ! Bien sûr, je n'ai rien compris — il faut être très savant pour seulement essayer de comprendre. Il me semble que même parmi les savants ils doivent se compter ceux qui vous comprennent vraiment, je veux dire assez pour juger, pour discuter. J'ai une fois de plus admiré la clarté et la richesse de votre langue, qui fait plaisir à lire, même sans comprendre autre chose que des pages de ci de là⁶²¹.

Meyerson est souvent invité à dîner chez eux, Jean Nageotte ayant aussi trouvé un terrain d'entente avec lui. Leur amitié se traduit en promenades, le dimanche matin, dans la campagne de la région parisienne, en conseils médicaux et, bien sûr, en échanges relatifs à la carrière de chacun d'eux. De là, les premiers contacts avec les scientifiques et littéraires se créent pour donner naissance à des rencontres, des courriers, des amitiés. L'amitié de Nageotte se traduit aussi pendant la guerre, quand il accueille Ignace Meyerson dans son service à la Salpêtrière.

Les mondes s'entrecroisent, les uns favorisant des rencontres avec d'autres. Sur les conseils de sa femme, Nageotte envoie une longue lettre de « confession générale⁶²² » où il expose ses travaux, ceci dans la perspective de sa candidature au Collège de France. À la réception de cet envoi, Meyerson s'engage dans la recherche d'appuis sûrs : il contacte directement quelques-unes de ses connaissances pour s'assurer de leur vote en faveur de Nageotte. Le 15 mai 1912, ce dernier est élu dans la chaire d'histologie comparée. De son côté, le moment venu, Nageotte soutient la candidature de Meyerson au Collège de France, lors de sa première tentative, intervenant auprès de plusieurs de ses collègues, en particuliers Paul Langevin. L'enjeu est d'ouvrir une chaire d'histoire des sciences, créée en 1892 et occupée successivement par deux disciples d'Auguste Comte – Pierre Laffitte jusqu'en 1903, puis Grégoire Wyruboff, jusqu'en 1913. La correspondance avec Nageotte témoigne des efforts entrepris par ce dernier pendant quelques mois pour intéresser des collègues (nommés par des initiales que l'on associe à Meillet, Langevin, Tchernoff – un proche de Sylvain Lévi – et Janet) à la candidature de Meyerson. Au premier tour, Meyerson obtient neuf voix contre onze voix pour la création d'une chaire de physiologie des sensations et onze pour le rétablissement de la chaire d'égyptologie. Au troisième tour, c'est l'égyptologie qui l'emporte avec l'élection d'Alexandre Moret⁶²³. Les votes en faveur de Meyerson sont néanmoins assez nombreux pour que ses deux défenseurs l'encouragent à tenter une nouvelle candidature l'année suivante⁶²⁴. Mais en 1923 les circonstances ne sont guère favorables, et après avoir assuré leur soutien, Nageotte et Langevin font volte face. Nageotte écrit, dès le 2 avril, à l'administrateur pour proposer la création d'une chaire de physiologie des sensations. Le 15, c'est Langevin qui retire sa proposition de créer une chaire d'histoire des sciences, tout en se réservant la possibilité de la reprendre ultérieurement⁶²⁵. Car le psychologue Henri Piéron pose sa candidature, avec Ignace Meyerson en faire valoir. Au début du mois de juin, Ignace annonce qu'il fait campagne « pour le compte de Piéron » et pour lui-même « présenté en deuxième ligne, présentation fictive, mais qui m'a pris du temps⁶²⁶. » Lors de l'assemblée du 10 juin 1923, Piéron l'emporte de cinq voix⁶²⁷.

Déjà, après la parution d'*Identité et réalité*, Jean Nageotte s'entretient du livre avec Xavier Léon, celui qui incarne, en France, l'organisation et la diffusion de la philosophie. Ce dernier prend contact avec Meyerson :

Monsieur,

Mon ami Mauss me dit que vous désirez me rencontrer. Je lui avais écrit que je serais heureux de faire votre connaissance et que je serai chez moi (39, Rue des Mathurins) vendredi ou samedi de une heure et demi à trois heures⁶²⁸.

⁶²¹ CZA, A408/146, 14 septembre 1925.

⁶²² Nageotte à Meyerson, 3 janvier 1910, É. Meyerson, *Lettres françaises*, p. 677.

⁶²³ Résultats communiqués par Langevin, lettre du 16 novembre 1922, *Lettres françaises*, p. 305.

⁶²⁴ Voir É. Meyerson, *Lettres françaises*, p. 534-539.

⁶²⁵ Archives du Collège de France G-IV-j 12 D et G-IV-j 12 B.

⁶²⁶ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 534-539, mars et juin 1923.

⁶²⁷ Archives du Collège de France G-IV-j 13.

⁶²⁸ Marcel Mauss (1873-1950) sociologue, ethnologue, fut éditeur de la deuxième série de *l'Année sociologique*. Dans une lettre à Mauss du 1^{er} avril 1908, Xavier Léon dit en effet qu'il sera content de voir Meyerson et s'étonne de « tant de

Aujourd'hui je reçois une convocation qui m'empêchera d'être libre samedi de bonne heure. Mais j'apprends à l'instant par Mr Nageotte que vous êtes mon voisin à la J.K.A.⁶²⁹, 2 Rue Pasquier. Je me permettrai d'aller vous y trouver entre 2h et 5h (heures auxquelles M. Nageotte me dit que vous y êtes) soit demain, soit samedi en sortant de mon rendez-vous, sauf avis contraire de votre part. Et il me sera particulièrement agréable de m'entretenir avec l'auteur d'un livre que je n'ai pas encore eu le loisir de lire mais dont je sais qu'il est singulièrement remarquable⁶³⁰. Recevez Monsieur l'assurance de mes sentiments les plus distingués.
Xavier Léon⁶³¹

Issu de la haute bourgeoisie juive assimilé et représentant du franco-judaïsme, Xavier Léon tient une place de choix dans le champ de la philosophie en France et au niveau international, son appui est de poids, comme nous l'avons vu⁶³². La collaboration entre Meyerson et lui ne tarde pas à se mettre en place⁶³³, pour le bénéfice des deux hommes. Léon n'hésite pas à entraîner Meyerson dès l'été 1908 au congrès de philosophie de Heidelberg⁶³⁴, il lui ouvre ainsi les portes du « monde philosophique » et scientifique français et étranger. Au retour du congrès de Heidelberg, Léon a recourt à l'expression « cher ami » que Meyerson s'empresse d'utiliser « très heureux de recevoir [...] ce titre et [...] de pouvoir [...] le retourner⁶³⁵ ». Léon invite Meyerson à la Société française de philosophie, lui offre de participer à ses débats, et de rédiger des comptes rendus de séances. Au mois d'octobre 1909, Léon s'empresse de prévenir son ami que « dans la séance d'hier, la Société de philosophie [l'] a nommé sociétaire : elle [lui] devait bien cela⁶³⁶ ». Léon sollicite les travaux de son ami pour sa revue « Attendez-vous aussi à ce que je vous ennuie pour que, dans le courant de l'année, vous me donniez un article. Vous le devez à la *Revue*, vous vous le devez à vous-même⁶³⁷ » et, au fil des années, publie sept articles de Meyerson⁶³⁸. Comme Léon le mentionne dans la notice nécrologique publiée dans le premier numéro qui suit la mort de Meyerson « Nous nous rappelons encore la joie que nous avons éprouvée, lui et moi, lorsque la *Revue de Métaphysique* fit accueil à un auteur dont le nom était inconnu et qui venait enrichir notre littérature philosophique d'une des œuvres les plus représentatives de notre époque⁶³⁹ ». Il termine par un hommage à l' « idéal parfaitement noble et désintéressé » de Meyerson.

C'est encore Xavier Léon qui intervient en transmettant la proposition que Dominique Parodi fait à Meyerson de donner une leçon sur la philosophie allemande⁶⁴⁰. Meyerson n'est pas en reste pour manifester son amitié, lui qui écrit : « Votre Fichte avance évidemment à grands pas, ce sera un travail formidable⁶⁴¹. Vous savez que, dans la mesure où le permet ma faculté de travail diminuée et ma faible compétence en fichtisme, je suis entièrement à votre disposition⁶⁴² ». Effectivement, le moment venu, Meyerson corrige les épreuves du livre, s'interroge sur les particularités de langue de Fichte : « écrivait-il par exemple *lezte* (au lieu de *letzte*) ?⁶⁴³ » et suggère quelques corrections dans la

cérémonies » pour le voir. Sur Xavier Léon, voir Stéphane Soulié, « Xavier Léon, philosophe », *Archives Juives* 1/ 2006 (Vol. 39), p. 143-147.

⁶²⁹ Il s'agit du bureau de la *Jewish Colonization Association*, où Meyerson travaille de 1899 à 1923.

⁶³⁰ Il s'agit de *Identité et réalité* publié chez Alcan en 1908.

⁶³¹ É. Meyerson, *Lettres françaises*, p. 336.

⁶³² Voir chapitre 6.

⁶³³ É. Meyerson, *Lettres françaises*, p. 336-337.

⁶³⁴ Troisième congrès international de philosophie, Heidelberg, 31 août-5 septembre 1908.

⁶³⁵ É. Meyerson, *Lettres françaises*, p. 339-340.

⁶³⁶ *Ibid. op. cit.*, p. 345.

⁶³⁷ É. Meyerson, *Lettres françaises*, p. 345, 19 août 1909.

⁶³⁸ Dès 1908, Léon accueille un article de Meyerson dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, « La science et le réalisme naïf » (T. 16, n° 6, p. 845-856). Cette « sollicitation » se concrétise dans la publication d'une étude critique dans le premier volume de 1911 : « L'histoire du problème de la connaissance de M. E. Cassirer » (T. 19, n° 1, 1911).

⁶³⁹ *Revue de Métaphysique et de Morale*, T. 41, n° 1, 1934, p. 16.

⁶⁴⁰ É. Meyerson, *Lettres françaises*, p. 770.

⁶⁴¹ *Ibid.*, p. 354, 27 août 1912. Xavier Léon publie une étude monumentale, *Fichte et son temps*, Paris Armand Colin, 1922-1927. T.I *La vie de Fichte jusqu'au départ d'Iéna (1762-1799) Etablissement et prédication de la doctrine de la liberté.* ; T.II *Fichte à Berlin (1799-1813)* en deux parties 1. Lutte contre l'esprit de réaction (1799-1803) ; 2. Lutte pour l'affranchissement national (1803-1813).

⁶⁴² É. Meyerson, *Lettres françaises*, p. 354.

⁶⁴³ *Ibid.*, p. 360, 23 avril 1914

traduction⁶⁴⁴. Il se met également à la disposition de son ami pour contrôler la traduction pour le second volume⁶⁴⁵ et pour « pour vérifier les textes allemands⁶⁴⁶ » du dernier volume et « les notes pour l'allemand⁶⁴⁷ ». Pendant la période troublée des débuts de la Grande Guerre, Meyerson reste à Paris alors que Léon organise un hôpital militaire à Aix-en-Provence⁶⁴⁸. Il se charge des épreuves d'un nouveau fascicule couvert de coquilles⁶⁴⁹.

Meyerson reconnaît volontiers tout ce qu'il doit à Léon. Regrettant de n'avoir rien su de la commémoration du trentenaire de la *Revue de Métaphysique et Morale*, organisé alors qu'il séjourne en Suisse, il écrit

Si j'avais été là et si ce n'avait pas été présomptueux de mêler ma voix à tant d'autres plus autorisées, j'aurais dit quelle avait été votre influence et celle de votre *Revue* dans le cas, particulièrement typique qui était le mien. Comment le travail du chercheur solitaire n'avait été possible que dans l'atmosphère spirituelle qu'avait créée votre périodique, comment ensuite, dès la publication de mon premier livre, vous m'aviez cherché et trouvé, comment vous m'aviez attiré à [illisible] et, me prenant par la main pour ainsi dire, introduit dans le cercle qui devait constituer désormais ma famille spirituelle. Croyez bien que le souvenir de ces choses ne s'effacera jamais de mon esprit ni de mon cœur⁶⁵⁰.

Dans le cadre de cette précieuse amitié, les relations s'élargissent au cercle familial de Léon, Meyerson fréquente le salon de la rue des Mathurins où le couple reçoit régulièrement. C'est pour Meyerson l'occasion de rencontrer les amis et collègues de Léon. Peut-être est-ce là qu'il rencontre Léon Brunschvicg, ami de la famille. Meyerson, de son côté, envoie des oranges de Jaffa à l'épouse de Léon, Gabrièle, et « gâte⁶⁵¹ » leur fille Marie-Anne.

Autre figure importante pour la création des réseaux de Meyerson, Salomon Reinach, l'archéologue en poste au Musée des antiquités nationales, spécialiste d'histoire des religions et grand amateur d'art, déjà rencontré parmi les dreyfusards. Issu d'une famille très aisée, il représente, avec ses frères Joseph et Théodore, un modèle de culture qui allie érudition et curiosité à un esprit rigoureux et méthodique. Après des campagnes de fouilles fructueuses en Asie mineure, Salomon Reinach est chargé de plusieurs missions avant d'être nommé au musée de Saint-Germain. Ses activités scientifiques ne le détournent pas de son ancrage dans le monde, et il occupe des postes de responsabilités au sein d'organisations juives telles que l'Alliance israélite universelle et la *Jewish Colonization Association*. Impliqué dans l'organisation de la défense du Capitaine Dreyfus⁶⁵² avec Lucien Lévy-Bruhl, son condisciple de l'École normale supérieure, Reinach est au centre d'une communauté d'universitaires et d'intellectuels de gauche. Si c'est dans ce cadre qu'il est amené à rencontrer plus souvent Meyerson, les deux hommes, qui partagent les mêmes préoccupations, se croisent dans les mêmes milieux, fréquentant les mêmes lieux d'activité et de sociabilité. C'est Salomon Reinach qui recommande au directeur de la JCA d'employer Meyerson. Dès lors, ils se côtoient régulièrement. Il se crée entre eux une proximité d'intérêt intellectuel et de sensibilité : ils se font l'hommage de leurs publications, et quand il remercie d'un envoi, Meyerson ne peut pas s'empêcher de joindre une liste de coquilles⁶⁵³ ou de discuter d'expressions qui ne lui plaisent pas. Parfois il donne des indications bibliographiques et des explications. Il expose son point de vue sur le christianisme, sur le bolchévisme⁶⁵⁴. Leur amitié

⁶⁴⁴ CZA, A408/63, 12 mai 1914.

⁶⁴⁵ CZA, A408/63, 22 août 1922.

⁶⁴⁶ É. Meyerson, *op. cit.*, p. 383, 23 août 1926.

⁶⁴⁷ *Ibid.*, p. 384.

⁶⁴⁸ CZA, A408/63, 21 février 1915.

⁶⁴⁹ CZA, A408/63, 23 juin 1916.

⁶⁵⁰ *Ibid.*, p. 378.

⁶⁵¹ *Ibid.*, p. 345.

⁶⁵² Voir chapitre 4.

⁶⁵³ Bibliothèque Méjanès, fonds Reinach, boîte 107, Meyerson, 29 juin 1901.

⁶⁵⁴ Voir É. Meyerson, *Mélanges...*, p. 35-37 et 227-233 et Bibliothèque Méjanès, fonds Reinach, boîte 107, Meyerson.

pour Bernard Lazare est un lien supplémentaire et s'ils s'associent pour lui offrir un appartement à la JCA⁶⁵⁵.

Salomon Reinach, premier lecteur du manuscrit d'*Identité et réalité*, engage Meyerson à publier, même à compte d'auteur. En janvier 1909, Meyerson remercie Reinach du soutien accordé pour le succès de son livre et s'empresse de lui adresser le compte rendu de Bergson. Nous l'avons indiqué, Reinach est une référence pour Meyerson qui a besoin de son « approbation » pour publier, même une préface⁶⁵⁶. C'est encore à lui qu'il confie les difficultés rencontrées dans l'exercice de ses fonctions à la JCA et dans ses rapports avec le baron de Rothschild⁶⁵⁷.

Parmi les personnes qui comptent dans la vie de Meyerson, Lucien Lévy-Bruhl tient une place à part, qui soulève des questions. En effet, même si leur correspondance ne commence qu'au printemps 1921, les deux hommes ont dû se rencontrer lors de l'affaire Dreyfus. Lévy-Bruhl est actif dans la défense du Capitaine – à qui il est apparenté par sa femme – et dans le « syndicat »⁶⁵⁸. Il est en relations amicales et militantes pour cette cause avec Salomon Reinach, qu'il tutoie⁶⁵⁹. Force est alors d'affirmer qu'ils sont en rapport, direct ou indirect. De même que Meyerson et Lévy-Bruhl se croisent à la Société française de philosophie dès lors que Meyerson la fréquente. Une carte de visite de Lévy-Bruhl, professeur à la Sorbonne et à l'École libre des sciences politiques, présente ses compliments à M. le conservateur, et « le prie de vouloir donner une carte permanente pour la salle de travail à M. le Dr. Meyerson qui poursuit des travaux de philosophie et d'histoire des sciences⁶⁶⁰ ». Un seul indice permet de dater cette intervention en faveur de Meyerson : Lévy-Bruhl cesse d'enseigner à l'École libre des sciences politiques en 1918, ce qui vient confirmer qu'ils ont entretenu des rapports avant le début de leurs échanges épistolaires. L'adresse « Cher Monsieur » se transforme en « Cher Monsieur et ami » avant que le ton ne devienne encore moins formel et plus amical. Peut-on envisager qu'une partie des archives ait disparu ? Toujours est-il que Lévy-Bruhl a son « heure habituelle », signe d'une grande proximité intellectuelle et personnelle. C'est lui qui prévient Koyré, alors en poste en Egypte, de la responsabilité qui leur incombe en lui communiquant

[...] les instructions précises qu'il a écrites de sa main à ce sujet, et qui confirment ce qu'il m'avait dit de vive voix. De ces cinq articles, il en destinait un à la *Revue de Méta*, un au *Journal de psychologie*, deux à la *Revue Phil*. En votre absence, que nous regrettons naturellement, j'en ai causé avec le Commandant Metz, nous proposerions d'attribuer à la *Revue de Méta* le n° 2, à la *revue Phil* les n° 1 et 3, au *Journal de Psychologie*, le n° 4, et pour le 5°, nous avons pensé qu'il vous serait sans doute agréable de le publier dans *Recherches*. Si vous le prenez, il faudrait le faire paraître dans le volume de 1934 pour que nous puissions donner au public le recueil d'*Essais* prévu par Meyerson au commencement de l'hiver 1934⁶⁶¹.

Les *Essais*, ouvrage posthume, paraissent, mais avec retard. Louis de Broglie en rédige la préface, utilisant le texte qu'il avait écrit pour le fascicule paru chez Hermann dans sa collection, auquel il ajoute quelques pages à la mémoire de Meyerson « dont la science était si étendue, l'esprit si profond et la personne si sympathique⁶⁶² ». Lévy-Bruhl se contente d'un avertissement rappelant les instructions de Meyerson.

⁶⁵⁵ « [...] Il n'aurait pas de bureau à la JCA et ne serait en relations qu'avec le directeur. Il serait chargé de tous les travaux qui exigent du talent littéraire, de toutes les missions où la notoriété personnelle est une force. Je proposerais, si vous voulez bien entrer dans cette voie, de lui attribuer un traitement de 500 francs par mois, qui figurent au budget sous le titre : « Rédactions et enquêtes, 6000 francs » sans que Lazare soit considéré comme fonctionnaire de la JCA » CZA, A408/76, s. d. n. l.

⁶⁵⁶ Voir p. 59.

⁶⁵⁷ Voir p. 95.

⁶⁵⁸ Au point que Dreyfus le remercie pour « ce qu'il a fait pour la cause d'un innocent », reconnaissant qu'il était « résolu à [s]e tuer si l'amour profond de sa femme et la foi de sa famille ne l'en avaient pas retenu. Archives de l'IMEC, LVB 9.2., Cahiers d'autographes, Henri Daudin - Albert Guillaume, s. d. 112-113.

⁶⁵⁹ Bibliothèque Méjanès, fonds Reinach, boîte 99 bis Lucien Lévy-Bruhl.

⁶⁶⁰ CZA, A408/65, s. d.

⁶⁶¹ Archives de l'IMEC, LVB 6.1, lettre à Koyré, 28 décembre 1933.

⁶⁶² Archives de l'IMEC, LVB 9. 1, Louis de Broglie, 12 octobre et 30 novembre 1935.

Ces amis sont du même âge que Meyerson ou plus jeunes d'une dizaine d'années. Cela n'impose nulle contrainte, nul rapport hiérarchique, les échanges se font sur un pied d'égalité, celui qui sait informe l'autre, lui facilite le passage. Seule l'amitié compte. Ces passeurs permettent donc à Meyerson, émigré juif polonais, de se retrouver dans la sphère intellectuelle de Paris. Mais bien qu'Émile Meyerson n'ait vécu en Pologne que dans l'enfance, il reste lié à son milieu d'origine tout au long de sa vie. Les liens familiaux et l'attachement à la communauté juive de Lublin marquent profondément sa personnalité d'adulte et ses activités. Juif polonais, c'est parmi ses multiples identités, la plus archaïque et celle que ses descendants ont voulu respecter en déposant ses archives dans une institution juive puisque, comme il l'indique dans son testament, il

désire que de toute façon, [qu'] elles entrent un jour dans une collection publique appropriée. Je souhaiterais vivement que ces collections puissent trouver place dans un musée de ma ville natale, Lublin. Mais alors il faudrait parvenir à ce qu'elles constituent un fonds séparé, et que, parmi les curateurs de ce fonds, des représentants de la communauté juive de la ville occupent une place appropriée. Je prie ma nièce Jeanne Brauman de se charger de toutes démarches à cet effet. En aucun cas, aucun juif converti ne pourra jamais faire partie du comité de curateurs du fonds. Dans le cas où les choses ne pourraient pas s'arranger pour la ville de Lublin, je désirerais que le tout fût offert à une institution juive de Jérusalem (peut-être à la Bibliothèque de l'université)⁶⁶³.

Si les archives de Meyerson ne sont pas rassemblées à Lublin, sa ville natale lui rend hommage au centre Brama Grodzka-Teatr NN, qui lui consacre un site⁶⁶⁴.

⁶⁶³ CZA, A408/269.

⁶⁶⁴ http://teatrn.pl/leksykon/node/3481/emil_meyerson_1859-1933.

CHAPITRE 10

SAVANTS DIALOGUES

Une fois bien intégré dans une communauté philosophique qui, comme on l'a vu plus haut⁶⁶⁵, aime à se distinguer sur la scène internationale par son attention aux sciences, Meyerson œuvre-t-il pour renforcer les liens étroits entre savants et philosophes que la Société française de philosophie cherche à promouvoir au début du XX^e siècle ?

Science et philosophie

Encouragé par Xavier Léon, Meyerson s'efforce d'entretenir le dialogue entre savants et philosophes, à propos des théories nouvelles. À peine introduit à la Société française de philosophie, qu'il sollicite la présence de scientifiques pour la séance du 31 décembre 1908 consacrée à la discussion d'*Identité et réalité*⁶⁶⁶. Dans la mesure où son emploi du temps le lui permet, il participe aux rencontres avec des scientifiques. En 1910, il prépare deux séances avec le physicien Jean Perrin consacrées au mouvement brownien : en tant que répondant, il rend justice aux atomistes de l'Antiquité, et Gaston Milhaud lui rétorque qu'il ne croit pas « à la séparation radicale de la science et de la philosophie⁶⁶⁷ ». La discussion s'engage entre les deux philosophes, tous deux d'origine scientifique. En 1911, il est sollicité pour une discussion sur « Le temps, l'espace et la causalité dans la physique moderne » en présence de Paul Langevin⁶⁶⁸. En 1912, il débat avec le physico-chimiste André Job des nouvelles conceptions de l'atome⁶⁶⁹. Le 6 avril 1922, il fait partie du petit groupe de philosophes choisis pour discuter avec Albert Einstein de la théorie de la relativité. Cette rencontre historique, précédée d'entretiens avec Paul Langevin, est suivie d'échanges avec Einstein lors de la parution de l'ouvrage que Meyerson consacre à la théorie d'Einstein : *La Déduction relativiste* (1925). Au fil de ces débats, Meyerson est reconnu comme un expert en matière de sciences parmi les philosophes. Mais comment ce chimiste converti à la philosophie se situe-t-il par rapport aux scientifiques ?

La question des rapports entre sciences et philosophie émerge au cours de la rédaction de son livre *De l'Explication dans les sciences* après la lecture de Hegel. L'immersion dans la pensée de Bergson avait convaincu Meyerson de ne pas s'aventurer en métaphysique pour s'en tenir à l'étude des principes de la pensée scientifique. L'immersion dans le projet encyclopédique de Hegel le persuade que l'ambition de déduire un « système scientifique de la vérité » pour dicter aux scientifiques spécialisés la voie à suivre est vouée à l'échec. Toute philosophie qui prétend régler les sciences au lieu d'analyser les « produits » de la science devient un monstre. Meyerson prend ses distances par rapport à Hegel comme par rapport à Bergson : tous deux méconnaissent, à ses yeux, le pouvoir et les acquis de la raison scientifique. Il n'hésite pas alors à se poser en arbitre des relations entre science et philosophie. Dans les derniers chapitres de *De l'Explication*, il apparaît comme maître du jeu, distribue bons points et blâmes aux uns et aux autres. Il régule le trafic entre les deux domaines, mettant en garde les savants contre leur propension au « scientisme », et donnant des avertissements aux philosophes qui exaltent la philosophie en rabaisant la science⁶⁷⁰.

⁶⁶⁵ Voir p. 54.

⁶⁶⁶ Séance du 31 décembre 1908 sur « *Identité et réalité* d'Émile Meyerson » avec L. Brunschvicg, A. Job, L. Weber, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 9 (1909), p. 75-108.

⁶⁶⁷ Séances des 27 janvier et 3 mars 1910, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 10 (1910), p. 4.

⁶⁶⁸ Séance du 19 octobre 1911, « Le temps, l'espace et la causalité dans la physique moderne », *Bulletin de la Société française de philosophie*, 12 (1912), p. 1-46.

⁶⁶⁹ « Le Progrès des théories chimiques », séance du 29 décembre 1912, *Bulletin de la Société française de philosophie*, discussion d'une thèse de M. André Job, 13-2 (1913), p. 47-62.

⁶⁷⁰ *De l'explication*, *op. cit.*, p. 836-389.

Ainsi science et philosophie ne peuvent mutuellement se méconnaître. Et l'on a vu aussi quelle en est la cause profonde ; c'est qu'elles sont l'une et l'autre, des émanations de la raison et d'une raison qui reste fondamentalement la même dans ces deux manifestations⁶⁷¹.

Il reste que Meyerson place le savoir scientifique au-dessus de la connaissance philosophique. Il ne manque pas de rappeler aux philosophes : « Quelle que puisse être la valeur de l'acquis philosophique, il faut bien que le philosophe reconnaisse que l'acquis scientifique est fait d'un autre métal, a une autre solidité que le sien et que, s'il entre en lice, la victoire ne saurait lui échoir⁶⁷². » Les philosophes ont besoin du secours des scientifiques aussi bien pour pénétrer la réalité que pour comprendre le fonctionnement de l'intellect humain puisque, aux yeux de Meyerson, la science constitue un terrain idéal pour dégager les principes à l'œuvre dans toute pensée.

Dégager les principes et les postulats métaphysiques à l'œuvre dans la philosophie spontanée des savants, telle est l'entreprise philosophique de Meyerson. Or cette tâche n'est pas exclusivement réservée aux philosophes. Elle appelle la participation des savants qui, estime Meyerson, devraient réfléchir sur leurs présupposés. « Et cela me paraît indispensable pour le savant appelé à généraliser, à démolir les théories reçues et en créer de nouvelles⁶⁷³. »

Insolence ou déférence ?

La mission que s'assigne Meyerson philosophe repose sur sa conviction profonde que les savants ont une métaphysique implicite. Ils cherchent des causes qu'ils attribuent aux phénomènes et tendent à les hypostasier en choses. Or les savants dissimulent ce réalisme foncier dans leurs déclarations en prétendant que la science n'a rien à faire avec la métaphysique, et qu'elle se borne à dégager les lois des phénomènes.

[...] Il faut je crois faire abstraction des choses vagues que les savants n'ont que trop souvent la tendance à préférer, quand ils se posent en *penseurs*. Là ils estiment s'élever, en faisant des déclarations conformes à telle ou telle doctrine philosophique qui leur est venue du dehors. Mais regardez -es travailler, et vous ne pourrez pas n'être point convaincu qu'ils croient dur comme fer à l'existence d'un réel, tout à fait comme l'homme du sens commun⁶⁷⁴.

Meyerson, qui a étudié la chimie au temps où les chimistes utilisaient des poids atomiques et des formules moléculaires sans croire à l'existence des atomes, n'arrive pas à prendre ces scrupules ontologiques au sérieux⁶⁷⁵. Il met en doute l'authenticité des déclarations positivistes des chimistes organiciens, qu'il juge totalement en contradiction avec leurs pratiques. « C'est une manière de voir qui leur est venue du dehors et, tout en feignant d'en faire profession, ils la renient à tout instant dans la pratique de leur science », écrit-il au chimiste suisse Alfred-Louis Berthoud⁶⁷⁶. Il prétend même que ce soupçon de mauvaise foi l'aurait décidé à quitter la chimie pour la philosophie :

En ce qui concerne la réalité de l'atome chimique, la foi du chimiste de laboratoire était, il y a vingt, trente, ou même quarante-cinq ans (c'est-à-dire à l'époque où, tout jeune, je suis entré dans ce domaine) aussi ferme qu'elle peut l'être. C'est même à vrai dire l'étonnement que me faisait cette divergence flagrante entre la conviction intime du chercheur et la conviction philosophique qu'il prétendait avoir adoptée, mais qu'il ne proférait que du bout des lèvres (c'est-à-dire sans qu'elle exerçât la moindre

⁶⁷¹ *Ibid.*, p. 839

⁶⁷² Meyerson, *De l'Explication*, *op. cit.*, p. 838.

⁶⁷³ Meyerson à André Metz, sans date, *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 434.

⁶⁷⁴ Meyerson à Høffding, le 12 septembre 1923, *Correspondance entre Harald Høffding et Émile Meyerson*, *op. cit.*, p. 61.

⁶⁷⁵ À cet égard Meyerson est bien plus proche des physiciens de sa génération (Max Planck et Albert Einstein) que des chimistes qui l'ont formé. On peut même dire que Meyerson érige en théorie générale de la connaissance la foi inébranlable dans la réalité par laquelle ces physiciens affirment l'originalité de leur science en rupture avec la physique de Duhem ou de Mach (voir I. Stengers, « La plausibilité du diagnostic meyersonien », *Corpus. Revue de philosophie*, N°58 (2010), p. 305-319.

⁶⁷⁶ Meyerson à Berthoud, *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 72.

influence sur la marche de son travail) qui a été un des points de départ des réflexions qui m'ont amené à chercher une épistémologie nouvelle⁶⁷⁷.

Si le positivisme des savants n'est qu'une façade, la tâche du philosophe est de dénoncer cette mystification en soulignant le décalage entre discours et pratiques scientifiques. En outre, le philosophe ne cesse de débusquer des absurdités dans la pensée scientifique : par exemple, les mécanistes traitent le mouvement comme un « état », ce qui revient à le réduire à l'immuable ; les chimistes qui prétendent que le sel marin (chlorure de sodium) est constitué d'un gaz verdâtre et irritant (le chlore), et d'un métal mou (le sodium) se conduisent comme des primitifs⁶⁷⁸. Meyerson ne se laisse donc pas intimider par l'autorité des savants et son entreprise philosophique le conduit à l'irrévérence, du moins à l'égard des savants du passé.

Parmi les scientifiques contemporains, trop rares sont ceux qui s'intéressent à la philosophie et prennent la peine de réfléchir sur leurs raisonnements et leurs présupposés métaphysiques. Paul Langevin est de ceux-là : « [...] il est seulement trop intelligent pour croire que l'on peut parvenir par une négation grossière (comme le professent la plupart des positivistes plus ou moins bon teint qui constituent l'immense majorité d'entre les savants actuels) ou par une simple pirouette (ce qui est l'attitude des autres)⁶⁷⁹. » Mais Langevin est souvent trop occupé pour répondre aux sollicitations des philosophes. Meyerson, qui lui rend de fréquentes visites pour s'initier à la théorie de la relativité comme à la mécanique quantique, finit par tourner son manque de disponibilité en dérision quand il écrit à Lalande : « Je suis en train de devenir aussi mauvais correspondant que Langevin qui a la réputation de détenir le record des lettres enfouies⁶⁸⁰. » Meyerson se plaint parfois du manque de disponibilité des savants. Par exemple, Jean Perrin tarde à renvoyer les épreuves de son exposé à la séance à la Société française de philosophie sur le mouvement brownien. Meyerson refuse de le faire en déclarant qu'il ne peut pas vérifier ses calculs et Xavier Léon doit chercher un scientifique mieux disposé pour le faire à sa place⁶⁸¹.

Toutefois, quand les savants jouent les divas, Meyerson ne les blâme pas ; il redoute simplement qu'on publie des hérésies. Il serait faux, en effet, de penser que Meyerson se montre insolent ou seulement condescendant à l'égard des scientifiques. Au contraire, il témoigne toute sa vie d'une grande déférence, voire d'un certain respect à leur égard. S'ils manquent de temps, c'est parce qu'ils se dévouent à leurs recherches ; s'ils manquent de réflexivité, c'est parce qu'ils peuvent s'en passer, dans la mesure où ils sont guidés par des *habitus*⁶⁸².

De son passé de chimiste, Meyerson a retenu que la pratique des sciences donne accès à une connaissance intime de la réalité qui n'est pas reflétée dans les discours. Les gens de laboratoire rompus aux expériences acquièrent une sorte « d'instinct particulier indépendant de la raison » comme dans la cuisine de Vauvenargues⁶⁸³. Meyerson évoque le souvenir de Bunsen, son maître à Heidelberg, très connu pour son habileté expérimentale. Ce « vieux routier de laboratoire » donnait l'impression de posséder un sixième sens qui lui permettait de deviner « l'essence du réel », comme s'il « voyait du dedans⁶⁸⁴ ». Guidé par des règles et des méthodes que seule une longue pratique peut transmettre, il trouvait toujours l'explication d'une anomalie et la façon d'y remédier. Ce savoir — que l'on qualifie de « tacite » depuis Michael Polanyi⁶⁸⁵ — est le trésor de l'homme de science. C'est l'une des

⁶⁷⁷ Voir B. Bensaude-Vincent « Émile Meyerson chimiste philosophe », Eva Telkes-Klein et Elhanan Yakira (dir) *L'histoire et la philosophie des sciences à la lumière de l'œuvre d'Émile Meyerson (1859-1933)*, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 67-90.

⁶⁷⁸ Voir p. 71.

⁶⁷⁹ Meyerson à Metz, s. d., *Lettres françaises, op. cit.*, p. 433-434.

⁶⁸⁰ Meyerson à Lalande le 28 février 1926, *Lettres françaises, op. cit.*, p. 280.

⁶⁸¹ Voir la correspondance avec Xavier Léon en 1910, *Lettres françaises, op. cit.*, p. 346-348.

⁶⁸² « Sans doute, le savant de laboratoire parvient-il, dans la grande majorité des cas à se passer fort bien de tout raisonnement philosophique. C'est que son instinct [...] raffermi par une longue routine, est suffisamment sûr. » (Meyerson à Metz, s.d., *Lettres françaises, op. cit.*, p. 434.)

⁶⁸³ Meyerson, *Le Cheminement de la pensée*, Paris, Payot 1931, p. 506. Meyerson intitule ce paragraphe sur le raisonnement extra-mathématique « le cuisinier de Vauvenargues ».

⁶⁸⁴ *Ibid.*, p. 494.

⁶⁸⁵ M. Polanyi, *Personal Knowledge, Toward a Post-Critical Philosophy*, (1958), réédition The University of Chicago Press, 1974.

dimensions irrationnelles de la science que les philosophes ont à dévoiler, sans se fier aux propos convenus sur « la méthode scientifique ». Grâce à sa connaissance intime des pratiques de laboratoire, Meyerson prend ses distances à l'égard des discours invoquant « la méthode scientifique » pour fustiger les « pseudosciences ». Lui qui se considère comme peu doué pour populariser ses convictions philosophiques, qui doute même de la possibilité de le faire⁶⁸⁶, n'hésite pas à publier sur ce sujet dans les journaux grand public⁶⁸⁷. Il affiche ainsi une position assez nuancée dans les débats contemporains sur les rapports entre science et phénomènes occultes comme le spiritisme qui défrayent la chronique. On en parle dans tout Paris, à propos des positions du physiologiste, prix Nobel, Charles Richet. Ayant participé à plusieurs expériences destinées à prouver la réalité de la production d'ectoplasmes, ces formes visibles émises par le corps des médiums, Richet publie en 1922 un *Traité de métapsychique*, afin de promouvoir une science des phénomènes psychiques occultes. Un journaliste du quotidien *l'Opinion*, Paul Heuzé, interroge alors des personnalités littéraires et scientifiques qui se sont intéressées à cette question et il organise des expériences scientifiques avec des médiums au Laboratoire de Psychologie physiologique de la Sorbonne, dirigé par le psychologue Henri Piéron. Elles concluent que la célèbre médium Éva Carrière a fraudé et voilà Richet ridiculisé par les psychologues⁶⁸⁸. Le débat sur les phénomènes occultes rebondit en 1930 à propos des pratiques de sourciers qui deviennent l'objet d'une science nommée « radiesthésie »⁶⁸⁹. C'est alors que, poussé par Marcel Boll, fervent dénonciateur des pseudosciences, Meyerson accepte de publier ses vues sur la question. Or, loin de joindre sa voix au chœur des rationalistes intransigeants, Meyerson déclare que les savants n'ont aucune compétence d'experts en ce domaine. Leur pratique expérimentale ne les prépare pas à débusquer les fraudes car « la nature a toujours été de bonne foi ». La position de Meyerson réjouit René Giard, autodidacte inventeur d'instruments qui vit mal de ses inventions et nourrit de forts sentiments antiacadémiques. Il félicite Meyerson, qu'il prend pour un académicien, de son article sur « les fausses sciences qui a dû vous attirer des protestations. Mais si cela sort de l'Institut...⁶⁹⁰ ». Giard corrobore l'interprétation de Meyerson et lui annonce une confirmation expérimentale du phénomène des sourciers. Aux yeux de Meyerson, la réalité des phénomènes métapsychiques est le produit d'un jugement fondé sur une conviction intime, qui n'est pas propre aux « croyants » spirites. Elle domine notre intellect et fausse les opinions que nous formulons à partir de nos perceptions. C'est un problème général de la connaissance sur lequel la parole savante n'a pas d'autorité.

Dialogues atomiques

Le mélange d'insolence et de déférence à l'égard des savants s'explique en partie parce que Meyerson s'attend à ce que les savants contemporains, contrairement aux chimistes du XIX^e siècle qu'il a côtoyés dans sa jeunesse, réfléchissent sur leur pratique et sur leur engagement métaphysique. Sur la question de l'existence des atomes en particulier, il estime que leur réalité n'est plus une question en débat, qu'elle est résolue. Il ne fait même pas mention à de tels débats dans le petit article qu'il consacre à l'atome chimique dans le supplément au *Vocabulaire philosophique* de Lalande⁶⁹¹. Meyerson a l'air de croire que tous les physiciens et chimistes sont consciemment et résolument réalistes, comme si la démonstration de la réalité moléculaire dans *Les Atomes* de Jean Perrin avait clos la controverse⁶⁹². Le seul enjeu désormais est, à ses yeux, la structure des atomes. Aussi Meyerson s'informe-t-il

⁶⁸⁶ Bibliothèque Méjanès, fonds Reinach, boîte 107, voir en particulier sa lettre à Salomon Reinach du 15 juin 1916 : « ...Il est fort probable que le précieux don de « populariser » ne m'a pas été en général départi. Mais dans le domaine dont il s'agit je serais particulièrement peu qualifié pour un tel travail. [...] Pour exposer clairement et simplement les idées dont vous parlez – à supposer toutefois qu'un tel exposé soit possible, ce dont, en toute sincérité, je me déclare incapable de juger – il faudrait au contraire quelqu'un qui fût venu pour ainsi dire du dehors ».

⁶⁸⁷ Meyerson, « Les fausses sciences », *Les nouvelles littéraires*, 10 mai 1930 et « La métapsychique », *Les nouvelles littéraires*, 6 février 1932, repris dans *Du cheminement*, op. cit., pp. 364-70 ; voir aussi p. 185-186 et p. 628-629.

⁶⁸⁸ Voir Pascal Le Maléfian « Richet chasseur de fantômes : l'épisode de la villa Carmen », B. Bensaude Vincent et C. Blondel, *Des savants face à l'occulte, 1870-1940*, Paris, Éditions la découverte, 2002, p. 173-200

⁶⁸⁹ Voir B. Bensaude Vincent, « Des rayons contre raison ? L'essor de la radiesthésie dans les années trente », B. Bensaude Vincent et C. Blondel, *Des savants face à l'occulte, 1870-1940*, op. cit., p. 201-226.

⁶⁹⁰ CZA A408/53, lettre de René Giat, 11 mai 1930,.

⁶⁹¹ CZA 408/ 265, Meyerson : « atome » sur le sens B (L'atome chimique) supplément au *Vocabulaire philosophique*.

⁶⁹² Paris, Felix Alcan, 1913. Réédition Paris, Champs Flammarion, 2014 avec une préface de Pierre-Gilles de Gennes.

activement de l'évolution des théories auprès d'André Job, professeur de « chimie générale dans ses rapports avec l'industrie » au Conservatoire national des arts et métiers et plus tard auprès de Berthoud, professeur de chimie à l'Université de Neuchâtel, auteur d'un livre sur *La Constitution des atomes*⁶⁹³. Dès l'instant où il fréquente les scientifiques qui acceptent de participer aux séances de la Société française de philosophie, Meyerson veut croire qu'ils sont représentatifs de l'ensemble de la communauté scientifique et que la science contemporaine confirme ses thèses philosophiques. Ainsi, lors du dialogue qui s'engage à la séance de 1912 sur « Le progrès des théories chimiques », Job dit à Meyerson que la théorie moléculaire n'est plus une hypothèse, mais une vérité expérimentale. Et Meyerson se réjouit de voir ses principes appliqués à la science en devenir. « Déduits de celle du passé, ils ont l'air parfois d'y avoir été ajoutés par artifice, et toujours ils apparaissent comme quelque chose d'abstrait, de rigide, je dirais presque mort ; dans votre exposé, entre les mains d'un de ceux qui font la science ils ont tout l'attrait de la conception vivante et fertile⁶⁹⁴ ». Meyerson est si content de rencontrer des chimistes réalistes qu'il en conclut un peu vite à une continuité entre les théories modernes de l'atome et les théories antiques : depuis Démocrite c'est toujours le même espoir d'expliquer toutes les qualités par des arrangements d'atomes dans l'espace. Et il ajoute : « Le savant parti du sens commun en conserve intacte l'ontologie dans ses théories. M. Job a beau, en tant que penseur, être pénétré de l'idée que nous ne pouvons connaître la réalité, en tant que chimiste-théoricien, il est obligé de traiter ses figures atomiques en réalités ontologiques⁶⁹⁵. » Tout heureux de voir ses thèses philosophiques confirmées par les savants contemporains, Meyerson force l'accord.

Dans son désir éperdu de reconnaissance et de caution scientifique, Meyerson serait-il enclin à l'auto-aveuglement ? On pourrait le soupçonner en considérant son admiration assez surprenante pour Georges Urbain. Ce chimiste, philosophe et poète à ses heures, a toujours proclamé son attachement à la philosophie de Comte que Meyerson ne cesse d'attaquer. Il déclare que l'atome n'est qu'une image, une œuvre d'art et que la chimie pourrait s'en passer⁶⁹⁶. Dans *Les Disciplines d'une science, la chimie*⁶⁹⁷, Urbain prend ses distances vis-à-vis de la réalité moléculaire : il rejette l'existence des électrons, émet des doutes sur la radioactivité, et il espère réconcilier les deux doctrines rivales de l'atomisme et de l'énergétisme que Meyerson juge incompatibles. On s'attendrait donc à ce que Meyerson le cite en exemple de la mauvaise foi des savants, ou l'ignore simplement. Or, il le cite constamment comme parangon du réalisme en s'appuyant sur une phrase unique :

Cet accord remarquable crée entre savants une atmosphère de confiance, un unisson où ils puisent une certitude qui me paraît être une foi robuste. Il n'est peut-être pas un chimiste qui doute de la réalité du sulfate de baryte. J'ai eu la curiosité de poser la question à quelques uns d'entre eux. À tous, elle a paru singulière. Au regard effaré qu'ils m'ont jeté, j'ai reconnu que tous me croyaient fou de poser une telle question. Voilà qui est acquis : le chimiste actuel croit à la réalité en soi du sulfate de baryte. Il fait des corps le substratum de leurs propriétés, et n'imagine guère que corps et propriétés soient des perceptions destinées à interpréter les sensations qu'il éprouve⁶⁹⁸.

Cette simple citation extraite du contexte éclipse tout le reste et Meyerson se fonde là-dessus pour établir un dialogue, en espérant trouver chez ce chimiste un disciple⁶⁹⁹. Il a de fait une grande empathie pour les propos d'Urbain sur la connaissance intime des choses que les chimistes acquièrent au laboratoire. On voit donc que Meyerson fait grand cas de l'opinion des scientifiques en activité et qu'il se sent en profond avec eux.

1922. Une rencontre historique

⁶⁹³ Paris, Payot, 1922.

⁶⁹⁴ Séance du 19 décembre 1912, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 13, (février 1913), p. 47-62, cit. p. 59.

⁶⁹⁵ *Ibid.*, p. 62

⁶⁹⁶ G. Urbain, avant propos à J.B. Dumas, *Leçons de philosophie chimique*, Paris, Gauthier-Villars, 1937, p. 1.

⁶⁹⁷ G. Urbain, *Les Disciplines d'une science : la chimie*, Paris, Librairie Doin, 1921.

⁶⁹⁸ *Ibid.*, p. 18-19. Faut-il considérer que Meyerson ménage Urbain chez qui étudie son neveu Pierre ? Notons que l'amitié entre les familles Meyerson et Urbain traversent les siècles jusqu'à nos jours.

⁶⁹⁹ Voir correspondance entre Meyerson et Urbain, *Lettres françaises, op. cit.*, p. 884-901.

Plus que tout autre lui importe l'approbation d'Einstein lors du débat du 6 avril 1922. Meyerson ne manque pas une occasion de se vanter des propos d'Einstein à son égard, tout comme il rappelle sans cesse la recension élogieuse de Bergson à propos d'*Identité et réalité*. La caution de ces deux célébrités a sur lui un effet presque aussi magique que le souffle de bonnes fées sur le berceau d'une princesse.

Pourtant, la plupart des récits de la rencontre historique avec Einstein à la Société française de philosophie font à peine mention du nom de Meyerson⁷⁰⁰. L'attention des historiens et philosophes s'est focalisée sur le duel entre Einstein et Bergson qui déclenche une guerre entre le philosophe et le physicien. Bergson est accusé de n'avoir rien compris à la théorie de la relativité, d'avoir dénigré les sciences physiques, en leur déniaient toute capacité à appréhender le réel. Il s'ensuit une violente campagne contre Bergson, qui devient figure de l'antiscience⁷⁰¹. Comment donc Meyerson se positionne-t-il entre Bergson et Einstein, ses deux figures tutélaires devenues rivales? Parvient-il à maintenir le dialogue entre physiciens et philosophes une fois la guerre déclarée ?

En 1911, la théorie de la relativité a ouvert un chantier commun pour philosophes et scientifiques du fait qu'elle touche à des questions traditionnelles de philosophie : l'espace et le temps. Paul Langevin, physicien, professeur au Collège de France et proche d'Einstein, se rend au IV^e congrès international de philosophie à Bologne pour exposer la conception einsteinienne de l'espace et du temps dans une perspective historique⁷⁰². Son message est clair : l'esthétique transcendantale de Kant, solidaire de la mécanique newtonienne, est dépassée : « Il n'y a ni espace, ni temps *a priori* : à chaque moment, à chaque degré de perfectionnement de nos théories du monde, correspond une nouvelle forme de l'espace et du temps. » L'évolution des théories physiques appelle donc une nouvelle philosophie. Et pour bien souligner la rupture avec les cadres classiques, Langevin imagine une histoire de « voyageur en boulet » inspirée des romans de Jules Verne⁷⁰³.

C'est à Bologne que Bergson prend connaissance de la théorie de la relativité⁷⁰⁴. Meyerson, sans doute retenu par ses obligations professionnelles, n'assiste ni au congrès de Bologne, ni à la séance de la Société française de philosophie en octobre 1911, où Langevin revient discuter avec les philosophes⁷⁰⁵. Cette première séance de dialogue manifeste déjà une certaine tension : elle se conclut sur une proposition du philosophe Edouard Le Roy, proche de Bergson, d'adopter le mot « temps » pour désigner le temps du philosophe, et le mot « heure » pour désigner le temps des physiciens. Bref, la concertation se solde en 1911 par une proposition de divorce !

En 1922, les conflits d'interprétation de la théorie de la relativité pourraient sembler négligeables au vu des tensions internationales. En effet, l'invitation que Langevin adresse à Einstein enfreint les

⁷⁰⁰ M. Capek, *The Concepts of Space and Time : Their Structure and Development*, Kluwer, 1976, p. 352-367. H. Barreau, « Bergson et Einstein : à propos de *Durée et simultanéité* », *Les Études bergsoniennes*, N°1 (1973), p. 73-134. J. Langevin, M. Paty « Le séjour d'Einstein à Paris », *Cahiers Fundamenta Scientiae*, 93 (1979), p. 91-113. M. Biezunski, *Einstein à Paris*, Vincennes, Presses de l'Université de Vincennes, 1991. M. Paty, « The scientific reception of relativity in France », Thomas F Glick (ed), *The Comparative Reception of Relativity*, Dordrecht, Reidel, 1986, p. 113-167. B. Bensaude-Vincent, « When a physicist turns on philosophy: Paul Langevin 1911-39 », *Journal of The History of Ideas*, 44 (1988), p. 319-338. J. Canales, *One Day in Paris. Einstein and the Philosophers who Never Forgave him*, Chicago University Press, à paraître.

⁷⁰¹ R.C. Grogin, *The Bergsonian Controversy in France, 1900-1914*, Calgary, University of Calgary Press, 1988. F. Azouvi, *La Gloire de Bergson. Essai sur le magistère philosophique*. Paris, Gallimard 2007.

⁷⁰² P. Langevin, « L'évolution de l'espace et du temps », conférence au congrès international de philosophie, Bologne, 1911. *Paul Langevin. Propos d'un physicien engagé*, édités par B. Bensaude-Vincent, Paris Vuibert-SFHST, 2007, p. 109-131.

⁷⁰³ Deux frères, l'un sédentaire reste sur terre, l'autre est propulsé dans l'espace à une vitesse proche de celle de la lumière. A son retour sur terre le voyageur en « boulet » (en fusée) trouve que son frère a vécu deux siècles tandis que lui n'a vécu que deux ans. Cette expérience de pensée, plus tard dénommée « paradoxe des jumeaux », illustre la dilatation des durées en fonction du référentiel : le temps passe moins vite dans un référentiel en mouvement relatif d'où la dissymétrie entre les deux frères. Sur les reformulations de cette image en forme de paradoxe voir Elie During, « Langevin ou le paradoxe introuvable », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 4, n°84 (2014), p. 513-527.

⁷⁰⁴ Langevin a connaissance des articles d'Einstein dès leur parution en 1905. Quant à Meyerson, il reçoit à la JCA les coupures des deux articles d'Einstein publiés dans le *Times* en novembre 1919 (7 et 14), ainsi que des articles discutant du bien fondé de ses travaux comme « Sir O. Lodge on the Einstein's theory » (25 novembre 1919), CZA, A408/2.

⁷⁰⁵ P. Langevin « Le temps, l'espace et la causalité dans la physique moderne », *Bulletin de la Société française de philosophie*, 12 (1912), p.1-46.

mesures de boycott de la science allemande décidées par le Conseil international des recherches au lendemain du Traité de Versailles et Einstein hésite à répondre à l'invitation⁷⁰⁶. La visite d'un savant allemand est un geste politique susceptible de déclencher des manifestations de rue⁷⁰⁷. Les lieux de rencontre avec Einstein ont été soigneusement choisis, la publicité réduite⁷⁰⁸. Dans un tel climat, les débats sur la relativité constituent un bon motif ou prétexte pour rétablir la coopération intellectuelle internationale. Ce geste d'apaisement est d'autant plus crédible que Bergson est le président de la Commission internationale de coopération intellectuelle de la Société des nations qui compte aussi Langevin et Einstein parmi ses membres⁷⁰⁹. Or, contre toute attente, la fameuse séance du 6 avril à la Société française de philosophie avive un climat de guerre et le désaccord philosophique entre Bergson et Einstein s'ajoute aux tensions politiques⁷¹⁰.

Xavier Léon, président de la Société, ouvre la séance par ces mots : « La date du 6 avril 1922 fera époque dans les annales de notre Société et c'est pour elle un honneur dont elle sent tout le prix que la présence du génial auteur de la théorie de la relativité restreinte et généralisée⁷¹¹. » Comme Einstein ne s'exprime pas très bien en français, la séance est introduite par Langevin qui insiste à la fois sur le côté physique de la théorie et sur son caractère axiomatique. Il affirme de plus que « la philosophie n'est pas étrangère à son développement ; c'est elle qui a conduit Einstein à penser que la réalité n'avait que faire de systèmes de référence⁷¹². » Bref, cette théorie est profondément réaliste et c'est, de plus, une théorie absolue. Le débat est ouvert.

Les mathématiciens prennent d'abord la parole : Jacques Hadamard, Elie Cartan, Paul Painlevé⁷¹³. Puis viennent les physiciens : Paul Lévy, Perrin et Langevin (comme si la hiérarchie comtienne des sciences dictait le protocole !). Enfin c'est le tour des philosophes. Léon Brunschvicg cherche à préciser le rapport entre la théorie de la relativité et le kantisme : au lieu de parler de la conception kantienne de l'espace et du temps (périmée par la physique relativiste), il déclare que cette physique « sauve » plutôt le kantisme en levant les deux premières antinomies de la raison pure. Réponse humoristique d'Einstein : « je crois que chaque philosophe a son Kant propre ». Son Kant à lui c'est plutôt les formes *a priori*⁷¹⁴ ! Bergson développe alors ses vues sur la relativité, longuement mûries depuis le Congrès de Bologne au fil de la rédaction de son ouvrage *Durée et simultanéité* qui est sous presse et paraît à l'automne. Pour résumer, Bergson voit dans l'exemple du voyageur en boulet un paradoxe dû au désaccord des temps locaux ou durées propres à chacun. Il défend l'idée d'un temps universel, commun aux consciences et aux choses, même s'il la présente comme une simple hypothèse. Il n'élève aucune objection contre la conception relativiste mais : « une fois admise la théorie de la relativité en tant que théorie physique, tout n'est pas fini. [...] Il reste à faire la part du réel et la part du conventionnel dans les résultats auxquels elle aboutit, ou plutôt dans les intermédiaires qu'elle établit entre la position et la solution du problème⁷¹⁵. » Les temps multiples de la relativité n'excluent ni le point de vue intuitif du sens commun ni celui du philosophe sur la

⁷⁰⁶ B. Schroeder-Gudenus, *Les scientifiques et la paix. La communauté scientifique internationale au cours des années 20*, Montréal, Presses universitaires de l'université de Montréal, 1981. B. Bensaude-Vincent, *Paul Langevin. Science et vigilance*, Paris, Belin, 1986, p. 61-80 et p. 99-104.

⁷⁰⁷ C'est pourquoi Langevin et Charles Nordmann escortent Einstein dans le train depuis la frontière belge. Le 28 mars à minuit alors que les journalistes l'attendaient à midi – Einstein arrive à la gare du Nord. Le programme de cette visite comprend une conférence plénière le 31 mars au Collège de France à 17h, puis trois débats avec des publics plus restreints, les 3, 5 et 6 avril (voir M. Biezunski, *Einstein à Paris, op. cit.*).

⁷⁰⁸ Meyerson fait néanmoins partie du cercle des invités à la conférence d'Einstein du Collège de France comme à la rencontre qui a lieu le 6 avril à la Société française de philosophie.

⁷⁰⁹ voir P. Soulez, *Bergson politique*, Paris, Presses universitaires de France, 1999. D. Wunsch, « Einstein et la Commission internationale de coopération intellectuelle », *Revue d'histoire des sciences*, 57/2, (2004), p. 509-520.

⁷¹⁰ Einstein est absent à la première réunion du Comité international de coopération intellectuelle du 1 au 5 août 1922 et, malgré les pressions de Marie Curie, il démissionne avant la deuxième séance de mars 1923. Aux raisons politiques officielles qu'il invoque pour justifier sa décision (protester contre l'occupation française de la Ruhr) s'ajoute son hostilité à l'égard de Bergson à qui il reproche ses propos sur la relativité (lettre d'Einstein à Solovine 20 mai 1923).

⁷¹¹ *Bulletin de la Société française de philosophie*, 17 (1922), p. 349.

⁷¹² *Ibid.*, p. 351

⁷¹³ Langevin et Painlevé ont déjà entamé une controverse sur le temps relativiste, lors d'une rencontre en décembre 1921 à la Sorbonne.

⁷¹⁴ *Bulletin de la Société française de philosophie*, 17 (1922), p. 359.

⁷¹⁵ *Ibid.*, p. 364.

simultanéité des événements. Bergson conclut sur une note concordiste : « je crois que la théorie de la relativité n'a rien d'incompatible avec les idées du sens commun⁷¹⁶. » Einstein répond que le temps commun aux consciences et aux choses ainsi que la simultanéité des événements « ne sont que des constructions mentales, des êtres logiques. Il n'y a donc pas un temps des philosophes ; il n'y a qu'un temps psychologique différent du temps du physicien⁷¹⁷. » Sans doute Einstein réagissait-il aux accents conventionnalistes perceptibles dans la tentative bergsonienne de concordisme. Sans doute voulait-il prévenir toute interprétation purement formaliste de la théorie de la relativité. Sans doute manquait-il de nuances dans le maniement de la langue française. Il n'en reste pas moins qu'il dénie aux philosophes le droit de parler du temps. C'est une réponse brutale, particulièrement indélicate quand on est l'hôte d'une société de philosophes !

Après cette réponse qui a dû faire grincer les dents dans l'assistance, Meyerson prend la parole et pacifie un peu le débat. Son attitude contraste avec la superbe de Bergson. Ni duel, ni passe d'armes. Meyerson fait le modeste : il demande des éclaircissements à Einstein, sur la forme, et non en apparence sur le fond... Il n'empêche : les deux critiques qu'il adresse aux exposés de la théorie de la relativité soulèvent des questions fondamentales. L'expression « quatrième dimension », usitée pour désigner le temps, est incompatible avec la thermodynamique car elle suggère un temps réversible comme l'espace. Or l'irréversibilité du temps, imposée par le principe de Carnot, ne saurait être remise en cause par l'autorité d'Einstein : « c'est ici une réalité au premier chef, car pas plus dans l'empire d'Einstein que dans celui de Newton, nous ne marcherons à reculons ni ne digérerons avant d'avoir mangé⁷¹⁸. » Meyerson ajoute que l'emploi du terme « relativité » est tout aussi inapproprié, et conteste la filiation couramment admise entre la critique de la mécanique newtonienne de Ernst Mach et la théorie d'Einstein. Elle se justifie certes par le rapprochement qu'établit Mach entre inertie et gravitation, mais Mach est foncièrement positiviste, relativiste, tandis que la théorie de la relativité est foncièrement réaliste et vise l'absolu.

Meyerson demande donc instamment à Einstein de préciser sa posture philosophique. Einstein s'y prête de bonne grâce et se déclare d'accord avec les objections de Meyerson. Il renchérit sur le dernier point en ajoutant : « Autant Mach fut un bon mécanicien, autant il fut un déplorable philosophe⁷¹⁹. » Meyerson est ainsi non seulement approuvé dans son interprétation de la relativité mais confirmé par Einstein dans ses choix philosophiques.

Fort de cette caution scientifique, Meyerson s'enhardit et rédige à son tour un livre sur la relativité. Après cette rencontre historique, où il est parvenu à rétablir une entente cordiale entre les philosophes et les scientifiques, Meyerson prend confiance en lui. Il semble pleinement maître de ses idées, et se pose en médiateur entre le monde des savants et le monde des philosophes. Lui qui, à la veille de la publication d'*Identité et réalité* se tourmentait à l'idée qu'il n'était peut-être pas le propriétaire de ses idées, reconnaît maintenant sa dette à l'égard de Langevin en toute sérénité :

Il y a dans ce livre mainte page dont nous ne pouvons revendiquer la propriété exclusive. Et d'abord l'idée première d'un tel travail est sortie d'un entretien que nous avons eu à la veille de l'arrivée de M. Einstein à Paris avec M. Paul Langevin. [...] C'est M. Langevin aussi qui nous a fourni une partie de la documentation dont nous avons fait usage [...] et qui nous a constamment aidé à vaincre les difficultés techniques qui se présentaient⁷²⁰.

Entre Bergson et Einstein

⁷¹⁶ *Ibid.*, p. 364.

⁷¹⁷ *Ibid.*, p. 364.

⁷¹⁸ *Ibid.*, p. 366.

⁷¹⁹ *Ibid.*, p. 369. De là, on ne peut cependant conclure que Meyerson serait responsable de la distance que prend Einstein à l'égard des interprétations positivistes de la théorie de la relativité. En effet, bien d'autres facteurs entrent en jeu dans l'évolution de ses idées.

⁷²⁰ Meyerson, *La Déduction relativiste*, Paris, Payot, 1925, p. xv.

Meyerson présente *La Déduction relativiste* comme un ouvrage philosophique et non point comme une introduction à la théorie de la relativité. Il proteste auprès de Barbier, son interlocuteur chez Payot, qui envisage de publier ce livre dans une collection scientifique.

Mon livre est sans aucun doute un livre de philosophie et non de science proprement dite. Il s'agit bien de la théorie d'Einstein, mais celle-ci est traitée à un point de vue exclusivement philosophique, alors que tout ce qui est purement scientifique y est à dessein laissé à l'ombre – beaucoup plus, certes que dans n'importe quel ouvrage sur la relativité publié jusqu'à ce jour, y compris *Durée et simultanéité* de M. Bergson. Dans ces conditions, qualifier mon travail de scientifique m'apparaîtrait comme une sorte de gageure que je tiendrais beaucoup à éviter⁷²¹.

Mieux, il présente ce livre non comme une extension de son système philosophique, mais comme une forme de test : « Certains critiques, par ailleurs très autorisés, ayant eu l'air de me reprocher d'abuser de l'histoire des sciences pour tirer des doctrines du passé une formule qui pouvait être celle d'un savoir périmé, j'ai voulu montrer, par un exemple concret, à quel point ces hypothèses récentes étaient conformes à mon schéma⁷²². »

Mais s'agit-il vraiment d'une mise à l'épreuve au contact de la science en train de se faire? La théorie de la relativité ne serait-elle pas plutôt un laboratoire d'expérience de la vie philosophique, où Meyerson apprend à naviguer avec diplomatie entre camps ennemis ?

Il avoue dans la préface qu'il est difficile, plus difficile de mener une étude impartiale des procédés de la pensée sur les théories qui « luttent pour l'existence » que sur les théories du passé. Il y a plus d'intérêts et de passions en jeu « car les croyances scientifiques font partie intégrante de l'être intellectuel le plus intime de l'homme⁷²³ ». Toutefois il s'autorise à prendre une position de surplomb, comme si l'histoire et la philosophie lui donnaient du recul par rapport à la mêlée ainsi qu'une puissance de diagnostic. D'où son verdict très ferme. Contre les formules paradoxales de quelques vulgarisateurs qui se plaisent à affoler le profane, il déclare que non le relativisme n'est pas « un monstre », c'est « un produit normal de la science⁷²⁴ ».

À la différence de Bergson qui se confronte effectivement à Einstein dans *Durée et simultanéité* et prend position — à ses risques et périls — par rapport au temps einsteinien, Meyerson dans *La Déduction relativiste* semble plutôt absorber Einstein dans son propre système. De plus, autant Bergson se concentre sur la question du temps, autant Meyerson s'attache à celle de l'espace. À ses yeux, la relativité est une spatialisation des phénomènes. L'identification de l'inertie et de la gravitation passe par l'identification de la physique et de la géométrie. Cette théorie, profondément réaliste, vise « un absolu ontologique, un véritable être en soi, un absolu plus ontologique encore que les choses du sens commun et de la physique pré-einsteinienne⁷²⁵ ». Meyerson présente la relativité non comme une adaptation des lois de la physique commandée par des expériences, mais comme un nouvel avatar des aspirations de l'intellect humain à déduire le réel de la raison. « Ce n'est rien moins qu'un véritable système de déduction globale, dans le sens où la physique cartésienne ou la philosophie de la nature hégélienne constituaient un tel système⁷²⁶. » Einstein, comme Descartes ou Hegel, entend expliquer tout le réel.

Einstein parcourt le livre de Meyerson et semble se reconnaître dans ce portrait de métaphysicien réaliste, « possédé par le démon de l'explication ». Il transmet des éloges par l'intermédiaire de Jacob Klatzin. Meyerson éclate de joie et, tel un enfant, il en demande plus : « Ne pourriez-vous pas me sacrifier encore un petit quart d'heure pour m'écrire à ce sujet ? Ne vous ai-je pas, ici et là, compris de travers⁷²⁷ ? » Les questions fusent en cascade. Meyerson, en quête de reconnaissance, se fait de plus en plus pressant.

⁷²¹ CZA, A408/84, 15 octobre 1924, Meyerson à Barbier.

⁷²² Meyerson à Félicien Challaye, s. d. *Lettres françaises, op. cit.*, p. 109-110.

⁷²³ Meyerson, *La déduction relativiste, op. cit.*, p. ix

⁷²⁴ *Ibid.*, p. 363. Sur les interprétations fantaisistes de la théorie de la relativité dans les journaux parisiens à l'occasion de la visite d'Einstein en 1922 voir M. Biezunski, *Einstein à Paris, op. cit.*

⁷²⁵ *Ibid.*, p. 77

⁷²⁶ *Ibid.*, p. 124.

⁷²⁷ Voir Meyerson à Einstein, le 20 décembre 1925, *Lettres françaises, op. cit.*, p. 191-192.

Einstein semble toujours bien disposé à son égard puisqu'il lui rend visite à chacun de ses passages à Paris⁷²⁸. Il accepte même de rédiger une recension de *La Déduction relativiste*. À nouveau, Meyerson jubile : « Rien dans ma carrière de philosophe ne m'a rendu plus fier que le jugement si favorable dont vous m'avez gratifié⁷²⁹ ». Il voit déjà son « œuvre » couronnée de lauriers par ce grand homme, dont il loue la « bonté », la « générosité ». Bref, une gratitude hyperbolique exprimée sur un ton complaisant.

En se rapprochant ainsi d'Einstein, Meyerson renonce-t-il à sa dévotion à l'égard de Bergson? Quand le livre paraît en 1925, la polémique entamée le 6 avril 1922 fait rage. Jean Becquerel puis André Metz, jeune officier de carrière, mènent une campagne acerbe contre *Durée et simultanéité*. Becquerel veut montrer à Bergson qu'il se trompe en proclamant que le temps d'un des jumeaux dans le fameux exemple du voyageur en boulet est un temps fictif⁷³⁰. Metz s'allie avec Einstein pour ridiculiser Bergson « au nom de la vérité⁷³¹ », lequel répond pied à pied dans les appendices qu'il ajoute à la deuxième édition de *Durée et simultanéité* en 1924.

Meyerson ne peut pas ignorer cette controverse. Il semble avoir pris le parti d'Einstein et de Langevin contre Bergson lors de la fameuse rencontre de 1922. C'est du moins ainsi que le perçoit l'un des protagonistes de la controverse, André Metz qui fait le va-et-vient entre Einstein et Meyerson⁷³². Aux yeux de certains historiens, Meyerson est dans le camp des adversaires de Bergson. Ainsi, Mario Biagioli déclare-t-il : « Le point culminant du succès de Meyerson en tant que philosophe des sciences survient avec *La déduction relativiste*, un ouvrage approuvé par Einstein et Langevin et interprété comme une réfutation de la lecture philosophique de Bergson dans *Durée et simultanéité*⁷³³. » *La Déduction relativiste* est peut-être un temps fort dans la vie de Meyerson, mais il n'écrit pas une seule phrase pour réfuter Bergson. Il s'efforce désespérément de garder le milieu, quitte à donner des leçons aux deux adversaires : les savants relativistes ne doivent pas empiéter sur le terrain de la philosophie et les philosophes ne doivent pas chercher à leur imposer une conception du temps⁷³⁴. Comment Meyerson parvient-il à échapper à la controverse ? D'une part, cela lui est possible car il a centré toute son analyse sur l'espace alors que la controverse entre Bergson et Einstein se noue sur le temps. D'autre part, quand il se trouve en désaccord avec Bergson (en particulier sur l'idée que les temps introduits par la relativité sont fictifs), il se garde bien de l'afficher. Il se plaît au contraire à souligner ses points d'accord avec lui, notamment sur la spatialisation du temps dans la physique relativiste.

Entre 1924 et 1927, Meyerson entretient une correspondance régulière avec Metz qui fait les bons offices auprès d'Einstein. Metz tente tout pour l'entraîner dans la polémique et lui reproche son impartialité⁷³⁵. Il est de ceux qui clament que Bergson ne comprend rien à la relativité, même s'il reconnaît que les vulgarisateurs ont une part de responsabilité dans ses erreurs. En bon polytechnicien, il persifle la formation de l'École normale supérieure et il accable Bergson :

Si Bergson avait fait de la mécanique (mais il n'y avait pas de mécanique rationnelle au programme de Normale Sciences à ce moment-là) ou s'il avait mieux (comme philosophe) compris le rôle du concept de chose dans la science, peut-être aurait-il mieux compris le point de départ des théories d'Einstein.

⁷²⁸ Voir p. 126. Dans un article du 5 février 1929, Einstein cite Meyerson qui « dans ses brillantes études sur la théorie de la connaissance a, fort justement, comparé l'attitude intellectuelle du théoricien relativiste à celles de Descartes ou même de Hegel » (notre traduction), A408/2.

⁷²⁹ Meyerson à Einstein, le 28 mai 1927, *Lettres françaises*, op. cit., p. 193.

⁷³⁰ Jean Becquerel a d'abord tenté de convaincre Bergson au lendemain de la rencontre du 6 avril puis il a publié une réfutation de *Durée et simultanéité* dans le *Bulletin scientifique des étudiants de Paris* en 1923.

⁷³¹ A. Metz « Le temps d'Einstein et la philosophie : à propos de l'ouvrage de M. Bergson *Durée et simultanéité* » *Revue de philosophie* 31 (1924), p. 56-88. Réponse de Bergson « Les temps fictifs et le temps réel », *Revue de philosophie*, 31 (1924), p. 241-260. Voir la correspondance entre Einstein et Metz, *Albert Einstein 4, Correspondances françaises*, Paris, Éditions du Seuil, Éditions CNRS, 1989, p. 209-216.

⁷³² Metz est convaincu que Bergson commet des erreurs grossières, factuelles, faute de formation scientifique : voir notamment sa lettre à Meyerson du 28 mars 1925, *Lettres françaises*, op. cit., p. 476-477.

⁷³³ M. Biagioli, « Meyerson : Science and the irrational », *Studies in History and Philosophy of Science*, 19 (1988), p. 5-42, cit. p. 35.

⁷³⁴ Meyerson, *La Déduction relativiste*, op. cit., p. 76-77

⁷³⁵ « À ce point de vue, je regrette que dans votre livre vous ayez laissé croire en plus d'un endroit que son interprétation était admissible », Metz à Meyerson, le 28-29 mars 1925, *Lettres françaises*, op. cit., p. 478.

[...] Du reste, à un autre point de vue, on a depuis longtemps remarqué que la gloire de Bergson est faite de confusions et que la plupart de ses admirateurs n'y ont jamais rien compris; ils se laissent faire avec condescendance⁷³⁶.

Malheureusement la plupart des réponses de Meyerson à Metz ont disparu durant l'occupation de la maison de Metz par les nazis pendant la seconde guerre mondiale. Il est clair cependant que Meyerson résiste aux pressions de Metz. Certes, il peut lui arriver de glisser en privé quelques « spirituelles remarques » sur Bergson, qui ont amusé Metz⁷³⁷. Mais il ne charge pas, jamais il ne se laisse aller à critiquer Bergson. Et il justifie son impartialité par un trait de caractère :

Je suis très sensible à l'éloge que vous faites de mon impartialité. Je l'ai cependant moi-même trouvée en défaut maintes fois, car quoi qu'on fasse, l'on ne saurait se défaire d'idées préconçues. Mais je crois, qu'en effet, à l'encontre de ce qui a lieu chez la plupart des gens, j'ai été de tout temps plus choqué par les défauts et les erreurs de ceux qui se trouvaient du même côté de la barricade que moi, que par ceux que commettaient les adversaires. C'est une particularité qui parfois m'a fait cruellement souffrir⁷³⁸.

Autant Meyerson résiste aux ardeurs belliqueuses de Metz, autant il le met à contribution pour entretenir ses relations avec Einstein. Il lui confie la traduction de la recension d'Einstein sur *La Déduction relativiste*, au prétexte qu'il connaît trop bien l'allemand et que cela le gêne pour traduire en français⁷³⁹. Or après avoir lu son livre de plus près, Einstein a l'audace de manifester quelques désaccords avec Meyerson. Ce dernier se sent-il incompris, voire trahi ? En tout cas, il profite de la révision de la traduction effectuée par Metz pour proposer des modifications qui atténuent les objections d'Einstein⁷⁴⁰. Le manuscrit de cette recension, conservé dans les archives, révèle bien des coupes et additions⁷⁴¹. En effet, Einstein conteste le cœur de la thèse de Meyerson, à savoir la géométrisation de la physique : la géométrie étant la « science des corps solides est nécessairement sous l'emprise de la physique plutôt que l'inverse⁷⁴² ». Tout bien considéré, il devient clair que finalement Meyerson n'est pas plus en accord avec Einstein qu'avec Bergson. Il ne penche ni d'un côté, ni de l'autre. Néanmoins, au prix de quelques petits arrangements et compromis, il ne se fâche avec personne, et parvient à se poser en pacificateur.

1927, débats sur la mécanique quantique

Si, dans la controverse sur la théorie de la relativité, Meyerson parvient à tenir le rôle de médiateur entre savants et philosophes, en va-t-il de même à propos des débats sur la mécanique quantique ? Cette fois, la controverse oppose les physiciens entre eux, et divise leur communauté. À l'occasion du congrès Solvay de 1927, Einstein s'oppose à Niels Bohr et à Werner Heisenberg. L'origine du désaccord est l'idée de quanta introduite en 1900 par Max Planck pour interpréter le spectre du corps noir, qui implique une discontinuité dans les rayonnements. Cette notion de discontinuité est d'abord appliquée à la lumière avec la dualité onde-corpuscule par Einstein qui fait l'hypothèse de « quanta de lumière » pour expliquer l'effet photoélectrique, en 1905. Elle est ensuite étendue à l'interprétation de

⁷³⁶ *Ibid.*, p. 477-478.

⁷³⁷ *Ibid.*, p. 477.

⁷³⁸ Meyerson à Metz, sans date, *Lettres françaises, op. cit.*, p. 489

⁷³⁹ Meyerson à Einstein, le 19 juin 1927, *Lettres françaises, op. cit.*, p. 195.

⁷⁴⁰ Metz à Meyerson, le 15 juillet 1927, *Lettres françaises, op. cit.*, p. 493.

⁷⁴¹ CZA A 408/129, reproduit dans F. Fruteau de Laclous, *L'Épistémologie d'Émile Meyerson, op. cit.*, p. 116-117. Sur les désaccords entre Einstein et Meyerson voir F. Balibar, « Meyerson et Einstein, éloges et malentendus », *Corpus Revue de philosophie*, 58 (2010), p. 63-79.

⁷⁴² Langevin exprimait la même idée dans sa conférence aux étudiants de Paris en avril 1922 en parlant d'un renversement de la hiérarchie comtienne des sciences. La géométrie vient après la physique. (Langevin, « L'aspect général de la théorie de la relativité » conférence faite le 30 mars 1922 à l'Association générale des étudiants, en présence de M. Albert Einstein », Paul Langevin, *Propos d'un physicien engagé, op. cit.*, p. 135-178.

la structure de l'atome par Niels Bohr en 1913⁷⁴³. Dès 1921, dans *De l'Explication dans les sciences*, Meyerson présente les quanta comme un nouvel irrationnel, surgi de manière imprévisible où on l'attendait le moins⁷⁴⁴. Alors que la relativité vient illustrer le versant identification et conforter le démon de l'explication, la physique quantique vient réveiller le démon de l'irrationnel et renforcer le paradoxe épistémologique.

Dans les années 1920, Meyerson suit les idées quantiques que Langevin diffuse à plusieurs reprises. Et cette fois, c'est lui Meyerson qui, peu de temps avant sa mort, lance le débat en France, en prenant position face à Langevin.

Langevin se montre très réservé à l'égard de la conception de l'atome de Bohr, comme des matrices de Heisenberg, et se montre plus favorable à la mécanique ondulatoire de Louis de Broglie qu'il présente en langage très meyersonien comme « fidèle à la tendance explicative ». Néanmoins Langevin apprécie la démarche critique de Heisenberg, son analyse des conditions de l'observation, qui l'a conduit au principe d'indétermination, quand il expose la controverse à l'École normale supérieure en 1929⁷⁴⁵. Langevin rapproche Heisenberg et Einstein : l'un et l'autre n'ont pas hésité à faire une analyse critique des concepts de base de la physique, à les remplacer par d'autres « en contact plus direct avec l'expérience ». Toutefois en 1931, dans un petit article publié au *Mois*, Langevin adopte une position très critique à l'égard de l'école de Copenhague qui remet en question le déterminisme et le principe de causalité⁷⁴⁶. Sous le titre « Y a-t-il une crise du déterminisme ? » il affirme que ce n'est pas le déterminisme qui est en crise, mais le mécanisme. La notion de corpuscule individuel, fondamentale en mécanique, est sacrifiée mais le déterminisme est sauvé.

Cette interprétation de la crise est l'amorce d'une longue controverse qui mobilise physiciens et philosophes en France durant les années 1930. Meyerson est donc l'initiateur de ce débat qui motive la création d'une nouvelle collection intitulée « Exposés de philosophie des sciences » des Actualités scientifiques et industrielles aux éditions Hermann. Cet éditeur, jusqu'ici spécialisé dans les livres anciens, s'associe avec Louis de Broglie, alors maître de conférences à la Faculté des sciences de Paris, pour publier une collection de réflexions épistémologiques sur des sujets d'actualité dans les sciences. Le format de petits volumes de moins de cent pages — texte d'une conférence — est idéal pour nourrir les débats⁷⁴⁷. La série qui comprend plus d'une centaine de volumes jusque dans les années 1950 et des signatures très prestigieuses, est inaugurée par Meyerson en 1933. Le premier volume sollicité et préfacé par Louis de Broglie, *Réel et déterminisme dans la physique quantique*⁷⁴⁸, est le dernier écrit de Meyerson publié encore de son vivant.

Mais le débat sur la physique quantique initié par cet ouvrage, se poursuit après la mort de l'auteur. Gaston Bachelard critique ouvertement Meyerson dans *Le Nouvel esprit scientifique* (1934) et proclame l'abandon nécessaire de l'individualité et du réalisme au profit d'une physique mathématique⁷⁴⁹. En revanche, Alexandre Koyré émet des doutes sur l'interprétation de Langevin qui a suscité l'opuscule de Meyerson. « La solution de M. Langevin nous paraît être, tout comme le postulat d'identité, un essai d'hypostasier une règle de calcul, de transformer une règle opératoire en un jugement sur le réel [...]. Un être réel non individuel est quelque chose de parfaitement inintelligible.

⁷⁴³ N. Bohr, « On the constitution of atoms and molecules », *Philosophical Magazine*, 26 (1913), p.1-25. Voir aussi N. Bohr, *Physique atomique et connaissance humaine* [1958], réédition Paris, Folio Gallimard, 1991. C. Chevalley, « Histoire et philosophie de la mécanique quantique », *Revue de synthèse*, juillet-décembre 1989, p. 469-81.

⁷⁴⁴ Meyerson, *De l'Explication dans les sciences*, chapitre 6, *op. cit.*, p. 277-281.

⁷⁴⁵ P. Langevin, « L'Orientation actuelle de la physique », J. Perrin, P. Langevin, G. Urbain, L. Lapicque, Ch. Perez, L. Plantefol, 1930, *L'orientation actuelle des sciences*, Paris, Félix Alcan, p. 29-62. Repris dans P. Langevin, *Propos d'un physicien engagé op. cit.*, p. 199-226.

⁷⁴⁶ P. Langevin, « Y-a-t-il une crise du déterminisme ? », *Le mois*, 2 (1931), p. 273-275. Cette thèse est longuement argumentée dans la conférence « La notion de corpuscule et d'atome » le 16 octobre 1933 à la séance d'ouverture de la Réunion Internationale de Chimie physique. Repris dans P. Langevin, *Propos d'un physicien engagé op. cit.*, p 253-300.

⁷⁴⁷ La collection publie en particulier les conférences présentées lors des Semaines du centre international de synthèse sur l'invention, sur la relativité, sur Science et loi... La conférence de Langevin sur « Corpuscules et atomes » y est publiée après le fascicule de Meyerson, en 1934.

⁷⁴⁸ Meyerson, *Réel et déterminisme dans la physique quantique*, Paris, Hermann, 1933. Voir aussi M. Bitbol, « Aux rives de la raison. Meyerson et la physique quantique », *Corpus, revue de philosophie*, N°58 (2010), p. 81-98.

⁷⁴⁹ Voir B. Bensaude-Vincent « L'accueil difficile de la mécanique quantique en France », Stéphane Deligeorges (éd.) *Le Monde quantique*, Paris, Points-Science, 1984, p. 67-80.

Un être non-individuel est, nécessairement, un être abstrait⁷⁵⁰ ». Ainsi le dernier texte de Meyerson a-t-il engagé une controverse philosophique entretenue dans les lieux d'échanges interdisciplinaires qui se multiplient alors, tels que les Semaines du Centre international de synthèse ou encore les rencontres de Pontigny⁷⁵¹.

Meyerson prend le contre-pied de la solution proposée par Langevin, même si, comme lui dans la plupart de ses conférences, il fonde son interprétation de la science en train de se faire sur des considérations historiques mobilisant la longue durée. Ce détour nécessaire par l'histoire les rapproche, mais leurs conclusions diffèrent. Langevin, qui n'a cessé de diagnostiquer la débâcle de la mécanique classique depuis ses premiers écrits, veut sacrifier la notion de corpuscule individuel pour sauver le déterminisme – sous forme statistique. Pour Meyerson, l'indétermination de Heisenberg est un irrationnel qui oblige les physiciens à renoncer à leurs outils et habitudes. Mais toutes les sciences affrontent des irrationnels. Meyerson est prêt à négocier le déterminisme, mais il ne peut sacrifier la notion classique de particule individuelle. Remettre en cause l'individualité des objets microscopiques inhérente au réalisme menace le principe d'identité qui sous-tend toute pensée scientifique. En revanche, toujours d'après lui, le déterminisme peut être considéré comme un postulat institué par le culte positiviste de la légalité. C'est une base indispensable à l'action. On peut donc le sacrifier. Meyerson voit dans le principe d'indétermination une nouvelle occasion pour éreinter l'épistémologie positiviste avec son principe de légalité et pour réaffirmer la prééminence du principe de causalité. Dans son regain d'ardeur contre son vieil ennemi – le positivisme – Meyerson en vient à considérer Langevin et Planck (qui tente aussi de sauver le déterminisme) comme des positivistes qui accepteraient joyeusement l'éclatement de l'ontologie pour sauver quelque chose du déterminisme.

Or la tournure des débats durant les années trente dément ce diagnostic. Meyerson se trompe lourdement en dénonçant le positivisme des défenseurs du déterminisme. Car un nouveau positivisme, celui du Cercle de Vienne, prend fait et cause pour l'indéterminisme de l'école de Copenhague, tandis que Langevin prend la tête d'une croisade contre le positivisme et contre l'interprétation de Bohr⁷⁵². Bévée d'un philosophe vieillissant qui rabâche une seule idée au lieu de s'ouvrir à la nouveauté ? Meyerson n'a-t-il pas compris Langevin, « son » scientifique de service, le plus proche depuis qu'il est installé à Paris ? Ce malheureux diagnostic serait-il la clé de l'énigme de l'éclipse de Meyerson après sa mort ?

De fait, les positions de Langevin au début des années 1930 sont aussi embarrassées et peu claires que celles de Meyerson⁷⁵³. Philosophes et physiciens sont également perplexes et tentent d'affronter la crise en faisant feu de tout bois. Meyerson intervient au moment où la controverse naissante n'est pas stabilisée. Elle n'est pas encore figée dans l'affrontement entre deux doctrines rivales : d'un côté, l'exigence déterministe d'Einstein et Langevin ; de l'autre, le positivisme du Cercle de Vienne qui utilise les positions de l'école de Copenhague pour chasser la métaphysique de la science. Car la crise de la physique quantique rejoue les cartes et alliances épistémologiques. En particulier Bergson, que la controverse sur la relativité avait affublé de l'étiquette d'ennemi de la physique, se voit remis à l'honneur par Louis de Broglie qui devient un fervent disciple de l'épistémologie de Meyerson. Lui-même oscille à cette époque entre l'exigence réaliste et l'attrait pour les paradoxes de l'école de Copenhague. Or la conjonction des deux dans l'œuvre de Meyerson est peut-être la raison de son attrait pour cette philosophie. Du moins est-ce suggéré par l'interprétation qu'il en donne dans la préface qu'il rédige pour *Réel et déterminisme dans la physique quantique* : il en retient en effet deux

⁷⁵⁰ Alexandre Koyré, 1934, *Recherches philosophiques*, 4, p. 436-37.

⁷⁵¹ Gaston Bachelard, 1934, p. 134.

⁷⁵² Lors d'une réunion de l'union internationale de physique à Varsovie en juin 1938, Paul Langevin donne une conférence sur « Les courants positiviste et réaliste dans la philosophie de la physique », et Bohr sur « Le problème causal en physique atomique » *Les Nouvelles théories de la physique*, Paris, Institut International de Coopération Intellectuelle, 1939.

⁷⁵³ Meyerson n'est pas le seul à soupçonner Langevin d'abandonner le réalisme qu'il a toujours professé. Alexandre Koyré, proche de Meyerson émet pareil soupçon (*Recherches philosophiques*, Paris 1934, p. 437). Stéphane Lupasco range aussi Langevin parmi les « dialecticiens » qui s'opposent aux « réalistes » à la fin de la Cinquième semaine internationale de synthèse *Science et loi*, Paris, 1934, p. 221. Marcel Boll, qui a préparé un doctorat sous la direction de Langevin, estime que Langevin renonce au concept de chose dans *Les Quatre forces de la physique, explications concrètes*, Paris, 1939. Cette interprétation a été combattue comme étant un malentendu par Jacques Solomon (gendre de Langevin) dans *La Pensée*, 1 (1939), p. 156-157.

concepts : les « fibres » auxquelles la raison s'accroche pour avoir prise sur la réalité et le paradoxe épistémologique :

Ce sont ces « fibres » de la réalité, comme dit M. Meyerson, que notre raison saisit dans l'expérience de la vie quotidienne pour constituer avec elles notre représentation habituelle du monde extérieur ; ce sont ces fibres également et d'autres plus subtiles, révélées à notre connaissance par les méthodes raffinées de la recherche expérimentale, dont la raison du savant s'empare pour chercher à extraire de la réalité variée et mouvante la part d'identique et de permanent qu'elle renferme. Aussi, grâce à l'existence de ces fibres, bien que l'idéal de la science soit en toute rigueur irréalisable, quelque science est possible : c'est là la grande merveille. Cette situation se trouve résumée par une phrase de M. Paul Valéry, phrase sans doute inspirée par la lecture même des ouvrages de M. Meyerson : L'esprit humain est absurde par ce qu'il cherche ; il est grand par ce qu'il trouve⁷⁵⁴.

Ainsi Meyerson apparaît comme un acteur-clé dans la période d'intenses débats entre philosophes et scientifiques. Il a su maintenir les conditions d'un dialogue dans un contexte de controverses acerbes, en refusant la polarisation du débat. Avec son souci de mettre son idée maîtresse à l'épreuve de la science en train de se faire, il a risqué – parfois au prix de quelques désaccords et malentendus – des interprétations personnelles des théories nouvelles. Ces positions originales, tout imprégnées de ses convictions sur les principes qui guident la pensée scientifique, sont un peu éclipsées par l'éclat de la dispute entre Einstein et Bergson dans les années vingt, puis par la focalisation sur la dispute entre Einstein et Bohr dans les années trente. Mais nous verrons dans les chapitres suivants qu'elles ont fait un bout de chemin, à travers disciples et dissidents.

⁷⁵⁴ Louis de Broglie dans Meyerson, *Réel et déterminisme dans la physique quantique*, op. cit., p. 4

CHAPITRE 11

ECOLE DE SALON

Il fut un temps où l'histoire de la philosophie se réduisait à une succession d'auteurs et d'œuvres détachés de tout ancrage dans leur époque et leur milieu de vie. Une génération de philosophes, d'ethnométhodologues et de féministes nous ont appris que tout savoir est situé. Il ne s'agit pas seulement d'invoquer l'influence du contexte socio-historique, mais bien de situer une production intellectuelle dans une localité concrète⁷⁵⁵. Les lieux où l'on travaille, où l'on écrit, importent à la pensée. Les édifices disent quelque chose sur l'œuvre qui se trame en leur intérieur. Tentons donc d'éclairer la philosophie de Meyerson en la situant.

Philosopher à la maison

Meyerson, qui n'a aucune attache universitaire, n'a d'autre choix que de travailler chez lui. Il travaille le soir ou en fin de semaine, en suivant un régime de vie bien réglé de célibataire. Au fil du temps, son rythme s'adapte aux circonstances, balancé entre ses obligations professionnelles — avec les voyages qui en découlent — et les aléas de sa santé. Dans sa jeunesse, il partage la vie bohème et nocturne des milieux littéraires tout en menant de front son activité rémunérée et « ses chères études ».

À l'époque de ses vieux jours, retiré officiellement de ses activités professionnelles — mais, nous l'avons vu, toujours actif —, il philosophe dans le cadre bourgeois et confortable de son appartement, rue Clément Marot, dans le 8^e arrondissement. Trois photographies donnent à voir son bureau, une grande pièce éclairée par deux portes fenêtres qui ouvrent sur un balcon. Entre les fenêtres, deux tableaux au-dessus du bureau encombré ; le meuble est prolongé par des tables : une sorte de présentoir permet d'accéder facilement à une dizaine de livres, sans doute les livres à avoir à portée de main pour les travaux en cours. Derrière, une bibliothèque pivotante regorge de livres. Le mur, clair, est partiellement recouvert de tentures. Le mur en face du bureau semble couvert de bibliothèques, avec des rayonnages de grande taille surmontant d'autres rayonnages plus larges mais moins hauts, remplis de dossiers. À part le fauteuil du bureau, près du poêle devant la cheminée, un fauteuil recouvert d'un plaid fait face à un autre fauteuil en cuir. Cette disposition, assez conventionnelle pour un cabinet de travail, est propice à la discussion⁷⁵⁶. On peut imaginer Meyerson en conversation avec Lévy-Bruhl, un samedi matin, vers onze heures ou plus tard, vers cinq ou six heures, « à l'heure où je sais qu'on peut frapper à votre porte ». Ils ont leur « heure habituelle », au point que Lévy-Bruhl écrit lors de vacances en Bretagne : « Demain samedi, si j'avais un procédé magique pour me transporter rue Clément Marot en un clin d'œil, je ne le laisserai pas sans emploi. Le malheur est qu'on n'a pas encore découvert cela⁷⁵⁷. »

À côté des fidèles, d'autres fréquentent de façon irrégulière le salon. S'y côtoient ainsi des professeurs en Sorbonne ou au Collège de France et des penseurs de la génération suivante, qu'ils soient philosophes, hommes de lettres ou scientifiques. Henri Delacroix, Louis de Broglie, Paul Langevin, Vladimir Jankélévitch, Paul Masson-Oursel, Henri Sérouya, Paul Souday, Félicien Challaye fréquentent son salon occasionnellement en fonction de leurs occupations et de leur emploi du temps. Les réunions hebdomadaires n'excluent pas les entretiens particuliers relatifs aux travaux de l'un ou de l'autre⁷⁵⁸. D'autres, qui ne participent pas forcément aux rencontres du jeudi, prennent rendez-vous : par exemple Lucy Prenant s'annonce pour une visite le dimanche matin⁷⁵⁹ ou Maxime Leroy s'autorise

⁷⁵⁵ A. Ophir, S. Shapin, « The place of knowledge. A methodological survey », *Science in Context*, 4(1), 1991, p. 3-21

⁷⁵⁶ On trouve la même disposition dans le cabinet de travail de Lévy-Bruhl : devant son bureau sont disposés plusieurs sièges alors qu'un banc de bois longe un des murs, un autre fauteuil est placé au milieu de la pièce ; deux hautes bibliothèques encadrent le miroir sur la cheminée où seul un poêle peut chauffer la pièce ; ailleurs, des tableaux ornent les murs. Un escabeau facilite l'accès aux livres. IMEC, fonds Lévy-Bruhl, LVB 16.3.

⁷⁵⁷ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 412, 418, 423

⁷⁵⁸ CZA, A408/67, brouillon de lettre à René Poirier.

⁷⁵⁹ Émile Meyerson, *op. cit.*, p.771 et 772.

d'une rencontre passée, « dans les milieux de la Ligue des droits de l'homme », pour demander à être reçu pour parler de Descartes bien qu'il sache Meyerson très occupé⁷⁶⁰.

Les habitués du salon de Meyerson peuvent introduire ou côtoyer des visiteurs de passage. C'est ainsi par exemple qu'en 1925 Lévy-Bruhl amène rue Clément Marot Jacob Loewenberg, professeur à Berkeley. Les deux hommes sympathisent, Loewenberg suit assidument « les séminaires » de Meyerson durant toute son année sabbatique à Paris avec sa femme Kate, qui entreprend la traduction de *Identité et réalité* en anglais⁷⁶¹. De même, nombreux sont les provinciaux et étrangers qui passent chez Meyerson lors d'un séjour à Paris : Ernst Cassirer en 1912⁷⁶², William James dans les années vingt et John Dewey en 1930⁷⁶³. Luigi Struzo, animateur en exil de la « Démocratie chrétienne » italienne, veut remercier Meyerson pour sa recommandation efficace auprès de la maison Alcan⁷⁶⁴, ou Gaston Rabeau, agrégé de la Faculté de théologie, auteur d'ouvrages de métaphysique, qui a également enseigné à l'Université de Lublin, désire lui rendre visite lors de son passage à Paris en route pour l'Italie⁷⁶⁵. Lecteur américain à la Sorbonne, Moses Aronson, ancien étudiant du professeur Loewenberg, contacte Meyerson au printemps 1933 pour lui transmettre personnellement les aimables salutations de son professeur et lui présenter « les hommages très respectueux des [lecteurs] innombrables dans le monde entier, qui ont profité, qui profitent toujours et qui profiteront pour longtemps encore, de l'étendue de vos ouvrages⁷⁶⁶ ».

Le salon n'accueille pas uniquement des philosophes. Il est aussi ouvert à des hommes de lettres comme Georg Brandes, un Danois en relation avec Harald Høffding, qui fréquente Meyerson à partir de 1923⁷⁶⁷. On y rencontre également des scientifiques. À la suite de leurs premières rencontres au Collège de France et à la Société française de philosophie en 1922⁷⁶⁸, Einstein ne manque pas une occasion de rendre visite à Meyerson lors de ses passages à Paris ou de le faire inviter à l'Ambassade d'Allemagne. En janvier 1926, il passe une soirée chez lui. Sans doute la conversation et le dîner en présence de la sœur et de la nièce de Meyerson furent-ils plaisants. Dans une lettre à sa femme Elsa, Einstein évoque le charme de la compagnie de « ce fameux vieux bonhomme » et il ajoute : « ce fut mon plus beau moment à Paris⁷⁶⁹. »

Cette ambiance chaleureuse et conviviale marque aussi un compatriote de Meyerson, l'essayiste Jerzy Stempowski. Il évoque dans sa notice nécrologique consacrée à Meyerson ce « penseur original » qui vit dans une « solitude concentrée sur l'étude de la pensée », il se fait l'écho d'une rencontre avec le philosophe, alors très malade, au cours de l'hiver 1930-1931. Dès l'entrée de l'appartement, on a conscience d'arriver chez un lettré : tous les espaces laissés libres par les meubles sont remplis de piles de livres posés au sol. Il est reçu dans une grande pièce, bien éclairée par les fenêtres, elle aussi encombrée de tables et de petits bureaux, d'étagères dans tous les sens, et encore des piles de livres, de revues et de documents écrits à la main, du sol au plafond.

Au milieu de cette forêt de livres, une sorte de clairière, avec au milieu une chaise longue d'hôpital, en métal couvert d'un matelas mou sur lequel était allongé un très beau vieillard avec une barbe pas tout à fait blanche [...] qui ressemblait un peu au poète Micinski. Ses grands yeux sombres et brillants brûlaient de la flamme de la pensée consciente et intense. Meyerson a discuté un instant avec moi en Polonais dans une très belle langue, d'une voix profonde et grave, du genre de voix des vieux messieurs de Lublin. Il m'a parlé de sa collection de Polonica qu'il me montrerait quand il se sentirait mieux⁷⁷⁰.

⁷⁶⁰ CZA, A408/64, 11 mars 1929.

⁷⁶¹ Voir chapitre 12.

⁷⁶² À cette occasion Meyerson invite ses collègues de la Société française de philosophie. Voir la correspondance avec Gaston Milhaud, *Lettres françaises, op. cit.*, p. 644.

⁷⁶³ CZA A 408/13, la correspondance entre Meyerson et Samuel Baldwin.

⁷⁶⁴ CZA, A408/133, mai 1933.

⁷⁶⁵ Émile Meyerson, *op. cit.*, p. 776.

⁷⁶⁶ CZA, A408/14, 25 mai 1929.

⁷⁶⁷ CZA 408/113. Dans une lettre à Høffding du 12 sept 1923 Meyerson parle de Brandes en ces termes : « votre illustre littérateur pour qui je professe depuis ma lointaine jeunesse l'admiration la plus vive ». *Correspondance entre Harald Høffding et Émile Meyerson, op. cit.*, p. 62.

⁷⁶⁸ Voir chapitre 10.

⁷⁶⁹ Einstein, *Œuvres choisies*, vol. 4, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 219.

⁷⁷⁰ CZA, A408/1, Jerzy Stempowski, « Wspomnienie o Emilu Meyersonie », *Wiadomości Literackie*, 31 décembre 1933, p. 2.

Sa bibliothèque

Meyerson est un lecteur assidu. Comme les contraintes de son métier et les horaires de la Bibliothèque nationale ne lui permettent pas toujours de satisfaire son appétit de lecture, il a fréquemment recours à ses amis pour se procurer tel ou tel volume. Sa correspondance révèle un intense trafic de livres empruntés ou échangés. Meyerson s'abonne à diverses revues, il suit au plus près l'actualité, scientifique, littéraire et politique. Il reçoit les *Cahiers de la quinzaine*, la revue fondée par Charles Péguy en 1900 pour « dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête, ennuyeusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste⁷⁷¹ ».

Au fil des ans, il constitue une bibliothèque personnelle importante. Comme elle a été partagée à sa mort, on ne peut pas se faire une idée juste de la diversité des intérêts ni de l'ampleur de la culture de Meyerson⁷⁷². Néanmoins, les quelques livres restés dans la famille témoignent de son ouverture d'esprit. Y figurent bien entendu des livres d'auteurs qu'il cite au long de ses ouvrages, comme l'ouvrage d'Henri Bouasse *Introduction à l'étude des théories de la mécanique*, paru en 1895, ou encore, pour compléter sa connaissance de Maupertuis, la thèse pour le doctorat ès lettres de Pierre Brunet, *Maupertuis. L'œuvre et sa place dans la pensée scientifique et philosophique du XVIII^e siècle* et sa thèse complémentaire, *Maupertuis, étude biographique, thèse complémentaire*, ouvrages portant la dédicace : « À Monsieur Émile Meyerson, hommage respectueux ». On y trouve aussi, naturellement, des livres de jeunes disciples : un exemplaire dédicacé du premier ouvrage d'Hélène Metzger, *Les doctrines chimiques en France du début du XVII^e à la fin du XVIII^e siècle*, portant une dédicace témoignant d'une reconnaissance assez distante : « À M. E. Meyerson, en remerciement de ce que j'ai appris dans ses livres⁷⁷³ ». Tout aussi respectueux, mais plus chaleureux, sont les mots d'André George sur l'exemplaire de son livre *Mécanique quantique et causalité d'après Fermi*, paru en 1932 : « À Monsieur Émile Meyerson, au maître, très modeste hommage du disciple ». Il s'agit là d'une publication dans le cadre des Actualités scientifiques et industrielles, qui accueille en 1933 le dernier ouvrage de Meyerson, *Réel et déterminisme dans la physique quantique*. La présence de nombreux fascicules publiés entre 1922 et 1933 témoigne de son souci de suivre les avancées des sciences. Les ouvrages scientifiques sont en bonne place sur ses rayonnages, y compris les traités anciens, avec, par exemple, une édition originale des *Éléments de chimie pratique* de Macquer⁷⁷⁴ et le *Cours de Mathématique contenant en cent figures une idée générale de toutes les parties de cette science ...*, dédié à la noblesse par le R. P. Bourdin de la compagnie de Jésus, troisième édition⁷⁷⁵.

À côté de ces livres attendus dans la bibliothèque privée d'un philosophe des sciences, nombreux sont ceux qui révèlent la curiosité intellectuelle et les intérêts personnels de Meyerson. Des livres anciens traitent de questions relatives à l'histoire juive et aux pratiques religieuses, même si ces dernières demeurent éloignées pour lui. Cette bibliothèque compte aussi un livre de prières : *Prières à l'usage des Juifs*, ouvrage ancien relié en cuir datant de 1772. Mais c'est un livre de collection plutôt qu'un livre à usage personnel, d'autant plus qu'il est de rite portugais : la page de garde indique qu'il rassemble les prières journalières à l'usage des Juifs portugais et espagnols, traduites de l'hébreu, de Mardochée Venture, auteur d'une collection de chants liturgiques pour les Juifs du Comtat Venaissin et traducteur en français de livres dédiés aux différentes fêtes du calendrier juif.

⁷⁷¹ Charles Péguy, *Lettre du provincial, Œuvres de prose*, Paris, NRF, 1916, tome I, p. 35-36.

⁷⁷² CZA, A408/269, son testament comporte une clause précise à propos de sa bibliothèque : « Je désire cependant que mes livres de philosophie soient partagés entre mon neveu (à la mode de Bretagne) Ignace Meyerson et Monsieur Désiré Roustan, inspecteur de l'Académie de Paris. Je prie ce dernier de bien vouloir accepter ce souvenir comme preuve de mon amitié et de ma reconnaissance. ». Le catalogue de la bibliothèque d'Ignace Meyerson, conservée à la Bibliothèque du Campus centre de l'Université Paris-Est Créteil Val de Marne, ne contient que trente-sept ouvrages identifiés comme issus du fonds d'Émile Meyerson. Renseignement aimablement communiqué par Anne-Gaëlle Simon.

⁷⁷³ Notons cependant qu'en 1938, lors de la parution de son livre *Attraction universelle et religion naturelle chez quelques commentateurs anglais de Newton*, elle en adresse des exemplaires aux neveux de Meyerson, « en hommage à la mémoire de M. Meyerson ». Collection privée.

⁷⁷⁴ Pierre Joseph Macquer, *Éléments de chimie pratique, contenant les opérations fondamentales de la chimie, avec des explications & des remarques sur chaque opération*, par M. Macquer, de l'Académie royale des sciences & docteur-régent de la Faculté de Médecine de l'Université de Paris, seconde édition revue et corrigée, 3 tomes, Paris, chez Pierre-François Didot le jeune, Hôtel de Luynes, Quai des Augustins, 1751.

⁷⁷⁵ À Paris, chez Simon Bénard, rue Saint-Jacques, à l'image de Notre-Dame de Foy, vis-à-vis des R. R. pères jésuites, 1661.

Cette bibliothèque brille par la diversité des langues usitées dans les ouvrages : latin, allemand, néerlandais, français, ladino... Tels un traité de morale juive, *Regimiento de la vida*, datant 1564, le *Traité des cérémonies superstitieuses des juifs tant anciens que modernes*, traduit de Spinoza par Saint Glain, publié à Amsterdam en 1678, la *Synagoga judaïca* d'Iohannis Buxtorfio filio, publié en 1661, les *Cérémonies juives* (1724), de Paul Christian Kirchner, qui décrit précisément ce « qu'observent les juifs en dedans et dehors leur Sinagogue à l'occasion de leurs fêtes », ou encore l'ouvrage en allemand du docteur en droit François Joseph Scheppeler, *De l'Abolition du droit personnel imposé sur les juifs* (1805). À ce fonds ancien s'ajoutent des ouvrages récents comme le livre d'Eugène Séménoff, préfacé par Anatole France, *Une Page de la contre-révolution russe (les pogroms)*, ou encore, à propos de la Palestine, la somme de l'orientaliste, Salomon Munk, *Palestine. Description géographique, historique et archéologique* (1845). L'histoire de la Pologne figure en bonne place sur ses rayonnages avec les trois volumes de *La Pologne historique, littéraire, monumentale et pittoresque*⁷⁷⁶, ou les quatre volumes de l'*Histoire des rois de Pologne et du grand duché de Lithuanie où l'on trouve un détail très circonstancié de ce qui s'est passé de plus remarquable sous le règne des rois Frédéric-Auguste et Satineras Leszcinski*, par Monsieur M***⁷⁷⁷, ou les *Mémoires sur la révolution de la Pologne trouvés à Berlin*⁷⁷⁸, pour ne citer que quelques exemples parmi les nombreux ouvrages relatifs au son pays d'origine de Meyerson.

On remarque, parmi les quelques livres dont Ignace Meyerson hérite de son « oncle », la présence attendue d'ouvrages de psychologie, tels le livre de Grégoire Odobesco, *Les Rapports entre la psychologie et la psychiatrie*, ou celui d'Abraham Roback, *Personality, the Crux of Social Intercourse*. Mais Ignace, personnalité ouverte, a également choisi des livres plus éloignés de son domaine, comme un livre de poésie, *La Fleur aux ouragans*, de Marianne Rauze Comignan, l'ouvrage de philosophie du polonais Władysław Kozłowski, *Historia filozofii*, ou le *Schiller et Fichte* de Xavier Léon, auquel il sait que Meyerson a contribué par la lecture des épreuves⁷⁷⁹.

Non content d'avoir un ex-libris, simple tampon, sans fioritures, sur deux lignes : « Ex-libris » et, sur la ligne suivante, son nom en lettres anglaises, Meyerson dresse un inventaire de sa bibliothèque, sur fiches, portant l'indication du numéro de catalogue, avec les noms d'auteur, titre, éditeur et année, certains livres étant également numérotés.

Le « premier cercle⁷⁸⁰ » de disciples

À partir de 1923, quand il prend sa retraite, Meyerson reçoit le jeudi après-midi de jeunes savants ou philosophes. Auparavant il rencontrait ses amis philosophes pour discuter de leurs travaux en cours et les recevait le samedi ou le dimanche, jours où ses occupations professionnelles lui permettaient de vaquer à « ses chères études ».

Une photographie de son salon montre que l'aménagement de cette pièce se prête à la discussion : deux fauteuils hauts, à l'armature en bois, à l'assise et au dossier en cuir, sur le côté, le long du mur, une sorte de banquettes en bois et tissu à haut dossier où deux à trois personnes peuvent prendre place. C'est là, dans son salon hebdomadaire, que Meyerson forme autour de lui un cercle qui lui donne l'impression de faire école, d'avoir les disciples tant souhaités au cours de sa vie, qui lui ont fait défaut puisqu'il n'a pas enseigné. Parmi les fidèles, le groupe des quatre jeunes philosophes, René Poirier, Alexandre Koyré, Henri Gouhier et Jean Baruzi viennent chez Meyerson « en pèlerinage philosophique⁷⁸¹ ». Trois d'entre eux sont en âge d'être ses fils et tous lui témoignent respect. Devant s'absenter de Paris, Jean Baruzi, futur professeur au Collège de France dans la chaire d'histoire des religions, exprime sa « grande tristesse » de devoir se

⁷⁷⁶ Rédigée par une société de littérateurs sous la direction de Léonard Chodzko, publiée par Ignace-Stanislas Grabowski, Paris au bureau central, 345 rue saint Honoré, 1835-1836.

⁷⁷⁷ À La Haye chez Gosse Prévot et compagnie, 1734, 4 tomes.

⁷⁷⁸ Paris, librairie Galland, 1806.

⁷⁷⁹ Fonds Xavier Léon, cité dans Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 373.

⁷⁸⁰ E. Telkes-Klein, « Le premier cercle », E. Telkes-Klein, et E. Yakira, (ed.) *L'histoire et la philosophie des sciences françaises à la lumière de l'œuvre d'Émile Meyerson (1859-1933)* Paris, éditions Honoré Champion, 2005.

⁷⁸¹ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 755.

priver de cet entretien auquel vous aviez bien voulu, encore, nous convier. Du moins suis-je heureux de pouvoir vous exprimer dès maintenant ma très profonde gratitude. Les causeries précises et ardentes durant lesquelles vous nous avez initiés, tantôt à votre propre pensée, tantôt aux conceptions einsteiniennes, m'ont donné des joies inoubliables⁷⁸².

Henri Gouhier, normalien agrégé de philosophie et professeur au lycée de Troyes à partir de 1925, est un historien de la philosophie qui s'intéresse alors à la pensée religieuse de Descartes et de Malebranche. Ironie de l'histoire : quand il se tourne plus tard vers la philosophie des sciences, il consacre deux ouvrages à l'auteur qu'a toujours combattu Meyerson, Auguste Comte⁷⁸³.

René Poirier, reçu premier à l'agrégation de philosophie en 1922, enseigne aussi au lycée dans les années vingt. Il suit davantage les traces de Meyerson puisqu'il se consacre à l'épistémologie quand il devient professeur à la Sorbonne en 1937, avec un intérêt particulier pour les notions d'espace et de temps⁷⁸⁴. Toutefois, contrairement à Meyerson, il élargit le champ de l'épistémologie au discours sur la nature et la cosmologie.

Parmi ces quatre jeunes gens assidus du salon de Meyerson, c'est l'immigré russe, Alexandre Koyré, qui devient le plus proche. Meyerson le soutient dans la recherche d'une situation professionnelle stable, intervenant en faveur de « son protégé » auprès de Sylvain Lévi et d'Étienne Gilson⁷⁸⁵ ; il n'hésite pas à le dépanner financièrement : Koyré veut rembourser son emprunt grâce à un chèque tout juste perçu, ce que Meyerson apprécie car « quant au retard dont vous parlez, il a été non seulement, je le sais, entièrement indépendant de votre volonté, mais en outre, il ne m'a gêné en rien, votre remboursement venant juste au moment propice, à la fin d'un trimestre (je vis surtout de ma retraite, que je touche à ces époques⁷⁸⁶ »). Au fil des ans s'instaure entre eux un rapport qui inclut sa femme Dora, « Do » : Koyré donne de ses nouvelles quand il écrit, elle-même ajoute parfois un court message aux courriers d'Alexandre.

André George est aussi un jeune familier des jeudis après-midi. Écrivain, journaliste, il travaille comme correcteur chez Payot et corrige les épreuves de *La Déduction relativiste*. Il sert également de secrétaire à Meyerson. Il semble même qu'il ait tenu un cahier des réunions hebdomadaires⁷⁸⁷. Non content de rendre un hommage direct à Meyerson à qui il adresse son « dévouement respectueusement affectueux », il confirme bien plus tard cette relation de reconnaissance dans une lettre adressée à Romain Rolland qui en cite un passage dans son journal :

[...] après la guerre de 1914, malgré les besognes de pain quotidien, j'ai poursuivi le plus possible dans la même voie. J'ai eu de nouveau la chance de m'enthousiasmer, dès le début, pour la pensée et les découvertes de Louis de Broglie, de vivre de plus en plus dans l'intimité de ce grand esprit (« non seulement un savant de génie, mais un homme fort intelligent » me disait mon vieux maître Émile Meyerson, au soir du jour où je les avais présentés l'un à l'autre)⁷⁸⁸.

Il témoigne encore son attachement et son admiration, tout en ajoutant une note moqueuse, quand il rapporte une conversation entre Meyerson et Einstein en novembre 1929. Meyerson – qualifié de « grand philosophe des sciences dont la sûreté de pensée et d'information d'ailleurs le séduisait » – demande à Einstein si son « labeur obscur et purement pratique à l'Office des brevets d'invention de Berne, en 1905 » ne l'a pas gêné et détourné précisément dans le temps des « découvertes les plus essentielles » où il jetait « les bases mêmes de la relativité ». André George décrit la réaction d'Einstein qui, « le regard étonné et la protestation amusée mais véhémement », répond : « Oh ! mais pas du tout,

⁷⁸² CZA, A408/11, 23 juillet 1925.

⁷⁸³ H. Gouhier, *La Vie d'Auguste Comte*, Paris, Gallimard, 1931. *La Jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme*. Tome 1, *Sous le signe de la liberté*, Paris, Vrin, 1933 ; Tome 2, *Saint-Simon jusqu'à la Restauration*, Paris, Vrin, 1936 ; Tome 3, *Auguste Comte et Saint-Simon*, Paris, Vrin, 1941.

⁷⁸⁴ R. Poirier, *Essai sur quelques caractères des notions d'espace et de temps*. Paris, 1932

⁷⁸⁵ Émile Meyerson, *op. cit.*, p. 215-217.

⁷⁸⁶ *Ibid.*, 237-238, 12 septembre 1925.

⁷⁸⁷ Les recherches menées par un étudiant américain auprès de sa veuve n'ont pas permis de confirmer l'existence de trace écrite des réunions.

⁷⁸⁸ Romain Rolland, *Journal de Vézelay 1938-1944*, édition établie, présentée et annotée par Jean Lacoste, Paris, Bartillat, 2012, p. 720. Nos remerciements vont à Geoffroy Lechevalier qui nous a signalé cette occurrence.

cela au contraire m'a maintenu en contact avec la pratique, avec les faits et ça m'a plutôt rendu service parce que ça me distrayait d'abord, et ça m'empêchait de vivre tout à fait dans l'abstraction, comme je n'aurais pas manqué de le faire⁷⁸⁹. » La question de Meyerson ne reflète-t-elle pas comme un regard en miroir qui renvoie à sa propre situation...

L'un des plus fidèles disciples, le polytechnicien André Metz, d'une trentaine d'années son cadet, aborde Meyerson par le biais de la théorie de la relativité⁷⁹⁰. Mais son métier d'officier le retient souvent loin de Paris, l'empêchant de fréquenter régulièrement le salon. Après leurs premiers échanges épistolaires de l'été 1924, ils s'accordent pour que Metz diffuse les idées de Meyerson : « Je ne saurais trop vous remercier d'avoir pensé à moi pour répandre vos idées.⁷⁹¹ » Comme Metz l'écrit à Einstein quelques mois plus tard, il travaille sous la direction de Meyerson⁷⁹². Les rapports qui s'instaurent entre eux sont empreints de proximité intellectuelle et affective. Les questions abordées dépassent le pur domaine scientifique, Meyerson retrace une courte biographie où il souligne les points communs de leur parcours respectif. Metz lui répond en évoquant ses obligations d'officier : « mes occupations militaires me prennent rarement plus de huit heures par jour » et en décrivant son quotidien d'homme marié : « J'aide un peu ma femme [...], je fais le croquemitaine [...], j'avais posé les papiers de tenture, refait une partie de la peinture...⁷⁹³ ». Leurs échanges s'engagent également sur le terrain plus personnel de la religion et de la foi de Metz, qui, à l'occasion de la fête de Noël, en 1924, se lance dans une apologétique et tente de faire pencher Meyerson du côté des croyants :

[...] vos souffrances [...] ne vous ont-elles pas orienté vers la prière ? Je n'ai jamais connu de grandes souffrances physiques, mais je crois, par l'exemple de Pascal, que celles-ci peuvent être révélatrices de lumières nouvelles. D'un autre côté, si vous avez éprouvé quelque réconfort de mes lettres, je crois que c'est moins par la vertu naturelle que par l'effet surnaturel de prières exaucées [...] je ne peux pas m'empêcher de prendre part à tout ce qui vous touche et [...] je voudrais vous faire partager les consolations que j'éprouve moi-même de la religion que je pratique⁷⁹⁴.

De plus, Metz intervient personnellement pour soutenir la demande de naturalisation de Meyerson, déposée début mai 1926, et en accélérer l'accord par les autorités : au cours de l'été, il se renseigne auprès de la préfecture de Police et du ministère de la Justice pour connaître « l'état actuel du dossier. Il paraît que les services sont en réorganisation (il le faudrait en effet...) – On m'a promis de faire diligence (va-t-on ouvrir une nouvelle enquête ? ...)»⁷⁹⁵.

On vient donc le jeudi chez Meyerson pour causer « de certaines idées nouvelles dont l'élaboration [l']occupe⁷⁹⁶ » et sans doute aussi des problèmes du jour. Des liens se créent entre les habitués du salon qui nouent des rapports personnels, se renseignant l'un l'autre sur son état de santé ou discutant de ses intérêts. Lévy-Bruhl contacte Xavier Léon pour faire état de l'invitation pressante que reçoit Meyerson de « prendre part au congrès de Harvard, et il a paru satisfait. Mais il considère comme impossible de faire le voyage⁷⁹⁷ ». Henri Sée s'adresse « successivement à M. Sérouya et à M. André Metz » pour savoir comment s'est passée l'opération subie par Meyerson⁷⁹⁸.

⁷⁸⁹ André George, Archives INA, 1966, *Grandes traversées*, « Mister Albert, Docteur Einstein », Scientifiques et philosophes face à la relativité, 13 août 2014. Depuis lors, l'historien des sciences Peter Galison a montré de manière convaincante que les problèmes pratiques d'administration avaient fortement orienté les recherches conduisant à la théorie de la relativité. Voir *Einstein's Clocks. Poincaré's Maps. Empires of Time*, New York, Norton & Company, 2004.

⁷⁹⁰ Dans la dernière version de son testament, Meyerson le désigne comme exécuteur testamentaire et lui lègue cinq mille francs. Voir le dossier de succession DS : 18 décembre 1934 n° 1583 7ème bureau de succession (DQ7 32183), archives de l'enregistrement. Nous remercions Christophe Charle pour l'aide précieuse qu'il nous a apportée sur ce point.

⁷⁹¹ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 447.

⁷⁹² Albert Einstein, *Correspondances françaises*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 212, Metz à Einstein, 8 janvier 1925.

⁷⁹³ *Ibid.*, p. 448.

⁷⁹⁴ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 461-462.

⁷⁹⁵ CZA, A408/70,

⁷⁹⁶ CZA, A408/67, brouillon de lettre à Poirier, s. l. n. d.

⁷⁹⁷ Archives de l'Imec, LVB 6.1, 8 octobre 1926. Le Sixième congrès international de philosophie se tient pour la première fois aux États-Unis, à Harvard, du 13 au 17 septembre 1926. On note du côté français la participation de Lévy-Bruhl, Étienne Gilson, dont l'intervention sur le thomisme est remarquée, Paul Lapie, recteur de l'Université de Paris, Charles Bouglé et Léon Robin. Voir le compte rendu dans *Revue néo-scholastique de philosophie*, 1926, volume 28, n° 12, p. 469-480.

⁷⁹⁸ CZA, A408/100, 9 juillet 1933.

Les liens de proximité intellectuelle et affective que tisse Meyerson avec ses jeunes disciples Metz et Koyré, l'incitent à leur confier, sous la direction de Lévy-Bruhl, le soin de l'édition posthume de textes « à peu près prêts à être publiés ». Ainsi au mois d'avril 1933, se sachant de santé fragile, Meyerson prend-il ses dispositions pour la publication de ses articles inédits et la reprise dans un volume d'articles déjà publiés dans diverses revues⁷⁹⁹. Meticuleux comme il est, il donne des indications sur l'ordre dans lequel les articles doivent se succéder dans ce recueil posthume, précisant que sa secrétaire, « Mademoiselle Babled fournira des indications utiles pour les articles à publier⁸⁰⁰ ». Il adjoint à ceux qu'il considère comme ses disciples, Ignace Meyerson et son neveu Pierre Brauman, en tant que représentants de la famille.

Maîtres, disciples et « disciples indociles⁸⁰¹ »

Dans son salon, Meyerson peut enfin se considérer comme le mentor de ces jeunes philosophes qui le fréquentent. Il les guide intellectuellement et les aide matériellement dès que possible. Ainsi en est-il d'Henri Sérouya qui, malgré ses premières publications, cherche encore du travail à l'âge de trente-cinq ans⁸⁰² ; Meyerson multiplie les démarches et tente, en vain, de le recommander à l'une ou l'autre de ses relations : son « neveu » Ignace, responsable alors au *Journal de psychologie normale et pathologique* et donc susceptible de lui proposer un « travail accessoire ». Une autre fois, Meyerson s'adresse à son ami le colonel Bernard, qui sait que Monsieur Thomas, directeur de la Société française de placement, cherche quelqu'un pour « une situation à prendre à Hossegor » ; il le recommande à son « ancien collaborateur » chef comptable à la *Palestine Jewish Colonization Association* — nouvelle structure mise en place pour la JCA —, qui, s'il n'a rien à proposer, peut au moins conseiller... Enfin, il s'adresse également à ses collègues Brunschvicg, Lalande et Delacroix⁸⁰³. Meyerson n'est pas le seul à soutenir Sérouya, Paul Alphandéry écrit à Salomon Reinach car le jeune homme a besoin de conseils : encouragé par Brunschvicg, Lévy-Bruhl et Meyerson et « malgré d'incessantes difficultés d'existence », il entreprend une vaste enquête sur la philosophie juive à travers les âges⁸⁰⁴.

Les adresses et formules de politesse de la correspondance de Meyerson ainsi que les dédicaces des divers travaux qu'il reçoit permettent de définir les rapports qu'il établit avec les uns et les autres, et leur évolution. S'il est aisé de reconnaître les relations de maître et de disciple avec la plupart de ses connaissances, il en est d'autres qui sont plus ambiguës. Ainsi Meyerson témoigne-t-il de la révérence à l'égard de ses pairs : les échanges avec Bergson, né la même année que lui, restent formels au cours du quart de siècle que dure leur correspondance, ils terminent leurs lettres en exprimant un dévouement réciproque jusqu'à ce que Bergson manifeste de l'amitié⁸⁰⁵. De même assure-t-il toujours Einstein de sa considération distinguée et de ses salutations cordiales, sans oublier, à l'occasion, celles de ses nièces, les plus respectueuses. Koyré donne à Meyerson du « Cher maître » et reconnaît sans ambages sa gratitude :

Je l'ai [Meyerson] beaucoup connu personnellement et je lui dois beaucoup. Il se peut même que ce soit à son influence, à l'influence des longues discussions hebdomadaires — j'allais le voir presque chaque semaine, les jeudis — discussions qui portaient sur la science passée et présente, sur les philosophes du passé et ceux du présent, sur ses principaux travaux en cours, que je doive de m'être

⁷⁹⁹ CZA, A408/265.

⁸⁰⁰ *Essais*, Paris, Vrin, Paris, 1936.

⁸⁰¹ Noemi Pizarroso, « L'épistémologie d'Émile dans l'œuvre d'Ignace. Stratégies de réconciliation d'un disciple indocile », in *Archives de philosophie*, « Émile Meyerson et les sciences humaines », automne 2007, 70, Cahier 3, p. 385-402.

⁸⁰² Henri Sérouya, *Initiation à la philosophie contemporaine*, Paris, Rivière, 1932 et *Problème philosophique de la guerre et de la paix*, Paris, La renaissance, 1933. À la réception du premier ouvrage, Meyerson remercie tout en précisant qu'il doit attendre que ses forces lui permettent d'en étudier les pages avec application. Archives de l'AIU, AP3/16, 1^{er} août 1932.

⁸⁰³ Archives de l'AIU, AP3/16, documents aimablement communiqués par Jean-Claude Kuperminc.

⁸⁰⁴ Bibliothèque Méjanes, fonds Reinach, boîte 1, Paul Alphandéry, 10 décembre 1931.

⁸⁰⁵ Cependant, nous l'avons vu, Meyerson se permet une imagination familière avec son conte où il fait une seule personne des deux philosophes.

finalement orienté ou réorienté de l'histoire de la pensée philosophique vers l'histoire de la pensée scientifique⁸⁰⁶.

Les disciples les plus dociles donnent des marques de déférence, mais prennent néanmoins quelque distance à l'égard du maître. Poirier, au fil des ans, se départit de sa déférence pour exprimer son respectueux dévouement. Cela ne l'empêche pas, d'après Meyerson, d'accepter « [s]on épistémologie toute entière », mais de repousser sa logique⁸⁰⁷. Metz, après quelques mois d'échanges intenses, se déclare le « disciple respectueux » de Meyerson, avant de lui adresser son respectueux souvenir, mais écrit toujours « Monsieur » ou « Cher Monsieur », alors que Meyerson lui donne son titre « Mon cher Capitaine » puis « Mon cher Commandant ». En 1931, Metz peut venir « même sans prévenir, vous trouverez toujours votre couvert mis », et quand il est affecté à Paris, il rend régulièrement visite à Meyerson le mardi vers dix-huit heures⁸⁰⁸. Cependant, il adopte des positions très radicales dans la controverse sur la théorie de la relativité⁸⁰⁹.

Quant à Ignace Meyerson, il ne fréquente pas vraiment le salon de Meyerson, même si ce dernier essaie de l'attirer en lui annonçant la venue de son ami Poirier et confie que sa présence « à ce qui promet d'être une petite séance philosophiques assez intéressante [lui] ferait grand plaisir »⁸¹⁰ et d'ajouter qu'il peut venir avec l'un ou l'autre de ses amis, en pensant plus particulièrement à Paul Masson-Ourcel. Ignace se défend d'être le disciple de Meyerson, son orientation l'éloigne d'Émile, qui le voyait choisir la voie royale de la philosophie plutôt que des études de psychologie et des travaux de secrétariat à l'Institut de psychologie de Paris où il collabore avec Henri Piéron. La correspondance entre Émile et Ignace donne à voir la distance intellectuelle qui s'établit progressivement entre eux. Jean-Pierre Vernant, qui fut l'élève d'Ignace Meyerson, exprime leur désaccord : si le *credo* d'Émile se définit comme rationaliste et fondé sur le principe d'identité, Ignace n'a d'intérêt que pour le mouvement, il espère n'être « jamais un bourgeois français⁸¹¹ ». Vernant précise qu'à partir de 1922-1923, Ignace change d'orientation pour passer de la psychologie positiviste à « la science humaine compliquée⁸¹² ».

L'été 1925 voit le conflit entre Émile et Ignace éclater. Cependant, dans le même temps, Ignace, incite Émile à « reprendre [s]on séminaire à la rentrée, mais avec beaucoup plus d'exposés de toi et beaucoup moins de discussions⁸¹³ ». Dans une lettre longuement murie puisqu'elle est commencée à Talloires et terminée, le 22 août 1925 à Uriage — car sa santé lui impose de changer de villégiature — Émile expose leurs différends. Il reprend les termes d'Ignace dans une lettre du 2 août, qui fait allusion à des discussions verbales et se réfère à sa lettre du 20 juillet :

[...] 1) il y a dans ces explications bien autre chose que l'identification ; 2) la théorie, c'est la partie analytique et didactique de la science, c'est le classement de l'acquis dans des tiroirs - ce n'est pas l'acquisition elle-même. [... la] tendance à l'universalité est-elle identification ? Rien ne me paraît moins démontré [...] J'ai dit l'autre lundi la difficulté — l'impossibilité — de réaliser l'identification en psychologie, l'opération même de cette identification : la reconnaissance est inexplicable.

Ce 22 août, Émile a « un peu de loisir » et peut « commencer » à répondre à Ignace. Il expose comment il traite du positivisme au cours de ses ouvrages et approuve une des prises de position d'Ignace selon laquelle « une théorie achevée est identité, il n'y a pas de doute. Une tendance à la théorie, une tendance à la recherche, une poussée vers l'inconnu connaissable n'est pas identité. Elle est de caractère beaucoup plus légal, elle est psychologiquement de l'ordre du *Regelbewusstsein*⁸¹⁴ », en la rapprochant de la notion de légalité. D'après Émile, leurs façons respectives de comprendre le

⁸⁰⁶ Koyré, « Message », Séance du 26 novembre 1960, *Bulletin de la Société française de philosophie*, Commémoration du Centenaire de la naissance de deux épistémologues français : Émile Meyerson et Gaston Milhaud, avril 1961, 115-116.

⁸⁰⁷ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 759-770, s. d.

⁸⁰⁸ *Ibid.*, p. 500.

⁸⁰⁹ Voir chapitre 10.

⁸¹⁰ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 578.

⁸¹¹ Témoignage de Jean-Pierre Vernant, 20 juin 2005.

⁸¹² *Ibid.*

⁸¹³ *Op. cit.*, p. 579.

⁸¹⁴ « Conscience de la règle ».

positivisme divergent totalement. Il comprend qu'Ignace ne peut pas « être d'accord avec ses principes épistémologiques » et concède « [...] qu'il ne me paraissait nullement nécessaire que tu adhères à mes opinions philosophiques. Etant donné que nos champs d'études respectifs sont passablement éloignés l'un de l'autre, il n'est peut-être pas même très utile que tu te formes une opinion très définie en matière d'épistémologie ». Cependant, force lui est de reconnaître que « [...] Tu as vu que nous avons pu discuter oralement pendant des années, sans nous douter de l'importance de la divergence qui nous séparait. C'est ton compte rendu du livre de Lévy-Bruhl qui m'en a donné, pour la première fois, un sentiment quelque peu précis. » La « lettre de Talloires⁸¹⁵ » est bientôt suivie d'une tentative de conciliation adressée à Émile, le 25 août 1925, par Marie-Hélène Latrilhe, future épouse d'Ignace : elle copie cette lettre pour Émile qui n'en a pas gardé de double, en précisant qu'Ignace « a changé depuis la lettre de juillet 1925, lettre écrite trop vite et en partie sous l'influence de Herr⁸¹⁶ ». Le 30 décembre 1931, Émile rappelle que « toutes [leurs] disputes ont toujours tourné autour de ce problème du réel⁸¹⁷ ». À quoi Ignace répond qu'il ne se reconnaît en rien dans les propos d'Émile, confirmant ainsi la distance entre eux⁸¹⁸. Noemi Pizarroso, historienne spécialiste d'Ignace Meyerson, distingue quatre approches antinomiques, sources du conflit :

[...] la première, autour de l'œuvre de Lucien Lévy-Bruhl sur la mentalité primitive ; la deuxième, sur la légalité et l'identité dans la construction des théories ; la troisième, lors de la publication de *Du Cheminement de la Pensée* (1931), sur les frontières entre l'épistémologie et la psychologie ; la quatrième et dernière, qui d'après Émile englobe toutes les autres, sur la notion du « réel transcendant »⁸¹⁹.

Elle conclut que si Ignace s'est « éloigné du système de son oncle », il n'est pas « parvenu à se détacher de son autorité et de son influence⁸²⁰ ». Mais pour nous, le conflit est plus profond : Émile évoque encore le conflit de l'été 1925 dans une lettre du 30 décembre 1931. Il reste en tout cas un disciple dissident d'Émile.

Une autre dissidence se manifeste parmi les disciples : Hélène Metzger, nièce de Lévy-Bruhl, chimiste de formation, engagée sous la direction de Gaston Milhaud dans une thèse d'histoire des sciences sur *La Genèse de la science des cristaux* (1918). Elle publie ensuite diverses études d'histoire de la chimie pré moderne⁸²¹. Son orientation vers cette période un peu délaissée de l'histoire de la chimie que Meyerson a lui-même étudiée dans sa jeunesse, n'est sans doute pas étrangère à leurs conversations. Elle prend conseil auprès de Meyerson, témoigne d'une certaine proximité — allant jusqu'à l'inviter à prendre le thé chez elle si ses trois étages ne lui font pas peur⁸²² — tout en conservant des formulations assez conventionnelles dans ses lettres. Elle rédige un nombre important de recensions des ouvrages de Meyerson dans les meilleurs journaux d'histoire des sciences⁸²³. C'est elle qui introduit Meyerson dans le cercle des historiens des sciences qui fondent le Comité international d'histoire des sciences. Aldo Mieli, chimiste italien du groupe, crée la revue *Archivio d'istoria della scienza* avant de quitter l'Italie pour s'installer à Paris. Il organise une section d'histoire des sciences au Centre international de synthèse dont Metzger devient secrétaire⁸²⁴. Mieli souhaite, dès les premières réunions, que

⁸¹⁵ *Ibid.*, p. 581-589.

⁸¹⁶ *Ibid.*, p. 589.

⁸¹⁷ *Ibid.*, p. 631.

⁸¹⁸ Les archives d'Ignace Meyerson contiennent six brouillons de réponses, Ignace opte pour lettre neutre. Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 632-636.

⁸¹⁹ Noemi Pizarroso, « L'épistémologie d'Émile dans l'œuvre d'Ignace », *Archives de philosophie*, automne 2007, tome 70, cahier 3, p. 387

⁸²⁰ *Ibid.*, p. 385-402.

⁸²¹ Hélène Metzger *Les Doctrines chimiques en France du début du XVII^e à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Blanchard, 1923. Newton, Stahl, Boerhaave et la doctrine chimique, Paris, Alcan, 1930. Sur son œuvre, voir Gad Feudenthal (éd.) *Études sur Hélène Metzger*, London, Brill, 1989.

⁸²² Émile Meyerson, *op. cit.*, p. 505.

⁸²³ H. Metzger, « *De l'Explication dans les sciences*, Paris : Payot, 1921 », *Isis*, 1922, v. 4, p. 382-385. « Émile Meyerson. *La Déduction relativiste*. Paris, Payot, 1925 », *Isis*, 7, 1925, p. 517-520. « Émile Meyerson, *Identité et réalité*, Paris, Alcan, 1926 », *Isis*, 9, 1927, p. 470-472. « La Philosophie d'É. Meyerson et l'histoire des sciences », *Archeion*, 11, 1929, p. 32-42, repris dans *La Méthode historique en histoire des sciences*, Paris, Fayard, 1987, p. 95-106.

⁸²⁴ CZA, A408/75, 24 avril 1931.

Meyerson y participe⁸²⁵ et l'invite à nouveau « instamment » pour la séance de la section d'histoire des sciences, lorsqu'il est question de créer le « groupe français d'histoire des sciences ». C'est encore Metzger qui lit le message de Meyerson lors du II^e congrès international d'histoire des sciences qui se tient à Londres du 30 juin au 4 juillet 1931, où Meyerson ne peut pas se rendre. Mieli, au nom du Comité international d'histoire des sciences, demande à Meyerson de lire les épreuves de sa communication au congrès⁸²⁶. Metzger s'affirme donc comme une véritable historienne des sciences professionnelle, qui assure de surcroît la diffusion des idées de Meyerson sur la scène internationale. Cependant, si elle exprime une affection certaine, évoquant leurs « vieilles et amicales conversations philosophiques », elle ne se défend pas de se rebeller : « N'essayez pas de me modifier, de me changer, de me former, de me déformer ou dans un sens purement scolaire d'être mon "maître"⁸²⁷. » Elle termine cette lettre de mise en garde en réaffirmant la confiance qu'elle a en lui et l'admiration qu'elle lui voue. Sa révolte contre l'attitude paternaliste de Meyerson est donc le symptôme des inégalités entre hommes et femmes qui existent dans la société française de l'entre-deux-guerres, plutôt que d'un trait particulier de la personnalité de Meyerson.

Disparue à Auschwitz, Metzger ne participe pas au concert élogieux de la cérémonie commémorative organisée à la Société française de philosophie, où se trouvent les fidèles, de Broglie, Metz, Poirier. S'ils en sont empêchés, comme Koyré ou Lalande, ils adressent un message. Poirier fait une longue intervention où, avant d'exposer les théories de Meyerson, il évoque ses souvenirs :

Permettez-moi d'évoquer un instant la mémoire d'Émile Meyerson qui, lorsque j'étais encore très jeune, a bien voulu m'accueillir familièrement et guider mon premier travail. Je le revois dans son grand bureau de la rue Clément Marot, assis dans un curieux fauteuil de bois, sa figure pleine de majesté qui rappelait de façon surprenante le prophète Joël, tel que Michel-Ange l'a peint sur une voûte de la Sixtine; j'entends encore ce patriarche qui, chaque semaine, réunissait autour de lui quelques jeunes, curieux de sa pensée et attentifs à ses leçons. Certains ont déjà disparu, comme Hélène Metzger, morte tragiquement, douloureusement, et qui nous a laissé une œuvre importante et durable, en particulier son admirable petit livre sur *Les concepts scientifiques*. Il y avait des membres de sa famille, et j'ai le plaisir de retrouver ici, fidèle à son souvenir, sa nièce qui était alors mademoiselle Brauman. Il y avait un jeune commandant aux yeux perçants, toujours en civil d'ailleurs, et qui était son élève chéri. Il vint tout de même une fois en militaire, étant ensuite de service, et nous vîmes à ce philosophe une croix de guerre surchargée de palmes et d'étoiles [...]. Je veux dire simplement la profonde émotion que j'ai encore en songeant à cet homme déjà âgé, déjà malade, et qui vivait une sorte de sacerdoce épistémologique, à la gravité de sa doctrine, gravité qui n'était pas due le moins du monde à un ton artificiel et voulu (nul n'était au contraire plus simple, plus familier, plus souriant même), mais qui tenait à cette tâche essentielle et quasi religieuse qu'il s'était fixée pour toute sa vie : découvrir et enseigner ce que c'était que la Raison humaine, et — par là, atteindre l'essence de l'homme⁸²⁸.

Ainsi, bien que resté en dehors de toute position universitaire, Meyerson parvient, grâce à la sociabilité des salons, à influencer quelques jeunes philosophes et rassembler des disciples. Mais qu'en est-il au-delà du cercle parisien et après sa disparition ? Comment ses idées circulent-elles et pendant combien de temps ?

⁸²⁵ Émile Meyerson, *op. cit.*, p. 510.

⁸²⁶ CZA, A408/167, 26 septembre 1931, communication publiée dans *Archeion*, n° 14, 1932, p. 106.

⁸²⁷ *Ibid.*, p. 514-516. Voir Christina Chimisso et Gad Freudenthal, « A mind of her own. Hélène Metzger to Émile Meyerson, 1933 », *Isis*, 94, 2003, 477-491.

⁸²⁸ René Poirier, « Meyerson, Milhaud et le problème de l'épistémologie », *Bulletin de la Société française de Philosophie*, Commémoration du centenaire de la naissance de deux Epistémologues français : Émile Meyerson et Gaston Milhaud, séance du 26 novembre 1960, 55^e année, n° 2, avril-juin 1961, p. 65.

CHAPITRE 12

AU SOMMET DE LA GLOIRE

Au mois de juillet 1932, Meyerson reçoit une invitation à délivrer les *Gifford Lectures* pour deux années consécutives, 1934 et 1935⁸²⁹. Il s'agit d'une prestigieuse institution créée par testament de Adam Gifford en 1887 à l'Université de Glasgow pour promouvoir la religion naturelle. Après avoir félicité Meyerson pour cette haute distinction, son jeune disciple et admirateur, Stanley Keeling, ne peut s'empêcher d'ironiser un peu : « [...] ce qui m'intrigue le plus pour le moment est de savoir comment vous allez faire entrer un dieu dans votre philosophie! (Car un dieu s'impose chez les Giffordians) puisque vous vous abtenez de toute affirmation ontologique⁸³⁰ ». Meyerson demande certes s'il est libre de ses conclusions et s'il faut parler anglais ... mais il accepte.

Rayonnement international

Ce n'est pas la première fois qu'on invite Meyerson à donner des cours à l'étranger. Déjà en 1924 l'université de Buenos Aires l'invite pour une tournée de conférences en Argentine. Coriolano Albertini, professeur à la chaire philosophie contemporaine de la faculté de lettres et philosophie de Buenos Aires lui adresse la demande par le biais d'un ami commun Isaac Starkmeth.⁸³¹ Albertini a découvert *Identité et réalité* en même temps que *L'Evolution créatrice* et déclare que l'ouvrage de Meyerson est celui qui l'a le plus orienté vers l'épistémologie après la *Critique de la raison pure*. Il déplore que la culture française en Argentine soit réduite à quelques balbutiements positivistes et s'emploie à faire connaître Boutroux, Bergson, Blondel, Hamelin, Brunschvicg, Le Roy, Couturat, Weber... et bien sûr Meyerson qui figure ainsi au panthéon de la Société française de philosophie. Meyerson refuse néanmoins l'invitation en invoquant des raisons de santé. Finalement, c'est Désiré Roustan qui diffuse Meyerson en Argentine lors de sa mission pour « organiser un enseignement secondaire d'un certain type⁸³² ». L'année suivante, aux conférences de Roustan s'ajoute un article de Koyré paru dans *Mundo Israelita* en 1927.

Deux ans plus tard, en juillet 1926, Meyerson reçoit une autre invitation, cette fois de l'Université de Londres : donner deux ou trois *advanced lectures* pour un salaire de trente livres sterling en décembre 1926, janvier 1927, et juin 1927. Il est précisé que les presses de l'université publient ces conférences⁸³³. Londres a beau être plus aisé d'accès que Buenos Aires, Meyerson décline encore sans hésiter, à cause de sa santé. Il accepte, en revanche, d'écrire l'article *explanation* pour l'*Encyclopaedia Britannica*.

En décembre 1929, arrive une troisième invitation de l'Université de Madrid. Le professeur Lucio Gil Fagoaga, de la section de philosophie de *Universidad Central de España*, prie Meyerson de délivrer un cours de philosophie au printemps pour quatre mille pesetas. À nouveau, Meyerson décline l'invitation en invoquant toujours des raisons de santé et propose, en échange, le nom de Koyré dont il vante les mérites⁸³⁴.

Pourquoi, après avoir refusé par trois fois, Meyerson accepte-t-il l'invitation des *Gifford Lectures* ? En juillet 1932, à soixante-treize ans, il est plus affaibli encore, les *Gifford Lectures* sont une charge beaucoup plus lourde, étalée sur deux années et le climat de l'Ecosse n'est pas forcément des plus attrayants. Restent le prestige, le défi. Que Bergson, son double fictif, l'aie précédé dans la liste des *Gifford lecturers* a pu compter dans sa décision⁸³⁵. Peut-être aussi Meyerson se sent-il prêt à répondre enfin à l'injonction lancée par Bergson, après la lecture d'*Identité et réalité*, de construire une

⁸²⁹ CZA A408/54.

⁸³⁰ CZA A408/38, Keeling à Meyerson, lettre du 4 décembre 1932.

⁸³¹ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 852. Ce même Starkmeth, en novembre 1928, adresse à Meyerson le travail que Léon Dujovne, fils d'un colon de Lucienville, a consacré à son œuvre.

⁸³² *Ibid.*, p. 864.

⁸³³ CZA A408/38

⁸³⁴ CZA A408/167.

⁸³⁵ Bergson donne une série de cours sur « The problem of personality » en 1914.

ontologie, puisque le sujet des *Gifford Lectures* doit concerner de près ou de loin la religion naturelle. Le salaire prévu est de mille cent livres sterling pour les deux séries de dix conférences données en deux ans⁸³⁶. Malheureusement, le moment venu, en 1934 et 1935, Meyerson n'est plus de ce monde pour délivrer ces conférences.

En tout cas, cette invitation tardive, comme celles qui l'ont précédée, témoigne du rayonnement international de Meyerson dans les années vingt. Son œuvre est connue, reconnue et compte dans les milieux académiques, au point que certains professeurs estiment qu'il est indispensable de l'intégrer dans la formation des philosophes.

Par contraste, en France, les institutions universitaires ne se bousculent pas pour offrir des postes ou même des charges de cours à Meyerson. L'invitation de Dominique Parodi en 1910 à l'École des hautes études sociales à remplacer Abel Rey pour une série de conférences sur la philosophie des sciences en Allemagne reste unique. Meyerson a donné une seule conférence le 25 janvier 1911, dans laquelle il brosse un tableau général de la situation⁸³⁷. Il manquait alors à ce point d'expérience qu'il minutait son temps pour chaque paragraphe de l'exposé ! Il est un peu plus sûr de lui et habitué aux séminaires parisiens en 1922, quand il présente sa candidature au Collège de France, pour la chaire d'histoire des sciences laissée vacante par la mort de Pierre Boutroux. Mais, on l'a vu, cette candidature échoue. Ces mésaventures institutionnelles ne semblent pas cependant avoir trop affecté le moral de Meyerson ni ralenti son ardeur au travail.

Éditions et traductions

Pour les éditeurs, Meyerson est un bon auteur : quatre éditions d'*Identité et réalité* de son vivant et en janvier 1933, Louis Bachelier, alors son interlocuteur chez Alcan, informe Meyerson que la quatrième édition, parue en 1932, « se vend à une moyenne hebdomadaire fort honorable et nous aurons un règlement à vous faire au-delà des mille premiers ». Quant aux ventes du *Cheminement de la pensée*, il en sort huit à dix par semaines depuis la rentrée « ce qui est bien pour un livre à cent trente francs⁸³⁸ », ajoute Bachelier.

Soucieux de diffuser son œuvre à l'étranger, Meyerson explore les possibilités de traduction en mobilisant ses relations. Dès 1910, le mathématicien polonais Samuel Dickstein, qui entretient une correspondance avec Meyerson de 1901 à 1915, fondateur de la revue *Wiadomosci Matematyczne*, revue de mathématiques, propose à Meyerson de l'aider pour faire traduire *Identité et réalité* en polonais. Il soumet un nom de traducteur, Bronislaw Galczynski, et suggère qu'avec une recommandation, la caisse fondée en 1881 pour soutenir les recherches et publications scientifiques, *Kasa im. Jozefa Mianowskiego*, pourrait assurer les frais de traduction⁸³⁹. Nous l'avons vu, le projet de traduction en polonais voit le jour, mais tout le tirage de la traduction d'*Identité et réalité* en polonais se perd au cours de la Grande Guerre⁸⁴⁰. Le même Dickstein, alors président de la société des sciences de Varsovie, invite Meyerson à faire partie de la commission d'histoire des sciences et de philosophie⁸⁴¹. Quant aux contacts avec la Russie, ils ont dû être aussi fructueux puisque la première traduction d'*Identité et réalité* paraît en russe à St Pétersbourg en 1912.⁸⁴²

Meyerson fait également appel à Paul Jacobson, son ami de jeunesse devenu président de la Société allemande de chimie, le priant d'intercéder auprès d'un éditeur allemand. Mais à la suite du changement de propriétaire de la maison d'édition pressentie, Teubner, l'affaire ne s'engage pas⁸⁴³. Si bien que les projets de traduction en allemand attendent le dégel des relations franco-allemandes après

⁸³⁶ CZA, A408/54.

⁸³⁷ Conférence inédite du vivant de Meyerson, voir *Mélanges. Petites pièces inédites*, Paris, Champion, 2010, p. 184-215.

⁸³⁸ CZA A408/11, carte de Louis Bachelier. Le prix de vente est légèrement supérieur au tarif d'un an d'abonnement au *Figaro*.

⁸³⁹ CZA A408/23.

⁸⁴⁰ Leon Lichtenstein, *Filozofia Emila Meyersona*, p. 1, note 2, renseignement aimablement fourni par Adam Dubik.

⁸⁴¹ CZA A408/23, 23 juin 1922

⁸⁴² *Tadestvenas Tidejst'vitelnast : op'it te'oriï estestva'znaniïa kak ve'denie v meta'fiziku*, [*Identité et réalité*]. *Expérience de la théorie scientifique comme préambule à la métaphysique*, St Pétersbourg 1912.

⁸⁴³ CZA A408/41.

la guerre. Grâce à une recension de ses trois premiers livres par Høffding dans les *Kant-Studien* et à un article paru dans *Le Temps*, Meyerson attire finalement l'attention de Lichtenstein, professeur de mathématiques à l'Université de Leipzig qui « s'éprend en quelque sorte » des idées de Meyerson⁸⁴⁴, le fait connaître parmi les mathématiciens et s'efforce de faire traduire *Identité et réalité*. Meyerson conclut avec l'éditeur Akademische Verlagsgesellschaft de Leipzig vers la fin de 1928. Kurt Grelling, spécialiste de logique mathématique, membre du Cercle de Berlin, entreprend la traduction d'*Identité et réalité*. Mathématicien de formation, il travaille comme Meyerson sans bénéficier d'une position universitaire et gagne sa vie comme professeur de mathématiques, physique et philosophie dans l'enseignement secondaire. Comme il parle plusieurs langues, il traduit des ouvrages français ou italiens en allemand. Il mène la traduction rondement en quelques mois et Meyerson s'en trouve satisfait⁸⁴⁵. Finalement la traduction paraît en 1930.

En Espagne, un pharmacien et avocat propose de traduire la *Déduction relativiste* et *De l'Explication dans les sciences* pour faire connaître ces œuvres de « grande valeur »⁸⁴⁶, mais c'est un jeune catalan Joaquim Xirau qui se charge de la traduction pour ce qu'il considère comme la « production philosophique à [s]on avis la plus intéressante de la France pendant les dernières années⁸⁴⁷ ». Il commence à traduire *Identité et réalité* en 1924, et négocie peu après avec un éditeur de Madrid, Reus SA. Il avance bien grâce à un semestre sabbatique à Paris au printemps 1925 où il fréquente le laboratoire de psychologie d'Ignace Meyerson. Plein d'enthousiasme, il espère finir au printemps 1926 et pouvoir continuer en traduisant *De l'Explication* puis de *La Déduction*. Mais c'était sans compter avec la situation politique sous la dictature de Primo de Riveira. En 1926, la candidature de Xirau comme professeur à la faculté est rejetée, à cause de l'opposition des Jésuites. « Le jury, écrit-il à Meyerson, était composé de deux curés et de deux curoides qui croient que le libéralisme est un terrible péché et que tous les philosophes depuis la Renaissance sont de maudits '*perros judios*'⁸⁴⁸. » Meyerson sympathise avec lui et le remercie de tous ses efforts. En 1927, alors que l'ensemble de la traduction se trouve entre les mains de l'éditeur, le livre ne sort toujours pas, malgré l'insistance de Xirau qui attribue ce retard à un conflit ouvrier dans les ateliers, en ajoutant cependant que c'est un livre difficile pour le marché espagnol. La traduction paraît finalement en 1929. Et Xirau annonce en janvier 1930 qu'il a l'autorisation de traduire les deux ouvrages suivants, si Meyerson cède les droits à Reus. Mais fin janvier, la dictature de Primo de Rivera tombe et Xirau est engagé dans le mouvement révolutionnaire. La république espagnole suscite d'ailleurs chez Meyerson un élan d'enthousiasme politique :

[...] ce n'est pas que je méconnaisse ce que le moment actuel recèle encore de préoccupations graves : l'ère des difficultés comme après tout bouleversement profond a à peine commencé : mais votre révolution a montré en ces circonstances une sagesse à tel point admirable, elle s'est révélée à un tel degré avancée, civilisée que tous les espoirs semblent permis. Puis-je à ce propos vous dire [...] que les stupides déclarations et commentaires de la grande presse parisienne ne reflètent en aucune façon la véritable pensée du peuple ni même celle des classes moyennes ni surtout celle des intellectuels. Tout le monde ici tout au contraire vous admire profondément et souhaite la réussite la plus complète à la république espagnole, à la république catalane en particulier. [...] J'ajouterai pour ma part qu'une de mes nièces (la femme d'Ignace) est originaire du Roussillon, le catalan est sa langue maternelle, la révolution l'a enthousiasmée et son mari et elle se proposent de visiter prochainement la Catalogne libérée. J'ai un vrai plaisir à vous savoir parmi ceux des professeurs chargés de réformer l'Université de Barcelone [...] Vous avez là une tâche difficile sans doute mais superbe, je suis sûr que vous saurez l'accomplir⁸⁴⁹.

Malheureusement on sait, que la jeune république espagnole connaît rapidement des temps troubles et difficiles qui absorbent totalement Joaquim Xirau. Même s'il tente de renouer avec ses projets de traduction de Meyerson, l'éditeur ne suit pas et les traductions s'arrêtent là.

⁸⁴⁴ Voir lettre à Høffding du 18 août 1928, *Correspondance entre Harald Høffding et Émile Meyerson, op. cit.*, p. 157.

⁸⁴⁵ Voir lettre à Høffding du 3 décembre 1928, *ibid.*, p. 160.

⁸⁴⁶ CZA, A408/, 9 mai 1929.

⁸⁴⁷ CZA A408/214, lettre de Xirau du 16 avril 1925.

⁸⁴⁸ CZA A408/214, « chiens juifs », lettre de Xirau, avril 1926.

⁸⁴⁹ Lettre à J. Xirau le 26 avril 1931 CZA A408/214.

La traduction anglaise d'*Identité et réalité* est une longue entreprise qui débute en 1925 grâce à la rencontre entre Meyerson et un couple d'Américains, Kate et Jacob Loewenberg. Cette rencontre, sans doute ménagée par Lévy-Bruhl, est déterminante à tous égards. Jacob Loewenberg, né en Lettonie en 1882, émigré aux Etats-Unis à l'âge de vingt-deux ans, étudiant à Harvard puis enseignant à Berkeley à partir de 1915, se trouve en congé sabbatique à Paris en hiver 1925 où il rend fréquemment visite à Meyerson. Katherine S. Turner, sa femme depuis 1924, propose de traduire *Identité et réalité*⁸⁵⁰. À Paris elle traduit les premiers chapitres qu'elle discute avec Meyerson. De retour à Berkeley, elle travaille intensément sur la suite, tout en prenant contact avec J. H. Muirhead, professeur et directeur d'une collection de philosophie, qui a déjà publié Enriques et Cassirer. Muirhead, sans doute soucieux de publicité, envisage d'abord de demander une introduction à Balfour ou à Haldane. Le 18 juin 1928, Kate termine sa traduction avec quelque regret d'arriver au bout de ce long périple : « J'ai senti de plus en plus l'importance de ce livre et je suis éperdue d'admiration devant votre érudition. Quelle pièce exhaustive d'écriture c'est et combien d'années de travail cela a dû vous coûter ! Je vous remercie mille fois pour m'avoir autorisée à partager un peu de votre grandeur⁸⁵¹ ». Elle remet l'ensemble du manuscrit traduit à Muirhead, et le contrat est signé en juin 1928 avec l'éditeur britannique Allen & Unwin. Mais les va-et-vient des épreuves de part et d'autre de l'Atlantique créent des complications, frustrations, et finalement la parution est différée en 1930. Cette « traduction autorisée » est excellente, de l'aveu de tous les lecteurs.

Pendant ce temps, Meyerson dispose d'un ami et fervent disciple qui se démène pour faire traduire ses autres ouvrages. Abel Chevalley, diplomate, parfaitement bilingue français-anglais, est aussi écrivain et poète. Il est surtout bien introduit dans les maisons d'édition britanniques⁸⁵². Il ne se contente pas de publier un article sur Meyerson dans la *Saturday Review of Literature* en 1929⁸⁵³, il fait les bons offices auprès de Oxford University Press ou encore McMillan en vue de faire traduire *L'Explication* et *La Déduction*. Il s'affaire si bien qu'en mai 1929, plusieurs éditeurs sont sur les rangs, il donne la priorité à Oxford Press.

Il obtient un arrangement avec cette maison d'édition pour une traduction simultanée de *De l'Explication dans les sciences* et *La Déduction relativiste* car, dit-il, ce dernier, plus petit, pourrait être prêt avant. Il prévoit des royalties de dix pour cent dont sept et demi pour l'auteur, le traducteur recevant une avance de quarante livres sterling. Il envisage de traduire lui-même *Le Cheminement de la pensée*. En août 1929, l'avenir de l'œuvre de Meyerson en terre britannique semble assuré. Chevalley, souffrant et vieillissant comme Meyerson, mentionne qu'il admire chez lui « cette discipline, cette gérance de soi-même qui permettent aujourd'hui à Meyerson de voir essaimer le meyeronisme⁸⁵⁴ ». En 1932, il trouve deux traductrices pour *De l'Explication* : Miss Thomas et Mrs Harold Browne ; cette dernière déçoit ; il en trouve aussitôt une autre : Miss G. Dickinson, de l'Université de St Andrew en Ecosse, est engagée avec un salaire de mille francs pour réviser la traduction de Miss Thomas au printemps 1932. De tempérament assez impulsif, Miss Dickinson semble parfois emportée et peu courtoise, puis s'excuse patement. Et elle se montre même flatteuse quand elle écrit à Meyerson à propos des chapitres six, sept, huit du livre sur lesquels elle a passé onze heures, et prétend qu'« elle est tombée sous le charme de son style si clair et si limpide. J'ai rarement lu du français moderne qui m'ait plu davantage⁸⁵⁵ ». Chevalley continue de s'affairer pour faire avancer les traductions de Meyerson, malgré les deuils et maladies qui le frappent, et il en va ainsi jusqu'à son décès, qui survient quelques semaines après celui de Meyerson.

Vers 1930, le chantier des traductions de Meyerson est donc en pleine activité. La diffusion internationale de son œuvre, qui commence dans le contexte des grands élans d'internationalisme scientifique du début du XX^e siècle ne semble pas avoir trop souffert de la première guerre mondiale.

⁸⁵⁰ CZA, A408/62.

⁸⁵¹ CZA A408/62, lettre de Kate Loewenberg, 18 juin 1928 (notre traduction).

⁸⁵² CZA, A408/176.

⁸⁵³ Abel Chevalley, « Meyersonism » *Saturday Review of Literature*, 5, July 13, 1929, p. 1171-1172, 1175.

⁸⁵⁴ CZA A408/176, Chevalley, le 7 août 1929.

⁸⁵⁵ CZA A408/191, Dickinson, 1^{er} juillet 1932 (notre traduction).

Ce conflit, qui pèse tant sur les relations scientifiques internationales en Europe jusque vers 1925, retarde certes la traduction d'*Identité et réalité* en allemand. Il est aussi probable que la révolution russe n'a pas favorisé la diffusion en Russie. Mais un brusque coup d'arrêt dans la diffusion de l'œuvre de Meyerson survient à cause de la conjoncture des années 1930 : d'une part, en Espagne la chute de la dictature, l'avènement de la République puis la guerre civile ont tellement absorbé Xirau que les dernières œuvres de Meyerson attendent toujours leur traduction en langue espagnole. De plus la crise économique de 1929 a considérablement différé la traduction des ouvrages ultérieurs à *Identité et réalité*. L'homme d'une seule idée est ainsi resté connu comme l'homme d'un seul livre pendant assez longtemps.

La chasse aux recensions

Bien que les traductions d'*Identité et réalité* ne paraissent que vers 1930, les thèses de Meyerson diffusent à l'étranger auparavant. Au début du XX^e siècle, la langue française occupe encore une large place dans la vie intellectuelle et nombreux sont les philosophes en mesure de lire et commenter des livres écrits en français. En fait, le commerce des idées repose sur un respect mutuel des différences de langues : les lecteurs étrangers de Meyerson pensent son œuvre et lui écrivent dans leur propre langue, tandis que Meyerson leur répond en français.

Mais le commerce des idées requiert aussi quelques efforts de publicité pour attirer les lecteurs. Meyerson n'attend pas que la reconnaissance tombe du ciel. Il se soucie du succès de ses œuvres, sollicite relations et amitiés pour faire circuler ses idées. Dès la sortie de son premier livre, il mobilise son réseau international pour le faire connaître.

L'une des meilleures voies de circulation des idées philosophiques réside dans les recensions que délivre chaque revue spécialisée. Meyerson l'a bien compris et n'hésite pas à quémander les comptes rendus. Par exemple, au Professeur Samuel Alexander de l'Université de Manchester, il écrit en 1908 :

Vous avez été si aimable que j'ai grande envie d'en abuser en vous demandant un important service. J'ai, comme tout auteur, l'ambition de répandre mes idées le plus possible. Je crois qu'elles pourraient trouver un peu d'écho dans les pays de langue anglaise. En effet, vous le verrez, les idées que je développe se rattachent souvent, par une filiation assez directe à celles de la pensée anglaise. Il me serait donc infiniment agréable que des publications britanniques ou américaines rendent compte du livre⁸⁵⁶.

Les requêtes de ce genre abondent dans sa correspondance. Animé d'un désir éperdu d'être lu, reconnu et enfin compris, Meyerson envoie ses ouvrages dans le monde entier. Et ses démarches sont efficaces, puisque dès la fin de l'année 1908, il écrit avec fierté à sa famille qu'il vient « de recevoir un numéro trimestriel de la revue anglaise *Hibbert Journal* d'octobre avec une recension de [s]on livre ». Il estime que « le compte rendu n'est pas intéressant. Le résumé n'est pas mal, un peu long (quatre pages), il y a un petit éloge », il en commande néanmoins un exemplaire pour ses parents. Il poursuit en énumérant les recensions parues ou prévues :

Ici, à Paris, on m'a donné récemment un compte rendu du *Mercure de France*, paru déjà dans le numéro d'octobre, dont je n'avais pas eu connaissance, très court (2/3 de page), sans signification, mais bon ; ça a quand même de l'importance puisque c'est une note dans un journal qui n'est pas spécialisé. Dans la *Revue de Rennes, Journal des Débats*, ça ne compte pas, on a écrit des bêtises. Je ne sais pas quand va sortir le numéro de *Rivista* en janvier avec un compte rendu de Brunschvicg. C'est aussi un trimestriel, dont la sortie peut se faire attendre. Le compte rendu de Rey sortira aussi dans quelques mois ; le numéro de novembre de la *Revue de Métaphysique* avec les travaux de Lagneau qui vient de paraître. J'aurais des tirés à part de mon travail dans une semaine, et je vous l'enverrai, mais le numéro de janvier (la revue paraît tous les 2 mois) ne paraîtra qu'en février. Le compte rendu de Rey peut ne paraître qu'au mois de mars. Comme vous voyez, tout ça marche très lentement, mais si on pense au sens des choses, cela se passe très vite. Je n'ai jamais espéré un tel succès⁸⁵⁷.

⁸⁵⁶ CZA A408/ 273, Meyerson à S. Alexander, s. d.

⁸⁵⁷ CZA, A408/229, 21 décembre 1908.

Et en juin 1912, il annonce avec plaisir à ses parents qu'il a « reçu aujourd'hui la *Revue de Métaphysique et de Morale* qui contient un compte rendu de la deuxième édition, que je vais vous envoyer⁸⁵⁸ ». Parfois, Meyerson semble éprouver quelque honte de « tout ce bavardage égotiste et cette hypertrophie de la personnalité⁸⁵⁹ ». Mais cela ne l'empêche ni de mendier les comptes rendus, ni d'exprimer sa reconnaissance en termes hyperboliques après les avoir obtenus. Il ne cache pas son besoin de reconnaissance et d'amitié philosophique.

Au fil des années, des publications et du renouvellement de ses relations, la liste des destinataires de ses livres évolue : Meyerson envoie *Identité et Réalité* à sa famille en Pologne et en France, à son ami d'études, Paul Jacobson, à son confrère chimiste Arnold Peter, à ses amis du cercle de Moréas, en témoignage de « vieille admiration et inaltérable amitié » ou de « profonde sympathie et vive amitié ». Ses camarades de combat, militants comme lui dans les organisations juives comme la Prévoyance israélite, reçoivent aussi son premier livre. Et comme Meyerson fraye dans leurs milieux, les personnalités juives figurent sur cette liste, avec Salomon Reinach en tête — qui a droit à sa « vive reconnaissance pour la révision du manuscrit » —, le grand rabbin, quelques universitaires (Sylvain Lévi et Isidore Lévy avec une dédicace de reconnaissance) et, bien sûr, ses collègues de la *Jewish Colonization Association* et de l'Alliance israélite universelle. En fait, cet envoi s'adresse essentiellement à des personnalités du monde juif et non à des universitaires⁸⁶⁰. Pour les ouvrages suivants, les listes sont plus diversifiées et comptent de nombreux universitaires, français et étrangers. Meyerson, en traitement en Suisse lors de la publication de *La déduction relativiste*, correspond avec Monsieur Barbier, de la librairie Payot, et demande « à titre d'information [...] des renseignements sur des noms » proposés par l'éditeur et qu'il ne connaît pas, alors que sa propre liste est déjà longue. Outre ses fidèles amis, toujours destinataires de ses publications, et les familiers de sa vie professionnelle, figurent des professeurs du Collège de France, de la Sorbonne littéraire et scientifique, du Muséum d'histoire naturelle, des membres de l'Institut. Meyerson n'oublie pas les jeunes philosophes qui gravitent autour de lui. Il veille à ce que ses correspondants étrangers, philosophes ou savants, reçoivent aussi ses ouvrages, ainsi que les grandes revues internationales. Il semble que l'éditeur souhaite limiter les envois demandés par Meyerson qui souligne qu'à « de très petites exceptions, les exemplaires contenus dans les deux listes sont ce qu'on appelle des "exemplaires de presse" ». Mais nous discuterons plus amplement cette question dès que ce sera possible⁸⁶¹. » Einstein voisine avec Bergson, Cassirer avec Blum ; il ajoute Lord Balfour « vous trouverez son adresse dans le *Who's who* anglais, sans oublier la bibliothèque de l'Université hébraïque à qui « vous voudrez bien joindre *De l'explication dans les sciences*⁸⁶² »

Meyerson mobilise amis et relations dans tous les pays pour diffuser ses livres. Les philosophes rencontrés au congrès international de philosophie à Heidelberg en 1908 sont sa première cible. Un jeune philosophe russe, Sergius Hessen, qui édite le journal de philosophie *Logos*, d'abord en russe, puis en allemand à partir de 1910, tout en espérant créer une édition italienne à l'occasion du congrès de Bologne, dit avoir rédigé une recension d'*Identité et réalité* dans *Logos* (mais nous n'en avons pas retrouvé la trace). Hessen perd le contact avec Meyerson à la suite à la Révolution russe qui perturbe son existence et ne renoue les relations avec lui qu'en 1925, quand il travaille à Prague dans un institut russe de pédagogie, où il continue néanmoins à écrire des ouvrages philosophiques. Il s'affirme alors comme un néokantien, s'intéresse à l'histoire de la mécanique, puis de la théorie de la relativité, mais on ne sait pas s'il a pu diffuser les idées de Meyerson dans l'Est de l'Europe⁸⁶³. En Pologne, malgré la faillite des tentatives de traduction⁸⁶⁴, l'œuvre de Meyerson est connue par des comptes rendus dans plusieurs publications. En 1914, la revue *Przegląd Filozoficzny* consacre un

⁸⁵⁸ *Ibid.*

⁸⁵⁹ Voir la lettre à Høffding du 19 avril 1925, *Correspondance entre Harald Høffding et Émile Meyerson*, op. cit., p. 94.

⁸⁶⁰ CZA A408/267.

⁸⁶¹ CZA A408/84.

⁸⁶² CZA A408/11, dans un courrier du 1^{er} décembre 1924, Hugo Bergmann, alors directeur de la bibliothèque universitaire de Jérusalem, demande à Meyerson de « faire don à notre bibliothèque de toutes les œuvres que vous avez écrites ».

⁸⁶³ Voir M. Styczynski, S.I. Hessen, *Studies in East European Thought*, 56, (2004), p. 55-71

⁸⁶⁴ Notons cependant la traduction récente des premières pages d'*Identité et réalité*, Adam Dubik, Emil A. Meyerson, *Identité et réalité*, Filo-sofija, an XI, n° 13-14, wyd. Epigram, Bydgoszcz, 2011, p. 791-798 (*Identité et réalité* - traduction de fragments).

assez long article à *Identité et réalité*⁸⁶⁵, puis en 1923, un article de huit pages analyse *De l'Explication dans les sciences*⁸⁶⁶. Ensuite, dans un article nécrologique, cette revue prend position sur l'œuvre de Meyerson⁸⁶⁷, laissant à *Przegląd Współczesny* le soin de rendre compte de *Du Cheminement de la pensée*⁸⁶⁸ avant de rendre hommage à Meyerson avec deux articles *post mortem*⁸⁶⁹. Par ailleurs, à la demande d'Elie Halévy, Meyerson se charge « annuellement, en deux ou trois colonnes, [d'] une analyse du contenu de *Przegląd Filozoficzny*⁸⁷⁰ ». La brochure d'introduction à la philosophie d'Émile Meyerson par le mathématicien polonais Léon Lichtenstein, parue en allemand en 1930, se fonde sur une conférence donnée à l'Académie des sciences de Varsovie le 11 juin 1928⁸⁷¹. Le monde juif, quant à lui, n'oublie pas l'un des siens quand, en 1932, paraît, sous la signature de Karl Gutenbaum, un article en yiddish sur Meyerson dans *Globus*, journal qualifié d'« organe indépendant, très sérieux, représentant, les meilleurs écrivains et journalistes yiddish modernes⁸⁷². » Encore faut-il préciser que, ne sachant pas lire le yiddish, Meyerson doit recourir à des aides pour comprendre l'article.

L'œuvre de Meyerson est lue et commentée jusqu'en Palestine : Lévy-Bruhl, qui visite l'Université hébraïque de Jérusalem lors d'une tournée d'examineur en Syrie et Palestine en 1932, signale à Meyerson « qu'un étudiant y a écrit une étude (encore inédite), en hébreu, sur la philosophie d'Émile Meyerson⁸⁷³ ». Il s'agit d'un mémoire « Sur l'épistémologie de Hegel d'après *De l'Explication dans les sciences* d'Émile Meyerson » sous la direction du philosophe Hugo Bergmann⁸⁷⁴.

Un philosophe hongrois rencontré à Heidelberg, Oscar Ewald, professeur à Vienne, et déjà auteur de plusieurs ouvrages sur la théorie de la connaissance, propose un compte rendu dans les *Kant-Studien*, où Ewald publie une revue annuelle de la philosophie en Allemagne⁸⁷⁵. En échange, Meyerson s'engage à publier une recension de son dernier livre sur l'idéalisme critique de Kant⁸⁷⁶. Il prie ce dernier de lui envoyer un résumé en français de l'ouvrage, pour s'épargner la peine de lire l'ouvrage en entier : « Vous lisez assez bien le français pour comprendre ce que je demande. Je vais retravailler le tout sans le diffuser et y mettre mon grain de sel⁸⁷⁷. »

Meyerson ne se montre pas aussi cavalier avec tout le monde car, à la différence de Hessen et de Ewald, la plupart des destinataires de ses ouvrages remercient, mais se disent trop occupés pour rédiger un compte rendu⁸⁷⁸. Meyerson alors insiste et tente d'amadouer les philosophes rebutés par la science :

Permettez-moi d'espérer, si mon livre a vraiment l'heur de vous plaire, que vous voudrez bien, l'ayant parcouru, me dire en quelques mots votre sentiment, ne serait-ce que sur des points particuliers qui auraient attiré votre attention. Mon livre, en dépit de son apparence n'est pas une épistémologie ; il ne s'adresse pas à proprement parler aux hommes de science. Ce sont en quelque sorte des prolégomènes à la métaphysique et le livre s'adresse surtout aux philosophes. Je ne crois pas qu'il offre des obstacles invincibles à la compréhension même de la part d'esprits philosophiques relativement peu au courant de certains progrès de la science moderne⁸⁷⁹.

⁸⁶⁵ « Teorje naukowe a rzeczywistosc », *Przegląd filozoficzny*, 17, 1914, p. 289-314.

⁸⁶⁶ J. E. Skiński « *De l'explication dans les sciences* », *Przegląd Filozoficzny*, R. 26 (1923), p. 230-238.

⁸⁶⁷ Izydora Dąmbska, « Emil Meyerson (1859-1933) : główne założenia jego epistemologii » (Meyerson (1859-1933) : principales hypothèses de son épistémologie), *Przegląd Filozoficzny*, Varsovie, 1934.

⁸⁶⁸ J. Metallmann, « 'Pochód myśli' Emila Meyersona », *Przegląd Współczesny*, n° 135-136 (1933), p. 202-208.

⁸⁶⁹ J. Metallmann J., « Emil Meyerson (1859-1933). Nieco wspomnień osobistych » (*Emil Meyerson (1859-1933)*). (Quelques souvenirs personnels), *Przegląd Współczesny*, n° 142 (1934), p. 294-298 et, dans le numéro suivant, « Emil Meyerson (1859-1933). Teoria nauki » (*Emil Meyerson (1859-1933). Théorie de la science*), p. 417-427.

⁸⁷⁰ CZA, A408/45, 4 avril 1908.

⁸⁷¹ Renseignement aimablement communiqué par Adam Dubik.

⁸⁷² CZA A408/58.

⁸⁷³ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, op. cit., p. 423.

⁸⁷⁴ Bibliothèque Nationale, Jérusalem, archives ARC 4° 1502/223, a.

⁸⁷⁵ O. Ewald, « Meyerson, *Identité et réalité* », *Kant-Studien*, 14 (1909), p. 525-526.

⁸⁷⁶ O. Ewald, *Kants Kritischer Idealismus*, Hofman, Berlin, Hofman, 1908.

⁸⁷⁷ CZA A408/ 19.

⁸⁷⁸ Entre autres, William Carr, secrétaire honoraire de l'Aristotelian Society Honorary Secretary, à qui Meyerson envoie *L'Explication dans les sciences* (CZA A408/10) ou encore MacTaggart, de Trinity College à Cambridge et F. Tennant qui refuse par deux fois pour *L'Explication* et *La déduction* (CZA A408/103).

⁸⁷⁹ Meyerson à Alexander, *Ibid.*

Si cela échoue, il réclame des noms... Et en échange, il promet d'écrire lui-même des recensions de leurs ouvrages dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, dans la *Revue de philosophie* ou dans *Scientia*. Comme il est à l'aise en plusieurs langues, l'éventail est large. Meyerson comprend très vite que les recensions dans le monde académique servent avant tout d'échange de bons services. Il se montre volontiers flatteur, disant à chacun qu'il est son meilleur interprète alors qu'il n'est pas satisfait des analyses faites par d'autres. Il ne lui suffit pas, en effet, que l'on parle de lui dans les journaux. Il s'inquiète beaucoup, dans les années 1920, de n'être pas compris ou seulement à moitié compris. De fait, il se montre si critique à l'égard des auteurs de comptes rendus que les récipiendaires de ses ouvrages devaient être sur leurs gardes et réfléchir à deux fois avant d'écrire quelques lignes. Meyerson n'hésite pas à s'ériger en censeur des recenseurs, même (et surtout) quand la recension est signée d'hommes illustres tel qu'Einstein, comme on l'a vu plus haut⁸⁸⁰.

Meyerson s'attire la sympathie d'un jeune philosophe britannique parfaitement bilingue, Stanley Keeling, auteur d'une thèse soutenue à l'Université de Montpellier sur « la nature de l'expérience chez Kant et Bradley ». Quand il devient *lecturer* en philosophie à University of London, où il est le spécialiste de philosophie française, Keeling se pose en ambassadeur du meyersonisme et du bradleyisme en Angleterre⁸⁸¹. Il passe plusieurs mois par an en France, et rend visite à Meyerson à chacun de ses passages par Paris. Comme il est en charge d'une revue biannuelle sur la philosophie en France dans le *Journal of Philosophical Studies*, il ne se contente pas de recenser chacun des ouvrages de Meyerson ; à toute occasion il parle de lui en termes très élogieux. Son dévouement n'exclut certes pas tout esprit critique : en rédigeant un compte rendu sur *Le Cheminement de la pensée*, il exprime son désaccord à propos des commentaires de Meyerson sur le logicisme. Mais il est très embarrassé et retarde sans fin la parution de son analyse jusqu'à obtenir l'approbation du maître. Au reproche de s'être mépris sur le sens du logicisme, Meyerson s'engage à répondre objection par objection, mais il commence par s'abriter derrière des autorités françaises :

Ici en France, on paraît généralement d'avis que j'ai été équitable. L'homme qui, à Paris, connaît le mieux la question, M. Lalande, est favorable à la logistique, en entente parfaite avec J. Nicod. Néanmoins il m'approuve dans ses lettres. Voyez aussi son article sur le *Cheminement de la pensée* dans la *Revue générale des sciences* du 31 mai 1932 et un autre à paraître dans la *Revue Philosophique*⁸⁸².

L'angoisse d'être incompris l'affecte particulièrement quand il s'agit de proches ou d'amis, comme Brunschvicg. Bien que leur correspondance révèle leurs efforts réciproques pour repérer clairement leurs points de désaccord⁸⁸³, Meyerson éprouve le besoin de se plaindre de Brunschvicg auprès de Lalande. Il investit alors ce dernier, professeur à la Sorbonne, de la mission de transmettre à la génération suivante une interprétation correcte de sa pensée :

Puis-je vous remercier aussi des mentions que vous m'avez consacrées dans le fascicule de la *Revue philosophique* ? N'ai-je pas contracté déjà envers vous, dans cet ordre d'idées, une dette de reconnaissance trop lourde ? Si vous saviez de quel réconfort est pour moi votre approbation ! Car vraiment en dépit des compliments qu'on me prodigue, les idées que je cherche à faire prévaloir ne semblent guère faire de progrès. Avez-vous vu comment Brunschvicg, dont j'admire du reste infiniment l'esprit, s'applique à se libérer en quelque sorte de la gêne que lui causent mes démonstrations basées sur l'atomisme ? [...] Peut-être avez-vous eu aussi l'occasion de voir le compte rendu que Beulavon m'a consacré dans le *Mercure de France* ? Il est de tous points excellent en tant que résumé. Beulavon a fort bien saisi le tout et l'a exposé mieux encore. Il est aussi [vrai] qu'en détail, il approuve beaucoup de mes démonstrations par ce que j'appellerai, avec tout le respect que je dois à ce penseur si distingué (et qui me traite d'ailleurs avec tant d'aménité), une sorte de pirouette spirituelle. Que faire à cela ? Attendre patiemment, comme Black le conseillait à Lavoisier, qu'une

⁸⁸⁰ CZA A408/ 70, voir le manuscrit traduit par André Metz. Voir aussi Françoise Balibar, « Einstein et Meyerson : éloges et malentendus », *Corpus, revue de philosophie*, N°58 (2010), p. 63-80.

⁸⁸¹ CZA A408/38.

⁸⁸² CZA A 408/38, Meyerson à Keeling, s. d.

⁸⁸³ Voir par exemple la lettre 12 février 1921, où Brunschvicg remercie pour l'envoi de *L'Explication dans les sciences*, et fait le point sur leurs désaccords, *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 89.

nouvelle génération surgisse qui aura oublié les anciens errements, et qui ne s'effrayera plus du paradoxe épistémologique ? Mais cette génération, c'est vous, cher Monsieur Lalande, qui la préparez surtout, c'est sous votre puissante influence qu'elle est en train de se former. Et en attendant, je me console en pensant que cette résistance formidable à laquelle nous nous heurtons constitue précisément (comme je l'ai exposé du reste) une preuve de l'existence même de ce paradoxe⁸⁸⁴.

Les revues rédigées par George Boas, professeur d'histoire de la philosophie à l'Université Johns Hopkins de Baltimore, désespèrent les disciples de Meyerson parce qu'elles affectent son « entrée » aux Etats-Unis. Meyerson, lui, s'étonne simplement que ce professeur très gentil n'ait toujours pas compris sa pensée alors qu'il a passé des heures à lui faire la leçon, lors de ses visites à Paris.

Le livre de B. n'est vraiment pas bon. L'auteur m'est personnellement sympathique et il s'est donné sûrement du mal et m'a aussi rendu service, par l'apparition même du livre comme pour les éloges qu'il formule. Mais j'ai été vraiment surpris par son manque de profondeur après les longues explications que je lui avais données oralement⁸⁸⁵.

Partagé entre désir de publicité et souci d'être entendu, Meyerson se réjouit certes de voir ses idées reprises par des personnes d'horizons différents. Il apprécie tout particulièrement les louanges de Georg Brandes, homme de lettres de Copenhague⁸⁸⁶. Brandes a rencontré Einstein à Copenhague en 1921 et rédigé deux chroniques sur lui⁸⁸⁷. Il estime que *Identité et réalité* est très proche de ses propres réflexions sur la notion d'analogie. Meyerson goûte la joie intellectuelle de ses visites et le présente comme un « esprit étincelant solide et profond mais, peut-être ce qui m'émerveille le plus dans cet ordre d'idées, c'est qu'il ait pénétré mes idées comme il l'a fait⁸⁸⁸ ». Il se réjouit tout autant de l'admiration dont témoigne parfois ceux qui ne sont ni savants ni philosophes.

Meyerson est moins enthousiasmé par la publicité que lui ménage un historien de l'économie, Henri Sée qui s'est approprié ses idées. En effet, Sée, proche du Centre international de synthèse, poursuit une réflexion sur le travail d'historien inspirée du paradoxe épistémologique de Meyerson⁸⁸⁹. S'il est vrai que la causalité est une identification de l'antécédent et du conséquent peut-on l'appliquer en histoire pour rendre compte du devenir ? Le paradoxe épistémologique est ici beaucoup plus redoutable encore que dans les sciences de la nature, car on ne peut en aucun cas éliminer le facteur temps. Même si sa lecture de *De l'Explication dans les sciences* est parfois superficielle ou confuse, Sée a largement diffusé la philosophie de Meyerson dans les milieux historiens⁸⁹⁰. Et son ouvrage sur Meyerson, paru en 1932, provoque, comme celui tout aussi peu satisfaisant de Boas, une nouvelle vague de recensions qui permettent aux meyersoniens plus orthodoxes de rectifier les erreurs et donc de diffuser plus largement encore les thèses de Meyerson. Bref, ces mésinterprétations contribuent à la visibilité de l'œuvre de Meyerson. Elle culmine en 1931, quand les traductions d'*Identité et réalité* entraînent de nouveaux comptes rendus juste au moment où Meyerson publie en français son quatrième grand livre, *Le Cheminement de la pensée*. Il semble alors vraiment au sommet de la gloire, car ses idées diffusent sur plusieurs continents, d'Europe en Amérique et jusqu'au Japon⁸⁹¹.

L'avènement du meyersonisme

Vers la fin de sa vie, Meyerson dispose d'un solide réseau de disciples qui, grâce à leurs efforts d'interprétation et de mise en perspective, transforment en quelques années l'œuvre de Meyerson en

⁸⁸⁴ Meyerson à Lalande s. d. [1923], *Lettres françaises, op. cit.*, p.270.

⁸⁸⁵ CZA A408/62, Meyerson à J. Loewenberg du 15 mai 1931.

⁸⁸⁶ Lettre à Høffding du 12 septembre 1923, *Correspondance entre Harald Høffding et Émile Meyerson, op. cit.*, p. 62.

⁸⁸⁷ CZA A408/113.

⁸⁸⁸ Lettre à Høffding du 24 décembre 1923, *op. cit.*, p. 64.

⁸⁸⁹ Henri Sée, « Remarques sur le concept de causalité en histoire », *Revue de synthèse historique*, 21 (1929), p. 16-24.

⁸⁹⁰ H. Sée, *Science et philosophie d'après la doctrine de M. Émile Meyerson*, Paris, Alcan, 1932.

⁸⁹¹ CZA, A408/42. Ayao Kuwaki, professeur de physique à l'université impériale de Kyūshū, correspond avec Meyerson à partir de 1928 et lui envoie l'article qu'il lui consacre, « On the epistemology of Mr Meyerson », publié à Tokyo dans *Journal du collègue de physique de l'université*, en décembre 1930.

un système connu et enseigné sous le nom de meyeronisme. En France, on peut dire que le système cristallise dans le livre d'André Metz, paru en 1928. Il remporte un tel succès qu'il connaît trois éditions en l'espace de quelques années⁸⁹². En ramassant tout l'œuvre de Meyerson sous l'étiquette de « causalisme » qu'il oppose au légalisme, il relance le combat initial contre le positivisme, mais il insiste surtout sur sa distance à Hegel, qu'il traite avec peu de nuances. Cependant, il aide à situer Meyerson par rapport aux thèmes classiques de la théorie physique.

Du côté de la philosophie universitaire, les idées de Meyerson font une entrée précoce, mais timide, dans l'enseignement grâce aux *Leçons de philosophie* de Désiré Roustan très appréciées et plusieurs fois réimprimées. Meyerson est cité et correctement interprété dans les chapitres sur « Les principes directeurs de la connaissance » du premier tome consacré à la psychologie. Toutefois ce volume est le seul paru et il a plutôt servi à diffuser les idées de William James. Peut-être André Lalande a-t-il mieux diffusé les idées de Meyerson dans ses cours à la Sorbonne, mais certainement pas comme un système à part entière. Albert Spaier, professeur à l'université de Caen réjouit beaucoup Meyerson quand il lui déclare en 1930 : « il n'est pas d'année où l'un ou l'autre de mes étudiants n'ait à faire une leçon sur vos livres⁸⁹³ ». Mais, tout comme l'économiste Sée, il utilise les idées de Meyerson à l'appui de son propre système exposé dans *La Pensée concrète*⁸⁹⁴. En préparant la troisième édition de *Identité et réalité*, Meyerson signale que « le livre étant en grand usage à la Sorbonne et ailleurs, je ne ferais que dérouter le lecteur par des modifications profondes⁸⁹⁵ ». Néanmoins il faut bien reconnaître que sa pensée ne s'impose pas comme un système dans la philosophie universitaire française.

Dans les lycées, le meyeronisme pénètre aussi grâce à Roustan, professeur de philosophie au lycée Lakanal. Un de ses élèves écrit à Meyerson pour lui soumettre une hypothèse après la lecture en cours d'un article de Planck « sur l'indépendance du temps relativement à l'espace⁸⁹⁶ ». Une dizaine d'années plus tard, Xavier Léon signale à Meyerson qu'un professeur, Madame Faure, a « jugé que [s]a pensée était assez importante pour qu'il vaille la peine d'y introduire [se]s élèves⁸⁹⁷ ». L'une des élèves rédige un travail qui inspire ces mots à Meyerson :

Je suis émerveillé de constater qu'une aussi jeune intelligence ait réussi à saisir d'une manière tellement nette les traits principaux de notions que je sais moi-même être non seulement abstraites mais encore très éloignées du courant ordinaire de la pensée de nos jours. Si Melle Y.F. revient plus tard à mes ouvrages, certaines notions sans doute s'ajusteront mieux dans son esprit, mais elle aura l'inappréciable avantage d'avoir été introduite de bonne heure dans ce domaine⁸⁹⁸.

La pensée de Meyerson fait davantage système chez des philosophes amateurs, en dehors de la philosophie officielle, en particulier dans le monde des officiers, comme Metz ou des grandes écoles d'ingénieurs. Par exemple Jean Walter, ingénieur des chemins de fer découvre Meyerson dans *La Déduction relativiste*. Dans son travail d'enseignant en électricité comme dans les « études littéraires » qu'il mène en parallèle, il trouve des illustrations de l'épistémologie de Meyerson. Deux ans plus tard il se déclare « initié » et propage la pensée de Meyerson auprès des profanes dans sa chronique scientifique de la revue *Foi et vie*⁸⁹⁹. Le géographe Camille Vaux, docteur ès lettres, chargé de cours à l'École libre des Sciences Politiques, examinateur à l'École navale, a fait la connaissance de Meyerson au club Pour le rapprochement universitaire, et utilise le meyeronisme dans son livre sur les *Sciences géographiques*. Il en retient des points essentiels : l'insuffisance de toute connaissance purement descriptive, la distinction cause et loi, l'évanouissement graduel de la réalité sous le laminoir des

⁸⁹² A. Metz, *Une Nouvelle philosophie des sciences : Le causalisme de Émile Meyerson*, Paris, Alcan 1928. Réédité sous le titre *Une nouvelle philosophie de la connaissance* en 1934

⁸⁹³ CZA/ A408/128. Comme fondateur-éditeur de la revue *Recherches philosophiques*, Spaier fait appel à Meyerson pour le comité de parrainage et lui demande de l'aider à trouver des contacts philosophiques avec la Pologne.

⁸⁹⁴ A. Spaier, *La pensée concrète*, Paris, Alcan, 1927.

⁸⁹⁵ Lettre à Høffding du 15 février 1925, *Correspondance entre Harald Høffding et Émile Meyerson*, op. cit., p. 91

⁸⁹⁶ CZA, A408/75, G. Meunier, 7 mai 1914.

⁸⁹⁷ Émile Meyerson, *Lettres françaises*, op. cit., p. 377.

⁸⁹⁸ *Ibid.*

⁸⁹⁹ CZA A408/184.

identités successives, l'unité profonde de la raison humaine, la nécessaire élimination du finalisme⁹⁰⁰. Plus discutable est l'exploitation du meyeronisme par Raoul Anthony, professeur au Muséum d'histoire naturelle au service d'une défense du lamarckisme contre le mutationnisme, bien qu'il se déclare « en « communion » avec les idées exposées dans *De l'Explication dans les sciences*⁹⁰¹. Dans une conférence au Muséum pour le centenaire de la mort de Lamarck en 1930, il s'inspire de Meyerson pour souligner la vocation explicative des théories et leur rigidité nécessaire, mais il force singulièrement le postulat de la rationalité du réel en oubliant les irrationnels⁹⁰². Il exploite cette épistémologie pour défendre le lamarckisme contre le mutationnisme comme plus conforme à l'exigence causale et aux faits et propre à rendre compte à la fois du mécanisme d'adaptation et du mécanisme de l'hérédité conservatrice.

Aux marges de la philosophie universitaire française, Meyerson exerce donc une influence incontestable. Etre à la périphérie n'est pas forcément un désavantage ; c'est même aux yeux de Elie Halévy le principal attrait du meyeronisme :

Si j'étais resté un philosophe de profession j'aurais objecté à votre système mais ce n'est pas mon cas. [...] Au fond, de tous les philosophes qui expriment les idées de notre génération, vous êtes celui qui les exprime sous la forme qui donne à mon intelligence le maximum de satisfaction. Je vous sais gré pareillement de votre érudition scientifique que j'apprécie sous le double rapport de la quantité et surtout de la qualité. Vous m'instruisez beaucoup⁹⁰³.

La diffusion universitaire du meyeronisme semble plus aisée en Grande-Bretagne. Le système de Meyerson est rapidement intégré aux cours de philosophie de la connaissance par quelques jeunes universitaires comme Stanley Keeling, et même dans l'enseignement de théologie par Frederick R. Tennant à Trinity College. Cela ne signifie pas nécessairement que Meyerson fait des adeptes, mais son système est discuté, confronté au kantisme, au logicisme... A cet égard le plus actif dans la dissémination du système de Meyerson est incontestablement Jacob Loewenberg, mari de la traductrice d'*Identité et réalité* en anglais. En tant que professeur à Berkeley, il introduit ses étudiants à l'œuvre de Meyerson qu'il présente comme une sorte de nouvelle *Critique de la raison pure*. Il propose cette lecture très kantienne de *Du Cheminement de la pensée* dans une lettre pleine de respect et d'admiration à Meyerson

La beauté du texte, la catholicité des intérêts, la cohérence de l'exposé, la consistance du raisonnement, le balayage des points de vue, la profondeur des vues, la justesse et la sagesse de l'ensemble – toutes ces qualités si abondamment présentes dans vos livres précédents atteignent dans celui-ci une insurpassable perfection. Le contenu de la science et de la pensée peuvent changer et varier mais la manière dont le raisonnement humain assimile à ses propres tendances tout ce sur quoi il raisonne semble avoir été fixée par vous de manière plus convaincante et sur une base plus solide qu'aucune déduction des catégories (depuis celle de Kant) puisse espérer accomplir. Une *Kritik der Vernunft* – une réelle critique de la pensée humaine sans biais ni ambiguïté – tel est le cœur de votre entreprise et comme telle elle est destinée à survivre aux fluctuations des théories scientifiques⁹⁰⁴.

Ces propos dithyrambiques sont suivis d'un réel travail d'interprétation diffusé dans des cours et des articles⁹⁰⁵. Lors du congrès de la *Pacific Division of the American Philosophical Association* à Stanford University, fin décembre 1931, Loewenberg donne une présentation de l'œuvre de Meyerson intitulée *Meyerson's Critique of Pure Reason* ; il rapporte à Meyerson que l'exposé du paradoxe a suscité d'abord une certaine perplexité, mais que l'analogie avec Kant a aidé et que, dans l'ensemble, cela a éveillé une très grande attention et suscité un débat⁹⁰⁶. Et la côte Ouest n'est pas le seul lieu où

⁹⁰⁰ CZA A408/184. Il écrit à Meyerson de 1930 à 1933 « mon cher philosophe ».

⁹⁰¹ CZA A408/280, Raoul Anthony à Meyerson le 5 avril 1921.

⁹⁰² CZA A408/280, p. 12, tiré à part de R. Anthony « De la valeur en tant que théories des théories de l'évolution », première leçon du cours d'anatomie comparée au Muséum, 2 mai 1930.

⁹⁰³ CZA A408/45, Elie Halévy à Meyerson le 24 décembre 1931.

⁹⁰⁴ CZA A408/62, lettre de Jacob Loewenberg du 26 juin 1931 (notre traduction).

⁹⁰⁵ J. Loewenberg, « Meyerson's Critique of Pure Reason », *The Philosophical Review*, 41 (1932) p. 351-367.

⁹⁰⁶ CZA A408/62, lettre de Jacob Loewenberg du 31 décembre 1931.

Meyerson devient un thème universitaire : on compte au moins deux thèses soutenues sur Meyerson dans des universités américaines au début des années 1930⁹⁰⁷.

Les données manquent pour suivre ce travail d'interprétation-acclimatation de Meyerson en plusieurs pays, mais il est clair qu'il est une grande figure internationale de la philosophie au moment de sa mort. En témoigne une lettre de Harold J. Laski de la *London School of Economics* qui, après une visite à Meyerson, s'est rendu aux Etats-Unis:

J'ai trouvé partout une attention très bienveillante pour votre œuvre. R. Morris Cohen à New York, Northrop à Yale, Whitehead à Harvard, C.I. Lewis et E.B. Holt à Princeton pour ne citer que les plus célèbres, qui ont exprimé une admiration profonde pour votre érudition et sa profondeur. Tout le monde voulait des détails personnels sur vous ; et l'une des tâches les plus agréables que j'ai accomplies fut de donner à mes amis philosophes une image de votre maison et de l'atmosphère du savant chez lui⁹⁰⁸.

La renommée de Meyerson n'a cependant rien à voir avec celle d'un Bergson ou d'un Einstein, ses deux héros intimes. Meyerson peut certes compter sur des disciples enthousiastes et zélés, mais il n'a pas l'aura des maîtres-à-penser. Son rayonnement a des limites, qu'il entrevoit d'ailleurs. Il les attribue à un manque d'intérêt du public pour la théorie de la connaissance. Il estime, en effet, que le public veut des règles, des normes, et ne peut qu'être déçu par une philosophie qui n'en fournit aucune. Parce qu'il a dépassé « les très vagues considérations que l'on avait l'habitude d'étaler en ce qui concerne les processus de la pensée » pour proposer « un schéma défini », aucun précepte véritablement normatif ne peut découler. *De l'Explication dans les sciences*, dit-il lors d'une conversation avec Lucien Fabre, qui souhaite en rédiger un compte rendu, n'intéresse pas le public qui, d'après lui, est plus attiré par l'éthique ou l'esthétique et ne s'intéresse à la connaissance que dans la mesure où elle fournit des règles d'action.

Remarquez bien que je n'use point de ce terme de public dans un sens péjoratif. Tout au contraire je suis convaincu qu'il s'agit en l'espèce d'une tendance naturelle et je crois que bien des esprits éminents n'ont fait de la philosophie que dans l'idée de parvenir par elle à des règles de ce genre⁹⁰⁹.

Fidèle au partage qu'il assume entre la connaissance et l'action, entre l'épistémologie et l'éthique⁹¹⁰, Meyerson ne se soucie donc que de sa réputation de philosophe. Et il gagne, de fait, une reconnaissance internationale de son vivant, sans jamais s'éloigner du terrain de l'analyse des produits de la pensée, sans jamais dévier de son idée maîtresse qu'il déploie toujours plus loin.

⁹⁰⁷ H. C. McMurtry, *Meyerson and the Irrational*, Dissertation, University of Chicago, 1931. O. A. Hillman Owen, *A Critical Study of the Philosophy of Émile Meyerson.*, Dissert. Brown University, Rhode Island, 1934.

⁹⁰⁸ CZA A408/11, lettre de Harold J. Laski du 7 juin 1931 (notre traduction). Laski aurait pu aussi mentionner John Dewey.

⁹⁰⁹ CZA A408/15, Meyerson à Lucien Fabre en réponse à ses propos du 13 août 1921.

⁹¹⁰ Voir chapitre 9.

CHAPITRE 13

LA CHUTE DANS L'OUBLI

Meyerson s'éteint en 1933, peu après la sortie de son petit livre sur la physique quantique, sans enfants, sans élèves. Qui peut alors assumer l'énorme travail de diffusion de sa pensée auquel il s'est adonné sans relâche, en entretenant un réseau de correspondants et de disciples ? Faute de relais institutionnels, son œuvre est livrée aux initiatives individuelles et voyage au gré des événements et des modes intellectuelles.

En 1992, Jean Largeault publie un article intitulé : « Émile Meyerson, philosophe oublié⁹¹¹ ». Comment peut-on « oublier » une œuvre aussi importante, déjà connue, largement diffusée ? Meyerson a-t-il été simplement oublié, ou plutôt éclipsé, activement effacé de la mémoire ? Et une fois disparu de l'avant-scène de la philosophie des sciences, sur quel mode est-il encore lu aujourd'hui ?

Dans sa patrie d'adoption, durant les décennies qui suivent sa mort, Meyerson est durablement effacé de la scène épistémologique, cependant sa pensée circule et fait son chemin à l'étranger, en particulier aux Etats-Unis où elle affleure dans le courant qui professionnalise l'histoire et la philosophie des sciences au cours des années 1960. Le graphique ci-dessous montrant l'évolution des publications relative à l'œuvre de Meyerson (Figure 1) révèle clairement une apogée dans les années trente suivie d'une chute brutale dans les années quarante⁹¹². Autant la diffusion de son œuvre est sensiblement égale en France et dans les pays étrangers de son vivant, autant l'éclipse est totale en France au cours des décennies qui suivent sa mort, alors même qu'ailleurs paraissent encore des monographies sur sa philosophie. Le timide regain dû à une journée de commémoration commune de Gaston Milhaud et de Meyerson ne suffit pas à provoquer une inversion de tendance⁹¹³. Meyerson réapparaît à l'étranger dans les années soixante-dix avant d'être « redécouvert » en France.

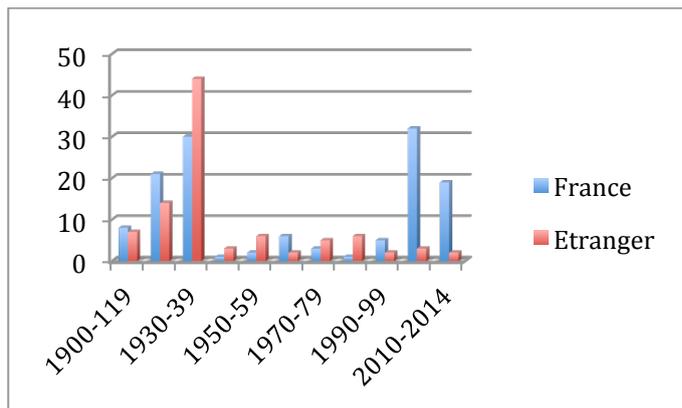


Figure 1. Nombre de publications sur Meyerson.

En France, les proches du « premier cercle » prennent le relais en publiant quelques articles dispersés sous forme d'un volume suivant la demande expresse de Meyerson. Sa secrétaire, Suzanne Babled,

⁹¹¹ J. Largeault, « Émile Meyerson, philosophe oublié », *Revue philosophique*, n° 3 (1992), p. 273-295.

⁹¹² La liste des ouvrages, articles et comptes rendus donnée figure 1 est établie sur la base du catalogue mondial des bibliothèques *World Catalog* (<https://www.worldcat.org/>) complétée par les bibliographies données dans les ouvrages accessibles. Elle présente sans doute des lacunes, notamment parce qu'on ne dispose pas de la liste des thèses pour certains pays comme la Russie, l'Italie ou l'Espagne. Mais ce biais conduit à conjecturer que le contraste entre la France et l'étranger pourrait être encore plus prononcé.

⁹¹³ Commémoration du Centenaire de la naissance de deux épistémologues français : Émile Meyerson et Gaston Milhaud, Séance du 26 novembre 1960, *Bulletin de la Société française de philosophie*, avril 1961

prend en charge l'édition des textes que de Broglie et Lévy-Bruhl publient chez Vrin en 1936⁹¹⁴. Le titre choisi — *Essais* — convient parfaitement à la méthode du chimiste philosophe qui n'a eu de cesse de « tester » son idée primitive en la soumettant à l'épreuve de l'histoire comme de la science en train de se faire, des plus grands philosophes comme de la pensée du sens commun ou des « primitifs ». La préface rédigée par de Broglie dégage deux traits de la pensée de Meyerson qui campent le profil transmis à la postérité : la passion paradoxale de la raison et la liaison forte entre philosophie et histoire des sciences. Toutefois, comme on l'a vu précédemment⁹¹⁵, l'entrelacement de l'épistémologie et de l'histoire des sciences n'est pas un trait distinctif de l'œuvre de Meyerson. C'est plutôt le propre de toute la tradition française telle qu'elle s'est affirmée au congrès de 1900 et dans laquelle Meyerson s'est immergé en 1908. Il faut donc aller plus loin pour démêler les raisons de l'éclipse de Meyerson dans la tradition française.

Éffacé de l'épistémologie française

En dressant un tableau de la philosophie des sciences en France, Anastasios Brenner présente Brunschvicg, Rey et Meyerson comme le trio qui a pris ses distances à l'égard du conventionnalisme⁹¹⁶. S'il est vrai que ce trio contribue à enterrer l'école de pensée qui, au tournant du siècle, dominait la philosophie française avec Poincaré, Le Roy et Milhaud, cela ne signifie pas pour autant qu'il ait développé une pensée unique en épistémologie. De fait, ces trois ténors de la philosophie des sciences en France dans les années 1920 suivent des voies assez divergentes. L'amitié qui lie Brunschvicg et Meyerson n'efface pas leur désaccord philosophique profond. Quoiqu'ils abordent tous deux la pensée scientifique à travers l'histoire, Brunschvicg adopte une position idéaliste qui contraste avec le réalisme passionné de Meyerson⁹¹⁷. Quant à Rey, s'il défend une forme de réalisme et combat le positivisme, il n'a jamais été proche de Meyerson⁹¹⁸. Héritier de Paul Tannery et de Milhaud⁹¹⁹, il accorde plus d'importance à la dimension temporelle des sciences tandis que Meyerson cherche avant tout à repérer des invariants.

De plus, Brunschvicg et Rey pèsent sur la génération suivante de tout le poids que leur donne l'institution alors que Meyerson ne trouve d'appui que chez quelques personnalités en marge de la philosophie universitaire. Brunschvicg enseigne à la Sorbonne et à l'École normale supérieure, où durant une trentaine d'années, il forme une génération d'étudiants. En tant que membre fondateur de la Société française de philosophie il rayonne sur la vie philosophique. Or du jour où il en assure la présidence à la place de Lalande, Meyerson n'est même plus mentionné. Ainsi par exemple Brunschvicg, accueillant Hans Reichenbach en janvier 1937, le présente-t-il comme « l'interprète le plus sûr de la relativité d'Einstein » sans dire un mot de Meyerson et de ses échanges avec Einstein⁹²⁰. Quant à Rey, il succède à Milhaud sur la chaire de Philosophie dans ses rapports avec les sciences exactes à la Sorbonne, l'année même où Meyerson échoue à la succession de Boutroux au Collège de France. Il étend son champ d'influence en tant que responsable de la section histoire des sciences du Centre international de synthèse et collaborateur de l'*Encyclopédie française*. En 1929, il fonde l'Institut d'histoire et de philosophie des sciences associé à la Sorbonne, où Bachelard prend sa succession en 1940.

⁹¹⁴ É. Meyerson, *Essais*, Paris, Vrin, 1936. Réédition Paris, Fayard, Corpus des œuvres philosophiques en langue française, 2008.

⁹¹⁵ Voir chapitre 5.

⁹¹⁶ A. Brenner, *Les Origines françaises de la philosophie des sciences*, Paris, PUF, 2003, p. 102. Comme le reconnaît Brenner lui-même, le conventionnalisme qui a germé aux beaux jours de l'électromagnétisme et de la thermodynamique n'est guère compatible avec les succès de l'atomistique et de la théorie de la relativité. La plupart des philosophes des sciences s'en détachent donc au début du XX^e siècle.

⁹¹⁷ C. Chimisso, *Writing the History of the Mind, Philosophy and science in France, 1900-1960s*, The Open University, UK, 2008.

⁹¹⁸ Voir sa recension d'*Identité et réalité*, *Revue de Métaphysique et de Morale*, 17, 1909, p. 552-565.

⁹¹⁹ A. Brenner, « Réconcilier les sciences et les lettres ; le rôle de l'histoire des sciences selon Paul Tannery, Gaston Milhaud et Abel Rey », *Revue d'histoire des sciences*, n° 58 (2005), p. 433-454.

⁹²⁰ H. Reichenbach (5 juin 1937): "Causalité et induction", *Bulletin de la Société française de philosophie*, 32 (1937), p. 12. Nos remerciements vont à Frédéric Fruteau de Laclos pour cette remarque.

Or l'évolution de l'épistémologie bachelardienne est telle qu'elle alimente l'anti-meyersonisme dans la France de la deuxième moitié du XX^e siècle. Dans ses premiers pas sur les chemins philosophiques, le jeune Bachelard encore isolé à Bar-sur-Aube se réfère à Meyerson. En 1927, il le cite dans sa thèse *Essai sur la connaissance approchée*. Il adresse ses deux thèses à Meyerson en précisant qu'il serait « heureux qu'[il puisse] les juger favorablement⁹²¹ ». Il se sent réconforté par la sympathie exprimée en réponse et termine ses lettres avec des sentiments dévoués et respectueux. En revanche, dans les années suivantes, Bachelard se rapproche de Brunschvicg et développe sa propre épistémologie dans un esprit de polémique avec Meyerson, au point de déclarer qu'il entend le « pulvériser⁹²² ». Ainsi consacre-t-il un livre à la théorie de la relativité qui s'affiche ouvertement par son titre *La Valeur inductive de la relativité* (1929), comme une riposte à *La Déduction relativiste* de Meyerson. Sur la physique quantique, Bachelard prend à nouveau le contrepied de l'interprétation de Meyerson : il soutient dans *Le Nouvel esprit scientifique* (1934) que les quanta exigent une réforme de l'esprit scientifique, une algébrisation du réel proche de la théorie de Copenhague que Meyerson considérait comme de la « mauvaise philosophie⁹²³ ». Ses ouvrages suivants insistent sur le discontinuisme des théories successives en luttant contre le continuisme attribué à Meyerson comme à Duhem. Et loin de faiblir, l'ardeur polémique de Bachelard semble redoubler dans les années quarante et cinquante, longtemps après la mort de l'interlocuteur. Dans *Le Rationalisme appliqué* (1949) Bachelard définit son propre rationalisme en contraste avec celui de Meyerson. « Faire du savant à la fois un réaliste absolu et un logicien rigoureux conduit à juxtaposer des philosophies générales inopérantes. Ce n'est pas 'de la philosophie au travail' mais de 'la philosophie du résumé' pour périodes historiques, pas pour la science au travail⁹²⁴. » Il dénonce également la « conception statique de la psychologie de l'esprit scientifique » qui voit seulement la raison constituée et se montre incapable de saisir la rationalité en train de se faire. Loin de réduire la richesse du divers à l'identique, le rationalisme est pour Bachelard une philosophie inductive et inventive : non pas « une pensée de réduction mais une pensée de production⁹²⁵ ». Enfin, il attaque la liaison intime établie par Meyerson entre connaissance commune et rationalisme scientifique⁹²⁶. Bachelard prône ainsi un « surrationalisme », une raison combative et conquérante que Georges Canguilhem, son successeur à la tête de l'Institut d'histoire et de philosophie des sciences caractérise en ces termes :

Avant Bachelard, bien des rationalistes se sont crus engagés [...] mais il s'agissait le plus souvent d'un engagement de la raison contre la religion, ou contre l'ordre établi d'un pouvoir traditionaliste, plutôt que d'un engagement pour la rationalité de la raison contre sa propre tradition. Cette sorte d'engagement s'adossait à une raison impavide, assurée de se retrouver et de se reconnaître dans la continuité progressive de la science qui l'avait instruite. Pour Bachelard, il s'agit d'un engagement pour la raison, contre cette forme de rationalisme, sorte de superstition scientifique, expression béate d'un premier succès de rationalisation⁹²⁷. »

Ainsi l'épistémologie bachelardienne s'est-elle — partiellement au moins — constituée dans un jeu de réponses à Meyerson, qu'il utilise comme cible pour mettre en valeur la nouveauté et l'originalité de sa propre pensée. Bien que Bachelard partage avec Meyerson la conviction qu'il faut une liaison forte entre épistémologie et histoire des sciences et le souci de mettre la philosophie à l'école des sciences⁹²⁸, il développe une épistémologie alternative. Meyerson, dialoguant avec Lévy-Bruhl, ose comparer « le physicien et l'homme primitif » et, malgré les différences patentes, conclut à l'unité de leur pensée « qui ne sort pas du moule général de notre intellect⁹²⁹ ». Il considère toutes les formes de pensée — sens commun, pensée primitive, théories périmées ou théories de la relativité ou des quanta

⁹²¹ É. Meyerson, *Lettres françaises*, op. cit., p. 32.

⁹²² Propos tenu lors de la séance de commémoration de Meyerson et Milhaud à la Société française de philosophie, du 26 novembre 1960, selon le témoignage d'André Metz, rapporté par Catherine Ardouin, petite nièce de Meyerson.

⁹²³ É. Meyerson à Ignace Meyerson, du 30 décembre 1931, *Lettres françaises*, op. cit., p. 629.

⁹²⁴ G. Bachelard, *Le Rationalisme appliqué*, Paris, 1949, p. 8.

⁹²⁵ *Ibid.*, p. 83.

⁹²⁶ *Ibid.*, p. 113-114

⁹²⁷ G. Canguilhem, Préface à *L'Engagement rationaliste*, Paris, PUF, 1972, p. 5-6.

⁹²⁸ G. Bachelard, *L'Activité rationaliste*, Paris, PUF, 1951, p. 192

⁹²⁹ É. Meyerson, *Du Cheminement de la pensée*, op. cit., p. 49-88. cit. p. 83.

— comme intrinsèquement similaires et également légitimes. Bachelard, au contraire, s'évertue à les disqualifier. Il voit dans le savoir commun comme dans la science périmée des obstacles à surmonter. Meyerson décrit l'activité rationnelle comme tiraillée entre des exigences contradictoires, engluée dans le paradoxe. Bachelard la présente comme un processus d'affranchissement et de purification. Meyerson s'interdit tout jugement normatif, Bachelard « sanctionne » l'histoire, juge le passé au nom du présent, et condamne l'opinion au nom de l'esprit scientifique.

Le primat de cette épistémologie normative dans la philosophie scolaire et universitaire française après la seconde guerre mondiale a deux conséquences. D'une part, Meyerson disparaît de la scène : point de travaux universitaires sur son œuvre pendant des décennies⁹³⁰ ; plus aucune référence (même critique) à ses travaux dans les écrits des épistémologues français. Canguilhem, par exemple, ne cite guère Meyerson⁹³¹. Il a encore droit à un texte dans le recueil composé par Armand Cuvillier qui sert de manuel pour les classes terminales de lycée en usage dans les années cinquante et soixante où figurent trois textes de Bachelard⁹³². Puis Meyerson — comme Brunschvicg d'ailleurs — disparaît des manuels et anthologies qui prennent la relève dans les années soixante-dix où l'épistémologie se réduit au bachelardisme. Et jusqu'au début des années 2000, dans le *Dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences*, dirigé par Dominique Lecourt, Meyerson ne figure que comme cible des attaques de Bachelard⁹³³.

D'autre part, tandis que les bachelardiens occupent le haut du pavé, la pensée de Meyerson percole discrètement sur des chemins de traverse. La place qu'il accorde à l'identification retient en particulier l'attention de quelques psychologues qui trouvent chez lui une base théorique pour leurs propres travaux. Frédéric Fruteau de Laclos a bien mis en évidence la place qu'occupe Émile Meyerson (et pas seulement Ignace) dans l'histoire de la psychologie⁹³⁴. Après Arnaud Dandieu, jeune philosophe travaillant à la Bibliothèque nationale, le psychiatre suisse Eugène Minkowski voit dans le principe d'identification le ressort essentiel de la schizophrénie. Cette « perte du contact vital avec la réalité » serait due au libre jeu de la passion d'identification, une sorte de « géométrisme morbide » qui rapproche étrangement le schizophrène du savant de génie. Le jeune Jacques Lacan se réfère également à « l'identification itérative » dans sa thèse de 1932. Ainsi la « raison impavide » que méprisent les adeptes du rationalisme bachelardien flirte-t-elle dangereusement avec la déraison ! Une lecture moins osée, plus conventionnelle de Meyerson inspire les travaux du psychologue Jean Piaget⁹³⁵. Il y trouve une ressource pour combattre le positivisme et mettre en relief l'activité du sujet connaissant⁹³⁶. Il retient en particulier le rôle central de l'identification, des principes de conservation, et son analyse des raisonnements mathématiques. Mais il présente volontiers sa description du développement intellectuel de l'enfant comme une tentative pour dépasser les insuffisances de Meyerson. Piaget lui reproche de s'en tenir à l'affrontement entre la tendance à l'identification et les

⁹³⁰ D'après notre consultation du catalogue national des thèses, avant la dernière décennie du XX^e siècle, on ne compte que deux thèses sur Meyerson : *La Notion d'irrationnel chez E. Meyerson*, par André Bonnard, thèse complémentaire de Lettres soutenue en 1936 à Grenoble, publiée aux Editions JEL. *L'Épistémologie positive et la critique meyersonnienne : le dialogue de l'expérience et de la raison dans l'épistémologie française contemporaine*, par Giorgos I. Mourellos, thèse de Lettres soutenue en 1962 à Paris, publiée aux Presses universitaires de France. Mais force est d'avouer que Brunschvicg n'est guère plus étudié.

⁹³¹ On a repéré une seule mention de Meyerson dans le *Traité de Logique et de Morale* que Canguilhem cosigne en 1939 avec Camille Planet. Dans le chapitre V sur « les mathématiques comme théorie déductive » on peut lire : « Démontrer en mathématiques, c'est lier selon la règle de la nécessité une conséquence problématique à une hypothèse. Pour cela faire, on rapporte, par autant d'identifications (Meyerson) qu'il est utile, la conséquence à des propositions établies et présentement incontestées. » (Canguilhem, *Œuvres complètes*, T.1. *Écrits philosophiques et politiques*, 1926-1939, Paris, Vrin, 2011, p. 704). Encore faut-il préciser que, de l'aveu même de Canguilhem, c'est Planet et non lui-même qui a rédigé la partie consacrée à la philosophie des sciences !

⁹³² A. Cuvillier, *Textes choisis et auteurs philosophiques*, Paris, Armand Colin, 1955. Le chapitre consacré à « la vérité scientifique », propose un extrait de *L'explication dans les sciences*, intitulé « Le réalisme de la science » mis face à face avec un extrait de *La philosophie de l'esprit* de Brunschvicg intitulé « L'idéalisme de la science ». Puis il évoque l'opinion et la science les obstacles épistémologiques et l'épistémologie non cartésienne de Bachelard.

⁹³³ D. Lecourt (dir.) *Dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, PUF, 2001.

⁹³⁴ F. Fruteau de Laclos, *Émile Meyerson*, Paris, Belles Lettres, 2013, p. 139-158.

⁹³⁵ Voir sa lettre à Meyerson, 10 septembre 1925, Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 251-253.

⁹³⁶ J. Piaget, *Introduction à l'épistémologie génétique*, Paris, PUF, 1950, T.1, p. 148-150.

irrationnels qu'oppose le réel au lieu de voir le processus dialectique d'« accommodation » de l'esprit aux démentis que lui apporte l'expérience. Piaget occulte le paradoxe épistémologique, et même s'il a lu attentivement Meyerson, il tend, comme Bachelard, à critiquer sa vision statique de l'activité rationnelle.

L'apport de Meyerson aux sciences humaines se manifeste jusqu'en sociologie : Lucien Goldman, assistant de Piaget en 1942 avant son émigration en France⁹³⁷ où il développe une théorie sociologique conjuguant le structuralisme génétique de Piaget avec le marxisme de Georgy Luckàcs, esquisse une théorie de la connaissance dont l'un des trois piliers est celle de Meyerson. Goldman trouve la position de Meyerson au fond assez kantienne et considère son entreprise comme « un essai de mettre le kantisme orthodoxe d'accord avec les dernières découvertes de la science ainsi qu'avec Durkheim⁹³⁸ ». Il s'accorde avec Meyerson sur l'importance de la réduction des qualités au quantitatif et de la spatialisation géométrique, mais il en donne une explication pragmatique : le déplacement spatial est la seule chose que l'homme peut produire, dont il est acteur et non simple spectateur. « Tous les autres phénomènes ne sont que prévisibles, celui-là seul est produisible⁹³⁹ ». Pour Goldman le causalisme n'a rien de métaphysique, il est lié à l'action comme toute la science. Et sur ce point, il se sépare radicalement de Meyerson. Ainsi bien des promoteurs des sciences humaines, attirés par l'importance de l'identification, font « un bout de chemin » avec Meyerson, avant de lui fausser compagnie pour construire leur propre système.

Marginalisé par une légende dorée

Cependant Hélène Metzger et Alexandre Koyré font fructifier l'héritage de Meyerson, mais en marge de la philosophie officielle française. Metzger démontre la fécondité d'une étude attentive et empathique de l'histoire périmée dans tous ses ouvrages sur l'histoire de la chimie. Cette attitude suggérée par Meyerson dans son analyse de la théorie du phlogistique⁹⁴⁰ est magistralement développée, appliquée à la chimie du XVII^e siècle et affinée par Metzger. Dans les années 1930, cette historienne accomplie est enfin reconnue quoiqu'elle occupe un poste assez subalterne de secrétaire de la section « histoire des sciences » du Centre international de synthèse (dirigée par Aldo Mieli)⁹⁴¹. Elle évolue toutefois parmi les pionniers de l'Académie internationale d'histoire des sciences et participe à tous les congrès internationaux. C'est par son entremise que Meyerson est nommé membre du comité de programme (aux côtés de Georges Sarton et Mieli) du congrès international d'histoire des sciences et des techniques de Londres. Dans ses ouvrages comme dans ses articles et recensions, Metzger développe une réflexion épistémologique sur l'histoire des sciences⁹⁴². Elle tente de résister à l'hégémonie de l'histoire sanctionnée, « à-la-Bachelard ». Elle insiste sur les dangers du présentisme, tout en soulignant les difficultés pour l'historien des sciences de « se faire le contemporain des œuvres étudiées ». Mais sur la scène française et internationale, Metzger se trouve elle-même victime d'un phénomène de marginalisation : après sa mort en déportation à Auschwitz en 1944, elle disparaît jusque dans la mémoire des historiens des sciences. En effet, lors même que les historiens de la génération qui professionnalise l'histoire des sciences dans la deuxième moitié du XX^e siècle critiquent les déformations présentistes du passé, ils se réfèrent toujours, comme le souligne Oscar Moro

⁹³⁷ Dans le cadre de l'École des hautes études en sciences sociales.

⁹³⁸ Lucien Goldman, « Les théories de la connaissance de Durkheim, Meyerson, James et la possibilité d'une synthèse », IMEC, fonds L. Goldman, FLD2.B07.01.

⁹³⁹ *Ibid.*

⁹⁴⁰ É. Meyerson, *De l'Explication dans les sciences*, appendice II « La résistance à la théorie de Lavoisier » *op.cit.*, p. 868-896.

⁹⁴¹ Voir chapitre 11.

⁹⁴² H. Metzger, « L'historien des sciences doit-il se faire le contemporain des savants dont il parle? », *Archeion*, xv (1933), 34-44; H. Metzger, « Tribunal de l'histoire et théorie de la connaissance scientifique », *Archeion*, 17 (1935), p. 1-14; H. Metzger, « L'a priori dans la doctrine scientifique et l'histoire des sciences », *Archeion*, 18 (1936), p. 29-42; H. Metzger, « La méthode philosophique dans l'histoire des sciences », *Archeion*, xix (1937), p. 204-16 ; et H. Metzger, « Le rôle des précurseurs dans l'évolution de la science », *Thalès*, 4 (1937-39), 199-209. Ces essais sont rassemblés dans *La Méthode philosophique en histoire des sciences: Textes 1914-1939*, Paris, Fayard, Corpus des œuvres philosophiques en langue française, 1987.

Abadía, à l'expression « *whig history* » forgée par l'historien Herbert Butterfield, en oubliant Metzger⁹⁴³.

C'est donc essentiellement Koyré qui transmet l'héritage de Meyerson. Mais cette fois encore une légende dorée sur la « tradition française de philosophie des sciences » efface systématiquement l'ombre portée de Meyerson. Cette légende prend source dans une littérature d'hommages : ainsi lors du centenaire de la mort de Comte, en 1958, Canguilhem évoque-t-il un « style français d'histoire des sciences » dont la source se situe chez Comte et s'élargit chez Paul Tannery⁹⁴⁴. Ce style national se distingue, d'après lui, par une « conception philosophique de l'histoire », tout en contraste avec l'histoire érudite des historiens pour qui la recollection du passé serait une fin en soi.

Michel Foucault revendique son appartenance à cette « tradition française » dans un hommage à Canguilhem en 1985. Il la caractérise par son intérêt pour « le savoir, la rationalité et le concept » par opposition avec un autre courant centré sur la philosophie de l'expérience, du sens et du sujet⁹⁴⁵. Il pense ce clivage de la philosophie française dans la longue durée : entre Maine de Biran et Comte, entre Lachelier et Couturat, entre Bergson et Poincaré. Pour la suite, il illustre la tradition française avec Jean Cavallès et Bachelard, sans faire mention de Meyerson qui a pourtant construit, en langue française, une philosophie du savoir, de la rationalité, et du concept.

En revanche, Koyré se trouve intégré, un peu malgré lui, dans cette « tradition française ». Canguilhem, qui ne souffle mot de Meyerson dans une conférence sur « L'objet de l'histoire des sciences » prononcée en 1966, présente les travaux de Koyré sur la révolution scientifique comme une confirmation de l'épistémologie de la rupture que Bachelard a forgée à propos de la science contemporaine⁹⁴⁶. C'est pourtant à Meyerson que Koyré, un des fidèles de son salon⁹⁴⁷, dédie ses *Études galiléennes*⁹⁴⁸ et, loin d'exalter la rupture, il ne cesse de souligner les médiations dans la révolution scientifique. Certes dans l'œuvre de son « cher maître », Koyré retient plus volontiers la diversité des états de savoir que l'universalité de la tendance à l'identification. Néanmoins il lit Galilée à travers les passages que Meyerson consacre au principe d'inertie dans *Identité et réalité*. Il développe une histoire intellectualiste des sciences qui repose sur le postulat meyersonian de l'unité de la pensée. Ce même postulat sous-tend la thèse chère à Koyré d'une interdépendance entre pensées philosophique, religieuse et scientifique.

L'empreinte de Meyerson sur l'œuvre de Koyré se voit également dans sa méthode historique. Koyré retient surtout de lui l'intérêt des erreurs en science parce qu'elles éclairent le fonctionnement de l'intellect⁹⁴⁹. Sans chercher à pénétrer les ressorts de la pensée, Koyré, comme Metzger, analyse les erreurs du passé. Loin de les disqualifier comme des obstacles à dépasser – ce que fait Bachelard –, il estime que l'erreur importe et apprend plus à l'historien-philosophe que la réussite⁹⁵⁰. Enfin, dans la

⁹⁴³ O. Moro Abadía, « Beyond the whig history interpretation of history : Lessons on presentism from Hélène Metzger », *Studies in History and Philosophy of Science*, 39 (2008) p. 194-201.

⁹⁴⁴ G. Canguilhem « La philosophie biologique d'A. Comte et son influence en France au XIX^e siècle », *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1979, p. 63.

⁹⁴⁵ M. Foucault, « La vie, l'expérience et la science », *Dits et écrits, II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, p. 1583. Sur l'occultation de Meyerson dans la tradition française voir F. Fruteau de Laclos, *L'Épistémologie d'Émile Meyerson. Une anthropologie de la connaissance*, Paris, Vrin, 2009, p. 9-19. Voir aussi « Le bergsonisme, point aveugle de la critique bachelardienne du continuisme d'Émile Meyerson », F. Worms et J.-J. Wunenberger, *Bachelard et Bergson. Continuité et discontinuité*, Paris, PUF, 2008, p. 109-122.

⁹⁴⁶ G. Canguilhem, « Introduction : l'objet de l'histoire des sciences » dans *Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Paris, Vrin, 1968, p. 14. Cette lecture de Koyré est reprise couramment par exemple par Michel Fichant, Gérard Jorland et Brenner. Voir Elise Aurières, « L'épistémologie historique d'Alexandre Koyré, Une pensée cosmopolite enclavée dans la pensée française », Mémoire de Master 2, Centre Alexandre Koyré, juin 2012, p. 8.

⁹⁴⁷ Voir chapitre 11.

⁹⁴⁸ A. Koyré, *Études galiléennes*, Paris, Hermann, 1939. D'après Jorland, cette dédicace ne serait pas un aveu d'allégeance philosophique car les idées développées par Koyré dans cet ouvrage témoignent, à ses yeux, de l'influence de Brunschvicg plus que de Meyerson (G. Jorland, *La Science dans la philosophie. Les recherches épistémologiques d'Alexandre Koyré*, Paris, Gallimard, 1981).

⁹⁴⁹ Voir par exemple É. Meyerson, *Du Cheminement de la pensée, op. cit.*, T.1, p. xiv « le fait seul qu'elle ait pu à un moment donné dominer la pensée de l'humanité civilisée suffit à prouver que l'on y raisonnait de manière conforme aux principes qui guident le cheminement de l'intellect ».

⁹⁵⁰ A. Koyré, *Études galiléennes*, Paris, Hermann, 1939, p. 85 dans l'édition 1966.

lignée de Meyerson, Koyré rejette toute interprétation positiviste des sciences, minimise le rôle de l'expérience pour souligner celui de l'impensé.

Voilà deux ou trois traits majeurs de l'épistémologie de Meyerson que Koyré transmet à travers son œuvre. Toutefois cet héritage fructifie plus aux États-Unis, où Koyré s'installe pendant la seconde guerre mondiale, qu'en France⁹⁵¹. En effet, pas plus que Meyerson, Koyré n'obtient de poste universitaire en France ; il voit sa candidature au Collège de France rejetée en 1951 et peine à nouer des relations avec les philosophes Abel Rey puis Gaston Bachelard. Lorsqu'il est enfin élu directeur d'études en « Histoire de la pensée scientifique » dans la VI^e section de l'École Pratique des Hautes Études, il continue ses voyages aux États-Unis où il enseigne à l'*Institute for Advanced Studies* de Princeton et fait vraiment école. Ainsi la tradition française qu'exporte Koyré ne ressemble guère à la « tradition française » que l'on vénère en France⁹⁵². La légende dorée procède donc d'une construction active d'ignorance, d'où résulte un portrait de famille occultant certains personnages ou déformant leurs figures.

Éclipsé par le Cercle de Vienne

Le Cercle de Vienne, mouvement de philosophie scientifique qui se constitue autour de Vienne, Berlin et Prague, n'ignore pas la philosophie de Meyerson, cité dans son *Manifeste* publié lors du premier congrès en 1929⁹⁵³. Hans Hahn, mathématicien membre de ce groupe, rédige un compte rendu de la traduction allemande d'*Identité et réalité*, suivi d'un autre du *Cheminement de la pensée*⁹⁵⁴. Moritz Schlick, professeur de philosophie à Vienne depuis 1922 et leader du Cercle, se réfère à Meyerson de manière très critique dans deux articles⁹⁵⁵. Sur la scène internationale, Meyerson est donc incontournable, alors même que Bachelard ne retient aucunement l'attention des membres du Cercle de Vienne, qu'il rencontre pourtant dans plusieurs congrès⁹⁵⁶.

De son côté, Meyerson prend connaissance des thèses du Cercle dans les années 1920, quand Einstein lui recommande de « lire Schlick »⁹⁵⁷. Lui qui a combattu sans relâche le positivisme de Comte dans ses deux premiers ouvrages se trouve confronté à une nouvelle forme de positivisme auquel il n'a pas vraiment le temps de répondre, mis à part quelques commentaires sur le *Manifeste* du Cercle dans des notes du *Cheminement*⁹⁵⁸.

Les relations sont pour le moins conflictuelles. Tout oppose ces deux philosophies des sciences : le positivisme viennois rejette l'histoire, renvoyée dans « le contexte de la découverte », et ne s'intéresse qu'au « contexte de justification », à la description des faits d'expérience dans des propositions élémentaires. Il promeut une « philosophie scientifique », dépassant la métaphysique et privilégie l'analyse logique des énoncés. La causalité y est traitée comme une simple prescription qui enjoint d'étudier les régularités de la nature. Enfin, les philosophes ne doivent plus s'interroger sur l'activité de connaissance mais se borner à clarifier le sens des concepts et propositions car la science se suffit à elle-même. Rien d'étonnant à ce que la philosophie de Meyerson devienne une cible d'attaques.

Albert E. Blumberg, jeune Américain formé à l'Université Johns Hopkins, qui semble avoir rendu visite à Meyerson dans les années 1920, consacre sa thèse, dirigée par Schlick, à une critique du

⁹⁵¹ R. Taton, « Alexandre Koyré et l'essor de l'histoire des sciences en France (1933 à 1964) », *History & Technology*, 4, 1-4, 1987, p. 37-53.

⁹⁵² Les épistémologues français élevés dans le culte de Bachelard ont tendance à surestimer son importance. Ainsi Pascal Acot, fait de Bachelard l'un des trois pères fondateurs de l'histoire des sciences (aux côtés de Duhem et Sartre et sous prétexte que « sa renommée est mondiale » (*L'Histoire des sciences*, Paris, PUF, Que sais je, 1999, p. 23).

⁹⁵³ « La conception scientifique du monde : le Cercle de Vienne », A. Soulez (éd.), *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, Paris 1985, p. 108-151. voir C. Bonnet et P. Wagner (dir.), *L'âge d'or de l'empirisme logique. Vienne, Prague, Berlin*, Paris, Gallimard, 2006. C. Bonnet, « Le Cercle de Vienne et Meyerson », E. Telkes-Klein, et E. Yakira, (ed.) *L'Histoire et la philosophie des sciences françaises à la lumière de l'œuvre d'Emile Meyerson (1859-1933)* Paris, éditions Honoré Champion, 2005.

⁹⁵⁴ H. Hahn, « Émile Meyerson, *Identität und Wirklichkeit*, Leipzig, 1930 », *Literaturberichte*, bd. 37, 1930, p. 31-33. « E. Meyerson. *Du cheminement de la pensée* », *Monatshefte für Mathematik und Physik, Literaturberichte*, bd. 40, 1933, p. 1-2.

⁹⁵⁵ M. Schlick, « Gibt es ein materiales a priori ? », (1931/32) repris dans M. Schlick, *Gesammelte Aufsätze 1926-1936*, Vienne, Gerold & Co., 1938.

⁹⁵⁶ J. Leroux, « Bachelard et le Cercle de Vienne », *Cahiers Gaston Bachelard*, 5 (2002), p.107-127.

⁹⁵⁷ Einstein à Meyerson le 31 août 1925, *Lettres françaises*, op. cit., p. 199. Néanmoins en 1930, Einstein marque clairement son désaccord à l'égard de l'interprétation positiviste de la relativité de Schlick.

⁹⁵⁸ É. Meyerson, *Le Cheminement de la pensée*, op. cit., T. 3, p. 878, note 15.

réalisme et de la causalité meyersoniens⁹⁵⁹. Il y développe trois principaux arguments : selon lui, l'antipositivisme de Meyerson forgé contre Comte et Mach n'atteint ni Schlick, qui n'a jamais subordonné la science à l'action, ni Rudolph Carnap, qui repousse la métaphysique (comme dénuée de sens) pour des raisons purement logiques. Deuxièmement, la réalité qu'invoque Meyerson confond trois concepts que les membres du Cercle de Vienne, eux, savent distinguer : la substance, l'objectivité et enfin le physique par opposition au mathématique. Enfin, Meyerson se méprend sur le statut du principe d'identité qu'il interprète en un sens ontologique, alors que les Viennois y voient une identité purement logique ou symbolique entre les deux termes mis en équation.

Ces critiques n'ébranlent pas vraiment Meyerson : il estime que Blumberg embrouille tout et que d'ailleurs sa position ne reflète pas celle du groupe. Il faut dire que Meyerson bénéficie d'un observateur à Vienne, en la personne de Samuel Broadwin. Américain, fils d'un riche industriel, ce disciple zélé qui évolue aux marges de l'université, rend visite à Meyerson en août 1928 avant de s'installer à Vienne, à l'instigation de Feigl, où il se positionne en espion « au cœur du camp ennemi⁹⁶⁰ » et en ambassadeur du meyersonisme. Sa correspondance livre quelques détails concrets sur la vie du Cercle : conférences, séminaires, réunions informelles au café, discussions philosophiques interminables, et surtout le jargon. Mais cela n'impressionne guère Broadwin qui tente de convertir Carnap au meyersonisme et au bradleyisme. En quelques mois, il constate que « le cercle dans son ensemble n'est pas ouvert aux influences philosophiques externes⁹⁶¹ ». Lui-même semble imperméable aux idées du Cercle, malgré son immersion. Il reste fidèle à Meyerson et tend parfois à surestimer son influence. Ainsi quand il mentionne la déception de Schlick, à la réception d'une lettre d'Einstein marquant clairement ses distances à l'égard du positivisme logique, Broadwin attribue hardiment le revirement d'attitude d'Einstein à l'influence de Meyerson, en oubliant le rôle des attaques de Mach contre la relativité⁹⁶². Mais ce disciple fervent ne parvient pas à faire fructifier l'héritage meyersonien. La crise économique de 1929 ayant frappé l'entreprise paternelle, en août 1931, Broadwin rentre aux Etats-Unis pour s'occuper des affaires et tenter de sauver un héritage plus matériel que l'héritage spirituel de Meyerson.

Cependant, dans les années 1930, le Cercle de Vienne fait des adeptes en France⁹⁶³. Marcel Boll, physicien de formation, écrivain prolixe, auteur d'une chronique dans la *Revue positiviste internationale*, fait traduire plusieurs textes fondateurs du Cercle de Vienne dans la collection des Exposés de philosophie des sciences des Actualités scientifiques et industrielles inaugurée par le dernier ouvrage de Meyerson⁹⁶⁴. Louis Rougier, élève d'Edmond Goblot converti au positivisme logique, est un autre artisan de la diffusion des idées du Cercle qui attirent la génération montante des philosophes, comme Albert Lautman et Jean Cavailles⁹⁶⁵. Même le Centre international de synthèse, plutôt orienté vers l'histoire des sciences, se mobilise et participe à l'organisation du congrès international de philosophie scientifique. Ce congrès – désigné plus tard comme « premier congrès pour l'unité de la science » lorsque ce thème devient le programme mobilisateur du Cercle de

⁹⁵⁹ A. E. Blumberg, *Die Philosophie von Émile Meyerson und der Positivismus*, Vienne, mai 1930. « Émile Meyerson's critique of positivism », *The Monist*, 42, 1932, p. 60-79. Cette thèse sur un penseur antipositiviste a-t-elle été commandée par les ténors du Cercle afin de préciser ses positions à l'égard du positivisme classique ? Toujours est-il que Blumberg cosigne avec Herbert Feigl l'article qui répand l'étiquette de « positivisme logique » pour désigner la philosophie du Cercle de Vienne. (A. E. Blumberg et H. Feigl, « Logical positivism. A new movement in European philosophy », *The Journal of Philosophy*, 28, n°11 (21 mai 1931), p. 281-296 ; trad. P. Wagner : « Le positivisme logique. Un nouveau courant dans la philosophie européenne ». La dénomination « positivisme logique » ne fait pas consensus parmi les membres du Cercle qui ne parviennent pas à un accord sur ce que doit être la « philosophie scientifique » comme le soulignent Bonnet et Wagner (C. Bonnet et P. Wagner dir. *L'Âge d'or de l'empirisme logique. Vienne, Berlin, Prague, 1929-1936*, Paris, Gallimard, 2006, p. 63-67).

⁹⁶⁰ CZA, A 408/13, Broadwin, décembre 1929.

⁹⁶¹ *Ibid.*, 9 janvier 1930.

⁹⁶² *Ibid.*, 5 décembre 1930.

⁹⁶³ A. Soulez, « La réception du Cercle de Vienne aux congrès de 1935 et 1937 à Paris ou 'le style-Neurath' », M. Bitbol et J. Gayon dir., *L'épistémologie française 1930-1970*, Paris PUF, 2006, p. 27-66.

⁹⁶⁴ Il publie notamment des textes de Hans Reichenbach (1932), Rudolf Carnap (1933 et 1934), Philipp Frank (1934 et 1936), Moritz Schlick (1934) et Hans Hahn (1935). Sur Boll et Meyerson voir P. Schlötter, « Marcel Boll, physicien philosophe et critique d'Émile Meyerson », *Corpus, revue de philosophie*, n°58 (2010), p. 143-158.

⁹⁶⁵ J. Cavailles, « L'École de Vienne au congrès de Prague (1934) », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 42 (1935), p. 137-149.

Vienne –est présidé par Otto Neurath, membre fondateur du Cercle, et Rougier. Il réunit cent soixante dix participants de divers pays à la Sorbonne en septembre 1935⁹⁶⁶. Deux ans plus tard, le IX^e congrès international de philosophie (nommé congrès Descartes car, à la demande de Brunschvicg, il célèbre le tricentenaire du *Discours de la méthode*) accueille les ténors du Cercle de Vienne : Neurath, Carnap, Reichenbach et Schlick. Sur les six sections de ce congrès⁹⁶⁷, trois sont dédiées à la philosophie des sciences avec une section « unité de la science »⁹⁶⁸. Bien que le titre suggère l'emprise de Vienne sur la philosophie française, la majorité des interventions tourne en fait autour du thème cartésien de la méthode (ou des méthodes)⁹⁶⁹. Le positivisme logique ne présente plus un front uni et le projet d'unité de la science de Neurath se trouve dilué, noyé, dans des réflexions plus classiques sur la méthode. Ce deuxième congrès marque déjà un recul de cette « philosophie scientifique » sur le continent. Avec l'émigration massive des membres du Cercle de Vienne due au nazisme, c'est aux Etats-Unis que le positivisme logique devient le courant hégémonique en philosophie des sciences dans les universités après la seconde guerre mondiale. Ainsi après avoir éclipsé Meyerson en France dans les années trente, le Cercle de Vienne bloque aussi la diffusion du meyeronisme dans les universités nord-américaines.

Dans la foulée du post-positivisme

Meyerson demeure pourtant présent dans ces universités, en toile de fond d'un mouvement de renouveau de la philosophie des sciences visant à dépasser le positivisme du Cercle de Vienne. Willard van Orman Quine a beaucoup œuvré pour implanter la philosophie viennoise et collaboré avec Carnap, devenu professeur à Chicago. Mais loin d'être un simple porte-parole, il questionne les positions de Carnap et attaque les fondements mêmes de sa doctrine en 1951 dans *Les Deux dogmes de l'empirisme*⁹⁷⁰. Pour cela, il s'inspire largement de *La Théorie physique* de Pierre Duhem pour démontrer la sous-détermination des énoncés scientifiques par l'expérience – au point qu'on l'enseigne aujourd'hui sous l'étiquette la 'thèse de Duhem-Quine'⁹⁷¹ – mais il s'inspire aussi de Meyerson. Dans une note de bas de page, Quine cite une phrase d'*Identité et réalité* : « l'ontologie fait corps avec la science elle-même et ne peut en être séparée⁹⁷² ». Cet emprunt à un philosophe étiqueté réaliste peut paraître assez paradoxal à première vue, car Quine estime que le réalisme est un mythe. Mais justement, il convoque Meyerson pour en finir avec la conception empiriste de la science et le critère d'adéquation à la réalité. De Meyerson, il retient l'idée qu'il y a une ontologie immanente à la science. « Ce qui est considération n'est pas l'état de choses ontologique, mais les engagements ontologiques d'un discours⁹⁷³ ». Quine a bien saisi que le projet meyeronien n'est pas métaphysique : il ne s'agit pas de faire une ontologie, mais de comprendre comment raisonnent les scientifiques. Son épistémologie naturaliste omet toutefois l'ambition meyeronienne de décrire la Raison, l'intellect humain à l'œuvre. Comme le souligne Sandra Laugier⁹⁷⁴, Quine utilise Meyerson pour démontrer que la science fait exister des entités, auxquelles elle confère de l'être. Il entend avant tout combattre

⁹⁶⁶ A. Lautman, « Le congrès international de philosophie des sciences (du 15 au 23 septembre 1935), *Revue de Métaphysique et de Morale*, 43 (1936), p. 113-129.

⁹⁶⁷ Durant la semaine du congrès (31 juillet au 6 août 1937), huit cents communications sont présentées.

⁹⁶⁸ C.R. Bayer (ed.), *Travaux du IX^e congrès international de philosophie, congrès Descartes*, Paris, Hermann, 1937.

⁹⁶⁹ D'après un compte rendu : « Les tenants de l'école de Vienne, notamment MM. Carnap et Reichenbach, ont défendu leurs idées sans y apporter, semble-t-il, de nuances bien nouvelles. Ils n'ont, apparemment, pas éveillé beaucoup d'échos dans l'auditoire » (J. Dopp, « Le congrès Descartes », *Revue néo-scholastique de philosophie*, 40^e année, deuxième série, N°56 (1937), p. 664-679, cit. p. 672)

⁹⁷⁰ W.O. Quine, « The Two Dogmas of Empiricism » (1950), *From a Logical Point of View*, Cambridge, Harvard University Press, 1953. Trad. fr. Paris, Vrin, 2003. Sur Quine et Meyerson, voir Sandra Laugier, « Science et réalisme : L'héritage de Meyerson dans l'épistémologie américaine contemporaine », E. Telkes-Klein et E.Yakira, (ed.) *L'Histoire et la philosophie des sciences françaises à la lumière de l'œuvre d'Émile Meyerson (1859-1933)* Paris, éditions Honoré Champion, 2005. « Duhem, Meyerson et l'épistémologie américaine post-positiviste », M. Bitbol et J. Gayon (dir.) *L'Épistémologie française 1830-1970*, Paris, PUF, 2006, p. 67-91.

⁹⁷¹ A Duhem Quine emprunte en fait deux thèses : toutes les expérimentations sont chargées de théorie, on ne peut donc invoquer des faits sans théories ; et les théories se rapportent globalement à l'expérience, si bien qu'une expérience ne peut jamais réfuter une théorie.

⁹⁷² W.O. Quine, *op. cit.*, p. 45.

⁹⁷³ W.O. Quine, *op. cit.*, p. 103.

⁹⁷⁴ S. Laugier, « Duhem, Meyerson et l'épistémologie postpositiviste », *op. cit.*

l'invocation d'une réalité extérieure qui servirait de référent, de critère de vérité et qu'on pourrait invoquer comme autorité pour juger du changement scientifique.

Tout changement scientifique est un changement d'ontologie, telle est aussi la conviction qui sous-tend le concept d'incommensurabilité développé par Paul Feyerabend et Thomas S. Kuhn. Impossible de se référer aux faits, aux données brutes, pour comparer deux théories, car les « données » elles-mêmes changent de sens d'une théorie à l'autre. Cette thèse renverse la vision épique du progrès par accumulation ou par approximation de la vérité, qu'entretient le positivisme aussi bien que le bachelardisme. Développée par Kuhn dans un chapitre de son célèbre ouvrage *La Structure des révolutions scientifiques*, publié en 1962, la notion d'incommensurabilité est la pierre de touche d'un renouveau de l'histoire des sciences dans les universités américaines, en particulier dans le *curriculum* de l'université de Harvard voulu par son président James Bryant Conant à qui Kuhn dédie son livre.

Il reconnaît explicitement sa dette à l'égard de Meyerson, Metzger et Koyré dans la préface⁹⁷⁵. Il peut paraître étrange au premier abord qu'un ouvrage sur les révolutions scientifiques s'inspire d'un auteur comme Meyerson, considéré comme continuiste. Aurait-il emprunté le concept de révolution scientifique à Koyré, comme le suggérerait « la tradition française » qui rapproche Bachelard et Koyré ? Non, car Kuhn précise ce que lui-même et sa génération d'historiens des sciences ont appris de Koyré : reconnaître la cohérence de systèmes d'idées qui n'étaient pas les leurs⁹⁷⁶. Kuhn associe invariablement Koyré à Arthur Lovejoy, l'auteur de *The Great Chain of Beings*⁹⁷⁷. C'est donc l'évidence d'une continuité dans les sciences qui l'a frappé quand, pour préparer son cours sur Aristote dans le cursus de Conant, il a lu *Les Études galiléennes*⁹⁷⁸.

Ces reconnaissances de dettes éclairent le sens et le véritable enjeu de *La Structure des révolutions scientifiques*. Il s'agit moins d'analyser les ruptures que de comprendre le fonctionnement quotidien de la science, de dégager la cohérence des problèmes, des méthodes, des visions et valeurs qui les sous-tendent, ce que Kuhn dénomme « paradigme ». Bien d'autres pionniers de l'histoire des sciences professionnelle aux Etats-Unis reconnaissent leur dette à l'égard de Koyré : Isaac B. Cohen⁹⁷⁹, Marshall Clagett⁹⁸⁰, Gerald Holton, Henry Guerlac, et Charles Coulston Gillispie, directeur du *Dictionary of Scientific Biographies*⁹⁸¹. Kuhn n'a pas, semble-t-il, connu Koyré directement, mais il a souvent revendiqué son influence. Dans un entretien tardif, où il esquisse sa biographie en s'efforçant de repérer toutes les personnes qui ont marqué sa pensée, il raconte que c'est Karl Popper qui lui a conseillé de lire *Identité et réalité* :

Popper m'a rendu un immense service. Voici encore un exemple d'accès aux livres qui ont compté pour moi par des personnes inattendues. Il m'a envoyé *Identity and Reality* de Émile Meyerson. Je n'ai pas aimé du tout la philosophie. Mais [...] j'ai aimé le genre de choses qu'il voyait dans le matériau historique. Il y entrait brièvement, pas comme le fait un historien mais il voyait juste et d'une façon bien différente de celle des autres écrits d'histoire des sciences⁹⁸².

En quel sens Kuhn pourrait-il figurer comme un héritier de Meyerson ? Les premiers mots du livre, inspirés par son expérience personnelle de physicien qui a dû se détacher de la science qu'il connaissait pour comprendre la physique d'Aristote, ont un accent très meyeronien : « L'histoire, si l'on consentait à la considérer comme autre chose qu'un reliquaire d'anecdotes ou de chronologie, pourrait être à l'origine d'une transformation décisive dans l'image de la science par laquelle nous

⁹⁷⁵ T. Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques* [1962], Paris, Flammarion, 1972, p. 8.

⁹⁷⁶ T. Kuhn, « The Relations between the history and the philosophy of science [1968] », *The Essential Tension*, Chicago, The University of Chicago Press, 1977, p. 3-20, cit. p. 11.

⁹⁷⁷ A. Lovejoy, *The Great Chain of Beings A Study of the History of an Idea*, Cambridge Mass., Harvard University Press, 1936.

⁹⁷⁸ « A discussion with Thomas Kuhn, Aristides Baltas, Kostas Gavroli, Vassiliki Kindi, J. B. Conant et J. Haugeland (eds), *The Road since Structure*, Chicago, The University of Chicago Press, 2000, p. 253-323, cit. p. 285 (notre traduction)

⁹⁷⁹ I. B. Cohen, « Alexandre Koyré in America : some personal reminiscences », 4, 1-4 (1987), p. 55-70.

⁹⁸⁰ M. Clagett, « Commemoration » *Isis*, 57 (1966), p. 165-166.

⁹⁸¹ C. C. Gillispie, *The Edge of Objectivity. An Essay in the History of Scientific Ideas*, Princeton, Princeton University Press, 1966, p. 532.

⁹⁸² « A discussion with Thomas Kuhn, Aristides Baltas, Kostas Gavroli, Vassiliki Kindi, J. B. Conant et J. Haugeland (eds), *The Road since Structure, op. cit.*, p. 286-287.

sommes désormais possédés⁹⁸³». Cette emprise de la science dont Meyerson essayait de se détacher en cultivant l'histoire des sciences justifie l'entreprise historique de Kuhn et sa critique de l'histoire des manuels qui, dit-il, renforce l'emprise du paradigme dominant au point qu'elle évoque un phénomène de possession⁹⁸⁴. C'est pourquoi Kuhn rejoint Meyerson quand il se prononce nettement en faveur d'une analyse historique de la pensée scientifique. Comme lui, il s'insurge contre l'an historicisme du Cercle de Vienne. De fait, il emprunte à Meyerson et Metzger leur lecture de la révolution chimique qui met en valeur la cohérence des arguments des opposants à Lavoisier⁹⁸⁵. Tout comme Metzger, il lutte contre les déformations du passé à des fins didactiques ou de légitimation du présent.

La notion de paradigme présente quelques caractères très meyersoniens : l'importance du savoir non verbal, les opérations de routine, et surtout l'emprise de la science contemporaine sur les esprits. Kuhn reconnaît aussi l'importance d'éléments irrationnels dans l'activité scientifique et, comme Meyerson, privilégie les « produits de la pensée », c'est-à-dire la science faite plutôt que la science en train de se faire. Il reste que le succès extraordinaire du concept de paradigme tient à ce qu'il comporte une dimension de groupe social (ou du moins de communauté de pensée) qui a pu inspirer les études sociales de la science dans les années 1970, mais elle est totalement étrangère à Meyerson. D'après la lecture (ouvertement engagée) de Steve Fuller, la sympathie de Kuhn pour Meyerson tiendrait justement à son attirance pour une vision de la science détachée du monde social et politique l'autorisant à se désengager de la situation. Il fustige cette attitude comme « culturopathie »⁹⁸⁶.

Ainsi, Meyerson, comme Metzger, continuent un peu d'exister dans les pratiques de la génération d'historiens des sciences de profession qui forme à son tour une seconde génération dans les universités états-uniennes et canadiennes. Meyerson se prête en effet à une croisade contre le positivisme. Il faut cependant remarquer qu'il s'agit d'un héritage très sélectif. Certes Kuhn reconnaît l'importance historique de l'approche philosophique de l'histoire des sciences de Meyerson (comme de Cassirer et Brunschvicg d'ailleurs) qui considère avec sympathie les doctrines périmées. En 1968, il note :

Et on a en partie appris cela de la part d'un petit groupe d'épistémologues néo-kantiens, particulièrement Brunschvicg et Meyerson, dont les recherches de catégories de pensée quasi-absolues dans les vieilles idées scientifiques ont produit de brillantes analyses génétiques de concepts, que la tradition dominante d'histoire des sciences a mal comprises ou rejetées⁹⁸⁷.

Mais cet hommage ne réhabilite pas l'entreprise philosophique de Meyerson. Kuhn se débarrasse de l'idée maîtresse du meyersonisme, pour ne retenir que sa lecture de l'histoire des sciences : tout en invitant à lire Meyerson, Kuhn met soigneusement à l'écart la théorie de la connaissance qui inspire ses pratiques historiennes. « J'encourage mes étudiants à lire Émile Meyerson et parfois Léon Brunschvicg. Mais je recommande ces auteurs pour ce qu'ils ont vu dans le matériau historique et non pour leurs philosophies, que je rejette comme la plupart de mes contemporains⁹⁸⁸. » L'œuvre de Meyerson fournit ainsi une source pour l'histoire des sciences, à condition d'être amputée de son ambition philosophique de dégager les principes du fonctionnement de l'intellect humain.

En revanche, une ambition philosophique égale à celle de Meyerson habite Karl Popper, ce philosophe des sciences qui a orienté Kuhn vers *Identité et réalité*. Popper serait-il plus un héritier de Meyerson que Kuhn à qui il s'est opposé dans une longue controverse ? Premier constat : Popper, contrairement à Kuhn, n'exprime aucune dette à l'égard de Meyerson : il le mentionne simplement en passant dans la

⁹⁸³ T. Kuhn, *Ibid.*, p. 15. Nous traduisons littéralement la phrase de Kuhn, terriblement affaiblie dans la traduction française : « image de la science que nous nous faisons de la science aujourd'hui ».

⁹⁸⁴ T. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques* [1962], Paris, Flammarion, 1972, p. 15

⁹⁸⁵ T. Kuhn, « The function of measurement in modern physical science », [1961], *The essential Tension, op. cit.*, p. 178-224, p. 212.

⁹⁸⁶ S. Fuller, *Thomas Kuhn. A Philosophical History for Our times*, Chicago, The University of Chicago Press, 2000, p. 392-397.

⁹⁸⁷ T. Kuhn, « The history of science », *The Essential Tension, op.cit.*, p. 105-126, cit. p. 108

⁹⁸⁸ T. Kuhn, « The relations between the history and the philosophy of science » [1976] *The Essential Tension, op. cit.*, p. 3-20, cit. p. 8

préface à l'édition anglaise de *La Logique de la découverte scientifique*, parmi un groupe d'épistémologues – Kant, Whewell, Mill, Peirce, Duhem, Poincaré, Meyerson, Russell, Whitehead – qui analysent les théories, méthodes et procédés scientifiques afin de comprendre la pensée ordinaire du sens commun⁹⁸⁹. Il ne le cite pas comme quelqu'un qui a compté dans son autobiographie intellectuelle.⁹⁹⁰ Et pourtant, à bien des égards, Popper poursuit la même quête que Meyerson, en dialogue avec le Cercle de Vienne qu'il a fréquenté à ses débuts en Autriche. Tout comme Meyerson, Popper entend faire une théorie de la connaissance foncièrement hostile au positivisme : il prolonge son combat contre l'inductivisme au profit du déductivisme, partage son exigence réaliste, ses vues sur la continuité entre science et sens commun, son goût du paradoxe et surtout la conviction que la science n'est jamais débarrassée de métaphysique. Popper néanmoins ne peut se reconnaître en Meyerson car son champ philosophique à lui embrasse le monde, alors que Meyerson n'a aucun souci de la cosmologie : « Quant à moi, écrit Popper, je m'intéresse à la science et à la philosophie seulement parce que je veux apprendre quelque chose au sujet de l'énigme du monde où nous vivons, et de l'énigme de la connaissance de ce monde⁹⁹¹ ». Plus ambitieux que Meyerson, Popper s'éloigne plus encore de lui pour deux raisons supplémentaires : il s'efforce de tracer des lignes de démarcation entre formes de pensée alors que Meyerson proclame leur unité ; il ne sépare jamais la réflexion sur les sciences de la réflexion politique, alors que Meyerson maintient une sorte de mur entre la connaissance et l'action. Popper, qui a traversé l'épreuve du fascisme, prône un rationalisme critique comme méthode scientifique et modèle de démocratie⁹⁹². Meyerson aurait-il brisé la cloison qu'il a établie entre la connaissance et l'action face à un tel épisode ?

Un regain d'intérêt

Au tournant du XXI^e siècle on observe une nette reprise des publications sur Meyerson qui contraste avec la longue période d'éclipse, surtout en France. Comment comprendre ce regain d'intérêt ? Il est précédé d'une série de publications de ses œuvres. Après une traduction italienne de *La Déduction relativiste* en italien en 1970, la traduction anglaise parue en 1985 s'accompagne d'une remise à l'honneur de l'interprétation meyersonienne de la théorie de la relativité chez certains philosophes de la physique : d'un côté, Elie Zahar y trouve de quoi alimenter un plaidoyer pour une épistémologie réaliste inspirée de Imre Lakatos et Karl Popper, soulignant le rôle central de la métaphysique dans la science⁹⁹³. De l'autre, Milič Čapek s'inspire de *La Déduction relativiste* pour critiquer la spatialisation du temps et réévaluer la position bergsonienne⁹⁹⁴.

En France, la « redécouverte » de Meyerson procède de l'initiative de republier des philosophes de langue française oubliés ou marginalisés : la collection Corpus des œuvres philosophiques en langue française, initiée par Michel Serres dans les années 1980, publie successivement de Pierre Duhem *Le Mixte et la combinaison chimique* (1985), un recueil d'articles d'Hélène Metzger (*La Méthode philosophique en histoire des sciences*, 1987), et enfin de Meyerson *De l'Explication dans les sciences* (1995) puis *Les Essais* (2008). Ces rééditions sont accompagnées de colloques, de numéros de revues et de travaux universitaires sur Meyerson.

La « redécouverte » de Meyerson est stimulée par le dépôt du fonds d'archives détenues par la famille Meyerson et sa mise à disposition à partir de 1999 au *Central Zionist Archives* à Jérusalem et par le soutien du Centre de recherche français de Jérusalem (CNRS). De plus, cette pléiade de travaux trouve un espace de diffusion internationale grâce à l'essor de l'histoire de la philosophie des sciences au sein d'une nouvelle société savante nommée HOPOS (*History of Philosophy of Science*), créée en 1996,

⁹⁸⁹ K. Popper, *The Logic of Scientific Discovery*, Londres, Routledge, 1959, p. xxv.

⁹⁹⁰ K. Popper, *Unended Quest. An Intellectual Autobiography*, Londres, Routledge, 1992.

⁹⁹¹ K. Popper, préface à l'édition anglaise de *The Logic of Scientific Discovery*, Londres, Routledge, 1959, p. xxvi. Notre traduction.

⁹⁹² Voir K. Popper K., *The Open Society and its Enemies*, Londres, Routledge, 1945. Traduction partielle en français, *La société ouverte et ses ennemis*, Paris, Éditions du Seuil, 1979. *Conjectures and Refutations: The Growth of Scientific Knowledge*, Londres, Routledge and K. Paul, 1963.

⁹⁹³ E. Zahar, « Meyerson's relativistic deduction : Einstein versus Hegel », *The British Journal for the Philosophy of Science*, 38 (1987), p. 93-106. Voir aussi *Essai d'épistémologie réaliste*, Paris, Vrin, 2000 et *Why Science Needs Metaphysics, A Plea for Structural Realism*, Open Court, 2007.

⁹⁹⁴ Milič Čapek, introduction de E. Meyerson *The Relativistic Deduction*, D. Reidel Publishing Co., 1985. p. xxxiii-liii

qui organise une conférence tous les deux ans et publie une revue⁹⁹⁵.

Mais pourquoi lire Meyerson aujourd'hui ? Si comme il l'écrivait « science et philosophie peuvent si peu se passer l'une de l'autre⁹⁹⁶ », quel sens cela a-t-il de remettre en honneur un projet philosophique élaboré au début du XX^e siècle à l'époque de l'atomistique, de la physique relativiste et quantique ? Sans aller jusqu'à insinuer qu'un système philosophique se périmé, il est certain qu'il y a des modes philosophiques. Les grandes doctrines épistémologiques sont datées : de même que le conventionnalisme de Poincaré, Milhaud, Duhem est l'expression philosophique de la thermodynamique et de l'électromagnétisme, le réalisme de Meyerson traduit la pensée de Planck et d'Einstein, leur volonté de pénétrer la réalité, de « lever un coin du grand voile »... Meyerson porte un diagnostic plausible, comme le montre Isabelle Stengers, sur la métaphysique qui sous-tend la physique de son époque, celle qui institue le paradigme dominant durant une bonne partie du XX^e siècle⁹⁹⁷. Mais ce diagnostic perd toute plausibilité pour éclairer des recherches actuelles telles que les nanotechnologies, la génomique, la bioinformatique, l'intelligence artificielle, la biologie de synthèse... Le modèle actuel des technosciences, plutôt porté à comprendre ce que « font » les objets que ce qu'ils « sont », leurs performances plutôt que leur structure, tourné vers l'opérationalisme plutôt que vers l'explication, affiche une remarquable « indifférence ontologique⁹⁹⁸ », qui semble défier l'axiome meyersonien : « l'ontologie fait corps avec la science ». Si la science d'aujourd'hui passe pour indifférente à l'ontologie, si elle semble détachée de la passion de l'explication et de la tyrannie de l'identification, comment interpréter ce regain d'intérêt pour l'œuvre de Meyerson ?

Dans l'hommage qu'il prononce en 1961 pour commémorer le centenaire de la naissance de Meyerson (et de Milhaud) à la Société française de philosophie, son disciple René Poirier prenait soin de distinguer trois aspects dans l'œuvre de Meyerson : son problème, sa méthode, sa doctrine⁹⁹⁹. Reprenons ces trois perspectives un demi-siècle plus tard.

Le problème de Meyerson – comprendre le fonctionnement de l'intellect – est certes toujours actuel, mais il est aujourd'hui entre les mains des sciences de la cognition qui tendent à occuper la place jadis réservée à la philosophie, à l'épistémologie, à la psychologie, etc. Le problème qu'affrontait Meyerson est retraduit en termes de réseaux de neurones, de circuits métaboliques et autres.

Quant à sa méthode – l'alliance d'histoire des sciences et d'épistémologie qu'il appelle « analyse des produits de la pensée » – elle semblait totalement périmée au cours des dernières décennies du XX^e siècle. Dépassée, enterrée par philosophie analytique poursuivant l'analyse logique et linguistique de la science initiée par le Cercle de Vienne et plus encore par les études sur la science (Science, Technologie et Société) prônant l'étude des pratiques et l'intégration de la société, en rupture complète avec l'histoire intellectuelle promue par Meyerson et ses disciples Koyré et Metzger. Cependant un nouveau mouvement baptisé *Integrated History and Philosophy of Science* (&HPS), se propose depuis 2006 de révéler les affinités entre histoire et philosophie des sciences et de les faire avancer conjointement¹⁰⁰⁰. Ce projet fédère un grand nombre de chercheurs d'horizons très divers et prend une ampleur internationale qui redonne sens à l'entreprise de Meyerson.

La doctrine de Meyerson semble plus difficile à sortir du « musée » de l'histoire de la philosophie. En particulier, ses thèses sur l'unité de la pensée dans le temps, comme dans l'espace, ont été supplantées

⁹⁹⁵ <http://www.jstor.org/page/journal/hopos/about.html>.

⁹⁹⁶ É. Meyerson, *De l'Explication dans les sciences*, op. cit., p. 501.

⁹⁹⁷ I. Stengers, « La plausibilité du diagnostic meyersonien », *Corpus, revue de philosophie*, N°58 (2010), p. 307-322.

⁹⁹⁸ Expression empruntée à Peter Galison. Sur la philosophie des technosciences, voir B. Bensaude-Vincent, *Les Vertiges de la technoscience. Façonner le monde atome par atome*. Paris, La Découverte, 2009. B. Bensaude-Vincent, Sacha Loeve, Alfred Nordmann, Astrid Schwarz, "Matters of interest: The objects of research in science and technoscience", *Journal for General Philosophy of Science*, 42 (2011), p. 365-383.

⁹⁹⁹ R. Poirier, « Meyerson, Milhaud et le problème de l'épistémologie », *Bulletin de la Société française de philosophie Commémoration du Centenaire de la naissance de deux épistémologues français*, op. cit. p. 65-94.

¹⁰⁰⁰ Initiative du Center for Philosophy of Science et de l'Université Notre Dame aux États-Unis vient renouer avec la tradition meyersonienne. Voir <http://www3.nd.edu/~andhps/about.html>.

par les études historiques et anthropologiques des formes de pensée qui mettent en évidence la diversité épistémique. Alistair Crombie, proche de Koyré, a introduit la notion de styles scientifiques¹⁰⁰¹, reprise et amplifiée par Ian Hacking¹⁰⁰². L'école française d'anthropologie – de Claude Lévi-Strauss à Philippe Descola – a mis en relief la diversité culturelle dans les manières de pensée comme dans les visions de la nature et les ontologies, en opérant un décentrement par rapport à la culture occidentale¹⁰⁰³.

Et pourtant, force est d'avouer que pour bien comprendre ce triomphe de la diversité, pour dépasser la vision dichotomique qui oppose la nature unique au multiculturalisme, il faut prendre au sérieux un autre point clé de la doctrine de Meyerson, l'engagement ontologique de toute forme de pensée. Les paroles de Meyerson - « l'ontologie fait corps avec la science elle-même et ne peut en être séparée » - prennent un sens plus aigu quand les nanosciences et biotechnologies conçoivent d'étranges machines vivantes. Il faut reprendre à un siècle de distance, le combat de Meyerson contre la prétendue « indifférence ontologique » du positivisme pour examiner le statut ontologique de ces êtres qui ne sont pas seulement « des produits de la pensée » parce qu'ils sont appelés à durer dans le monde et qu'il faut inventer les voies d'un monde commun. En d'autres termes, l'ontologie et la métaphysique impliquées dans les sciences ne nous permettent plus de séparer, comme Meyerson, l'action de la connaissance, l'éthique de la science.

¹⁰⁰¹ A. C. Crombie, *Styles of Scientific Thinking in the European Tradition: The History of Argument and Explanation Especially in the Mathematical and Biomedical Sciences and Arts*. London, Gerald Duckworth & Company, 1995.

¹⁰⁰² I. Hacking, *Historical Ontology*, Cambridge, Harvard University Press, 2004.

¹⁰⁰³ Voir par exemple, F. Jullien, *La propension des choses*, Paris, Éditions du Seuil, 2003 et Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005. Sur Descola et Meyerson, voir F. Fruteau de Laclos, *Émile Meyerson*, Paris, Les Belles Lettres, 2013, p. 174-182.

III BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie

Sources

— *Central Zionist Archives (CZA)*

A408, Fonds Émile Meyerson

A2, Fonds 'Hovevei Sion

A28, Fonds Willy Bambus

A248, Fonds Shmuel Tolkowsky

— *Central Archives for the History of Jewish People (CAHJP)*

JCA/LON,104 (5)

JCA/LON, 158

JCA/LON, 281

JCA/LON, 217

JCA/ LON, 478

JCA/LON/ 273(1)

JCA/LON/ 48 a

— Archives de l'Université hébraïque

ARC 4°791/593

ARC 4°791/1358

ARC 4°1068/286

ARC 4°1068/310

ARC 4°1502/223, a

— Archives de l'Université de Heidelberg

UA1875WSbis1880SS/0161

UA1875WSbis1880SS/0187

UA1875WSbis1880SS/0212

UA1875WSbis1880SS/0238

— Archives de l'Université de Berlin

AZ 659

AZ 659, B187

AZ 659, B187 (RS)

MF2404/71

SS 1881

— Archives du Collège de France,

G-IV-j-12D.

G-IV-j-12B.

— Archives de l'IMEC, Abbaye d'Ardenne

Fonds Mauss

Fonds Lévy-Bruhl

Fonds Brunschvicg

Fonds Baruzzi, Jean et Joseph

— Archives nationales

Légion d'Honneur

LH/1856/45

Naturalisation

BB/11/9249 dossier 5526 X 26

— Archives de Paris

— Bibliothèque Méjanès
Fonds Salomon Reinach

— Archives de l'Alliance israélite universelle
Fonds Sérouya, AP23/16

Œuvres d'Émile Meyerson

« Jean Rey et la loi de la conservation de la matière », *Revue scientifique*, 33 (1884), p. 299-303, repris dans *Essais*, p. 209-222.

« Théodore Turquet de Mayerne et la découverte de l'hydrogène », *Revue scientifique* 42 (1888), p. 665-670, repris dans *Essais*, p. 223-238.

« Les travaux de M. Charles Henry sur une théorie mathématique de l'expression », extrait du *Bulletin scientifique* du 20 décembre 1889, Paris, A. Colin, 1890.

« La coupellation chez les anciens Juifs », *Revue scientifique*, 47 (1891), p. 756-758, repris dans *Essais*, p. 239-245.

« Paracelsus et la découverte de l'hydrogène », *Revue scientifique*, 47 (1891), p. 796.

« Sbornik materialov ob ekonomicheskom polozhenii evreev v Rossii. Izdanie Evreiskago kolonizatsionnago obshchestva », St. Petersburg, 1904, 2 vol.

Recueil de matériaux sur la situation économique des Israélites de Russie, Paris, Alcan, 2 vol., 1906-1908.

Identité et réalité, 1^{re} éd., Paris, Alcan, 1908.

« La science et le réalisme naïf », *Bericht über den 3. Internationalen Kongress für Philosophie zu Heidelberg*, 1. bis 5. September 1908, Herausgegeben von Professor Dr. Th. Elsenhans, Nendeln, Lichtenstein, Kraus reprint, 1974, p. 850-861.

« *Identité et réalité* d'Émile Meyerson », en présence de Belot, P. Boutroux, Brunschvicg, Delbos, Duman, Job, Lachelier, Lalande, Ogereau, Parodi, J. Tannery, L. Weber, Winter. *Bulletin de la Société française de philosophie*, 9 (1909), p. 75-108.

« Le mouvement brownien », séance du 10 janvier 1910, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 10 (1910), p. 81-99 ; 2e séance 3 mars 1910, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 10 (1910), p. 101-121.

« Légalité », « Loi », « Magie », intervention d'Émile Meyerson, séance du 7 juillet 1910, *Bulletin de la Société française de Philosophie*, 13 (1910), p. 160, 182 et 187, repris dans A. Lalande *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* (1^{re} édition, Paris, Alcan, 1926), 5e édition, Paris, PUF, 1947, p. 555-556, 584-585 et 588.

« L'histoire du problème de la connaissance de M. E. Cassirer », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 19 (1911), p. 100-129.

Identité et réalité, 2^e éd., Paris, Alcan, 1912.

« Obscur », « Palingénésie », intervention d'Émile Meyerson, séance du 20 juillet 1912, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 15 (1912), p. 236-237 et 254, repris dans A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* (1^{re} édition, Paris, Alcan, 1926), 5^e édition, Paris, PUF, 1947, p. 705-706 et 730.

« L'idée de la vérité mathématique », intervention à la séance du 31 octobre 1912 sur Léon Brunschvicg, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 13 (1913), p. 37-46.

« Le progrès des théories chimiques », séance du 29 décembre 1912, *Bulletin de la Société française de philosophie*, discussion d'une thèse de M. André Job, 13-2 (1913), p. 47-62.

Тождественность и действительность: Опыт теории естествознания как введение в метафизику [*Identité et réalité*“]. *Expérience de la théorie scientifique comme préambule à la métaphysique*, St Petersburg, 1912.

« Principe », intervention d'Émile Meyerson, séance du 26 juin 1913, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 16 (1913), p. 218-219, repris dans A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 5^e édition, Paris, PUF, 1947, p. 827-828.

« Y a-t-il un rythme dans le progrès intellectuel ? », discussion d'une thèse de M. Louis Weber, séances des 29 janvier et 5 février 1914, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 17 (1914), p. 61-140 ; intervention d'Émile Meyerson reprise dans *Essais*, p. 246-268.

« Relation », « Rythme », intervention d'Émile Meyerson, séance du 24 décembre 1914, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 17 (1914), p. 185 et 205, repris dans A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 5^e édition, Paris, PUF, 1947, p. 911 et 935.

« La science et les systèmes philosophiques », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 23, n°1 bis, 1916, p. 203-242, repris dans *De l'explication dans les sciences*, ch. 1 et 15

De l'explication dans les sciences, 1^o éd., 2 vol., Paris, Payot, 1921.

« La finalité du milieu cosmique », séance du 20 janvier 1921, avec Lawrence J. Henderson, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 16 (1921), p. 16-19.

« L'intelligence est-elle capable de comprendre ? », séance du 24 février 1921 avec L. Brunschvicg, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 16 (1921), p. 33-35.

« La théorie de la relativité », séance du 6 avril 1922, avec Einstein, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 17 (1922), p. 364-68.

« Le sens commun vise-t-il la connaissance ? », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 30 (1923), 13-21, repris dans les *Essais*, p. 1-11.

« Le sens commun et la quantité », *Journal de psychologie normale et pathologique*, 30 (1923), p. 206-217, repris dans *Essais*, p. 12-27.

« Atome » appendice du *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, fascicule 1-2, 2^e édition, Paris, 1923, p. 49, 124 et 140.

« Hegel, Hamilton, Hamelin et le concept de cause », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 96 (juillet-août 1923), p. 33-55, repris dans *Essais*, p. 28-58.

« La tendance apriorique et l'expérience », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 97 (mars-avril 1924), p. 161-179, repris dans *La déduction relativiste*, p. 267-298.

« Le relativisme, théorie du réel », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 31 (1924), p. 29-48, repris dans *La déduction relativiste*, p. 59-87.

« La science et la quantité », *Journal de psychologie normale et pathologique*, 31 (1924), p. 321-348, repris dans *La déduction relativiste*, p. 1-41.

La déduction relativiste, Paris, Payot, 1925 ; réimpression Paris, Jacques Gabay, 1992.

Identité et réalité, 3^e éd., Paris, Alcan, 1926.

« Une heure avec Émile Meyerson », entretien du 6 novembre 1926 avec Frédéric Lefèvre *Une heure avec...*, 5^e série, 4^o éd., NRF, Paris, Gallimard, 1929, p. 63-74.

De l'explication dans les sciences, 2^o éd., Paris, Payot, 1927 ; réédition, Paris, Fayard, Corpus des œuvres philosophiques en langue française, 1995.

« Dans la lignée des grands créateurs », *Nouvelles littéraires*, N° 322 consacré à H. Bergson pour son Prix Nobel (15 déc. 1928), p. 1.

« Explanation », *Encyclopaedia Britannica*, London, 14th edition, 1929, vol. 8, p. 984-986,

« De la vulgarisation du savoir », Préface à *Deux heures de mathématiques*, d'Edmond Noel et Jean Prévost, Paris, Kra, 1929.

« Lettre d'É. Meyerson », à la suite de la discussion de *L'âme primitive* de L. Lévy-Bruhl, séance du 1^{er} juin 1929, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 29 (1929), p. 135-139.

Identidad y realidad, trad. Joaquín Palau Xirau, Madrid, Reus, 1929.

« Le physicien et le primitif », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 109 (1930), p. 321-358, repris dans *Du cheminement de la pensée*, p. 49-88.

« La Pensée et son expression », *Journal de psychologie*, 27 (1930), p. 497-543.

« Le Sujet et le prédicat », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 37(1930), p. 223-241, repris dans *Du cheminement de la pensée*, p. 262-294.

Identity and Reality, trad. K. Loewenberg, Londres : G. Allen and Unwin Ltd, New York, Macmillan, 1930. 2nd ed. New York, Dover, 1962, London, Allen & Unwin 1964. 3rd ed. New York, Gordon & Breach, 1989.

Identität und Wirklichkeit, trad. K. Grellin, notes de L. Lichtenstein, Leipzig, Akademie Verlag, 1930.

Du cheminement de la pensée, Paris, Alcan, 1931, 3 vol. ; réédition Paris, Vrin, 2008.

« Le physicien et le réel », *Le mois*, n° 5 (1931), p. 265.

Identité et réalité, 4^e éd., Paris, Alcan, 1932.

Réel et déterminisme dans la physique quantique, Paris, Hermann, Actualités scientifiques et industrielles n° 68, exposé de philosophie des sciences, n°1, 1933.

« Philosophie de la nature et philosophie de l'intellect », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 41 (1934), p. 147-181, repris dans *Essais*, p. 59-105.

« Les mathématiques et le divers », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 117 (1934), p. 321-334, repris dans *Essais*, p. 152-169.

« De l'analyse des produits de la pensée », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 118 (1934), p. 135-170, repris dans *Essais*, p. 106-151.

« Le savoir et l'univers de la perception immédiate », *Journal de psychologie normale et pathologique*, n° 3-4 (1934), repris dans *Essais*, p. 170-186.

« La notion de l'identique », *Recherches philosophiques*, 3 (1933-1934), p. 1-17, repris dans *Essais*, p. 187-208.

Essais, Paris, Vrin, 1936 ; réédition Paris, Fayard, Corpus des œuvres philosophiques en langue française, 2008.

Correspondance entre Harald Høffding et Émile Meyerson, publiée par F. Brandt, H. Høffding et J. A. de Gautries, Copenhague, E. Munksgaard, 1939.

Identité et réalité, 5^e éd., Paris, Vrin, 1951 ; réimpression Paris, Vrin, 2001.

La deduzione relativistica, trad. Carlo Vinti, Pisa, Istituti editoriali e poligrafici internazionali, 1970.

The Relativistic Deduction, trad. M. A et D. A. Sipfle, Dordrecht, Boston, Reidel Publishing, 1985.

Explanation in the Sciences, trad. M. A et D. A. Sipfle., préface de I. Bernard Cohen, Dordrecht, Boston, London, Kluwer Academic Publishers, 1991.

Lettres françaises, éditées par B. Bensaude-Vincent et E. Telkes-Klein, Paris, CNRS éditions, 2009.

Mélanges. Petites pièces inédites, éditées par E. Telkes-Klein et B. Bensaude-Vincent, Paris, éditions Honoré Champion, 2011.

Publications sur Meyerson

Abbagnano, N., *La Filosofia di E. Meyerson e la Logica dell'Identità*, Ed. Perrella, Napoli, 1929.

Aurières, É., « Redécouvrir Émile Meyerson », *La Vie des idées*, 5 mars 2015, <http://www.laviedesidees.fr/Redecouvrir-Emile-Meyerson.html>

Balibar, F., « Einstein et Meyerson : éloges et malentendus », *Corpus, Revue de philosophie*, n°58 (2010), p. 63-80.

Bataille, G., « Lorsque M. Meyerson... », *Œuvres complètes*, II, Paris, Gallimard, 1988, p. 137-139.

Ben Menahem, Y., « Émile Meyerson et la théorie de la relativité », in Telkes-Klein, E. et Yakira, E., (ed.) *L'histoire et la philosophie des sciences françaises à la lumière de l'œuvre d'Émile Meyerson (1859-1933)* Paris, éditions Honoré Champion, 2005, p. 133-150.

Bensaude-Vincent, B., « Chemistry in the French tradition of philosophy of science : Duhem, Meyerson, Metzger and Bachelard », *Studies in History and Philosophy of Science*, 36 (2005), p. 627-648.

Bensaude-Vincent B. « Émile Meyerson : chimiste philosophe », in Telkes-Klein, E. et Yakira, E., (ed.) *L'histoire et la philosophie des sciences françaises à la lumière de l'œuvre d'Émile Meyerson (1859-1933)* Paris, éditions Honoré Champion, 2005, p. 67-90.

Bensaude-Vincent, B., « Meyerson critique ou héritier de Comte ? », *Dialogues*, 46 (2007), p. 1-21.

Bensaude-Vincent, B., « Meyerson rationaliste ? », *Corpus, Revue de philosophie*, n°58, (2011), p. 255-274.

Bergmann, H., « La philosophie d'Émile Meyerson », *Revue juive de Genève*, 6 (mars 1934), p. 245-247.

Bergson, H., « Rapport sur *Identité et réalité* d'E. Meyerson », Séances et Travaux de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, séance du 23 janvier 1909, 171(1909), p. 664-666, repris dans *Mélanges d'Henri Bergson*, Paris, PUF, 1972, p. 786-788.

Bitbol, M., « Aux rives de la raison : Meyerson et la physique quantique », *Corpus, Revue de philosophie*, n°58 (2010), p. 81-98.

Blanché, A., « Bulletin philosophique », *Revue des sciences théologiques et philosophiques*, N°3 (1909), p. 89-92.

- Biagioli, M., « Meyerson and Koyré : Toward a dialectic of scientific change », *History and Technology*, 4 (1987), p. 169-182.
- Biagioli, M., « Meyerson : Science and the irrational », *Studies in History and Philosophy of Science*, 19 (1988), p. 5-42.
- Blumberg, A. E., « Émile Meyerson's critique of positivism », *The Monist*, 42 (January 1932), p. 60-79.
- Blumberg, A., E., « Du cheminement de la pensée », *The Monist*, 42 (1932), p. 639.
- Boas, G., *A Critical Analysis of the Philosophy of Émile Meyerson*, Baltimore, The John Hopkins Press, 1930.
- Boas, G., « Meyerson's Identity and reality », *The Journal of Philosophy*, 28, n°1 (1931), p. 15-20
- Boas G., « Du cheminement de la pensée. Émile Meyerson. Paris, F. Alcan », *The Journal of Philosophy*, 29 n°2 (1932) p. 554-556.
- Boas George, « Essais. Émile Meyerson. Paris : Vrin, 1936 », *The Journal of Philosophy*, 33 (1936) , p. 663-665.
- Boll, M., « Émile Meyerson. Du cheminement de la pensée », *Mercure de France*, 231 (1 oct. 1931), p. 443-448.
- Bonnard, A., *La notion d'irrationnel chez É. Meyerson*, thèse complémentaire de Lettres, soutenue en 1936 à Grenoble, publiée aux Editions JEL.
- Bonnet, C., « Le cercle de Vienne et Meyerson », in Telkes-Klein, E. et Yakira, E., (ed.) *L'histoire et la philosophie des sciences françaises à la lumière de l'œuvre d'Émile Meyerson (1859-1933)* Paris, éditions Honoré Champion, 2005, p. 117-132.
- Bourgeois, E., « Allocution prononcée à l'occasion du décès d'Emile Meyerson », *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 94 (1934), p. 77.
- Boutaric, A., « La philosophie d'Émile Meyerson », *Revue hebdomadaire*, 41 (21 aout 1932), p. 370.
- Brenner, A., « Meyerson et le mouvement conventionnaliste », in Telkes-Klein, E. et Yakira, E., (ed.) *L'histoire et la philosophie des sciences françaises à la lumière de l'œuvre d'Émile Meyerson (1859-1933)* Paris, éditions Honoré Champion, 2005, p. 59-66.
- Brenner, A., « Le statut de l'épistémologie selon Meyerson », *Archives de philosophie*, 70, n°3 (2007), p. 375-394.
- Brenner, A., « La position continuiste d'É. Meyerson », *Corpus, revue de philosophie*, n°58 (2010), p. 277-288.
- Broad, C., « La déduction relativiste by Émile Meyerson », *Mind*, 34 n° 136 (1925), p. 504-505.
- Brogie, L. de, Préface à Meyerson, *Essais*, Paris, Vrin, 1936, p. vii-xiv ; repris sous le titre « à la mémoire d'Émile Meyerson », in *Matière et lumière*, Paris, Albin Michel, 1937, p. 316-322.
- Brogie, L. de, « Hommage à la mémoire d'Émile Meyerson », Commémoration du Centenaire de la naissance de deux épistémologues français : Émile Meyerson et Gaston Milhaud, Séance du 26 novembre 1960, *Bulletin de la Société française de philosophie* (avril 1961), p. 55-64, repris dans *Certitudes et incertitudes dans la science*, Paris, Albin Michel, 1966, p. 237-244.
- Brunschvicg, L., « La philosophie d'Émile Meyerson », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 33 (1926), p. 39-63, repris dans *Écrits philosophiques*, III, Paris, PUF, 1958, p. 183-207.
- Brunschvicg, L., « Science et philosophie d'après la doctrine d'É. Meyerson », *Séances et Travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 92 (1932), p. 423.
- Bryson, K., *The Metaphysical Foundations of the Epistemological Paradox in Émile Meyerson's Philosophy of Mind*, Dissertation University of Ottawa, 1971.
- Bryson, K., « The metaphysics of Émile Meyerson : A key to the epistemological paradox », *Thomist : A Speculative Quarterly Review*, 37 (1973), p.119-132.
- Čapek, M., introduction à *The Relativistic Deduction*, D. Reidel Publishing Co., 1985. p. xxiii-liii
- Capone Braga, C., *La vecchia e la nuova logica*, Padoue, 1948 (chap. 3 « La più recente conferma della logica aristotelica. Il procedimento del pensiero secondo il Meyerson »)
- Caso, A., *Meyerson y la física moderna*, La Casa de España en México, 1939. 78p.
- Challaye, F., « Un philosophe européen : M. Émile Meyerson », *Europe*, 9 (15 sept. 1925), p. 97-101.
- Chatié, J., *L'épistémologie d'Émile Meyerson : éléments pour une réception politiste africaine*, Paris Lharmattan, 2012.

- Chevalley, A., « Meyersonism », *Saturday Review of Literature*, 5 (July 13, 1929), p. 1171-1172 et 1175.
- Chevalley, C., « Meyerson's conception of the quantum irrationality », *XVIIth International Congress of History of Science*, University California, Berkeley, 1985.
- Chimisso, C., Freudenthal, G. « A mind of her own : Hélène Metzger to Émile Meyerson, 1933 », *Isis*, 94 n°3 (2003) p. 477-491.
- Cohen, I. B., Préface à *Explanation in the Sciences*, Dordrecht / Boston /London, Kluwer Academic Publishers, 1991.
- Cohen, R. S., « Is the philosophy of science germane to the history of science ? The work of Meyerson and Needham », *Actes du X^e congrès International d'histoire des sciences*, Paris, Hermann, 1962, p. 213-223.
- Colantoni Stevani, A. M., « Émile Meyerson e il problema dell'identico e del diverso », *Sophia*, 23 n°1 (1955), p. 82-96.
- Costello, T. « Émile Meyerson. *Identité et réalité*, *The Journal of Philosophy*, 22 (1925) p. 637-643.
- Dalbiez, R., « A propos de la *Déduction relativiste* », *Revue de philosophie*, 34 (1926), p. 181-202.
- Dambaska, I., « Emil Meyerson (1859-1933): glowne zalozenia jego epistemologii » (Émile Meyerson (1859-1933): principales hypothèses de son épistémologie), *Przegląd Filozoficzny*, Varsovie, 1934.
- Dandieu, A., « Le conflit du réel et du rationnel dans la psychologie du temps et de l'espace », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 110 (juillet.-déc. 1930), p. 448-461.
- Dandieu, A., « Fondements de la dualité de l'espace », *Documents*, n° 1(1930), p. 41-44.
- Dandieu, A. et al., *Anthologie des philosophes français contemporains*, Paris, éditions du Sagittaire, 1931.
- Dandieu, A., « La philosophie d'Émile Meyerson et l'avenir du rationalisme », *Europe* (15 août 1932), p. 633-641.
- Delacroix, H. « Émile Meyerson (1859-1933) » *Journal de psychologie normale et pathologique*, 31 (1934), p. 175.
- De la Harpe Jean, « L'œuvre philosophique d'Émile Meyerson. La marche vers l'identité », *Revue de théologie et de philosophie*, 13 n°57 (1925), p. 278.
- Denti Adalgisa, M., *Scienza e filosofia in Meyerson*, Firenze, La Nuova Italia, 1940.
- Desrousseaux, A.-M. (dit Bracke), *Le Populaire* (5 décembre 1933), cité par Metz, A., Commémoration du Centenaire de la naissance de deux épistémologues français : Émile Meyerson et Gaston Milhaud, Séance du 26 novembre 1960, *Bulletin de la Société française de philosophie* (avril 1961), p. 98.
- Drozdova, D., « Alexandre Koyré disciple of Meyerson : The immutability and historicity of human reason », HOPOS Conference, Paris, 2010. <https://www.academia.edu/1668617/>
- Dubik, A., *Tożsamość i opór główne kategorie epistemologii Emila Meyersona*, [Uniwersytet Mikołaja Kopernika w Toruniu](#) in [Toruń](#), 1995.
- Dujovne, L., *La filosofía de Meyerson*, Imprenta de la Universidad de Buenos Aires, 1927. 28 p.
- Dumoncel, J.-C., « Meyerson, Émile », *Encyclopédie des œuvres philosophiques*, vol. 3, Paris, PUF, 1993, p. 2678-2679.
- During, E. « Entre Einstein et St Thomas : la correspondance Metz-Meyerson », *Corpus, Revue de philosophie*, n°58 (2010), p. 237-256.
- Enriques, F., « E. Meyerson. *Du cheminement de la pensée*, Paris : Alcan, 1931 », *Scientia*, 51 (mai 1932), p. 366-368.
- Enriques, F., « *Essais par Émile Meyerson* », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 44 (janvier 1937), supplément p. 1.
- Einstein A., « À propos de *La déduction relativiste* de M. Émile Meyerson », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 105 (mars-avril 1928), p. 161-166, repris dans *Œuvres choisies 3*, Paris : Seuil-CNRS, 1993.
- Espinoza, M., « Physics and the intelligibility of nature : A critique of Meyerson's scepticism », *Teorema*, 31 (2012), p. 75-97.
- Evola, J., « E. Meyerson, *La déduction relativiste* », *Bilychnis* (mai 1925), p. 339.
- Ewald, O., « Meyerson, *Identité et réalité* », *KantStudien*, 14 (1909), p. 525-526.
- Fagot Largeault, A., « Meyerson, science et philosophie », *Corpus, revue de philosophie*, n°58

(2010), p. 9-22.

Fruteau de Laclos, F., « Meyerson and his contemporaries. Comments on a bibliography », *Iyyun, The Jerusalem Philosophical Quarterly*, 52 (juillet 2003), p. 245-254.

Fruteau de Laclos, F., *La philosophie de l'intellect d'Émile Meyerson : de l'épistémologie à la psychologie*, Thèse de doctorat de l'Université Paris X-Nanterre, 2004.

Fruteau de Laclos, F., « 'L'intussusception' comme méthode. *Le Cheminement de la pensée d'Émile Meyerson* d'après sa correspondance », in Telkes-Klein, E. et Yakira, E., (ed.) *L'histoire et la philosophie des sciences françaises à la lumière de l'œuvre d'Émile Meyerson (1859-1933)* Paris, éditions Honoré Champion, 2005, p. 189-206.

Fruteau de Laclos, F., « Entre Bergson et Meyerson. Le devenir schizophrénique de Bereksohn », *Annales bergsoniennes*, 3 (2007), p. 417-426.

Fruteau de Laclos, F., « La storicizzazione del transcendentale. Meyerson e la tradizione epistemologica francese », *Discipline Filosofiche*, 16 n° 2 (2006), p. 155-168.

Fruteau de Laclos, F., « Métamorphoses de l'identité entre culture et personnalité », *Archives de philosophie*, 70 n°3 (2007), p. 403-419.

Fruteau de Laclos, F., « Émile Meyerson et le Cercle de Vienne : conception anthropologique des sciences contre conception scientifique du monde », *Austriaca*, n° 63 (2007), p. 85-98.

Fruteau de Laclos, F., *L'épistémologie d'Émile Meyerson. Les racines de la connaissance*, Paris, Vrin, 2008.

Fruteau de Laclos, F., *Le cheminement de la pensée selon É. Meyerson*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009.

Fruteau de Laclos, F., « Meyerson à l'épreuve du constructivisme contemporain », *Corpus, Revue de philosophie*, n°58 (2010), p.289-306.

Fruteau de Laclos, F., *Émile Meyerson*, Paris, Belles lettres, 2014.

Gardeil, M.D., « Pensée et identification selon Émile Meyerson », *Études et recherches publiées par le Collège dominicain d'Ottawa, Philosophie, Cahier 2* (1938), p. 7-29.

Gareau, M., *La philosophie scientifique d'Émile Meyerson. Synthèse et critique*, M.A. Dissertation University of Ottawa, 13 oct. 1949.

Gaultier, J. de, « Identité et bovarysme », *Mercure de France*, 167 (1^{er} octobre 1923), p. 67-103.

Gex, M., « L'épistémologie d'Émile Meyerson, 1859-1933 », *Revue de théologie et de philosophie*, 9, n°4 (1959), p. 338-356.

Gillet, M., *La philosophie de M. Meyerson*, Paris, Beauchesne, 1931.

Gillet, M., « La philosophie de M. Meyerson », *Journal of Philosophy*, 29, n°20 (1932), p. 554-556.

Gillet, M., « Du *Cheminement de la pensée* de M. Meyerson », *Archives de philosophie*, 8, n°3 (1931), p. 114.

Gillet, M., « Un philosophe qui disparaît », *Études*, 218 (1934), p. 195-211.

Glockler, G., « Réel et déterminisme dans la physique quantique by É. Meyerson », *The Journal of Physical Chemistry*, 37 n°8 (1933), p. 1083.

Gouhier, H., « Émile Meyerson, *Essais* », *Revue d'histoire de la philosophie et d'histoire générale de la civilisation*, 6 (1938), p. 68.

Gualandi, A., *Le problème de la vérité scientifique dans la philosophie française contemporaine : la rupture et l'événement*, thèse de doctorat soutenue à l'Université Paris-Diderot, publiée sous le même titre Paris, Lharmattan, 1998.

Hahn, H., « Émile Meyerson, *Identität und Wirklichkeit*, Leipzig, 1930 », *Literaturberichte*, 37(1930), p. 31-33.

Hahn, H., « É. Meyerson. *Du cheminement de la pensée* », *Monatshefte für Mathematik und Physik, Literaturberichte*, 40 (1933), p. 1-2.

Herzfeld, K. F. « The philosophy of É. Meyerson », *Thought : Fordham University Quarterly*, 8, (1933), p. 90-98.

Hessen, S., « Teorje naukowe a rzeczywistosc », *iPrzeglad filozoficzny*, 17 (1914), p. 289-314.

Hillman, O. A, *A Critical Study of the Philosophy of Émile Meyerson*, Dissertation Brown University Rhode Island, 1934.

Hillman, O. N « Émile Meyerson on scientific explanation », *Philosophy of Science*, 5, n°1, (1938), p. 73-80.

- Johan, R., « La raison et l'irrationnel chez M. Meyerson », *Recherches philosophiques*, 1 (1931-1932), p. 138-165.
- Høffding, H., « Émile Meyerson erkenntnistheoretische Arbeiten », *Kantstudien*, 30, 1-2, (1925), p. 484-494.
- Houston, W.V. « Émile Meyerson. *Identity and Reality* », *The Physics Teacher*, 3 (1965), p. 130.
- Imbert, C., « Épistémologie et philosophie dans les années trente. Promesses et hésitations », in Telkes-Klein, E. et Yakira, E., (ed.) *L'histoire et la philosophie des sciences françaises à la lumière de l'œuvre d'Émile Meyerson (1859-1933)* Paris, éditions Honoré Champion, 2005, p. 23-38
- Johan, R., « La raison et l'irrationnel chez M. Meyerson », *Recherches philosophiques*, 1 (1931-1932), p. 138-165.
- Jorion, P., « Émile Meyerson. *De l'explication dans les sciences* », *L'Homme*, 139 (1996), p.146-150.
- Kabadayi, T., « The two faces of science in Émile Meyerson », *Felsefe ve Sosyal Bilimler Dergisi (Journal of Philosophy and Social Sciences)* 7 (2009), p. 163-172.
- Katasonov, W.N., *La philosophie des sciences de Meyerson et les reconstructions historico-scientifiques de Koyré*, Institut d'histoire, Académie des sciences, URSS, n° 4, 1987.
- Keck, F. « Le problème de la causalité chez Meyerson et Lévy-Bruhl », *Corpus, Revue de philosophie*, n°58 (2010), p. 173-198.
- Keeling S., « Meyerson. *Identity and Reality* », *Journal of Philosophical Studies*, 5 n°19, (1930), p. 467-469/
- Kelly, T. R., « Meyerson and the epistemological paradox », *The Monist*, 44 (July 1934), p. 296-305.
- Kelly, T. R., *Explanation and Reality in the Philosophy of Émile Meyerson*, Princeton University Press, Princeton, London, Humphrey Milford, Oxford University Press, 1937.
- Koyré, A., « La tragédie de la raison. La philosophie de Émile Meyerson » (en russe), *Zveno*, 1926, p. 2-4 et 11-12.
- Koyré, A., « El pensamiento de Meyerson », *Mundo Israelita* (6 agosto 1927), p. 3-4.
- Koyré, A., « É. Meyerson. *La déduction relativiste* » (en russe) *Versty*, 2 (1927) 269-274.
- Koyré, A., « Die Philosophie Émile Meyerson », *Deutsch-Französische Rundschau*, 4, (1931), p. 197-217.
- Koyré, A., « *Du cheminement de la pensée*, par É. Meyerson », *Journal de psychologie normale et pathologique*, 27 (1933), p. 647-655.
- Koyré, A., « Nécrologie. Émile Meyerson (1859-1933) », *La semaine égyptienne*, (1934), p. 20.
- Koyré A « *Les Essais d'Émile Meyerson* », *Journal de psychologie normale et pathologique*, 39 (1946), p.124-128.
- Koyré, A., « Message », Commémoration du Centenaire de la naissance de deux épistémologues français : Émile Meyerson et Gaston Milhaud, Séance du 26 novembre 1960, *Bulletin de la Société française de philosophie*, (avril 1961), p. 115-116.
- Lalande, A., « L'épistémologie de M. Meyerson et sa portée philosophique », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 93 (mars-avril 1922), p. 259-280.
- Lalande, A., « La déduction relativiste et l'assimilation », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 101 (1926), p. 161-189.
- Lalande, A., « Remarques sur le *Cheminement de la pensée* », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 114 (1932), p. 105-128.
- Lalande, A., « Philosophie de l'intellect. *Les Essais* » *Revue philosophique*, 124 (1937), p. 5.
- Lalande, A., « Lettre », Commémoration du Centenaire de la naissance de deux épistémologues français : Émile Meyerson et Gaston Milhaud, Séance du 26 novembre 1960, *Bulletin de la Société française de philosophie* (avril 1961), p. 53-54.
- Lalumia, J., *Philosophy & Psychology in Émile Meyerson's Investigations*, Dissertation Cornell University, 1951.
- Lalumia, J., *The Ways of Reason*, New York, Humanities Press, 1966.
- Largeault, J., « Émile Meyerson, philosophe oublié », *Revue philosophique*, n° 3 (1992), p. 273-295.
- Laugier, S., « Science et réalisme. L'héritage de Meyerson dans l'épistémologie américaine contemporaine », in Telkes-Klein, E. et Yakira, E., (ed.) *L'histoire et la philosophie des sciences françaises à la lumière de l'œuvre d'Émile Meyerson (1859-1933)* Paris, éditions Honoré Champion, 2005, p. 159-185.

- Laugier, S., « Duhem, Meyerson et l'épistémologie américaine post-positiviste », in M. Bitbol et J. Gayon (dir.) *L'épistémologie française 1830-1970*, Paris, PUF, 2006, p. 67-91.
- Laugier, S., « Science and realism: the legacy of Duhem and Meyerson in contemporary American philosophy of science », A. Brenner, J. Gayon (eds), *French Studies in the Philosophy of Science*, New York: Springer, p. 91-113.
- Lautman, A., « Meyerson, *Essais* », *Zeitschrift für Socialforschung*, 6 (1937), p. 169.
- Lavelle, L., « Meyerson. *Le Cheminement de la pensée.* », in *La Philosophie française entre les deux guerres*, Aubier-Montaigne, Paris, 1942, p. 213-224.
- Lechalas, G., « Identité et réalité d'après Émile Meyerson », *Revue néoscolastique de philosophie*, 21 (1914), p. 336-357.
- Lechalas, G., « Identité et réalité d'après Émile Meyerson, suite et fin », *Revue néoscolastique de philosophie*, 21 (1919), p. 480-494.
- Lecourt, D., entrée « Émile Meyerson », *Dictionnaire d'Histoire et de Philosophie des sciences*, Paris, PUF, 2001, p. 643.
- Lefèvre, F., « Une heure avec... Émile Meyerson », dans *Une heure avec...*, 5^e série, 4^e éd., NRF, Paris, Gallimard, 1929, p. 63-74.
- Leighton, J.A. « *Identité et réalité* by É. Meyerson », *The Philosophical Review*, 23 n°1(1914), p. 74-77.
- Levy, D., *Émile Meyerson*, Paris, PUF, 2006.
- Lichtenstein, L., « Die Philosophie von Émile Meyerson », *Berichten der mathematisch-physischen Klasse der sächsischen Akademie der Wissenschaft*, 80 (1928), p. 275-285.
- Lichtenstein, L., « Zur Einführung in die Philosophie von Émile Meyerson », préface de *Identität und Wirklichkeit*, Leipzig, 1930, p. xix-xl.
- Lichtenstein, L., « La philosophie des mathématiques selon M. Émile Meyerson », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 113 (mars-avril 1932), p. 169-206.
- Lichtenstein, L., « Meyerson, Émile. *Du cheminement de la pensée* », *Erkenntnis*, 3 (1932-1933), p. 429-431.
- Lode, F., *Het Objektivistische vooroordeel : Meyersons en Husserls visce op de oorsprongen de moderne wetenschap*, Anvers, Garant, 2012.
- Loewenberg, K., « Meyerson's Critique of Pure Reason », *The Philosophical Review*, 41 (1932), p. 351.
- Manzoni, C., *L'Epistemologia di Émile Meyerson*, Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1971.
- Merlié, D., « Entre Meyerson et Lévy-Bruhl, Hélène Metzger », *Corpus, Revue de philosophie*, n°58 (2010), p. 159-172.
- Metz, A., *Une nouvelle philosophie des sciences*, Paris, Alcan, 1928, 2^e éd. sous le titre : *Meyerson, une nouvelle philosophie de la connaissance*, Paris, Alcan, 1934, 3^e éd. revue et modifiée, avec une préface de L. de Broglie, sous le titre *Science et réalité*, Paris, Société d'édition d'enseignement Supérieur, 1964.
- McMurtry, H. C., *Meyerson and the Irrational*, Dissertation University of Chicago, 1931.
- Metzger, H., « *De l'explication dans les sciences* », *Isis*, 4 (1922), p. 382-385.
- Metzger, H., « Émile Meyerson. *La déduction relativiste.* », *Isis*, 7 (1925), p. 517-520.
- Metzger, H., « Émile Meyerson, *Identité et réalité* », *Isis*, 9 (1927) p. 470-472.
- Metzger, H., « La philosophie d'É. Meyerson et l'histoire des sciences », *Archeion*, 11 (1929), p. 32-42, repris in *La Méthode historique en histoire des sciences*, Paris, Fayard, 1987, p. 95-106.
- Metzger, H. « Émile Meyerson, *Du cheminement de la pensée* », *Archeion*, 13 (1931), p. 391-392, repris in *La Méthode scientifique en histoire des sciences*, Paris, Fayard, 1987, p. 107-108.
- Metzger, H. « *Réel et déterminisme dans la physique quantique* », *Archeion*, 15 (1933), p. 483-484.
- Metzger, H. « Émile Meyerson, *Essais* », *Archeion*, 19 (1937), p. 109-113, repris en partie dans *La Méthode scientifique en histoire des sciences*, Paris, Fayard, 1987, pp. 108-112.
- Milhaud, G., « Une théorie récente de la causalité », *La Revue du mois*, 14, n° 83 (10 nov. 1912), p. 541-562.
- Minkowski, E., « Similarité ou polymorphisme ? (Essai méthodologique) », *Archives suisses de neurologie et de psychiatrie*, 13 (1923), p. 458-474.

- Mochi, A., « Notes en marge à *De l'explication dans les sciences* de M. Meyerson et à *La Morale et la science des mœurs* de M. Lévy-Bruhl », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 108 (1929), p. 105-138
- Mourellos, G. I., *L'épistémologie positive et la critique meyersonnienne*, thèse de Lettres de l'Université de Paris, 1962, publiée sous le même titre, Paris, PUF, 1962.
- Oriol, P. « Meyerson face à l'Affaire Dreyfus », *Corpus, Revue de philosophie*, n°58 (2010), p. 115-128.
- Palante, G., « É. Meyerson. *Identité et réalité* », *Mercure de France*, 99 (1^{er} octobre 1912), p. 612.
- Paris, C., « Émile Meyerson y el problema de la inteligibilidad de lo material », *Revista de Filosofía*, 10 (1951), p. 239-269.
- Parodi, D., « *De l'explication dans les sciences*, par Émile Meyerson », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 31 (1924), p. 585-597.
- Parodi, D., *Du positivisme à l'idéalisme. Etudes critiques*, Paris Vrin 1930 (un chapitre sur Meyerson).
- Parodi, D., « *Le cheminement de la pensée* selon M. Émile Meyerson », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 39 (1932) p. 387-415.
- Pelloux, L., « Science et métaphysique dans la méthode d'Émile Meyerson » *Travaux du IX^e congrès international de philosophie*, 5 (1960) p. 161-165.
- Penson, A., « É. Meyerson. *Identité et réalité* », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 74 (1912), p. 624-626.
- Pépin, F. « Un historien à rebours de l'histoire. Meyerson et l'épistémologie », *Corpus, Revue de philosophie*, n°58 (2010), p. 47-62.
- Piaget, J., « La causalité selon É. Meyerson », in *Études d'épistémologie génétique, Les théories de la causalité*, 25 (1971), p. 151-208.
- Pizarroso, N., « L'épistémologie d'Émile dans l'oeuvre psychologique d'Ignace Meyerson. Stratégie de réconciliation d'un disciple indocile », *Archives de philosophie*, 70 n°3 (2007), p. 385-402.
- Pizarroso, N., « Émile Meyerson et la psychologie de son temps », *Corpus, Revue de philosophie*, n°58 (2010), p. 203-218.
- Poirier, R., « Meyerson, Milhaud et le problème de l'épistémologie », Commémoration du Centenaire de la naissance de deux épistémologues français : Émile Meyerson et Gaston Milhaud, Séance du 26 novembre 1960, *Bulletin de la Société française de philosophie* (avril 1961), p. 65-94.
- Prévost, J., « É. Meyerson », *Nouvelle revue française*, 42 (1934), p. 136.
- Ouellette, M.A., *The Epistemological Foundation of Scientific Explanation in É. Meyerson*, Dissertation University of Guelph (Canada), 1973.
- Rabaudy, C. de, *Émile Meyerson, Identité et réalité*, Paris, Hatier, 1976.
- Rivaud, A., « Émile Meyerson, *Du cheminement de la pensée* », *Revue critique d'histoire et de littérature*, 66 (1932), p. 85- 88.
- Reiser, O. R., « *Du cheminement de la pensée* by E. Meyerson », *The Philosophical Review*, 43 (1934), p. 75-77.
- Reymond, A., « Meyerson Émile », *Archeion*, 16 (1934) p. 107-108.
- Roustan, D., « L'évolution du rationalisme », *Revue bleue politique et littéraire*, 61 (15 décembre 1923), p. 853-857 ; 62 (5 janvier 1924), p. 22-25 et p. 62-67, repris dans *La Raison et la vie*, Paris, Alcan, 1946, p. 19-61.
- Roux, S., « Histoire de la physique classique et historicité des sciences chez Meyerson » in Telkes-Klein, E. et Yakira, E., (ed.) *L'histoire et la philosophie des sciences françaises à la lumière de l'œuvre d'Émile Meyerson (1859-1933)* Paris, éditions Honoré Champion, 2005, p. 91-114.
- Roux, S. « Meyerson et les mathématiques », *Corpus, revue de philosophie*, n°58 (2010), p. 23-46.
- Russel, L., « Émile Meyerson's *De l'explication dans les sciences* », *Mind*, 31(1922), p. 510-517.
- Russel, L., « Émile Meyerson's *Le Cheminement de la pensée* », *Mind*, 41 (1932), p. 380-384.
- Sageret, J., « Philosophie d'É. Meyerson », *Revue de Paris*, 34 n°13 (1927), p. 186.
- Scholz, H., « Émile Meyerson. *Identität und Wirklichkeit*. Deutsch von Kurt Grelling », *Deutsch Literaturzeitung*, 5^e de la série 55, cahier 18 (1935), p. 855-860.
- Schlötter, P., « Marcel Boll, physicien philosophe et critique d'Émile Meyerson », *Corpus, Revue de philosophie*, n°58 (2010), p. 143-158.
- Schuster, M., *Scientific Enquiry in the Philosophy of Émile Meyerson*, Dissertation University of

- Chicago, 1953.
- Sée, H., « Remarques sur le concept de causalité en histoire », *Revue de synthèse historique*, 21 (1929), p. 16-24.
- Sée, H., *Science et philosophie d'après la doctrine de M. Émile Meyerson*, Paris, Alcan, 1932.
- Seidengart, J., « Science et réalité chez Meyerson et Cassirer. Les ressorts d'un grand débat épistémologique au XX^e siècle » *Corpus, revue de philosophie*, n°58 (2010), p. 189-202.
- Seregni, G., « Sée H., *Science et philosophie d'après l'œuvre d'Émile Meyerson* », *Scientia*, 53 (1933), p. 130.
- Scheerer, E., « Boas's A Critical Analysis of the Philosophy of Émile Meyerson », *The Journal of Philosophy*, 28 (1931), p. 406.
- Simon Rodrigues, S. J., *L'identique et le divers dans la philosophie d'Émile Meyerson*. Thèse de l'Université Paris-Diderot, 1995.
- Simon Rodrigues, S. J., « Realismo em Émile Meyerson. Estudo dos principios de conservação e do atomismo », *Cuadernos de Historia e Filosofia da Ciência*, 7 (1997), p. 14-38.
- Smart, H.R. « *De l'explication dans les sciences* by Émile Meyerson », *The Philosophical Review*, 33, (1924), p. 302-311.
- Smart, H.R. « *Identity and Reality*, by Émile Meyerson", *The Philosophical Review*, 39 (July 1930), p. 436.
- Somville, P., « Émile Meyerson et Parménide », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 160 n°2 (1970), p. 155-161.
- Souday, P., « Émile Meyerson : *La déduction relativiste* », Feuilleton du *Temps* du 2 novembre 1925.
- Souday, P., « Émile Meyerson » in *La Société des esprits*, Paris, Émile Hazan éditeurs, 1929, p. 303-310.
- Soulié, S. « L'intégration de Meyerson à la communauté philosophique. Le rôle de Xavier Léon et la *Revue de Métaphysique et de Morale* », *Corpus, Revue de philosophie*, n°58 (2010), p. 129-142.
- Spaier, A., « Sur la notion d'irrationnel », *Recherches philosophiques*, 1 (1931-1932), p. 166-177.
- Spaier, A., « Émile Meyerson. *Du cheminement de la pensée* », *Recherches philosophiques*, 1 (1931-1932) p. 365-368.
- Stengers, I., « La plausibilité du diagnostic meyersonien », *Corpus, Revue de philosophie*, n°58 (2010), p. 307-322.
- Sterling, C. G., *Reason, Space and Reality in the Philosophy of E. Meyerson*, Dissertation Bryn Mawr College, 1954.
- Stump, J. B., *Metaphysics and the Interpretation of Physical Theory : A Historical Examination from the 17th to the 19th century (Duhem, Meyerson, Burt, Koyré)*, Dissertation, Boston University, 2000.
- Stumpfer, S., *L'explication scientifique selon M. E. Meyerson, ou la dissolution de l'être dans le néant par l'entendement pur et le rôle conservateur de l'irrationnel*, Luxembourg, Imprimerie Joseph Beffort, 1929.
- Supé-Kikoïne, C., « L'épistémologie meyersonienne : une troisième voie », in Telkes-Klein, E. et Yakira, E., (ed.) *L'histoire et la philosophie des sciences françaises à la lumière de l'œuvre d'Émile Meyerson (1859-1933)* Paris, éditions Honoré Champion, 2005, p. 151-158.
- Telkes-Klein, E., « Émile Meyerson : A great forgotten figure », *Iyyun, The Jerusalem Philosophical Quarterly*, 52 (juillet 2003), p. 235-244.
- Telkes-Klein, E., « Émile Meyerson, d'après sa correspondance. Une première ébauche », *Revue de synthèse*, 5e série (2004), p. 197-215.
- Telkes-Klein, E., « Le premier cercle » in Telkes-Klein, E. et Yakira, E., (ed.) *L'histoire et la philosophie des sciences françaises à la lumière de l'œuvre d'Émile Meyerson (1859-1933)* Paris, éditions Honoré Champion, 2005, p. 39-56.
- Telkes-Klein, E., « Émile Meyerson, de la chimie à la philosophie des sciences », *Bulletin du Centre de recherche français de Jérusalem*, 18 (2007), p. 107-116.
- Telkes-Klein, E., « Meyerson dans les milieux intellectuels français dans les années 1920 », *Archives de philosophie*, 70, n°3 (2007), p. 359-373.
- Telkes-Klein, E. et Yakira, E., (ed.) *L'histoire et la philosophie des sciences françaises à la lumière de l'œuvre d'Émile Meyerson (1859-1933)* Paris, éditions Honoré Champion, 2005.
- Telkes-Klein, E., « 'Coucher avec ma chimère' : Itinéraires parisiens d'un Juif polonais », *Corpus*,

Revue de philosophie, n°58 (2010), p. 99-114.

Tennant F.R. « Compte rendu d'*Identité et réalité* », *Quarterly Review*, Octobre 1912. In CZA A 408/101.

Terquem, S., « L'héritage du dialogue entre Émile Meyerson et Lucien Lévy-Bruhl dans le développement de la «psychologie historique» d'Ignace Meyerson», *Corpus, Revue de philosophie*, n°58 (2010), p. 219-236.

Wetshingolo, N.-L., *L'épistémologie meyersonienne face à la critique de Gaston Bachelard*, thèse de doctorat en Lettres à l'université de Fribourg (Suisse), 1995, publiée sous le titre *La Nature de la connaissance scientifique, L'épistémologie meyersonienne face à la critique de Gaston Bachelard*, Bern, Berlin, Peter Lang, 1996.

Wiener, P., « Henri Sée. *Science et philosophie d'après l'œuvre d'Émile Meyerson* », *The Journal of Philosophy*, 30 (1933), p. 166.

Wolf, A., « Émile Meyerson, *Identité et réalité* », *Hibbert Journal*, 7 (Oct 1, 1908), p. 210.

Wolf, A., « Émile Meyerson, *Identité et réalité* », *Revue de philosophie*, 12 (1908), p. 656.

Wolf, A., « Émile Meyerson, *Identity and Reality* », *Economica*, n°30 (1930), p. 341-344.

Worms, F., « L'esprit et la réalité : Meyerson et le moment 1900 en philosophie », in Telkes-Klein, E. et Yakira, E., (ed.) *L'histoire et la philosophie des sciences françaises à la lumière de l'œuvre d'Émile Meyerson (1859-1933)* Paris, éditions Honoré Champion, 2005, p. 215-224.

Yakira, E., « Meyerson et la conception intentionnelle de la proposition », in Telkes-Klein, E. et Yakira, E., (ed.) *L'histoire et la philosophie des sciences françaises à la lumière de l'œuvre d'Émile Meyerson (1859-1933)* Paris, éditions Honoré Champion, 2005, p. 207-214.

Yakira, E., Bonnet, C., « History, science, and reason : On the philosophy of Émile Meyerson », *Iyyun, The Jerusalem Philosophical Quarterly*, 52 (July 2003), p. 267-289

Zahar, E., « Einstein, Meyerson and the role of mathematics in physical discovery », *The British Journal for the Philosophy of Science*, 31 (1980), p. 1-43.

Zahar, E., « Meyerson's *Relativistic Deduction* ; Einstein versus Hegel », *The British Journal for the Philosophy of Science*, 38 (1987) p. 93-106.

Indications bibliographiques sur les questions philosophiques

Bachelard, G., *La valeur inductive de la relativité*, Paris, Vrin, 1929, réédité 2014.

Bachelard, G., *Le rationalisme appliqué*, Paris, Vrin, 1949.

Bachelard, G., *L'activité rationaliste*, Paris, PUF, 1951/

Bachelard, G., *L'engagement rationaliste*, (recueil posthume), Paris, PUF, 1972.

Balibar, F. (éd.), *Albert Einstein : physique, philosophie, politique*, Paris, éditions du Seuil

Bergson, H., *L'évolution créatrice*, Paris, Félix Alcan, 1907.

Bitbol, M. et Gayon, J., (dir.) *L'épistémologie française 1830-1970*, Paris, PUF, 2006.

Bonnet, C. et Wagner P. (dir.) *L'Âge d'or de l'empirisme logique. Vienne, Berlin, Prague, 1929-1936*, Paris, Gallimard, 2006.

Brenner, A., *Les origines françaises de la philosophie des sciences*, Paris, PUF, 2003.

Brenner, A., Gayon J., (eds.), *French Studies in the Philosophy of Science*, New York, Springer, 2009.

Brenner, A. et Petit, A. (dir.), *Science, Histoire et Philosophie selon Gaston Milhaud*, Paris, Vuibert-SFHST, 2009.

Brunschvicg, L., *L'expérience humaine et la causalité physique*, Paris, Félix Alcan, 1922.

Canguilhem, G., *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1968.

Castelli-Gattinara, E., *Les inquiétudes de la raison. Épistémologie et histoire en France dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Vrin, 1998.

Chimisso, C., [Writing the History of the Mind: Philosophy and Science in France, 1900 to 1960s](#), Milton Keynes, The Open University, UK, 2008.

Einstein, A., *La théorie de la relativité restreinte et générale* (1916), Paris, [Gauthier-Villars](#), 1956 pour l'édition française.

Gutting, G., *French Philosophy in the Twentieth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

Koyré, A., *Etudes galiléennes*, Paris, Hermann, 1939.

Kuhn, T., *The Essential Tension*, Chicago, The University of Chicago Press, 1977.
 Langevin, P., *Propos d'un physicien engagé*, édités par B. Bensaude Vincent, Paris Vuibert-SFHST, 2007.
 Lavelle, L., *La philosophie française entre les deux guerres*, Paris, Aubier, 1942.
 Metzger, H., *La méthode philosophique en histoire des sciences*, Paris Fayard, 1987.
 Perrin, J., Langevin, P., Urbain, G., Lapicque, L., Perez, C., Plantefol, L., *L'orientation actuelle des sciences*, Paris, Félix Alcan, 1930.
 Wagner, P. (dir.), *Les philosophes et la science*, Paris, Gallimard, 2002.
 Worms, F. (dir.), *Le moment 1900 en philosophie*, Lille, Presses universitaires Septentrion, 2004.

Indications bibliographiques sur les questions historiques

Antebi, E., *Albert Antebi. L'homme du sérail*, Paris, Nil, 1996.
 Antebi, E., *Les Missionnaires juifs de la France (1860-1939)*, Paris, Calmann-Lévy, 1999.
 Antebi, E., *Edmond de Rothschild. L'homme qui racheta la Terre Sainte*, Paris, éditions du Rocher, 2003.
 Charbit, D., *Histoire universelle des juifs : de la genèse au XXI^e siècle*, sous la dir. de Élie Barnavi, Paris, Hachette littératures, 2002.
 Charbit, D., *Sionismes : textes fondamentaux*, Paris, A. Michel, 1998.
 Chouraqui, André, *L'Alliance israélite universelle et la renaissance juive contemporaine*, Paris, PUF, 1965.
 Delmaire, J.M., *De Jaffa jusqu'en Galilée : les premiers pionniers juifs, 1882-1904*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1999.
 Druck, D., *L'œuvre du Baron Edmond de Rothschild*, Paris, Éditions R. L. J., s. d.
 Elon, A. *The Pity of It All. A History of Jews in Germany, 1743-1933*, New York, Metropolitan Books Henry Holt and Company, 2002.
 Espagne, M., *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, Presses universitaires de France, 1999
 Espagne, M. et Werner, M. (éd), *Transferts, les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Paris, Éd. Recherche sur les civilisations, 1988.
 Frischer, D., *Maurice de Hirsch. Le Moïse des Amériques*, Paris, Grasset, 2002.
 Jarausch, K. H., *Students, Society and Politics in Imperial Germany, The Rise of Academic liberalism*, Princeton, Princeton University Press. 1982
Le Baron Maurice de Hirsch et la Jewish Colonization Association. À l'occasion du centenaire de la naissance du Baron de Hirsch, Paris, Jewish Colonization Association, 1931.
 Katz, J., *Zionist Private enterprise in the Building of Eretz Israel during the Second Alyah period 1904-1914*, Jerusalem, 1995.
 Kuperminc J.C., Chaumont, J.P., *Zadoc Kahn. Un grand rabbin entre culture juive, affaire Dreyfus et laïcité*, sous la direction de, Paris-Tel-Aviv, Editions de l'éclat, 2007.
 Margalith, I., *Le baron Edmond de Rothschild et la colonisation juive en Palestine, 1882-1899*, Paris, M. Rivière, 1957.
 Mayorek, Y., « Émile Meyerson and the Initial Involvement of the Jewish Colonization Association of Eretz Israël », [en hébreu], *Cathedra*, 62 (December 1991), p. 75.
 Mayorek, Y., « The Philosopher as Director-General : Émile Meyerson and the Jewish Colonization Association in Palestine », *Historical and Genealogical Research in Israel*, 1999.
 Moréas, J., « Églogue à Æmilium », *Poésies (1886-1896) Le Pèlerin passionné, Énone au clair visage & Sylves*, Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1898.
 Norman, T., *An Outstretched Arm. A History of the Jewish Colonization Association*, London, Routledge, 1985.
 Penslar, D.J., *Zionism and Technocracy. The Engineering of Jewish Settlement in Palestine 1870-1918*, Bloomington, 1991.
 Piketty, T., *Les hauts revenus en France au XIX^e siècle Inégalités et redistributions, 1901-1998*, Paris, Grasset, 2001.
 Potel, J.Y., *La fin de l'innocence. La Pologne face à son passé juif*, Paris, Éditions Autrement, 2009.
 Prokop-Janiec, E., *Polish-Jewish literature in the interwar years*, Syracuse university Press, Syracuse, New York, 2003.

Schroeder-Gudhus, B., *Les scientifiques et la paix. La communauté scientifique internationale au cours des années 20*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1978.

Shilony, Z., *Ideology and Settlement The Jewish National Fund 1897-1914*, Jerusalem, The Magnes Press, The Hebrew University of Jerusalem, 1998.

Stoltzenberg, D., *Fritz Haber: Chemist, Nobel Laureate, German, Jew*, Philadelphia, Chemical Heritage Foundation, 2004.

IV ILLUSTRATIONS

V Table des matières

Chapitre 1 Préface Un personnage inclassable

Chapitre 2 Les années de formation 1859-1882

- 2. 1 Un milieu éclairé
- 2. 2 La vie de famille
- 2. 3 Une langue maternelle ?
- 2. 4 Émile et ses sœurs
- 2. 5 Étudiant en Allemagne
- 2. 6 De Berlin à Berlin Göttingen et Heidelberg
- 2. 7 Un jeune militant

Chapitre 3 Premiers pas et installation en France

- 3. 1 L'heure des choix
- 3. 2 Apprenti chimiste
- 3. 3 Chimiste et entrepreneur
- 3. 4 Historien de la chimie
- 3. 5 Entre loge et cafés, de solides amitiés
- 3. 6 Les sirènes de l'Est
- 3. 7 Acculturation

Chapitre 4 L'intellectuel engagé

- 4. 1 Dreyfusard de l'ombre
- 4. 2 Face à la guerre
- 4. 3 Dans les processus de paix

Chapitre 5 La naissance d'un philosophe 1908

- 5. 1 Le moment 1900 en épistémologie
- 5. 2 Contre le positivisme
- 5. 3 Dix-huit ans de gestation
- 5. 4 Un titre percutant
- 5. 5 Une révélation

Chapitre 6 L'homme d'une seule idée

- 6. 1 Autour de la Société française de philosophie
- 6. 2 L'injonction de Bergson
- 6. 3 Nouveau chantier
- 6. 4 De digressions en découvertes
- 6. 5 Le « cheminement » du philosophe

Chapitre 7 Un bourgeois à Paris

- 7. 1 Train de vie
- 7. 2 La vie au quotidien
- 7. 3 Émile et les siens
- 7. 4 Le collectionneur
- 7. 5 Amis d'une vie
- 7. 6 La vie sociale et intellectuelle

Chapitre 8 Les affaires de Palestine

- 8. 1 Entrée en politique « sioniste »
- 8. 2 Les sionismes
- 8. 3 La Palestine, le baron Edmond de Rothschild et Meyerson
- 8. 4 À la *Jewish Colonization Association*
- 8. 5 À la tâche ...

8. 6 Retraite active

Chapitre 9 Un art d'être juif

- 9. 1 Liens au peuple juif
- 9. 2 Entre la Grèce et la Judée
- 9. 3 Au service de la culture juive
- 9. 4 Amis passeurs.

Chapitre 10 Savants dialogues

- 10. 1 Science et philosophie
- 10. 2 Insolence ou déférence ?
- 10. 3 Dialogues atomiques
- 10. 4 1922. Une rencontre historique
- 10. 5 Entre Bergson et Einstein
- 10. 6 1927, débats sur la mécanique quantique

Chapitre 11 École de salon

- 11. 1 Philosopher à la maison
- 11. 2 Sa bibliothèque
- 11. 3 Le premier cercle de disciples
- 11. 4 Maîtres, disciples et « disciples indociles»

Chapitre 12 Au sommet de la gloire

- 12. 1 Rayonnement international
- 12. 2 Editions et traductions
- 12. 3 La chasse aux recensions
- 12. 4 L'avènement du meyerssonisme

Chapitre 13 La chute dans l'oubli

- 13. 1 Effacé de l'épistémologie française
- 13. 2 Marginalisé par une légende dorée
- 13. 3 Eclipsé par le Cercle de Vienne
- 13. 4 Dans la foulée du post-positivisme
- 13. 5 un regain d'intérêt